Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

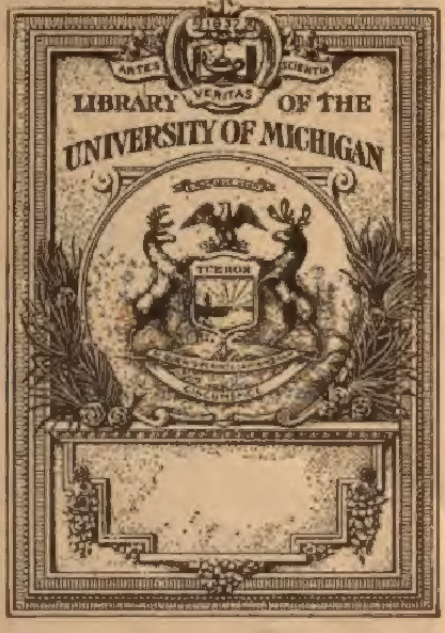
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

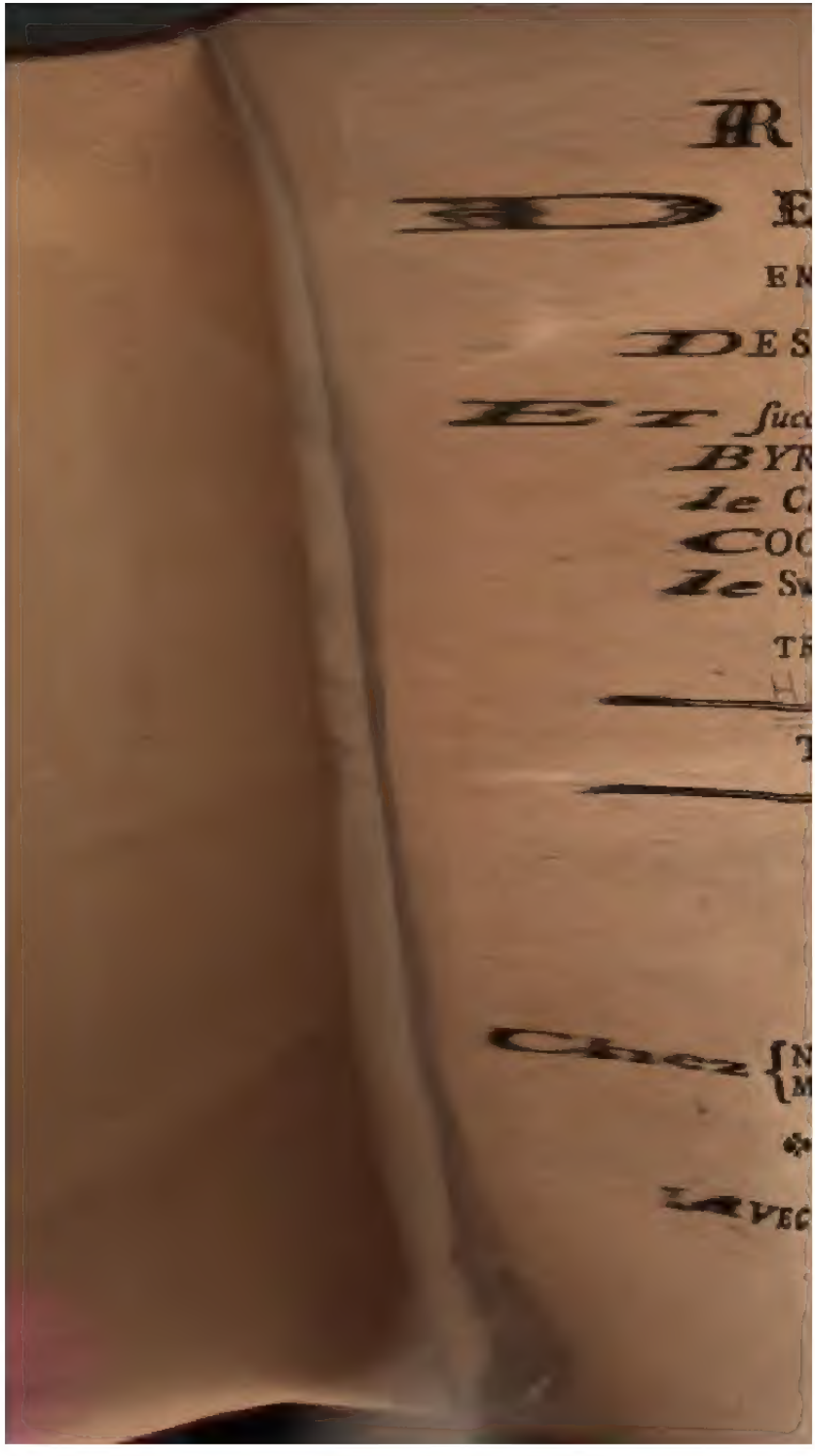
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

G
420
.H39
1789



RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE

DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE;

Et ſucceſſivement exécutés par le Commodore BYRON, *le Capitaine* CARTERET, *le Capitaine* WALLIS *& le Capitaine* COOK, *dans les Vaiſſeaux le* DAUPHIN, *le* SWALLOW *&* l'ENDEAVOUR;

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { NYON, l'aîné, rue du Jardinet.
MÉRIGOT, le jeune, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

ÉPITRE
DÉDICATOIRE
DE L'ÉDITEUR ANGLOIS,
A SA MAJESTÉ BRITANNIQUE.

SIRE,

En considérant combien la navigation s'est perfectionnée depuis la découverte de l'Amérique, il peut

paroître étrange qu'une partie conſidérable du globe ſur lequel nous vivons ſoit reſtée inconnue; qu'on n'ait pas encore pu déterminer ſi une grande portion de l'Hemiſphère Auſtral eſt compoſée de terre ou d'eau, ni fixer l'étendue & la figure des terres mêmes qui ont été découvertes. La cauſe en eſt ſenſible : c'eſt que les Princes n'ont guères d'autre motif pour tenter la découverte d'un Pays nouveau que d'en faire la conquête; mais les avantages qui peuvent réſulter de ces conquêtes ſont également éloignés & incertains, & l'ambition a toujours plus près d'elle des objets ſur leſquels elle peut s'exercer.

VOTRE MAJESTÉ a réglé ſa conduite ſur des principes plus

nobles, & c'eſt ce qui la diſtinguera des autres Souverains : commandant aux meilleures flottes, ainſi qu'aux plus braves & aux plus habiles Navigateurs de l'Europe, ce n'a été ni pour acquérir des tréſors, ni pour augmenter vos domaines, mais uniquement pour étendre les progrès des connoiſſances & du commerce, que vous avez formé, SIRE, des entrepriſes ſi long-tems négligées. Il s'eſt fait en moins de ſept ans, ſous les auſpices de VOTRE MAJESTÉ, des découvertes plus importantes que celles de tous les Navigateurs enſemble depuis l'expédition de Colomb.

Le choix qu'on a daigné faire de moi pour écrire l'Hiſtoire de ces découvertes & la permiſſion que j'ai

obtenue de la dédier à VOTRE MAJESTÉ, ſont une diſtinction honorable dont je conſerverai toujours le ſouvenir avec la plus vive reconnoiſſance.

Je ſuis, avec reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obligé
ſerviteur & ſujet
J. HAWKESWORTH.

PRÉFACE
DES
ÉDITEURS FRANÇOIS.

Nous ne nous étendrons point ſur l'objet & l'importance des Voyages dont nous donnons la traduction. Tous les Journaux les ont annoncés dès long-tems, & l'empreſſement que le Public a témoigné pour les voir paroître dans notre Langue, nous diſpenſe de chercher à exciter ſa curioſité ou à ſolliciter ſes ſuffrages ; nous nous bornerons donc à *quelques* obſervations.

On deſiroit depuis long-tems que quelque Puiſſance de l'Europe envoyât des Navigateurs pour examiner cette portion du globe qui eſt entre la pointe méridionale de l'Amérique, le Cap de *Bonne-Eſpérance*, & le pôle auſtral. Mais l'eſprit d'aventure & de conquête qui a dirigé les premières expeditions maritimes, s'eſt affoibli dès long-tems ; ou eſt devenu aſſez éclairé pour juger qu'il y avoit peu à gagner pour le commerce par des découvertes de ce genre, & les Gouvernemens ſont rarement diſpoſés à faire

ſervir leurs tréſors & leurs flottes à des entrepriſes dont on ne croit guères pouvoir recueillir d'autres fruits que des lumières nouvelles ſur la géographie, la phyſique & la morale.

MALGRÉ ces obſtacles, le goût des découvertes ſemble ſe ranimer en Europe. Il étoit naturel que l'Angleterre donnât l'exemple; ſa ſituation, la nature de ſon gouvernement, l'étendue de ſon commerce, lui donnent à cet égard de grands avantages ſur les autres Puiſſances maritimes. Le Souverain qui la gouverne, également vertueux & éclairé, ami de la paix, de la philoſophie & des arts, a ſu mettre à profit ſes moyens & ſes forces, pour ordonner & diriger des entrepriſes dont le ſuccès a parfaitement répondu à ſes vues.

LES quatre Voyages dont on va lire la relation ont été exécutés par ſes ordres dans l'eſpace de ſix ans; les vaiſſeaux deſtinés à ces expéditions étoient commandés par des Officiers choiſis dans un Corps de marine où le courage & les talens ſont communs. Le quatrième Voyage ſur-tout a été fait avec un appareil & des moyens extraordinaires; c'eſt une expédition vraiment philoſophique. Le Capitaine Cook étoit accompagné de pluſieurs Savans & Artiſtes, qui réuniſſoient au plus grand zèle des connoiſ-

ſances de tous les genres. Jamais Voyageurs, en découvrant des terres nouvelles & des peuples inconnus, n'ont examiné les lieux, décrit les productions naturelles, obſervé les hommes, avec plus d'attention, de circonſpection, de ſageſſe & de lumières.

Ce qu'il eſt ſur-tout intéreſſant de remarquer, c'eſt l'eſprit d'humanité & de juſtice avec lequel ces Navigateurs ſe ſont fait un devoir de traiter les peuples ſauvages qu'ils ont trouvés; c'eſt la bonne foi qu'ils mettent dans le trafic, la patience avec laquelle ils ſupportent les inſultes & les menaces, la douceur avec laquelle ils pardonnent des violences & des infidélités qu'il leur eſt ſi aiſé de punir; quand on compare cette conduite avec la férocité & l'inhumanité des premiers Conquérans du nouveau monde, on aime à ſentir ce qu'on doit à cet eſprit philoſophique qui diſtingue notre ſiècle, que protégent aujourd'hui tous les Souverains de l'Europe, & qui n'a guère pour ennemis que ceux qui ont quelque choſe à craindre des progrès de la raiſon & des lumières.

On s'étonne qu'une ſi grande partie de ce globe que nous habitons ſoit encore inconnue; mais ne ſeroit-il pas plus naturel de s'étonner au contraire que nous le connuſſions déjà ſi bien? Quand on fait attention aux ſouffrances & aux dangers de toute

eſpèce qui accompagnent les navigations dans des mers nouvelles, & quand on conſidère combien ſont éloignés & incertains les avantages qu'on peut en retirer, on ne ſauroit refuſer ſon admiration & ſa reconnoiſſance à des hommes qui ont aſſez de zèle & de courage pour exécuter ces pénibles & périlleuſes entrepriſes.

Nous ne préviendrons pas le Public ſur les obſervations neuves & intéreſſantes que nous devons aux Navigateurs Anglois, tant ſur la nature humaine en général & ſur l'état des premières ſociétés, que ſur les différentes branches de l'Hiſtoire Naturelle; mais nous croyons devoir le mettre à portée de juger plus aiſément des découvertes géographiques qu'ils ont faites, en rappellant en peu de mots ce qu'on connoiſſoit avant eux des pays qu'ils ont examinés.

Les Navigateurs qui juſqu'à eux avoient parcouru la mer du Sud, n'avoient pas pu déterminer ſi la *Nouvelle-Guinée* & la *Nouvelle-Zélande* ne formoient qu'un ſeul pays, ou ſi c'étoient deux contrées ſeparées. On croyoit que la *Nouvelle-Bretagne* étoit une ſeule iſle. La côte orientale de la *Nouvelle-Hollande* étoit abſolument inconnue. On ne connoiſſoit guère de la *Nouvelle-Zélande* que le petit canton où débarqua Taſman & qu'il appella *Baie des Aſſaſſins*;

& l'on ſuppoſoit d'ailleurs que cette région faiſoit partie du Continent méridional. Les cartes plaçoient dans l'Océan pacifique des iſles imaginaires qu'on n'a point trouvées, & elles repréſentoient comme n'étant occupés que par la mer de grands eſpaces où l'on a découvert pluſieurs iſles. Enfin les Phyſiciens penſoient que depuis le degré de latitude Sud auquel les Navigateurs s'étoient arrêtés, il pouvoit y avoir juſqu'au pôle auſtral un Continent fort étendu.

Les Navigateurs Anglois, dans les quatre Voyages qu'ils viennent de faire, ont reconnu que la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, appellée aujourd'hui *Nouvelle-Galles méridionale*, étoit un pays beaucoup plus grand que l'Europe, & le Capitaine Cook a déterminé avec préciſion le giſement des côtes. La *Nouvelle-Bretagne* eſt compoſée de deux iſles & non pas d'une ſeule comme on l'imaginoit, & ces deux iſles ſont ſéparées par un canal, nommé *Canal Saint-Georges*. On a fait le tour de la *Nouvelle-Zélande*, & la carte qu'on en a dreſſée eſt peut-être plus exacte que celle de certaines côtes d'Europe : quelques Auteurs avoient penſé que de l'iſle de *Georges III* à la *Nouvelle-Zélande* il pouvoit y avoir un Continent ; le Capitaine Cook aſſure qu'ils ſe ſont trompés. On a découvert un grand

nombre de petites iſles, & l'on a reconnu en même tems que pluſieurs de celles dont on ſuppoſoit l'exiſtence étoient imaginaires. Quant au Continent méridional, il eſt démontré par le dernier Voyage de cette collection qu'il n'y en a point au Nord du quarantième degré de latitude Sud; nos Navigateurs n'oſent pas aſſurer également qu'il n'y en ait pas un au Sud du quarantième degré. Ce Voyage, ſans avoir entièrement réſolu la queſtion, a réduit à un ſi petit eſpace l'unique portion de l'hémiſphère méridional où pourroit ſe trouver un Continent, qu'il ſeroit fâcheux qu'on ne fît pas une nouvelle tentative pour s'aſſurer de la vérité.

Il nous reſte à dire quelque choſe ſur la traduction que nous offrons au Public. M. Hawkeſworth, Auteur de pluſieurs Ouvrages Anglois, juſtement (*a*) eſtimés, avoit été

(*a*) Le meilleur & le plus connu eſt un Ouvrage périodique, dans le genre du *Spectateur*, intitulé: *The Adventurer*. M. Hawkeſworth eſt mort quelques mois après la publication des *Voyages*. Cette dernière entrepriſe avoit beaucoup contribué à ſa fortune. Après avoir fait imprimer cet Ouvrage, dont les Planches avoient été gravées aux frais du Gouvernement, il en a vendu l'Edition & le privilège à un Libraire pour ſix mille livres ſterling. Un Ouvrage intéreſſant ou utile ſuffit quelquefois en Angleterre pour faire la fortune de l'Auteur.

chargé par le Gouvernement Britannique, de rédiger les Mémoires originaux que les Commandans reſpectifs des quatre expéditions avoient remis à l'Amirauté. Il a rendu compte dans ſon Diſcours préliminaire du plan qu'il a cru devoir ſuivre. Long-tems avant la publication de ſon Ouvrage, il avoit propoſé à un Homme de Lettres François, qui ſe trouvoit à Londres, de le traduire, ou du moins de le faire traduire ſous ſes yeux, & pour cet effet il lui avoit offert de lui remettre les feuilles du Livre à meſure qu'on les imprimeroit. Mais cet Homme de Lettres n'ayant reçu un exemplaire de l'original que peu de tems avant qu'on le publiât à Londres, il ne lui a pas été poſſible de ſe charger d'un travail ſi conſidérable; d'ailleurs il étoit important de mettre la plus grande célérité dans l'exécution, afin de répondre à la confiance de M. Hawkeſworth & de ne pas ſe laiſſer prévenir par des Traducteurs étrangers. Il a donc été néceſſaire d'employer à la traduction pluſieurs perſonnes habiles & exercées à ce genre de travail; quoique la traduction ait été faite & revue avec ſoin, on n'y trouvera pas l'uniformité de ſtyle qui devroit naturellement ſe trouver dans tout Ouvrage, mais qui heureuſement n'eſt pas ſi néceſſaire dans un Livre de la nature de celui-ci, où le fond

l'emporte de beaucoup ſur la forme, & où l'exactitude & la fidélité ſont les qualités les plus importantes.

QUANT à ce mérite, on n'a rien épargné pour le donner à la traduction. La partie la plus difficile du travail étoit de rendre clairement les détails relatifs à la navigation, que les Ecrivains Anglois ont répandus avec une profuſion peut-être inutile. On a conſulté des Anglois, ainſi que pluſieurs habiles Officiers de notre marine, verſés dans la Langue Angloiſe; on a eu recours aux Dictionnaires de marine anglois & françois, nommément au plus moderne, celui de *Falconer;* on a tâché d'éclaircir un endroit par l'autre; enfin rien n'a été négligé. On ne ſe flatte pourtant pas d'avoir évité toutes les fautes, & peut-être en a-t-on laiſſé échapper de très-groſſières, que les marins appercevront ſans doute bien vîte, mais qu'ils corrigeront avec facilité & qui ne pourront induire perſonne en erreur. Pour les éviter toutes, il auroit fallu ſavoir à fond les deux Langues, avoir même une très-grande pratique & une connoiſſance très-profonde de l'art; encore avec tout cela auroit-on pu ſe tromper ſouvent en voulant rendre une manœuvre dans les termes de l'art, ſoit à raiſon de la difficulté de bien entendre la manœuvre, décrite par des termes techniques d'une Langue

d'une Langue étrangère, ſouvent d'une manière abrégée & par conſéquent obſcure, ſoit à raiſon de l'embarras de trouver les termes techniques françois exactement correſpondans. Ces difficultés, qui ſont pour ainſi dire de la choſe même, peuvent nous mériter l'indulgence des gens de l'art.

On auroit pu les éviter ſans doute en retranchant une très-grande partie des détails nautiques, qui n'intéreſſent pas le plus grand nombre des Lecteurs : mais, outre qu'on a cru devoir donner une traduction fidèle & complette de l'Ouvrage Anglois, ces Voyages ayant principalement pour objet les progrès de la navigation & la ſûreté même des Navigateurs, on a voulu conſerver tout ce qui pouvoit être utile ou intéreſſant pour les Marins.

Plusieurs perſonnes & les Voyageurs eux-mêmes ont deſapprouvé, dit-on, en Angleterre les réflexions de l'Editeur Anglois, reflexions qui interrompent la narration, & qui ſouvent n'étant pas celles des Navigateurs au nom deſquels la relation eſt écrite, ſemblent ne devoir pas entrer dans le récit d'un Voyage qui, pour être exact & fidèle, ne devroit, ajoute-t-on, préſenter que le ſimple récit des faits & tout au plus les réflexions que les objets mêmes ont fait naître par leur première impreſſion ſur l'eſ-

prit des Voyageurs. M. Hawkeſworth avoit répondu à cette objection dans ſon Diſcours préliminaire. Si l'on faiſoit la même critique de la traduction, nous répondrions que notre devoir a été d'être fidèles & de ne rien omettre de l'original. Dans un Ouvrage, qui doit ſervir de guide & d'autorité, nous avons craint de changer, même ce que nous ne pouvions pas approuver, afin d'éviter juſqu'au ſoupçon que nous ayions rien altéré de ce qui peut être important.

NOTA.

Nous avons employé ſouvent cette expreſſion *une voile balancée*; quelques Officiers de marine nous ont dit que cette expreſſion n'étoit pas connue dans la marine Françoiſe; mais nous avons ſuivi le Dictionnaire de Falconer, le meilleur de tous ceux qui exiſtent, & où l'on trouve ces mots Anglois *a ſail balanced*, traduits littéralement par *une voile balancée*. Il dit qu'on diſpoſe ainſi la voile, lorſque dans une tempête on la reſſerre en un petit eſpace, & qu'on en roule une partie par un coin. Il ajoute qu'on emploie cette manœuvre par oppoſition à celle de *riſer*, qui eſt commune à toutes les principales voiles, au lieu qu'on n'en balance que quelques-unes, telles que la miſaine, &c.

Comme la traduction de ces Voyages a été faite par différens Ecrivains, il a été impoſſible, malgré tous les ſoins que les Editeurs ont pris pour y mettre de l'uniformité, d'éviter quelque différence dans la manière d'exprimer les mêmes choſes. Par exemple, dans le Voyage du Capitaine Wallis, on a traduit littéralement la manière dont les Anglois expriment certaines diviſions de la roſe du compas. Ce que nous entendons par *Nord* ¼ *Nord-Eſt*, ils l'expriment *Nord par Eſt*, & on a traduit dans le Voyage de Wallis, Nord ¼ *Eſt*. Ainſi dans tous les endroits de ce Voyage où l'on trouvera N. ¼ E. — S. ¼ E. — N. ¼ O. — S. ¼ O. — E. ¼ N. — E. ¼ S. — O. ¼ N. — O. ¼ S. &c., il faut entendre N. ¼ N. E. — S. ¼ S. E. — N. ¼ N. O. — S. ¼ S. O. — E. ¼ N. E. — E. ¼ S. E. — O ¼ N. O. — O. ¼ S. O. &c.

Dans le Voyage du Commodore Byron il y a une portion de phraſe omiſe: on lit, Tom. I, pag. 179, ligne 22: *Le Cap Upright nous reſtoit au N. E. &c.*, il faut lire: *Le Cap Upright nous reſtoit à l'E. S. E. environ trois lieues, & nous avions en même-tems un Cap remarquable de la côte ſeptentrionale au N. E. &c.*

Dans le même Tome, pag. 201, lig. 17, au lieu de *où l'on puiſſe faire*, liſez *où l'on ne puiſſe faire, &c.*

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

LE ROI régnant, peu de tems après ſon avènement au trône, forma le projet d'équiper des vaiſſeaux pour aller découvrir des pays inconnus, & le Royaume jouiſſant, en 1764, d'une paix profonde, Sa Majeſté s'occupa à mettre ce projet à exécution. Le *Dauphin* & la *Tamar* furent expédiés ſous le commandement du Commodore Byron. Pour faire connoître exactement les intentions & les motifs de Sa Majeſté, il ſuffira de tranſcrire ici le préambule des inſtructions qui furent données au Commodore, & qui ſont datées du 17 Juin de la même année.

« COMME rien n'eſt plus propre à contribuer à la gloire de cette Nation en » qualité de puiſſance maritime, à la dignité de la Couronne de la Grande-» Bretagne, & aux progrès de ſon commerce & de ſa navigation, que de faire » des découvertes de Régions nouvelles ; » & comme il y a lieu de croire qu'on peut » trouver dans la mer Atlantique, entre le » Cap de *Bonne-Eſpérance* & le détroit » de *Magellan*, des terres & des iſles fort » conſidérables inconnues juſqu'ici aux

» Puiſſances de l'Europe, ſituées dans des » latitudes commodes pour la navigation & » dans des climats propres à la production » de différentes denrées utiles au com- » merce; enfin comme les iſles de Sa Ma- » jeſté, appellées *Iſles de Pepys Iſles de* » *Falkland*, ſituées dans l'eſpace qu'on » vient de déſigner, n'ont pas encore été » examinées avec aſſez de ſoin pour qu'on » puiſſe avoir une idée exacte de leurs côtes » & de leurs productions, quoiqu'elles aient » été découvertes & viſitées par des Navi- » gateurs Anglois; Sa Majeſté, ayant égard » à ces conſidérations, & n'imaginant au- » cune conjoncture auſſi favorable à une » entrepriſe de ce genre, que l'état de paix » profonde dont jouiſſent heureuſement ſes » Royaumes, a jugé à propos de la mettre » à exécution, &c. »

Le *Dauphin* étoit un vaiſſeau de guerre du ſixième rang monté de vingt-quatre canons: ſon équipage étoit compoſé de cent cinquante matelots, avec trois Lieutenans & trente-ſept bas-Officiers.

La *Tamar* étoit un *ſloup* monté de ſeize canons & commandé par le Capitaine Mouat: ſon équipage étoit compoſé de quatre-vingt-dix matelots, avec trois Lieutenans & vingt-deux bas-Officiers.

Le *Commodore Byron* fut de retour en

Angleterre au mois de Mai 1766; & au mois d'Août ſuivant, le *Dauphin* fut expédié de nouveau, ſous le commandement du Capitaine Wallis, avec le *Swallow*, commandé par le Capitaine Carteret, avec les mêmes inſtructions générales pour faire des découvertes dans l'hémiſphère méridional. Le *Dauphin* fut équipé comme la première fois. Le *Swallow* étoit un *ſloup* monté de quatorze canons, & ayant pour équipage quatre-vingt-dix-matelots, avec un Lieutenant & vingt-deux bas-Officiers.

CES deux vaiſſeaux marchèrent enſemble juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés à la vue de la mer du Sud, à l'entrée occidentale du détroit de Magellan; de-là ils revinrent en Angleterre par des routes différentes.

VERS la fin de l'année 1767, il fut arrêté par la Société Royale, qu'il ſeroit convenable d'envoyer des Aſtronomes dans quelques parties de la Mer du Sud, pour y obſerver le paſage de Vénus ſur le diſque du Soleil, qui, ſelon les calculs aſtronomiques, devoit ſe faire en 1769; on jugea en même-tems que les iſles appellées *Marqueſas de Mendoça*, ou celles de *Rotterdam* & *Amſterdam*, étoient les endroits les plus propres que l'on connût alors pour faire cette obſervation.

EN conſéquence de ces délibérations,

la Société préſenta au Roi un Mémoire, en date du mois de Février 1768, par lequel elle ſupplioit Sa Majeſté de donner des ordres pour cette expédition. Sa Majeſté y ayant égard, ſignifia aux Commiſſaires de l'Amirauté que ſon intention étoit de faire équiper un vaiſſeau pour tranſporter des Obſervateurs dans la partie des Mers du Sud, que la Société Royale jugeroit la plus convenable à ſon objet. Au commencement du mois d'Avril ſuivant, la Société reçut une lettre du Secrétaire de l'Amirauté, qui lui donnoit avis qu'on avoit choiſi une barque de trois cens ſoixante-dix tonneaux pour cette expédition : ce bâtiment étoit appellé *l'Endéavour* ; le commandement en fut donné au Lieutenant de vaiſſeau Jacques Cook, Officier dont les talens pour l'Aſtronomie & la Navigation étoient connus, & qui fut en même tems nommé par la Société Royale pour obſerver le paſſage de Vénus, de concert avec M. Charles Green, Aſtronome qui avoit été pendant long-tems aide du Docteur Bradley à l'Obſervatoire Royal de Greenwich.

TANDIS qu'on travailloit à l'équipement de ce vaiſſeau, le Capitaine Wallis revint en Angleterre ; comme à ſon départ, le Lord Morton lui avoit recommandé de dé-

terminer un lieu propre à l'obſervation du paſſage de Vénus, ce Capitaine indiqua pour cet objet le havre de *Port-Royal*, dans une iſle qu'il avoit découverte & qu'il avoit appellée *Iſle Georges*, mais à laquelle on a donné depuis le nom d'*Otahiti*. En conſequence, la Société Royale fit choix de cet endroit & en donna avis à l'Amirauté dans une lettre écrite au commencement de Juin, en réponſe à celle que ce Bureau lui avoit adreſſée pour lui demander où elle deſiroit qu'on tranſportât ſes Obſervateurs.

L'ENDEAVOUR avoit été conſtruit pour le commerce du charbon de terre: on avoit préféré un bâtiment de cette conſtruction pour pluſieurs raiſons; c'étoit ce que nos matelots appellent *a good ſea boat*, (un bon bateau marin) qui étoit plus ſpacieux, plus propre à s'approcher de terre, & qui pouvoit être manœuvré avec moins de monde que d'autres bâtimens de même charge.

SON équipage étoit compoſé du Lieutenant Cook, qui avoit le commandement, avec deux Lieutenans ſous lui; d'un maître & un boſman, ayant chacun deux aides; d'un chirurgien & un charpentier, ayant chacun un aide; d'un canonnier, un cuiſinier, un écrivain, deux quartier-maîtres, un armurier, un voilier, trois Officiers de

poupe, quarante-un bons matelots, douze ſoldats de marine & neuf domeſtiques, formant en tout quatre-vingt-quatre perſonnes, outre le Commandant. On lui donna des vivres pour dix-huit mois, & il prit à bord dix canons & douze pierriers, avec une quantité ſuffiſante de munitions & d'autres choſes néceſſaires. Il fut réglé auſſi qu'après que l'obſervation du paſſage de Vénus ſeroit faite, l'*Endéavour* ſuivroit le projet général de faire des découvertes dans les Mers du Sud. On trouvera le réſultat des différentes expéditions de ces vaiſſeaux dans le cours de cet Ouvrage, dont il eſt à préſent néceſſaire de donner quelque idée.

Il a été compoſé d'après les journaux tenus par les Commandans des differens vaiſſeaux, leſquels ont été remis entre mes mains par les Commiſſaires de l'Amirauté. Quant au voyage de l'*Endéavour*, j'ai eu d'autres papiers également authentiques, & j'ai rendu compte des ſecours que j'en ai tirés dans l'Introduction qu'on trouvera à la tête de la relation de ce Voyage.

Lorsque j'entrepris la rédaction de cet Ouvrage, on mit en queſtion s'il devoit être écrit à la premiere ou à la troiſième perſonne; mais après y avoir réfléchi, tout le monde convint qu'une narration faite à la

première perſonne, en rapprochant davantage le Lecteur du Voyageur ſans l'intervention d'un Hiſtorien étranger, attacheroit plus fortement l'attention, & par conſéquent ſeroit plus intéreſſante & plus agréable. On objectoit cependant qu'en écrivant au nom des différens Commandans, je ſerois obligé de me borner à une narration sèche, où je ne pourrois ni joindre des réflexions, quelque naturelles qu'elles fuſſent, ni obſerver les reſſemblances & les oppoſitions qui ſe trouvent entre les opinions, les mœurs & les uſages des peuples nouvellement découverts, & ceux des peuples connus, ni me permettre enfin aucunes remarques ſur les faits & les circonſtances les plus ſingulières de ces voyages : mais on répondit à cette objection, qu'en écrivant la narration à la première perſonne, le manuſcrit ſeroit toujours ſoumis à l'examen des Officiers au nom deſquels j'écrirois ; que rien ne ſeroit publié ſans leur approbation ; que dès-lors il importeroit fort peu que les idées qui y ſeroient inſérées euſſent été conçues par eux-mêmes ou par moi, pourvu qu'ils les adoptaſſent. Tous les avis ſe réunirent pour ce dernier parti ; il fut donc arrêté que la narration ſeroit à la première perſonne, & que je pourrois y joindre les idées & les réflexions que le ſujet m'inſpireroit ; mais

je ne m'en ſuis permis que rarement, & elles ſont courtes & rapides ; rien, en effet, n'auroit été plus abſurde que d'interrompre un récit intéreſſant, ou des deſcriptions d'objets nouveaux, par des diſſertations & des hypothèſes. On trouvera cependant des réflexions plus fréquentes dans la relation du voyage de l'*Endéavour* ; la raiſon principale en eſt que, quoiqu'il ſoit le dernier des quatre, il y en avoit une grande partie d'imprimé avant que les autres fuſſent même rédiges ; de ſorte que les différentes remarques qu'auroient fait naître naturellement les incidens & les deſcriptions des voyages précédens, ſe trouvoient déjà faites à l'occaſion d'incidens & de deſcriptions ſemblables inſerés dans celui de l'*Endéavour*.

On obſervera peut-être que pluſieurs particularités rapportées dans un des voyages ſe trouvent repétées dans un autre ; mais chaque Commandant ayant écrit le journal de ſon propre voyage, cet inconvénient étoit inévitable ; car il n'étoit pas poſſible de fondre le tout enſemble ſans violer le droit qu'avoit chaque Navigateur à s'approprier le récit de ce qu'il avoit vu : au reſte, toutes ces répétitions priſes enſemble, n'occupent que quelques pages du livre.

Comme il étoit important de prévenir toute eſpèce de doute ſur la fidélité avec

laquelle j'ai rapporté les évènemens inférés dans les matériaux qui m'ont été fournis, la relation de chaque voyage a été lue en manuſcrit devant les Commandans reſpectifs, au Bureau de l'Amirauté, de l'agrément de Milord Sandwich, qui a aſſiſté à la plus grande partie de ces lectures. La relation du voyage de l'*Endéavour* a été lue auſſi à M. Banks & au Docteur Solander, & le manuſcrit leur en a même été confié pendant aſſez long-tems, ainſi qu'au Capitaine Cook. Les trois autres Commandans ont eu de même le manuſcrit de leur voyage entre leurs mains, après en avoir entendu la lecture à l'Amirauté; & j'ai fait par-tout les changemens qu'ils ont demandés. C'étoit pour donner au voyage du Capitaine Cook toute l'authenticité dont il étoit ſuſceptible, que la relation en avoit été écrite la première, parce que, lorſqu'on me remit ſon journal, il y avoit lieu de croire qu'un Officier partiroit avant un mois pour l'expédition qu'il a entrepriſe depuis.

JE ne doute pas qu'un grand nombre de Lecteurs ne me reprochent d'avoir rapporté trop minutieuſement les détails nautiques; mais il faut faire attention que ces détails mêmes ſont l'objet principal de l'Ouvrage. Il étoit particulièrement néceſſaire de décrire la ſituation des vaiſſeaux dans

les différentes heures du jour, ainſi que les relèvemens des différentes parties de la terre, tandis qu'ils parcouroient des Mers & examinoient des Côtes juſqu'alors inconnues; parce qu'il falloit déterminer leur route avec plus de préciſion qu'on ne pouvoit le faire dans une carte, quelque grande que fût l'échelle; il falloit de plus décrire avec une exactitude ſcrupuleuſe les Baies, les Caps, & les autres irrégularités de la côte, l'aſpect du pays, les collines, les vallées, les montagnes & les bois, ainſi que la profondeur de l'eau, & toutes les autres particularités qui pouvoient mettre dans la ſuite les Navigateurs en état de trouver aiſément & de reconnoître avec ſûreté chaque partie indiquée. Moi-même je ne ſentois pas d'abord aſſez toute l'importance de ces détails; de ſorte qu'après avoir rédigé mon Ouvrage, j'ai été obligé d'y faire pluſieurs additions. Il y a cependant lieu d'eſpérer que ceux qui ne liſent que pour leur amuſement, trouveront à s'en dédommager dans la deſcription de pluſieurs contrées qu'aucun Européen n'avoit encore viſitées, & dans la peinture de mœurs qui préſentent la nature humaine ſous des aſpects nouveaux. A cet égard, la relation des petites circonſtances n'a pas beſoin d'apologie; car ce n'eſt que par les petites circonſtances que le récit

même des grands évènemens agit fortement ſur l'eſprit des hommes. Ecrivez ſimplement que dix mille hommes ont péri dans une bataille, que vingt mille ont été engloutis par un tremblement de terre, ou qu'une nation entière a été détruite par la peſte; ce fait, dépourvu de circonſtances, n'excitera pas la moindre émotion dans l'ame de vos Lecteurs, tandis que vous les verrez s'intéreſſer avec une vivacité extrême pour Paméla, cette Héroïne imaginaire d'un Roman, remarquable ſur-tout par l'énumération de circonſtances ſi frivoles en elles-mêmes, qu'on a peine à concevoir comment elles ont pu ſe préſenter à l'eſprit de l'Auteur.

L'OUVRAGE que nous donnons ici eſt enrichi d'un grand nombre de planches, où les différentes claſſes de Lecteurs, tant ceux qui cherchent à s'inſtruire que ceux qui ne veulent que s'amuſer, trouveront un égal avantage; elles conſiſtent non-ſeulement en cartes & plans dreſſés avec beaucoup d'exactitude & de ſoin, mais encore en differentes vues & figures, deſſinées & exécutées par les meilleurs Artiſtes de ce pays.

LA méthode la plus ſûre pour prévenir l'obſcurité & la confuſion dans le récit des évènemens, c'eſt de les diſpoſer par ordre de tems; on ne peut pas cependant en

former toujours une chaîne continue, lorſqu'on a des incidens divers & compliqués à rapporter ; mais comme chacune des narrations qui compoſent cet Ouvrage ne préſente qu'une ſucceſſion ſimple de faits, les évènemens de chaque jour s'y trouvent rapportés dans leur ordre naturel.

On a apporté une grande attention à faire accorder exactement les cartes avec la partie nautique de la narration ; mais s'il s'y trouvoit quelque différence, ce que nous ne croyons pas, il faudroit s'en rapporter de préférence aux cartes, dont l'autorité eſt inconteſtable. On verra par la narration, ainſi que par les cartes, ſur-tout par celle qui marque les routes des différens vaiſſeaux, ce qu'on peut penſer de l'exiſtence ou de la non exiſtence d'un Continent auſtral, & quelles ſont les terres nouvelles qui ont été découvertes par nos Navigateurs. A la ſimple inſpection des cartes on évitera les mépriſes qui pourroient naître de ce que le même nom a été donné à des iſles différentes, par les différens Commandans ; & l'on n'aura pas la peine de comparer pour cela les latitudes & les longitudes indiquées dans la narration.

Comme il n'y a que quelques années que l'exiſtence d'une race d'hommes au-deſſus de la taille ordinaire, habitant de la côte

des Patagons, a été le ſujet d'une diſpute très-vive, j'ai cru devoir recueillir ici les différens témoignages relatifs à cette queſtion, tels que je les trouve dans un Ouvrage françois, intitulé: *Hiſtoire des Navigations aux terres auſtrales.* Voici ce qu'on y lit, *Tome II, pag. 324 & ſuiv.*

« C'EST une choſe bien étrange que cette totale contrariété de rapports de tant de témoins oculaires, ſur un point de fait ſi facile à connoître, & en même-tems ſi ſingulier que l'eſt l'exigence de tout un peuple de géants. On a vu, dans les relations ci-deſſus, que pendant cent ans de ſuite preſque tous les Navigateurs, de quelque Nation qu'ils ſoient, s'accordent pour atteſter la vérité de ce fait; & que depuis un ſiècle auſſi, le plus grand nombre s'accorde à le nier, traitant de menſonge le récit des précédens, & attribuant ce qu'ils en diſent, ſoit à la frayeur que leur inſpiroit la vue de ces hommes féroces, ſoit au penchant naturel qu'ont les hommes à débiter des choſes extraordinaires. On ne peut nier que les hommes n'aient un étrange amour pour le merveilleux, & que l'effet de la peur ne ſoit auſſi de groſſir les objets. Je ne prétends pas dire que l'on n'ait pu exagérer ſur cet article, & débiter pluſieurs fables; examinons cependant ſi tous ceux qui affirment le fait

le fait l'ont vu dans un moment d'effroi, & comment il ſeroit poſſible que des Nations qui ſe haïſſent & ſe contrarient, ſe fuſſent accordées ſur un point d'une évidente fauſſeté. »

« Je ne m'arrête pas à la vieille opinion répandue parmi les peuples d'Amérique, auſſi-bien que dans notre ancien monde, qu'il y avoit eu autrefois ſur la terre une race de géants fameuſe par ſes violences, ainſi que par ſes crimes. »

« On me raconta, dit la Barbinais; » que pendant un déluge dont le Pérou » fut inondé, les Indiens ſe retirèrent ſur » les plus hautes montagnes, pour attendre » que toutes les eaux fuſſent écoulées. » Lorſqu'ils deſcendirent dans la plaine, » ils y trouvèrent des hommes d'une taille » démeſurée qui leur firent une guerre » cruelle. Ceux qui échappèrent à leur barbarie, furent obligés de chercher un aſyle » dans les cavernes des montagnes. Après » s'être tenus cachés pendant pluſieurs années, ils virent paroître au milieu des airs » un jeune homme qui foudroya les géants, » & par la défaite de ces cruels ennemis, » ils ſe retrouvèrent maîtres de leurs anciennes demeures. Mes guides me montrèrent pluſieurs marques de la foudre » imprimée ſur un rocher, & des os d'une

» grandeur extraordinaire, qu'ils regardent » comme les reſtes de leurs géants. On ne » ſait en quel tems ce déluge eſt arrivé. »

« L'YNCA GARCILASSO, dans ſon hiſtoire du Pérou, rapporte que, ſelon la tradition commune, on vit arriver dans des bateaux de joncs vers *Sainte-Hélène*, une troupe de géants ſi hauts, que les Naturels du pays ne leur alloient qu'aux genoux; leurs yeux étoient larges comme le fond d'une aſſiette, & les autres membres à proportion; ils alloient nuds, ou couverts de peaux de bêtes. Ils s'arrêtèrent en ce canton où ils creusèrent dans le roc un puits d'une étonnante profondeur. Chacun d'eux mangeoit autant que cinquante hommes: de ſorte qu'ayant bientôt épuiſé les proviſions que la terre pouvoit leur fournir, ils furent réduits à vivre de la pêche. Ils enlevoient les femmes du pays: mais comme ils les tuoient en voulant s'en ſervir, ils s'adonnèrent entr'eux à la ſodomie, qui attira ſur eux le feu du ciel, par lequel cette horrible race fut enfin détruite; mais le feu ne conſuma ni leurs os ni leurs crânes, afin qu'ils ſerviſſent de monument à la vengeance céleſte. En effet, on trouve en cet endroit, à ce qu'on prétend, des os d'une grandeur prodigieuſe, & des pièces de dents qui font conjecturer qu'une dent

entière devoit peſer plus d'une demi-livre.»

« CEUX qui ſeront curieux du détail des traditions de cette eſpèce répandues chez les Américains, de celui des édifices autrefois conſtruits par les géants, avec des pierres énormes, le trouveront dans Torquemada, *liv. I. ch. 13 & 14.* Toutes ces fables ſont à-peu-près ſemblables à ce que l'on raconte des géants de notre ancien monde. Les os des géants qu'on trouve quelquefois en Amérique, tels qu'on en montroit, en 1550, à *Mexico* & ailleurs, ne ſont probablement que des os de grands animaux peu connus. Ce n'eſt qu'à la vue même d'une telle race d'hommes qu'on doit ſe décider ſur leur exiſtence, ou du moins qu'à celle d'un ſquelette entier; ainſi, quoique Turner rapporte qu'en 1610 il a fait voir à la Cour de Londres, l'os de la cuiſſe d'un de ces hommes, à la vue duquel on connoiſſoit par les proportions, que le géant étoit d'une grandeur démeſurée, je regarde encore la preuve donnée par ce Naturaliſte comme inſuffiſante, malgré ce qu'il ajoute qu'il a lui-même vu ſur les côtes du Bréſil près de la rivière de *Plata*, des géants qui vont entièrement nuds: la partie de leur crâne derrière la tête eſt applatie & ronde. Leurs femmes ont de longs cheveux noirs, auſſi rudes que le

crin d'un cheval. Ils ſont excellens archers ; & portent en outre pour armes deux boules maſſives, dont ils ſe ſervent également bien, ſoit à lancer, ſoit à frapper. Il dit en avoir vu un de douze pieds de haut, qui étoit à la vérité le plus grand de toute la contrée. »

« MAIS faudra-t-il nier auſſi le témoignage de tant d'autres témoins oculaires : parmi les Eſpagnols, Magellan, Loiſe, Sarmiente, Nodal : parmi les Anglois, Candihs, Hawkins, Knivet : parmi les Hollandois, Sebald, de Noort, le Maire, Spilberg : parmi les François, nos équipages des vaiſſeaux de Marſeille & de Saint-Malo. Ceux qui les démentent ſont Winter, qui, après avoir vu de ſes propres yeux ce qui en eſt, dit ſans détour que c'eſt un menſonge inventé par les Eſpagnols ; l'Hermite, Amiral Hollandois, Froger dans la relation de M. de Gennes, & Narborough, dont il faut avouer que le témoignage en peut contrebalancer bien d'autres, étant celui de tous qui a le mieux vu la *Magellanique*. On doit mettre auſſi dans la même claſſe les Voyageurs qui gardent le ſilence ſur ce point, tels que l'Amiral Drake, puiſque c'eſt une marque que la ſtature de ces peuples n'avoit rien de frappant pour eux. Mais obſervons d'abord

que la plupart de ceux qui tiennent pour l'affirmative, parlent des peuples Patagons habitans la côte déſerte à l'Eſt & à l'Oueſt; & qu'au contraire la plupart de ceux qui ſoutiennent la négative parlent des habitans du detroit à la pointe de l'Amérique ſur les côtes du Nord & du Sud. Les Nations de l'un & de l'autre canton ne ſont pas les mêmes; que ſi les premiers ont été vus quelquefois dans le détroit, cela n'a rien d'extraordinaire à un ſi médiocre éloignement du port *Saint-Julien*, où il paroît qu'eſt leur habitation ordinaire. L'équipage de Magellan les y a vus pluſieurs fois, a commercé avec eux, tant à bord des navires que dans leurs propres cabanes; Magellan en emmena deux priſonniers ſur les vaiſſeaux, l'un deſquels fut baptiſé avant ſa mort, & enſeigna pluſieurs mots de ſa langue à *Pigafette*, dont celui-ci dreſſa un petit dictionnaire. Rien de plus poſitif que tous ces faits, & de moins ſujet à l'illuſion.»

« J'AFFIRME, dit Knivet, qu'étant au » port *Deſiré*, j'ai meſuré des cadavres » trouvés dans des ſépultures, & des traces » des habitans ſur le ſable, dont la taille » eſt de quatorze, quinze & ſeize empans » de hauteur. J'ai ſouvent vu au Bréſil un » de ces Patagons qu'on avoit pris au port » *Saint-Julien*: quoique ce ne fût qu'un

» jeune-homme, il avoit déjà treize em-
» pans de haut. Nos Anglois, priſonniers
» au Bréſil, m'ont aſſuré qu'ils en avoient
» vu de pareils ſur la côte *Magellanique.*»
Sebald de Wert raconte qu'il a vu dans le détroit même de ces géants qui arrachoient des arbres d'un empan de diamètre. Il y a vu des femmes de grande & de médiocre taille. Olivier de Noort apperçut au port *Deſiré* des ſauvages de haute ſtature (il ne dit pas des geants): il ſe battit dans le détroit contre une troupe de géants de taille médiocre. Il en fit ſix priſonniers, qu'il emmena à bord ; l'un d'eux lui raconta dans la ſuite qu'il y avoit dans le pays diverſes Nations, quatre deſquelles étoient de la grandeur ordinaire ; mais qu'au dedans du pays, dans un territoire nommé *Coin*, il y avoit un peuple de géants nommé *Tiremenen*, qui venoit faire la guerre aux autres races. Silberg a vu dans la *Terre de Feu* un homme de très-haute ſtature : les ſépultures qu'il y trouva n'étoient que de gens d'une moyenne taille. Aris-Claſz, commis ſur la flotte de le Maire, homme très-digne de foi, déclare qu'ayant viſite les ſepulcres ſur la côte des Patagons, on y vit la vérité de ce que les précedens Navigateurs avoient raconté, & que les oſſemens enfermés dans ces tombeaux étoient

d'hommes de dix ou onze pieds de haut. C'eſt ici un examen fait de ſang-froid, où l'épouvante n'a pu groſſir les objets. D'autres, comme Nodal & Richard Hawkins, ſe ſont contentés de dire que ces ſauvages ſont grands de toute la tête plus que les Européens, & de ſi haute ſtature que les gens de l'équipage les appelloient des *géants*. Tous ces témoignages ſont anciens : en voici quelques autres du ſiècle même où nous vivons, & de notre propre Nation. En 1704, les Capitaines Harington & Carman, commandans deux vaiſſeaux François, l'un de *Saint-Malo*, l'autre de *Marſeille*, virent une fois ſept de ces géants dans la baie de *Poſſeſſion ;* une autre fois ſix, & une troiſième fois une troupe de plus de deux cens hommes mêlée de ceux-ci & de gens d'une taille ordinaire. Les François eurent une entrevue avec eux, & n'en reçurent aucun mal. Nous tenons ce fait de M. Fréſier, Directeur des Fortifications de Bretagne, homme fort connu & fort eſtimé. Il n'a pas vu lui-même ces ſauvages ; mais il raconte qu'étant au *Chili*, Dom Pédro Molina, Gouverneur de l'iſle *Chiloë*, & pluſieurs autres témoins oculaires, lui ont dit qu'il y avoit dans l'intérieur des terres une Nation d'Indiens nommés par leurs

voiſins *Caucohues*, qui viennent quelquefois juſqu'aux habitations Eſpagnoles, & qui ont preſque juſqu'à neuf ou dix pieds de haut. Ce ſont, diſoient-ils, de ces Patagons qui habitent la côte déſerte de l'Eſt, dont les anciennes relations ont parlé. « Les Eſpagnols qui habitent l'Amérique » méridionale ſur les côtes de la mer du » Sud, dit Raveneau de Luſſan, ont » pour ennemis certains Indiens blancs » qui habitent une partie du *Chili* : ce » ſont des gens d'une grandeur & d'une » groſſeur prodigieuſes. Ils leur font tou- » jours la guerre, & quand ils en prennent » quelques-uns, ils leur lèvent l'eſtomac » comme on lève le plaſtron d'une tortue, » & ils leur arrachent le cœur. » Cependant Narborough, en même-tems qu'il convient que les montagnards ennemis & voiſins des Eſpagnols du *Chili* ſont de haute ſtature, nie formellement que leur taille ſoit giganteſque. Après avoir meſuré la piſte & les crânes d'eſauvages Magellans, qui ſe trouvèrent comme ceux des autres hommes, il rencontra pluſieurs fois depuis des troupes d'habitans dans le détroit, même au port *Saint-Julien*. Il les trouva tous bien faits de corps, mais de la taille ordinaire à l'eſpèce humaine. Son témoignage, de la verité duquel on ne peut

douter, eſt précis à cet égard, ainſi que celui de Jacques l'Hermite ſur les Naturels de la *Terre de Feu*, qu'il dit être puiſſans, bien proportionnés, & à-peu-près de la même grandeur que les Européens. Enfin parmi ceux que M. de Gennes vit au port *Famine*, aucun n'avoit ſix pieds de haut. »

« J'ai voulu raſſembler ici ſous un même coup-d'œil les principales dépoſitions pour & contre ſur un fait ſi curieux. En les voyant, on ne peut guères ſe défendre de croire que tous ont dit vrai, c'eſt-à-dire, que chacun d'eux a rapporté les choſes telles qu'il les a vues; d'où il faut conclure que l'exiſtence de cette eſpèce d'hommes particulière eſt un fait reel, & que ce n'eſt pas aſſez pour le traiter d'apocryphe, qu'une partie des Marins n'ait pas apperçu ce que les autres ont fort bien vu. C'eſt auſſi l'opinion de M. Fréſier, Ecrivain judicieux, qui a été à portée de raſſembler les témoignages ſur les lieux mêmes. On a lu dans mon quatrième Livre ſes réflexions ſur ce ſujet, auxquelles j'en ajouterai quelques-unes. »

Il paroît conſtant que les habitans des deux rives du détroit ſont de la taille ordinaire, & que l'eſpèce particulière faiſoit il y a deux ſiècles ſa demeure habituelle ſur les côtes déſertes, ſoit dans quelques

miſérables cahutes au fond des bois, ſoit dans des cavernes de rochers preſque inacceſſibles, comme nous l'apprenons d'Olivier de Noort. Nous voyons par ſon récit que dès ce tems, où les navires d'Europe commençoient à fréquenter ce paſſage, ils s'y tenoient cachés tant qu'ils appercevoient des vaiſſeaux en mer, raiſon pour laquelle on ne pouvoit les découvrir, quoiqu'on apperçût à tout moment des marques récentes de leur ſéjour ſur une côte que l'on voyoit déſerte. Probablement la trop fréquente arrivée des vaiſſeaux ſur ce rivage les a déterminés depuis à l'abandonner tout-à-fait, ou à n'y venir qu'en certains tems de l'année, & à faire, comme on nous le dit, leur réſidence dans l'intérieur du pays. Anſon préſume qu'ils habitent dans les *Cordelières*, vers la côte d'occident, d'où ils ne viennent ſur le bord oriental que par intervalles peu fréquens: tellement que ſi les vaiſſeaux qui depuis plus de cent ans ont touché ſur la côte des *Patagons* n'en ont vu que ſi rarement, la raiſon, ſelon les apparences, eſt que ce peuple farouche & timide s'eſt éloigné du rivage de la mer, depuis qu'il y voit venir ſi fréquemment des vaiſſeaux d'Europe, & qu'il s'eſt, à l'exemple de tant d'autres nations Indiennes, retiré dans les monta-

gnes pour ſe dérober à la vue des étrangers. Voici du moins en ce ſiècle-ci deux vaiſſeaux d'Europe qui les ont encore vus pluſieurs fois, & même en groſſe troupe: ce qui doit diſſiper les ſoupçons qu'on avoit ſur la fidélité des relations anciennes à cet égard. »

« Le meilleur moyen de mettre la choſe hors d'incertitude, auroit été d'apporter en Europe le corps ou le ſquelette entier d'un de ces Patagons. Il eſt extraordinaire qu'on ne l'ait pas fait, puiſque les Commandans des vaiſſeaux en ont enlevé pluſieurs fois qui ſont morts durant la traverſée en approchant des pays chauds. Peut-être en faut-il attribuer la cauſe à l'opinion ſuperſtitieuſe des matelots, qui, croyant que la bouſſole ne va pas bien quand il y a un corps mort ſur le vaiſſeau, ne veulent point ſouffrir de cadavre à bord; mais il eſt aiſé de ſe mettre au-deſſus de ce préjugé puérile, ſi jamais l'équipage d'un vaiſſeau trouve moyen d'avoir, un homme de cette eſpèce en ſon pouvoir, & l'occaſion mérite aſſurément d'être cherchée. »

Il y a lieu de croire que les témoignages réunis des derniers Navigateurs, particulièrement du Commodore Byron, du Capitaine Wallis & du Capitaine Carteret,

Officiers qui ſont encore vivans, dont on ne peut attaquer la véracité, & qui non-ſeulement ont vu les Patagons & converſé avec eux, mais qui les ont même meſurés, diſſiperont tous les doutes qui ont pu ſubſiſter juſqu'à préſent ſur leur exiſtence.

APRÈS avoir mis ſous les yeux des Lecteurs tous les témoignages connus, pour & contre un fait qui a été long-tems un objet de curioſité pour le peuple comme pour les Philoſophes, je ne préviendrai point les opinions qu'on peut ſe former ſur les navigations qu'on peut entreprendre dans la ſuite, en ſuivant la route décrite par les vaiſſeaux dont on raconte ici les Voyages; je dirai ſeulement que, quoique le Commodore Byron, qui a mis ſept ſemaines & deux jours à traverſer le détroit de Magellan, ſoit d'avis qu'on pourroit le paſſer en trois ſemaines, en choiſiſſant la ſaiſon convenable; cependant le Capitaine Wallis a mis près de quatre mois à ce paſſage, quoiqu'il l'eût fait préciſément dans le tems indiqué par le Commodore; car il étoit arrivé à l'entrée orientale du détroit, vers le milieu du mois de Décembre.

JE ne puis terminer ce diſcours ſans exprimer la peine que j'ai reſſentie en racontant le malheur de ces pauvres Sau-

vages, qui, dans le cours des expéditions de nos Navigateurs, ont péri par nos armes à feu, lorſqu'ils vouloient repouſſer, par la force, l'invaſion des étrangers dans leur pays; je ne doute pas que mes Lecteurs ne partagent avec moi le même ſentiment; c'eſt cependant un mal qui me paroît impoſſible d'éviter toutes les fois qu'on cherchera à découvrir de nouveaux pays; il faut s'attendre à trouver toujours de la réſiſtance, & dans ce cas, il faut ou vaincre ceux qui réſiſtent, ou abandonner l'entrepriſe. On dira peut-être qu'il n'étoit pas toujours néceſſaire d'ôter la vie à ces Indiens pour les convaincre que leur réſiſtance ſeroit impuiſſante; je conviens que cela a pu être quelquefois; mais il faut conſidérer que lorſque l'on entreprend de ſemblables expéditions, il faut bien les confier à des hommes qui ne ſont point exempts des foibleſſes humaines, à des hommes qu'une injure ſoudaine provoque à la vengeance, que la préſence d'un danger imprévu peut porter à un acte de violence pour s'y ſouſtraire, qu'un défaut de jugement ou une paſſion extrême peut égarer, & qui ſont toujours diſpoſés à étendre l'empire des loix auxquelles ils ſont ſoumis, ſur ceux qui ne connoiſſent même pas ces loix: tous les excès commis par

quelque effet de ces imperfections naturelles de l'homme, ſont des maux inévitables.

ON dira peut-être encore que, ſi l'on ne peut éviter de ſemblables malheurs en allant découvrir des pays inconnus, il vaut mieux renoncer à ces découvertes; je répondrai que, d'après les ſeuls principes ſur leſquels cette opinion peut être fondée, il ne pourroit être permis en aucun cas d'expoſer la vie des hommes pour des avantages de même eſpèce que ceux qu'on ſe propoſe en découvrant des terres nouvelles. S'il n'eſt pas permis de s'expoſer à tuer un Indien pour venir à bout d'examiner le pays qu'il habite, dans la vue d'étendre le commerce ou les connoiſſances humaines, il ne le ſera pas davantage d'expoſer la vie de ſes concitoyens pour étendre ſon commerce avec des peuples déjà connus. Si l'on ajoute que le danger auquel ceux-ci ſe ſoumettent eſt volontaire, au lieu que l'Indien ſe trouve malgré lui expoſé au riſque de perdre la vie, la conſéquence ſera encore la même; car il eſt univerſellement convenu, d'après les principes du Chriſtianiſme, que nous n'avons pas plus de droit ſur notre propre vie que ſur la vie des autres, & le ſuicide étant regardé comme une eſpèce de meurtre

très-criminel, tout homme ſera coupable d'expoſer ſa propre vie pour un motif qui ne lui permettroit pas d'attenter à celle d'un autre. Si l'on peut donc, ſans crime, ſacrifier la vie des hommes dans des entrepriſes qui n'ont pour but que de ſatisfaire des beſoins artificiels, ou d'acquérir de nouvelles connoiſſances, il n'y en aura pas non plus à employer la force pour deſcendre ſur un pays nouvellement découvert, dans la vue d'en examiner les productions; ſi ce principe n'étoit pas reçu, toute profeſſion où les hommes expoſent leur vie pour des avantages de même genre ne devroit pas être permiſe, & quelle eſt la profeſſion qui ne compromette pas la vie des hommes? Examinons cette multitude de peuple occupée aux arts, depuis le forgeron couvert de ſueur devant un fourneau ſans ceſſe embrâſé, juſqu'à l'ouvrier ſédentaire qui pâlit ſur un métier, on verra par-tout la vie des hommes ſacrifiée en partie aux beſoins factices de la ſociété. Dira-t-on que la ſociété civile, à qui on fait ce ſacrifice, eſt par-là même une combinaiſon contraire aux grands principes de la morale, qui ſont la baſe de toute eſpèce de devoir? Dira-t-on qu'il eſt contre la nature d'exercer les facultés qui ſont les marques de diſtinction de notre

nature même? Que l'homme étant doué de pouvoirs divers que la ſociété civile peut ſeule mettre en action, cette ſociété civile eſt contraire à la volonté du Créateur; & qu'il lui ſeroit plus agréable que nous ne fuſſions pas ſortis de l'état ſauvage où ces pouvoirs reſteroient engourdis dans notre ſein comme la vie dans l'embrion, pendant toute la durée de notre exiſtence? Cette conſéquence paroîtra certainement extravagante & abſurde: car quoique le commerce & les arts nuiſent en quelques occaſions à la vie des hommes, en d'autres ils ſervent à la conſerver; ils ſubviennent aux beſoins de la nature ſans rapine & ſans violence, & en préſentant aux habitans d'un même pays un intérêt commun, ils les empêchent de ſe diviſer en ces tribus particulières, qui, chez les peuples ſauvages, ſe font perpétuellement la guerre avec une férocité inconnue, partout où le gouvernement civil, les connoiſſances & les arts ont adouci les mœurs des hommes. Il paroît donc raiſonnable de conclure que les progrès des ſciences & du commerce ſont en dernière analyſe un avantage pour tous les hommes, & que la perte de la vie qui peut en réſulter pour quelques individus, eſt au nombre des maux particuliers qui concourent au bien général.

RELATION

RELATION
D'UN VOYAGE
FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1764, 1765 & 1766,*

Par le Commodore BYRON, *commandant le Vaiſſeau du Roi* le Dauphin.

CHAPITRE PREMIER.

Navigation des Dunes à Rio-Janéiro.

LE 21 Juin 1764, je partis des Dunes avec le vaiſſeau de Sa Majeſté le *Dauphin*, & la frégate la *Tamar*, que j'avois eu ordre de

ANN. 1764. 21 Juin.

* Dans ce Voyage la Longitude ſe compte du Méridien de Londres à l'Oueſt juſqu'à 180 degrés, & au-delà de l'Eſt.

ANN. 1764. Juin. prendre ſous mon commandement. En deſcendant la Tamiſe, le *Dauphin* toucha : cet accident m'obligea de relâcher à Plymouth, où ce vaiſſeau fut mis en carène ; mais on ne s'apperçut pas qu'il eût été endommagé.

DURANT mon ſéjour à Plymouth, je fis quelque changement dans les gens de l'équipage; 4 Juillet. je leur donnai d'avance deux mois de paye ; & le 3 de Juillet, je fis voile, de cette rade, après avoir arboré la flamme de commandement.

LE 4, nous nous trouvâmes à la hauteur du Cap *Lizard*. Un vent frais favoriſoit notre marche, mais nous vîmes avec chagrin que la frégate portoit mal la voile.

DANS la nuit du 6, l'Officier du premier quart vit un phénomène extraordinaire, aſſez reſſemblant à un vaiſſeau en feu : ce feu, qu'il diſtinguoit dans l'éloignement, dura près d'une heure, & enſuite diſparut.

LE ſoir 12, nous découvrîmes les rochers qui ſont près de *Madère*, & que nos gens appellent *les Déſerteurs*, du nom françois de *Déſerts* ou *Déſertes*, qui leur a été donné à cauſe de leur aſpect ſauvage & ſtérile. Le jour ſuivant, nous arrivâmes à la rade de *Fonchal*, où nous mouillâmes vers les trois heures après-midi.

LE 14 au matin, je me rendis chez le Gouverneur, qui me reçut avec politeſſe & me fit ſaluer d'onze coups de canon, qui furent ren-

dus de mon bord. Il vint le lendemain, 15, me faire viſite dans la maiſon du Conſul : je le fis ſaluer de onze coups de canon, que le Fort rendit. ANN 1764. Juillet.

A notre arrivée à *Madère*, nous trouvâmes *la Couronne*, vaiſſeau du Roi, & le Sloop *le Ferret*, qui étoient à l'ancre : ces deux vaiſſeaux, voyant la flamme de commandement à bord du *Dauphin*, nous ſaluèrent de leur artillerie.

APRÈS avoir pris à bord divers rafraîchiſſemens, & particulièrement une grande quantité d'oignons, nous appareillâmes le 19, & pourſuivîmes notre route. Le 21, nous eûmes connoiſſance de l'iſle de *Palme*, une des Canaries.

NOUS obſervâmes que depuis le Cap *Lizard* aucun poiſſon n'avoit ſuivi notre vaiſſeau. J'en attribuai la cauſe à ce que ſa carène étoit doublée de cuivre. Vers le 26, notre eau commença à ſe corrompre : nous la purifiâmes au moyen d'une machine que nous avions embarquée à ce ſujet ; c'eſt une eſpece de ventilateur, par lequel on force l'air de paſſer à travers l'eau dans un courant continuel & auſſi long-tems qu'il eſt néceſſaire.

LE beſoin d'eau nous fit ſonger à mouiller à une des iſles du *Cap Verd*. Le 27, nous découvrîmes l'iſle de *Sel*. Nous vîmes alors

ANN. 1764 Juillet.

pluſieurs tortues; je fis mettre l'iole en mer pour en prendre; mais elles s'échappèrent avant qu'on pût les atteindre.

DANS la matinée du 28, nous nous trouvâmes très-près de l'iſle de *Buona-Viſta*; le lendemain, à la hauteur de l'iſle de *Mai*, & le 30, nous jettâmes l'ancre dans la baie de *Praïa* à l'iſle de *Saint-Jago*. On étoit déjà dans la ſaiſon pluvieuſe qui rend ce mouillage très-dangereux: les vents ſoufflant alors de la partie du Sud, ſoulèvent la mer en d'énormes lames, qui ſe briſant avec furie ſur le rivage, ſemblent annoncer à chaque inſtant des tempêtes, dont les ſuites ſeroient funeſtes aux vaiſſeaux qui y ſeroient à l'ancre. La crainte d'échouer éloigne de cette côte tous les navires dans cette terrible ſaiſon, qui dure depuis le commencement d'Août juſqu'en Novembre. Nous y fîmes notre eau avec toute la diligence poſſible. Nous y achetâmes trois jeunes bœufs, pour donner de la viande fraîche aux équipages; mais à peine furent-ils tués que la grande chaleur les corrompit.

LE 2 d'Août, nous remîmes à la voile, ayant avec nous une ample proviſion de volailles, de chèvres maigres, & de ſinges que nos gens avoient achetés pour de vieilles chemiſes & de vieux habits. Les chaleurs accablantes & les pluies continuelles rendoient

l'air ſi malſain, que la plupart de nos gens tombèrent malades de la fievre, malgré mon extrême attention à les obliger de changer de linge, avant de s'endormir, lorſqu'ils étoient mouillés. ANN. 1764. Juillet.

LE 8, la *Tamar* fit ſignal d'incommodité; nous diminuâmes de voile pour l'attendre: cette frégate avoit eu ſa vergue de hunier emportée, ſans avoir éprouvé aucun autre dommage. Nous reſtâmes les voiles carguées, pour lui faciliter l'opération d'enverguer une autre voile de hunier; ce qui, joint au vent qui étoit dans la partie du Sud, nous retarda conſidérablement dans notre route.

NOUS continuâmes d'obſerver, à notre grande mortification, que notre carène doublée de cuivre, écartoit les poiſſons de notre bord; & quoique dans ces latitudes les vaiſſeaux fourniſſent ordinairement une abondante pêche, nous ne parvînmes à prendre que de l'eſpèce connue ſous le nom de *Goulu de mer*.

IL ne nous arriva rien qui puiſſe intéreſſer la curioſité de nos Navigateurs, juſqu'au 11 Septembre, que, ſur les trois heures après-midi, nous eûmes la vue du Cap *Frio* ſur la côte du Bréſil. Le 13, vers midi, nous vînmes mouiller dans la grande rade de *Rio-Janéiro*, par dix-huit braſſes d'eau de profon- 11 Septemb.

dent. Cette grande Ville, qui préſente un très-beau coup-d'œil, eſt gouvernée par le Vicerai du Breſil, dont l'autorité eſt illimitée. Lorſque je vins lui faire viſite, j'en fus reçu avec le plus grand appareil : environ ſoixante Officiers etoient rangés devant le palais : la garde etoit ſous les armes ; c'étoient de très-beaux hommes, très-bien tenus. Son Excellence, accompagnée de la première Nobleſſe, vint me recevoir ſur l'eſcalier. Je fis ſalve par quinze coups de canon, tirés du Fort le plus voiſin. Nous entrâmes enſuite dans la ſalle d'audience, où, apres une converſation d'un quart-d'heure, je pris congé, & fus reconduit avec les mêmes cérémonies. Le Vicerai m'offrit de me rendre, viſite à une maiſon que j'avois louée ſur le rivage ; mais je le priai de s'en diſpenſer, & je retournai après le revins à bord.

L'équipage du *Dauphin*, à qui on avoit donné tous les jours de la viande fraiche & des légumes, jouiſſoit d'une parfaite ſanté ; mais pluſieurs matelots s'étant trouvés malades à bord de la frégate, à notre arrivée, j'ordonnai qu'ils fuſſent mis à terre, logés & traités convenablement. Tous recouvrèrent promptement la ſanté. Les coutures de nos deux vaiſſeaux etant ouvertes en pluſieurs

endroits, j'engageai un certain nombre de calfats

Portugais; &, en très-peu de jours, les vaiſſeaux furent recalfatés.

ANN. 1764. Septembre.

TANDIS que nous étions à *Rio-Janéiro*, le *Kent*, vaiſſeau de notre Compagnie des Indes, qui avoit à bord le Lord Clive, vint relâcher dans cette rade. Ce bâtiment, dont le départ d'Angleterre avoit précédé le nôtre de près d'un mois, & qui n'avoit touché nulle part, n'arriva néanmoins qu'un mois après nous; de ſorte qu'il mit environ ſoixante jours plus que nous à faire cette route, malgré le tems que nous perdîmes à attendre la *Tamar*, ſur laquelle le *Dauphin*, ſans être un excellent voilier, avoit un tel avantage de marche, que nous employâmes rarement plus de la moitié de nos voiles. Pluſieurs matelots de l'équipage du *Kent* étoient déja attaqués du ſcorbut.

LES chaleurs inſupportables que nous éprouvions à *Rio-Janéiro* nous rendoient impatiens de remettre en mer. Le 16 Octobre, nous levâmes l'ancre; mais nous reſtâmes quatre ou cinq jours au-deſſus de la barre, à attendre un vent de terre qui favoriſât notre ſortie; il n'y a pas moyen de tenter ce paſſage avec un vent de mer. L'entrée entre les deux Forts eſt ſi étroite, & la mer y briſe avec tant de force, que nous ne parvînmes à ſortir de la rade qu'avec une extrême difficulté; & ſi nous

16 Octobre.

ANN. 1764. Octobre.

euſſions ſuivi l'avis du pilote Portugais, nous nous ſerions infailliblement perdus.

LA Relation de ce Voyage n'étant publiée que pour l'inſtruction des Navigateurs, je crois devoir faire obſerver que les Portugais, qui font dans cette place un très-grand commerce, emploient tous les moyens poſſibles pour débaucher les matelots qui viennent à terre : ſi les voies de la perſuaſion ne leur réuſſiſſent point, ils les font boire & les enivrent : dans cet état, ils les tranſportent dans les terres, & prennent les précautions les plus propres à empêcher leur retour, juſqu'après le départ de leur vaiſſeau. Ces manœuvres firent déſerter cinq hommes de mon équipage, que je ne pus recouvrer ; la *Tamar* en avoit perdu neuf ; mais le Capitaine, informé du lieu de leur détention, y envoya de nuit un détachement qui les ſurprit & les ramena à bord.

CHAPITRE II.

Départ de Rio-Janéiro. *Navigation juſqu'au Port* Deſiré. *Deſcription de ce lieu.*

NOUS étions ſous voile le 22. Je crus, avant de pourſuivre notre route, devoir informer les équipages de la nature du Voyage que nous allions entreprendre. Je fis ſignal au Commandant de la *Tamar* de ſe rendre à mon bord; & je lui déclarai, en préſence de tous les matelots aſſemblés ſur le pont, que notre deſtination n'étoit pas, comme on avoit pu le croire, de nous rendre aux Indes Orientales, mais d'entrer dans la mer du Sud, pour y faire des découvertes qui pourroient devenir d'une grande importance à l'Angleterre; que, dans cette vue, les Lords de l'Amirauté accordoient aux équipages une double paye, & d'autres gratifications, ſi, durant le Voyage, ils rempliſſoient leur devoir avec le zèle que doit naturellement inſpirer l'amour de la patrie. Cette nouvelle fut reçue avec des acclamations de joie: tous proteſtèrent qu'ils étoient diſpoſés à me ſuivre par-tout où je voudrois les conduire; qu'il n'y avoit point de difficultés, ni même de périls auxquels ils

ANN. 1764. Octobre.

ne s'expoſaſſent pour donner à leur patrie des marques de leur ſincère attachement, & que je pouvois compter ſur leur obéiſſance ponctuelle & ſur leur entier dévouement.

AN 1774. Octobre.

NOUS continuâmes de faire voile juſqu'au 29, que les vents fraîchirent & ſouffierent par grains ſubits & par violentes raffales, propres à deſemparer nos manœuvres. Je fis amener nos mâts de perroquet, & mettre nos bâtons d'hiver à poſte; mais bientôt la mer devint affreuſe, & le vent en tourmente: le vaiſſeau fatiguoit ſi prodigieuſement, que craignant de ſombrer ſous voiles, je fis jetter pardeſſus bord deux canons de l'avent & deux de l'arrière du vaiſſeau pour le ſoulager. Ce tems orageux dura le reſte du jour, & toute la nuit, que nous paſsâmes à capeyer ſous la grande voile, deux ris dedans.

DANS la matinée du 30, les vents devinrent plus maniables, & varierent du N. O. au S. $\frac{1}{4}$ S. O. : nous en profitâmes pour faire de la voile, le Cap à l'Oueſt. Nous étions alors par 35 ^{d} 50' de latitude S., & nous trouvions le tems tout auſſi froid qu'il l'eſt en Angleterre dans cette même ſaiſon, quoique le mois de Novembre répondît à notre mois de Mai, & que nous fuſſions de 20 ^{d} plus près de la ligne. Il étoit difficile que nous ne reſſentiſſions

pas vivement cette différence de température, nous qui, huit jours avant, éprouvions d'exceſſives chaleurs; & les matelots, qui, dans la perſuaſion de n'avoir à voyager que dans des climats chauds, avoient non-ſeulement vendu leurs hardes d'hiver, mais encore leurs couvertures, dans les différens ports où nous avions relâché, furent contraints, pour ſe garantir du froid qu'ils ne pouvoient ſupporter, d'acheter des vêtemens qu'on avoit embarqués par précaution. ANN. 1764. Octobre.

LE 2 de Novembre, après avoir fait prêter le ſerment aux Lieutenans des deux vaiſſeaux, je leur remis leurs brevets qu'ils ne s'attendoient à recevoir qu'à notre atterrage aux Indes Orientales, qu'on avoit d'abord regardées comme notre deſtination. Nous commençâmes à voir un grand nombre d'oiſeaux voltiger autour de nous: il y en avoit de très-gros, dont quelques-uns avoient le plumage noir, d'autres blanc; nous diſtinguâmes pluſieurs compagnies de pintades; ces oiſeaux tachetés de blanc & de noir, paroiſſoient un peu plus gros que des pigeons. 2 Novembre.

LE 4, nous vîmes une quantité de ces mauvaiſes herbes que l'eau détache des rochers, & pluſieurs veaux marins. Nous étions par les 28d 53′ de latitude S. & 51d de longitude Oueſt. La déclinaiſon de la bouſ-

ANN. 1764. Novembre.

ſole étoit de 13 degrés à l'Eſt. Les vents, qui ſe maintenoient dans la partie de l'Oueſt, nous pouſſoient continuellement vers l'Eſt, & nous commençâmes à craindre qu'il ne nous fût très-difficile de ranger la côte des *Patagons*.

Le 10, nous obſervâmes un changement de couleur dans l'eau; mais une ligne de 140 braſſes ne nous donna point de fond: nous comptions 41^{d} 16′ de latitude S., & 55^{d} 17′ de longitude O.; l'aiguille aimantée déclinoit de 18^{d} 20′ vers l'Eſt. Le lendemain, nous nous rapprochâmes de la côte juſqu'à huit heures du ſoir, que la ſonde rapporta 45 braſſes, fond de ſable rouge. Nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{4}$ d'O. toute la nuit, & le matin, nous eûmes 52 braſſes d'eau même fond. Notre poſition étoit par les 42^{d} 34′ de latitude S., & les 58^{d} 17′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aiguille aimanté de 11^{d} $\frac{3}{4}$ à l'Eſt.

Le 12, ſur les trois heures après-midi, étant à me promener ſur le gaillard d'arrière, je ne fus pas peu ſurpris d'entendre ceux qui étoient ſur le gaillard d'avant crier tous enſemble: *terre droit à l'avant*; les nuages obſcurciſſoient preſque tout le tour de l'horizon, & nous avions eu beaucoup de tonnerre & des éclairs. Je regardai de l'avant par-deſſous la miſaine, & ſous le vent, & je crus remarquer

que ce qui avoit d'abord paru être une iſle, préſentoit deux montagnes eſcarpées; mais, en regardant du côté du vent, il me ſembla que la terre, qui ſe joignoit à ces montagnes, s'étendoit au loin dans le S. E.: en conſéquence nous gouvernâmes S. O. Je fis monter des Officiers au haut des mâts pour obſerver au vent & vérifier cette découverte; tous aſſurèrent qu'ils voyient une grande étendue de terre. Je fis immédiatement mettre en panne, & ſonder autour de nous; on trouva encore 52 braſſes d'eau; mais je commençai à croire que nous étions peut-être engagés dans une baie; & je ſouhaitois bien plus que je ne l'eſpérois, que nous puiſſions en ſortir avant la nuit.

ANN. 1764. Novembre.

NOUS fimes de la voile & portames à l'E. S. E. La terre ſembloit ſe montrer toujours ſous la même apparence; les montagnes paroiſſoient bleues, comme cela eſt aſſez ordinaire dans un tems obſcur & pluvieux, lorſqu'on n'en eſt pas éloigné. Bientôt quelques-uns crurent entendre & voir la mer briſer ſur un rivage de ſable; mais ayant gouverné encore environ une heure avec toute la circonſpection poſſible, ce que nous avions pris pour la terre s'évanouit tout d'un coup, & nous fûmes convaincus, à notre grand étonnement, que ce n'avoit été qu'une terre de brume.

ANN. 1764. Novembre

J'AI été preſque continuellement en mer depuis vingt-ſept ans, & je n'avois point d'idée d'une illuſion ſi générale & ſi ſoutenue. Néanmoins d'autres Navigateurs ont été également trompés. Il n'y a pas long-tems qu'un Maître de vaiſſeau jura qu'il avoit vu une iſle entre l'extrémité occidentale de l'Irlande & Terre-Neuve, & qu'il avoit même diſtingué les arbres qui y croiſſent. Il eſt cependant certain que cette iſle n'exiſte point, ou du-moins qu'aucun vaiſſeau n'a pu la découvrir. Il n'eſt pas douteux que, ſi le tems ne ſe fût pas éclairci aſſez promptement pour faire diſparoître à nos yeux ce que nous avions pris pour la terre, tout ce qu'il y avoit à bord auroit fait ſerment qu'il avoit découvert la terre à cette hauteur. Nous nous trouvions alors par les 43d 46′ de latitude S., & 60d 5′ de longitude O., & la déclinaiſon de la bouſſole étoit de 19d 30′ vers l'Eſt.

LE lendemain, 13, ſur le quatre heures après-midi, le tems étant très-beau, les vents ſautèrent tout-d'un-coup au S. O., d'où ils commencèrent à ſouffler avec furie; le ciel de ce côté ſe couvrit de nuages noirs : dans l'inſtant tout l'équipage, qui s'étoit aſſemblé ſur le pont, fut alarmé d'un bruit ſubit & extraordinaire, ſemblable au mugiſſement des flots agités. J'ordonnai ſur-le-champ qu'on

amenât les huniers; mais, avant qu'on pût le faire, je vis la mer, ſoulevée en d'énormes lames, près de fondre ſur nous : je criai qu'on halât la miſaine, & qu'on larguât auſſi-tôt l'écoûte de la grande voile; car j'étois perſuadé que ſi nous avions quelques voiles dehors au moment où ce grain menaçant alloit nous atteindre, nous coulerions bas infailliblement, ou que nous aurions tous nos mâts rompus. Il fut cependant ſur nous, & coucha notre navire ſur le côté, avant que nous puſſions larguer la grande armure qui fut alors coupée; & en même-tems l'écoûte de la grande voile renverſa le premier Lieutenant, le meurtrit, & lui caſſa trois dents. La miſaine, qui n'étoit pas entierement amenée, fut miſe en pièces. Si ce coup de vent, qui vint à l'improviſte, & avec une violence dont il y a peu d'exemples, nous avoit ſurpris de nuit, il auroit eu pour nous des ſuites funeſtes. Il nous fut annoncé par les cris perçans de pluſieurs centaines d'oiſeaux qui fuyoient en avant; il dura environ 20 minutes, & calma par degrés.

ANN. 1764. Novembre.

LA *Tamar* en fut quitte pour avoir ſa grande voile déchirée; mais elle étoit ſous le vent à nous, & elle avoit eu le tems de ſe mieux préparer. En très-peu de tems le vent rafraîchit, & nous paſsâmes la nuit à la cape ſous la grande voile riſée.

ANN. 1764. Novembre.

LE 14 au matin, le vent devint plus modéré, mais la mer étoit houleuſe. Bientôt le vent paſſa au S. $\frac{1}{4}$ S. O. & nous gouvernâmes vers l'Oueſt ſous nos voiles majeures.

LES premiers rayons du jour nous montrèrent la mer auſſi rouge que du ſang, & couverte de coquillages de même couleur, aſſez reſſemblants à nos écreviſſes, mais plus petits. Nous en prîmes une grande quantité avec des corbeilles.

LE 15, vers les quatre heures & demie du matin, nous eûmes la vue de la terre, qui avoit l'apparence d'une iſle d'environ huit ou neuf lieues de longueur. D'après les cartes, il étoit apparent que cette terre étoit le Cap *Saint Hélène*, qui s'avance dans la mer à une diſtance conſidérable de la côte, & forme deux baies, l'une au Nord & l'autre au Sud. Le tems étant très-beau, je revirai de bord vent devant, & je gouvernai ſur la terre juſques vers les dix heures. Mais, ſachant qu'à la diſtance de deux lieues environ de ce Cap, il y a pluſieurs rochers à fleur d'eau, ſur leſquels la mer briſe avec force, & le vent paroiſſant devoir calmer inſenſiblement, je revirai de bord vent devant pour m'en écarter. La terre ſembloit, n'être qu'une chaîne de rochers nuds, où l'on n'appercevoit ni arbres ni arbuſtes. Lorſque j'en fus plus près, je fis ſonder & l'on trouva

l'on trouva 45 braſſes d'eau, fond de vaſe noire. Dans ce même tems, j'eus le chagrin de voir mes trois Lieutenans & le Maître, malades & hors d'état de faire aucun ſervice, quoique le reſte de l'équipage jouît d'une parfaite ſanté. Notre latitude étoit de 45ᵈ 21′ S., la longitude de 63ᵈ 2′ O.; & la declinaiſon de l'aiguille de 19ᵈ 41′ à l'Eſt. ANN. 1764. Novembre.

LE jour ſuivant, 16, je dirigeai ma route ſur le Cap *Blanc*, d'après la carte que le Lord Anſon a donnée dans la Relation de ſon Voyage. Sur le ſoir, le vent fraîchit, & ſouffla de la partie du S. O. $\frac{1}{4}$ S. avec une telle force, que nous paſsâmes la nuit à capeyer ſous notre grande voile. Dans la matinée, le vent plus maniable nous permit de faire route; mais la mer étoit très-groſſe; &, quoique nous nous trouvaſſions preſque au cœur de l'été dans ces parages, le tems étoit à tous égards beaucoup plus froid qu'il ne l'eſt ordinairement en plein hiver dans la baie de Biſcaye.

LE 17, ſur les ſix heures du ſoir, ayant fait de la voile autant qu'il nous fut poſſible, nous découvrîmes la terre dans le S. S. O.; & comme nous avions eu hauteur à midi par un très-beau tems, nous reconnûmes que cette terre étoit le Cap *Blanc*. Mais le vent recommença alors à ſouffler avec plus de violence que jamais, la tempête dura toute la

ANN. 1764. Novembre.

nuit, & la mer, qui briſoit continuellement autour de nous, fatiguoit prodigieuſement le vaiſſeau.

LE 18, à quatre heures du matin, la ſonde nous rapporta 40 braſſes, fond de roche: ayant couru dans la nuit une bordée au large, nous virâmes de bord pour nous rapprocher de la terre; le vent continuoit d'être en tourmente avec de la grêle & de la neige. Vers les ſix heures, nous revîmes la terre, qui nous reſtoit dans le S. O. $\frac{1}{4}$ O. Notre vaiſſeau étoit maintenant ſi peu calé, que ſa dérive devenoit très-conſidérable dès qu'il ventoit bon frais. J'étois très-impatient de gagner le Port *Deſiré*, pour remédier à cet inconvénient; car dans l'état où ſe trouvoit le navire, il étoit dans un continuel danger de s'abattre. Nous gouvernâmes ſur la terre avec un vent de N. E., & ſur le ſoir, nous mîmes à la cape; mais le vent, ayant paſſé dans la partie de l'Oueſt, nous écarta dans la nuit. A ſept heures du matin du 19, nous courûmes de nouveau ſur la terre, gouvernant au S. O. $\frac{1}{4}$ S. du compas, & bientôt nous apperçûmes la mer briſer de l'avant à nous; nous ſondâmes immédiatement & nous trouvâmes entre 13 & 7 braſſes d'eau; un moment après nous augmentâmes de fond, & la ſonde rapporta de 17 à 42 braſſes; de manière que

nous paſsâmes ſur la queue d'un banc, qui, étant plus au Nord, nous eût peut-être été funeſte. ANN. 1764. Novembre.

DANS ce moment le Cap *Blanc* nous reſtoit à l'O. S. O. 5d 37′ au Sud, & à la diſtance de quatre lieues : mais comme rien n'eſt plus confus que la deſcription que Sir John Narborough a donnée de ce Port, nous ne ſavions trop quelle direction ſuivre pour nous y rendre. Je cherchai d'abord une baie, qui, conformément aux inſtructions de ce Navigateur, doit être au Sud du Cap, mais je ne découvris rien de ſemblable ; & en conſéquence je prolongeai le rivage, gouvernant au Sud. Nous avions un vent de terre tres-frais ; nous vîmes pluſieurs colonnes de fumée s'élever en différens endroits ; mais nous n'appercevions ni arbre ni arbuſte, & toute la contrée n'offroit à l'œil que des collines de ſable, aſſez reſſemblantes aux Dunes ſtériles d'Angleterre. Nous obſervâmes encore qu'à la diſtance de ſept à huit milles du rivage, les eaux étoient fréquemment très-baſſes, & quelquefois nous n'avions pas plus de 10 braſſes.

NOUS continuâmes tout le jour de côtoyer le rivage en le ſerrant d'auſſi près qu'il nous étoit poſſible ; & le ſoir, nous vîmes une iſle à la diſtance d'environ ſix lieues : dans la

ANN. 1764. Novembre.

matinée du 20, nous courûmes deſſus, & nous nous aſſurâmes que c'étoit l'iſle *des Pingoins* décrite par Narborough.

LE Port *Deſiré* n'étant éloigné que d'environ trois lieues dans le N. O. de cette iſle, j'envoyai un de nos bâtimens à rames pour le découvrir; il revint après l'avoir reconnu, & je me diſpoſai à y entrer. Il y avoit en cet endroit des milliers de veaux marins & de pingoins autour du vaiſſeau. L'iſle *des pingoins* nous parut bordée d'îlôts, qui ne ſont que des rochers. Sur le ſoir, nous vîmes un rocher, qui, s'élevant au-deſſus de l'eau comme une pyramide, du côté méridional de l'entrée du Port *Deſiré*, eſt très-propre à faire connoître ce Port, qu'on ne trouveroit ſans cela que très-difficilement. A l'entrée de la nuit, le vent s'étant un peu calmé, nous laiſsâmes tomber l'ancre à la diſtance de quatre ou cinq milles du rivage.

LE 21 au matin, avec une briſe de terre nous parvînmes à l'entrée du Port, que nous trouvâmes très-étroite, bordée de rochers & de bancs de ſable, & le flot y formoit un courant d'une rapidité que je n'avois pas encore vue. Je mouillai en-dehors du Port; l'ouverture du canal nous reſtoit à l'O. S. O.; l'iſle *des Pingoins* au S. E., 5^d 30' E.; & à la diſtance de trois lieues; la terre la plus

ANN. 1764. Novembre.

ſeptentrionale au N. N.O.; deux rochers qui, à mi-flot, ſe trouvent à fleur d'eau, & ſont à la pointe la plus méridionale d'un récif qui part de la même terre, au N.E. $\frac{1}{4}$ N. Tel étoit le relevement de notre mouillage, dont je ne fais ici mention que parce que ces particularités peuvent être d'une grande importance pour les Navigateurs qui voudroient relâcher dans ce Port, & que les deſcriptions qu'en ont données divers marins ſont très-fautives.

Le vent fut impétueux durant la plus grande partie de cette journée, & la mer étoit très-houleuſe dans l'endroit où nous étions à l'ancre. Cependant je fis partir deux de nos bateaux pour ſonder le Port, & je les ſuivis dans mon canot. Nous trouvâmes ce Port très-étroit dans un eſpace de près de deux milles : à la marée montante la viteſſe du courant pouvoit être de huit milles par heure: nous reconnûmes auſſi pluſieurs rochers & briſans. Deſcendus à terre, nous ne découvrîmes en nous avançant dans la contrée, qu'une campagne déſerte, des collines couvertes de ſable, mais nous n'apperçûmes pas un ſeul arbre. Nous vîmes la fiente de quelques animaux, & nous en diſtinguâmes quatre dans l'éloignement; mais ils prirent la fuite à notre approche, & il ne nous fut pas poſſible d'en

ANN 1764. Novembre.

reconnoître l'eſpèce. Nous jugeâmes que c'étoit des guanaques. Ces animaux ſont aſſez ſemblables a nos daims, mais beaucoup plus gros; quelques-uns n'ont guère moins de quatre pieds quatre pouces de haut. Ils ne ſe laiſſent pas approcher & ſont très-légers à la courſe. De retour aux bateaux, je continuai à remonter le canal, & j'abordai à une iſle qui étoit couverte de veaux marins: nous en tuâmes plus de cinquante. Dans ce nombre il s'en trouva de plus gros que de jeunes bœufs. Nos bateaux, que nous avions déjà remplis d'oiſeaux de différentes eſpèces, étoient aſſez chargés pour pouvoir régaler toute une flotte.

ENTRE les différens oiſeaux que nous tirâmes, il s'en trouva un qui mérite une deſcription particulière. Sa tête ſeroit parfaitement reſſemblante à celle de l'aigle, ſi l'eſpèce de huppe dont elle eſt ornée étoit un peu moins touffu; un cercle de plumes d'une blancheur éclatante forme autour de ſon cou une palatine ou collier naturel de la plus grande beauté; ſur le dos ſon plumage eſt d'un noir de jais, & non moins brillant que ce minéral que l'art a ſu polir; ſes jambes ſont remarquables par leur groſſeur & leur force; mais les ſerres en ſont moins acérées que celles de l'aigle: cet oiſeau a près de douze pieds d'envergure;

La Tamar profita de la marée montante pour entrer dans le Port ; mais je gardai mon poſte & je crus ne devoir riſquer ce paſſage qu'avec un vent favorable ; il paſſa bientôt à l'Eſt. Je levai l'ancre vers les cinq heures après midi, & je me propoſai d'arriver au mouillage avec la marée du ſoir. Mais nous avions à peine appareillé que le vent repaſſa au N. O. $\frac{1}{4}$ N. ; & notre vaiſſeau étant déjà engagé dans l'embouchure du Port avant que le flot eût commencé, nous nous vîmes forcés de laiſſer tomber l'ancre à très-peu de diſtance de la rive méridionale. Les vents étoient de terre & ſouffloient par raffales ſi violentes, que bientôt le vaiſſeau chaſſa ſur ſon ancre & vint échouer ſur une grande pointe de gravier.

ANN. 1764. Novembre.

Le fond où nous avions mouillé étoit en effet d'une mauvaiſe tenue. En pareille ſituation, avec un vent forcé, on aura toujours lieu de craindre que le vaiſſeau ne ſoit jetté en côte, ſi l'on n'a pas eu le tems de l'établir ſur ſes ancres. Tandis que nous étions échoués, les vents fraîchirent ; & la marée montant avec une extrême rapidité, ce ne fut qu'avec des peines infinies & après quatre heures du plus pénible travail, que nous parvînmes enfin à porter une ſeconde ancre pour nous relever, & que nous mîmes le vaiſſeau à flot. Comme il n'y avoit guère que le talon & une longueur

ANN. 1764. Novembre.

de ſix ou ſept pieds de ſa quille qui euſſent touché, il étoit à préſumer qu'il n'avoit reçu aucun dommage : néanmoins je me déterminai à faire démonter le gouvernail pour le viſiter.

LE vent ne calma point dans la nuit ; le lendemain, 22, dans la matinée, il parut ſe renforcer ; & il ne nous avoit pas encore été poſſible de lever l'ancre que nous avions mouillée près de la rive méridionale, dans l'eſpoir qu'elle nous ſoutiendroit. Nous nous trouvions dans une ſituation fort critique ; le vaiſſeau, n'étant plus tenu que par ſon ancre d'affourche, commençoit de rechef à chaſſer en côte. *la Tamar*, qui etoit mouillée dans le canal, ſe hâta de nous envoyer une hanſière : aidés de ce ſecours, nous levames l'ancre d'affourche, nous ſortîmes du péril qui nous menaçoit, & nous parvînmes à remouiller l'ancre ſur un meilleur fond, dans l'attente d'un moment plus favorable pour amarrer convenablement notre vaiſſeau.

LE jour ſuivant, 23, j'envoyai ſonder le Port à quelques milles plus haut ; le fond ne s'en trouva pas à beaucoup près ſi dur qu'à l'entrée du canal, il y avoit moins d'eau. Mais le vent, qui continuoit de ſouffler avec furie, ne nous permit pas de chercher un autre mouillage. Nous avions découvert une

petite ſource, à un demi-mille environ de la rive ſeptentrionale du Port: mais l'eau avoit un goût ſaumâtre. J'avois fait auſſi une excurſion de pluſieurs milles dans les terres, où d'auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre, je n'apperçus qu'une contrée ſtérile, nue & déſolée. Nous vîmes dans l'éloignement pluſieurs guanaques; mais nous ne pûmes jamais les approcher d'aſſez près pour les tirer. Autour d'un étang d'eau ſalée, nous diſtinguâmes ſur le ſable les traces de divers animaux, & particuliérement celles d'un gros tigre. Nous trouvâmes auſſi un nid d'œufs d'autruche, que nous mangeâmes, & qui nous parurent un excellent mets. Il eſt probable que tous les animaux dont on voit les veſtiges des pieds ſur les bords de cet étang ſalé viennent y boire, car nous n'appercûmes aucune eau douce où ils puſſent ſe déſaltérer. La ſource d'eau ſaumâtre que nous avions d'abord trouvée fut la ſeule qu'il fût poſſible de découvrir; ce qui nous obligea de creuſer des puits, n'y ayant dans ce lieu d'autre apparence d'eau que la légère humidité de la terre.

ANN. 1764. Novembre.

LE 24, la mer étant plus tranquille, nous vînmes chercher un mouillage à quelques milles plus haut dans le Port, où nous amarrâmes nos vaiſſeaux. Les pointes, qui ferment l'entrée du Port, s'étendoient par rapport à nous de

ANN. 1766. Novembre.

l'E $\frac{1}{4}$ S. E. 3^{d} S. à l'Eſt, & le rocher pyramidal au S. E. $\frac{1}{4}$ E. En cet endroit nous n'avions, à mer baſſe, que 6 braſſes d'eau; mais, dans le flot, l'eau montoit de 4 braſſes & demie, ou de 27 pieds. La marée monte ici avec une rapidité ſi prodigieuſe, qu'un matelot, très-bon nageur, étant tombé du bord, le courant le porta preſque hors de vue, avant qu'on pût aller à ſon ſecours, quoique tous nos canots fuſſent dehors: nous eûmes néanmoins le bonheur de le ſauver.

Ce même jour, je me fis reconduire à terre. Je m'avançai à environ ſix ou ſept milles dans la contrée. Je vis pluſieurs lievres auſſi gros que de jeunes chevreuils; j'en tirai un qui peſoit plus de vingt-ſix livres. Il eſt certain que ſi j'euſſe eu un bon lévrier, on auroit pu donner du lièvre aux équipages deux fois la ſemaine. Nos gens à bord étoient alors occupés à rouer les cables ſur le pont, à parer la cale, pour y mettre le leſt convenable, & à y deſcendre les canons, à l'exception de ceux qu'on crut néceſſaires de garder ſur le pont.

Le lendemain, 25, je parcourus en canot une grande partie du Port; &, étant deſcendu ſur la rive ſeptentrionale, nous trouvâmes un canot à deux rames d'une forme ſingulière, & le canon d'une arme à feu, ſur lequel étoient gravées les armes d'Angleterre. La rouille avoit

fait ſur ce canon de tels progrès, qu'il ſe réduiſoit en pouſſière entre les doigts : j'imaginai qu'il avoit été laiſſé ſur ce rivage par quelqu'un de l'équipage du *Wager*, ou peut-être par Sir John Narborough. Nous n'avions encore trouvé aucun genre de végétaux, à l'exception d'une eſpèce de pois ſauvages ; &, quoique nous n'ayons apperçu aucun habitant, nous vîmes pluſieurs endroits où l'on avoit fait du feu ; mais les veſtiges n'en étoient pas récens. ANN. 1764. Novembre.

Nous tirâmes quelques canards ſauvages & un lievre : cet animal courut, malgré ſa bleſſure, l'eſpace de deux milles ; ce qui nous étonna beaucoup, lorſqu'après l'avoir pris, nous vîmes que la balle lui avoit paſſé à travers le corps. Nous chaſsâmes long-tems un guanaque qui étoit le plus gros que nous euſſions vu : lorſqu'il nous avoit laiſſé à une grande diſtance derrière lui, il s'arrêtoit pour nous regarder, & pouſſoit des cris aſſez reſſemblans au henniſſement d'un cheval ; mais ſitôt que nous en approchions, il fuyoit avec une extrême légèreté ; mon chien étoit ſi fatigué, qu'il ne pût plus le pourſuivre : à la fin il nous échappa & nous le perdîmes de vue. Dans cette chaſſe, nous ne tuâmes qu'un lièvre, & un vilain petit animal, dont l'odeur infecte ne permit à aucun de nous d'en approcher.

ANN 1764. Novembre.

Les lièvres ont ici la chair très-blanche & d'un goût très-agréable. Un ſergent de marine & quelques autres, qui étoient allés à terre d'un autre côté, avoient eu plus de ſuccès que nous; ils avoient tiré deux guanaques & un faon; ils furent obligés de laiſſer ces animaux où ils les avoient tués, ne pouvant ſans ſecours les tranſporter juſqu'au vaiſſeau dont ils étoient éloignés de ſix milles. Ces guanaques ne peſoient guère que la moitié de ceux dont Sir John Narborough fait mention; j'en ai cependant vu quelques-uns qui peſoient juſqu'à 37 & 38 *ſtones*, c'eſt-à-dire, environ trois cens livres.

LORSQUE ſur le ſoir nous revînmes à bord, le vent étoit très-frais; & le pont ſe trouvant trop embarraſſé pour pouvoir embarquer nos bateaux, nous les amarrâmes ſur le derrière du navire. Vers le milieu de la nuit, le vent renforça; notre canot à ſix rames ſe remplit d'eau, rompit ſes amarres, & fut jetté en mer; celui qui étoit commis à ſa garde, & dont la négligence fut cauſe de cet accident, n'échappa au danger d'être noyé, qu'en ſe ſaiſiſſant de l'échelle de pouppe. Comme ce fut à la marée montante que ce canot fut chaſſé en mer, nous ne pouvions douter que le courant ne l'eût emporté au-deſſus de l'endroit où nous étions mouillés. La perte de ce canot

eût été pour nous d'une très-fâcheuſe conſéquence; je paſſai le reſte de la nuit dans de très-vives inquiétudes. Le 26, dès la pointe du jour, j'envoyai à ſa recherche, & il ſe paſſa quelques heures, avant qu'on le ramenât à bord: le courant l'avoit emporté à pluſieurs milles au loin. J'envoyai en même-tems à terre quelques perſonnes de l'équipage pour rapporter les guanaques qu'on avoit tués la veille; mais ils n'en trouvèrent que les os, les tigres en avoient mangé la chair, & même ils en avoient caſſé les os pour en prendre la moëlle. Pluſieurs de nos gens s'étoient avancés à quinze milles dans les terres pour y chercher de l'eau douce, ſans en découvrir une ſeule ſource. Nous avions creuſé des puits à une profondeur conſidérable en différens endroits où la terre paroiſſoit humide; mais ces puits, qui nous occaſionnoient de très-grands travaux, pouvoient à peine nous fournir trente gallons d'eau en vingt-quatre heures. Cette circonſtance étoit d'autant plus propre à nous décourager, que nos gens qui avoient épié les guanaques, les avoient vu boire dans les étangs d'eau ſalée. Je pris donc la réſolution de quitter cette place auſſitôt que le vaiſſeau ſeroit prêt à remettre en mer, & que notre canot à ſix rames ſeroit réparé.

ANN. 1764. Novembre.

Le 27, ceux que j'avois envoyés à la chaſſe

Août. 1764. Novembre. des guanaques, trouvèrent le crâne & les os d'un homme. Ils réuſſirent à ſe ſaiſir d'un jeune guanaque qu'ils amenèrent à bord; c'étoit le plus bel animal que nous euſſions jamais vu; nous parvînmes à l'apprivoiſer au point qu'il venoit nous lécher les mains à-peu-près comme un veau; mais, malgré tous nos ſoins pour le nourrir, il mourut en peu de jours. Dans l'après-midi, le vent ayant conſidérablement fraîchi, j'ordonnai qu'on ſe tînt prêt à laiſſer tomber la grande ancre, dans l'appréhenſion où j'étois que nos cables ne rompiſſent, ce qui cependant n'arriva pas. Ceux de l'équipage, qui étoient à terre avec les charpentiers pour radouber notre canot qu'on avoit pour cela tranſporté ſur la rive méridionale, trouvèrent deux ſources à la diſtance d'environ deux milles du rivage, & dont l'eau n'étoit pas abſolument ſaumâtre; c'étoit-là une découverte très-intéreſſante. Dès le matin, du 28, j'y envoyai vingt hommes avec quelques petites futailles; & ils rapportèrent bientôt à bord une tonne d'eau, dont le beſoin commençoit à ſe faire ſentir. Ce même jour, je remontai le canal dans mon bateau l'eſpace de près de douze milles. La mer devenant extrêmement houleuſe, je me fis mettre à terre. Le canal dans cet endroit étoit d'une largeur à perte de vue; on y appercevoit un

certain nombre d'iſles, dont quelques-unes étoient conſidérables; je ne doute pas qu'il s'avance dans les terres à une centaine de milles. Ce fut ſur une de ces iſles que je deſcendis. J'y trouvai un ſi grand nombre d'oiſeaux, qu'au moment où ils s'envolèrent, le ciel en fut obſcurci; & il eſt certain que nous ne pouvions faire un pas ſans marcher ſur leurs œufs. Dans l'inſtant qu'ils s'élevoient au-deſſus de nous, nous en tuâmes pluſieurs à coups de pierres & de bâtons. Je quittai enſuite l'iſle & j'abordai le continent où nos gens firent cuire les œufs dont ils s'étoient chargés, & les mangèrent, quoique dans la plupart de ces œufs il y eût des oiſeaux. Nous ne vîmes aucune trace d'homme ſur l'une & l'autre rive du canal, ni aucun vaiſſeau qui pût faire croire que ces côtes euſſent d'autres habitans que de nombreuſes compagnies d'oiſeaux, des troupeaux de guanaques, & quelques bêtes féroces. Les guanaques qui marchent d'ordinaire par troupe de 60 ou 70, ne ſe laiſſoient jamais approcher; ſouvent ils s'arrêtoient pour nous regarder du haut des collines. Dans cette tournée, notre chirurgien tira un chat-tigre: cet animal eſt petit, mais fier & intrépide: quoique mortellement bleſſé, il réſiſta encore long-tems aux rudes attaques de mon chien.

ANN. 1764. Novembre.

ANN. 1764. Novembre.

LE 29, nous achevâmes de leſter le vaiſſeau; ouvrage que les vents frais qui régnèrent conſtamment, & la rapidité du flot nous rendirent très-pénible : nous prîmes auſſi à bord une autre tonne d'eau. Dans la matinée du 30, le mauvais tems ne permettant pas d'envoyer un canot à terre, j'employai les gens de l'équipage à préparer nos agrêts, & à tout diſpoſer pour notre prochain départ. Le vent fut plus modéré dans l'après-midi, je détachai un canot pour nous procurer une plus grande quantité d'eau. Les deux matelots qui arrivèrent les premiers au puits, y trouvèrent un gros tigre couché par terre : l'animal les regarda pendant quelque tems l'un & l'autre avec beaucoup d'indifférence : ils furent offenſés de ſe voir traiter de cet air mépriſant qu'eut le lion pour le Chevalier de la Manche; & n'ayant point d'armes à feu, ils commencèrent à lui jetter des pierres. Le tigre, ſans daigner s'appercevoir de cette inſulte, demeuroit tranquillement couché; mais, voyant arriver le reſte de la troupe, il ſe leva doucement & prit la fuite.

1 Décembre.

LE premier de Décembre, notre canot à ſix rames ſe trouvant réparé, nous le prîme à bord; mais toute cette journée la m fut ſi houleuſe, qu'il nous fut impoſſible

fair

faire de l'eau. Le jour ſuivant, nous abattîmes les tentes qu'on avoit dreſſées pour l'arguade, & nous nous tînmes prêts à mettre en mer. Les deux puits, que nous creusâmes pour faire de l'eau, ſont à-peu-près au S. S. E., & à la diſtance de deux milles & demi du rocher pyramidal. Je fis planter près de ces puits un poteau, comme une marque plus propre à les faire découvrir, que leur relevement.

ANN. 1764. Decembre.

DURANT le ſéjour que nous fîmes dans ce Port, nous en prîmes les ſondes avec un très-grand ſoin, & nous trouvâmes qu'auſſi loin que les vaiſſeaux peuvent remonter le canal, il n'y a point de danger qu'on ne puiſſe aiſément découvrir, à marée baſſe. Ce Port, où l'on peut aujourd'hui ſe procurer de l'eau douce au moyen des puits que nous y avons creuſés, offriroit aux vaiſſeaux qui voudroient y relâcher, un très-bon mouillage, ſans la rapidité du courant qu'occaſionne le flot. La contrée abonde en guanaques & en oiſeaux d'eſpèces différentes, & particulièrement en canards & en oies ſauvages. Il s'y trouve auſſi d'excellentes moules, & en ſi grande quantité, qu'on peut toujours, à mer baſſe, en charger un bateau. Le bois ſeulement y eſt rare; cependant on trouve, dans quelques endroits de la côte, des brouſ-

ANN. 1764. Décembre.

ſailles dont on peut ſe ſervir au beſoin pour faire du feu.

LE 5, je démarrai dans le deſſein de ſortir du Port; mais notre ſeconde ancre ſe trouvant embarraſſée, nous perdîmes du tems pour la lever, & avant que nous puſſions virer à pic ſur notre ancre d'affourche, le juſant fut dans toute ſa force; car, en cet endroit, la mer n'eſt jamais égale plus de dix minutes de ſuite; nous fûmes donc obligés d'attendre la baſſe mer. Nous levâmes l'ancre vers les cinq ou ſix heures du ſoir, & nous gouvernâmes à l'E. N. E., avec un vent frais qui nous venoit du N. N. Oueſt.

CHAPITRE III.

Départ du Port Deſiré. *Recherche de l'iſle* Pepys. *Navigation juſqu'à la Côte des Patagons. Deſcription des Habitans.*

EN ſortant du Port *Deſiré*, nous dirigeâmes notre route pour reconnoître l'iſle *Pepys*, qu'on dit être par 47d de latitude S. Nous étions alors par les 47d 22′ de latitude S, & 55d 49′ de longitude O. Le Port *Deſiré* nous reſtoit au Sud 66d O., à la diſtance de vingt-trois lieues ; & l'iſle *Pepys*, conformément à la carte de Halley, à l'E. ¾ de rhumb vers le Nord, à la diſtance de trente lieues. La déclinaiſon de l'aiguille étoit ici de 19d vers l'*Eſt*. ANN 1764. Decembre.

LE jour ſuivant, 6, nous continuâmes notre route par un vent favorable, & nous jouîmes d'un ſi beau ciel, que nous commençâmes à croire que cette partie du globe n'eſt pas abſolument ſans été. Le 7, je me trouvai beaucoup plus au Nord que je ne m'y attendois ; & je ſuppoſai que le vaiſſeau y avoit été porté par les courans. J'avois déja parcouru 80d a l'Eſt, ce qui eſt la diſtance du continent à l'iſle *Pepys*,

Ann. 1774. Décembre.

au rapport de Halley : mais malheureusement la position de cette isle est très-incertaine : Cowley est le seul qui prétende l'avoir vue : tout ce qu'il dit de sa situation, c'est qu'elle est par les 4me de latitude S. ; & il ne détermine point sa longitude. Il parle bien de la beauté de son Port, mais il ajoute qu'un vent contraire & violent ne lui permit pas d'y entrer, & qu'il fit route au Sud. Dans ce même tems je gouvernai aussi au Sud ; car, le ciel étant sans aucun nuage, je pouvois découvrir un grand espace de mer au Nord de la position qu'on lui donne. Comme je supposai que cette isle, si elle existoit réellement, devoit nous rester à l'Est, je fis signal à *la Tamar* de s'éloigner dans l'après-midi pour rencontrer plus sûrement cette terre, en laissant entre nous un espace d'environ vingt lieues. Nous gouvernâmes au S. E. du compas, & le soir nous mîmes en panne, étant, suivant notre estime, par les 4me 18' de latitude S. Le lendemain, 8, nous eûmes un vent frais de la partie du N. O. ¼ N. ; & je crus encore que l'isle pourroit bien être à l'Est. En conséquence, je résolus de faire trente lieues dans cette direction, & en cas que je ne découvrisse rien, de revenir à la même latitude de 4me. Mais le vent étant devenu très-frais, & la mer extrême-

ment houleuſe, ſur les ſix heures du ſoir, je fus obligé de mettre à la cape ſous la grande voile. Le jour ſuivant, 19, à ſix heures du matin, le vent ayant paſſé à l'O. S. O., nous fîmes route au Nord ſous nos baſſes voiles. Je jugeai alors que nous étions environ à ſeize lieues & à l'Eſt du point d'où nous étions partis; le Port *Deſiré* nous reſtant au Sud 80d 53′ O., à la diſtance de quatre-vingt-quinze lieues. Nous vîmes alors une grande quantité de goëmons & pluſieurs oiſeaux. Le lendemain, 10, nous continuâmes de porter le Cap au Nord ſous nos voiles majeures, avec un vent forcé du S. O. au N. O., & la mer très-agitée. Le ſoir, étant par la latitude de 46d 50′ S., je virai de bord vent-arrière, & je repris ma route à l'Oueſt; nos vaiſſeaux s'éloignant *chaque jour* l'un de l'autre, autant qu'il étoit poſſible ſans nous perdre de vue. Perſuadé enfin que l'iſle, mentionnée par Cowley & décrite par Halley ſous le nom d'iſle [illegible], n'exiſtoit pas, je me déterminai, le [illegible], à midi, à me rapprocher du Continent & à relâcher dans le premier Port commode pour y faire de l'eau & du bois dont nous avions un grand beſoin; la ſaiſon étant deja très-avancée, il ne nous reſtoit pas de tems à perdre. Depuis ce moment

ANN. 1764. Decembre.

ANN 1764. Décembre.

nous continuâmes à porter vers le Continent, cherchant à découvrir les *Sebaldes*, qui, d'après toutes les cartes que nous avions à bord, ne devoient pas être éloignées de la route que nous tenions. Chaque jour des compagnies d'oiſeaux voltigeoient autour de notre vaiſſeau, qui ſuivoient continuellement de grandes baleines. Le tems étoit généralement beau, mais froid; & nous fûmes forcés de convenir, malgré les eſpérances que nous avions conçues, que l'été de ces climats ne différoit de l'hiver en Angleterre que par la longueur des jours.

LE 15, étant par la latitude de 50d 33′ S., & par la longitude de 60d 59′ O., vers les ſix heures du ſoir les vents ſautèrent tout-d'un-coup au S. O., & ſoufflèrent avec furie: la mer devint affreuſe: les lames étoient ſi hautes & ſi terribles, que je n'avois rien vu de pareil en doublant le Cap de *Horn* avec le Lord Anſon: notre vaiſſeau étoit trop élevé dans ſes œuvres mortes pour ces ſortes de voyages, à chaque inſtant je m'attendois à le voir ſubmerger: notre plus grande ſûreté eût été de ne pas lutter contre la tempête & de nous abandonner à la violence des flots à ſec de voiles; mais notre proviſion d'eau étoit trop peu conſidérable; & nous devions craindre d'être emportés ſi loin du Continent,

qu'elle ſeroit entièrement conſommée, avant de pouvoir nous en approcher. Nous prîmes donc le parti de capeyer ſous la voile d'artimon. Nous reçûmes de terribles coups de mer, qui nous auroient bien plus incommodés ſans le ſecours de nos cloiſons. ANN. 1764. Décembre.

CETTE furieuſe tempête dura toute la nuit; mais ſur les huit heures du matin du 19, le vent calma, & la mer tombant inſenſiblement, à dix heures, nous remîmes le cap en route ſous nos baſſes voiles, & nous continuâmes de gouverner ſur le Continent juſqu'au 18, que nous découvrîmes la terre de la grande hune. Nous étions alors par les 51d 8′ de latitude S., & 71d 4′ de longitude O.; & le cap *des Vierges*, qui forme au Nord l'entrée du détroit de *Magellan*, nous reſtoit au Sud 19d 50′ O., à la diſtance de dix-neuf lieues. Dans ce même jour, le vent ayant preſque entièrement calmé, il ne nous fut pas poſſible de gagner terre; mais le lendemain matin, 19, il devint preſque Nord, & nous portâmes ſur une large baie, au fond de laquelle parut être un Port; mais je le trouvai fermé, la mer briſoit d'un bout à l'autre ſur un récif qu'on découvroit à mer baſſe. On trouve très-peu d'eau à une certaine diſtance de ce récif, & j'étois ſur ſix braſſes avant de me retirer. La mer en cet endroit paroiſſoit très-

ANN 1764. Decembre.

poiſſonneuſe. Nous vîmes pluſieurs marſouins pourſuivre d'autres poiſſons; ils étoient d'un blanc de neige, tachetés de noir, ce qui preſentoit un coup-d'œil non moins agréable que rare. La terre avoit ici la même apparence qu'aux environs du Port *Deſiré*; on ne découvroit que des dunes & pas un ſeul arbre.

LE 21, à la pointe du jour, nous étions à la hauteur du cap *Beautems*, qui nous reſtoit vers l'Oueſt à la diſtance de quatre lieues; & en ſondant nous ne trouvâmes que treize braſſes d'eau, ce qui annonce qu'il eſt néceſſaire de ranger ce cap à une diſtance raiſonnable. Après l'avoir doublé, nous longeâmes la côte de très-pres juſqu'au cap *des Vierges*. Nous obſervâmes que cette côte court S. S. E., direction bien différente de celle que lui donne Sir Joſeph Narborough. Sur le ſoir, nous rangeâmes un banc de ſable qui s'étend au Sud du cap, & à plus d'une lieue au large. Nous y laiſsâmes tomber l'ancre; mais *la Tamar* étoit ſi loin ſous le vent, qu'il lui fut impoſſible de mouiller, & elle louvoya toute la nuit. Nous vîmes, en prolongeant la côte, des guanaques paître dans les vallées; &, dans toute l'après-midi, on apperçut une fumée conſidérable ſur la rive ſeptentrionale à quatre ou cinq lieues environ de l'entrée du détroit.

J'APPAREILLAI le lendemain, 21, à la pointe du jour; nous revîmes la même fumée que nous avions déja vue la veille. Je gouvernai ſur le lieu d'où elle paroiſſoit ſortir, & je jetai l'ancre à deux milles du rivage: c'eſt dans ce même endroit que les gens du *Wager*, en paſſant le détroit dans leur chaloupe, après la perte de ce vaiſſeau, virent un certain nombre d'hommes à cheval qui arborèrent une eſpèce de pavillon blanc, en les invitant par ſignes à deſcendre à terre, ce qu'auroient fort deſiré les gens de la chaloupe; mais le vent qui ſouffloit avec force les obligea de s'éloigner de la côte & de gagner le large. Le Canonnier du *Wager*, dans une relation qu'il a publiée de ſon voyage, dit qu'à la vue de cette troupe d'hommes, ils doutèrent ſi c'étoit des Européens qui avoient peut-être fait naufrage ſur cette côte, ou des indigènes de la contrée des environs de la riviere *Gallagoes*.

ANN. 1764. Decembre.

A notre arrivée à l'ancre, j'obſervai avec ma lunette le même ſpectacle qu'avoient eu les gens du *Wager*, une troupe d'hommes à cheval, qui arboroient une eſpece de pavillon ou mouchoir blanc, & qui du rivage nous faiſoient ſigne d'aller à terre. Curieux de connoître ce peuple, je fis mettre en mer mon canot à douze rames; je m'y embarquai avec

ANN. 1764. Decembre.

M. Marshall, mon ſecond Lieutenant, & un détachement de ſoldats bien armés. Nous nous avançâmes vers le rivage, ſuivis du canot à ſix rames, ſous les ordres de M. Comming, mon premier Lieutenant. Lorſque nous n'étions plus qu'à une petite diſtance de la grève, nous vîmes que cette troupe ſe montoit à environ 500 hommes, dont quelques-uns étoient à pied, & le plus grand nombre à cheval. Ils bordoient une pointe de roche qui s'avance dans la mer à une diſtance aſſez conſidérable, & continuoient de faire flotter leur pavillon, & de nous inviter, par des geſtes & par des cris, à nous rendre auprès d'eux; mais la deſcente n'étoit pas aiſée, parce qu'il y avoit peu d'eau & de très-groſſes pierres. Je n'apperçus entre leurs mains aucune eſpèce d'armes; cependant je leur fis ſigne de ſe retirer en arrière, ce qu'ils firent ſur-le-champ: ils ne ceſſoient pas de nous appeller à grands cris; & bientôt nous prîmes terre, mais non ſans difficulté, la plupart de nos gens eurent de l'eau juſqu'à la ceinture. Deſcendus à terre, je fis ranger ma troupe ſur le bord du rivage, & j'ordonnai aux Officiers de garder leur poſte juſqu'à ce que je les appelaſſe, ou que je leur fiſſe ſigne de marcher.

APRES avoir fait cette diſpoſition, j'allai ſeul vers les Indiens; mais les voyant ſe retirer

à meſure que j'approchois, je leur fis ſigne que l'un d'eux devoit s'avancer. Ce ſigne fut entendu, & auſſitôt un Patagon, que nous prîmes pour un des chefs, ſe détacha pour venir à ma rencontre. Il étoit d'une taille giganteſque, & ſembloit réaliſer les contes des monſtres à forme humaine. La peau d'un animal ſauvage, d'une forme approchante des manteaux des montagnards Ecoſſais, lui couvroit les épaules : il avoit le corps peint de la manière du monde la plus hideuſe ; l'un de ſes yeux étoit entouré d'un cercle noir : l'autre d'un cercle blanc : le reſte du viſage étoit bizarrement ſillonné par des lignes de diverſes couleurs. Je ne le meſurai point, mais ſi je puis juger de ſa hauteur par comparaiſon de ſa taille à la mienne, elle n'étoit guère au-deſſous de ſept pieds. A l'inſtant où ce coloſſe effrayant me joignit, nous prononçâmes l'un & l'autre quelques paroles en forme de ſalut ; & j'allai avec lui trouver ſes compagnons, à qui je fis ſigne de s'aſſeoir au moment de les aborder, & tous eurent cette complaiſance. Il y avoit parmi eux pluſieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes, qui étoit preſque tous d'une ſtature égale à celle du chef qui étoit venu au-devant de moi. Le ſon de pluſieurs voix réunies avoit frappé mes oreilles dans l'éloignement ; & lorſque j'approchai, je vis

ANN. 1764. Decembre.

ANN. 1764. Decembre.

un certain nombre de vieillards qui, d'un air grave, chantoient d'un ton ſi plaintif, que j'imaginai qu'ils célébroient quelque acte de religion : ils étoient tous peints & vêtus à-peu-près de la même manière. Les cercles peints autour des yeux varioient pour la couleur ; les uns les avoient blancs & rouges, les autres rouges & noirs : leurs dents, qui ont la blancheur de l'yvoire, ſont unies & bien rangées ; la plupart étoient nuds, à l'exception d'une peau jettée ſur les épaules, le poil en dedans : quelques-uns portoient auſſi des bottines, ayant à chaque talon une petite cheville de bois qui leur ſert d'éperon. Je conſidérois avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de pluſieurs autres qui arrivèrent au galop, & que je ne réuſſis qu'avec peine à faire aſſeoir à côté de leurs compagnons. Je leur diſtribuai des grains de raſſade jaunes & blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaiſir. Je leur montrai enſuite une pièce de ruban verd, j'en fis prendre le bout à l'un d'entr'eux, & je la développai dans toute ſa longueur, en la faiſant tenir par chacun de ceux qui ſe trouvoient placés de ſuite : tous reſtèrent tranquillement aſſis. Aucun de ceux qui tenoient ce ruban ne tenta de

l'arracher des mains des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaiſir encore que les grains de raſſade. Tandis qu'ils tenoient ce ruban tendu, je le coupai par portion a-peu-près égale, de ſorte qu'il en reſta à chacun la longueur environ d'une verge; je la leur nouai enſuite autour de la tête, & ils la gardèrent, ſans y toucher, auſſi long-tems que je fus avec eux. ANN. 1764. Decembre.

UNE conduite ſi paiſible & ſi docile leur fait, en cette occaſion, d'autant plus d'honneur, que mes préſens ne pouvoient s'étendre à tous. Cependant, ni l'impatience de partager ces brillantes bagatelles, ni la curioſité de me conſidérer de plus près, ne purent les porter à quitter la place que je leur avois aſſignée.

IL ſeroit naturel à ceux qui ont lu les Fables de *Gay*, s'ils ſe forment une idée d'un Indien preſque nud, qui, paré de colifichets d'Europe, revient trouver ſes compagnons dans les bois, de ſe rappeler *le Singe qui avoit vu le monde*; cependant, avant de mépriſer leur penchant pour les morceaux de verre, des grains de collier, des rubans & d'autres bagatelles, dont nous ne faiſons aucun cas, nous devrions conſidérer que les ornemens des ſauvages ſont au fond les mêmes que ceux des nations civiliſées; & qu'aux

ANN 1764. Decembre.

yeux de ceux qui vivent preſque dans l'état de nature, la différence du verre au diamant eſt, pour ainſi dire, nulle; d'où il ſuit que la valeur que nous attachons au diamant eſt plus arbitraire que celle que les ſauvages mettent au verre.

L'AMOUR de la parure eſt ſi général, qu'on ſeroit tenté de croire que ce penchant eſt inné dans l'homme; mais la brillante tranſparence du verre, la forme élégante & régulière des grains de collier, ſont du nombre des choſes qui, d'après notre organiſation, ſont les plus propres à exciter en nous des idées agréables; & quoiqu'en cela le diamant l'emporte encore ſur le verre, le prix qu'on y attache n'eſt point du tout en proportion avec la différence qu'il peut y avoir de l'un à l'autre. Le plaiſir que la poſſeſſion du diamant nous fait éprouver eſt bien moins fondé ſur l'éclat de ce minéral, que ſur une eſpece de diſtinction flatteuſe pour notre vanité; ce qui eſt abſolument indépendant du goût naturel, qu'affectent d'une manière agréable certaines couleurs & certaines formes, auxquelles nous donnons, par cette raiſon, le nom de beauté. Nous devrions encore faire attention qu'un ſauvage eſt plus diſtingué par un bouton de verre, ou un grain de collier, qu'on ne peut eſpérer

de l'être au milieu d'une nation policée par un diamant, quoiqu'on ne faſſe peut-être pas à ſa vanité le même ſacrifice ; car la propriété de ſon ornement eſt bien plus une marque de ſa bonne fortune, que de ſon influence & de ſon pouvoir ; & les Indiens ne voient point dans un morceau de verre ou de diamant façonné, le ſigne repréſentatif des autres biens terreſtres, mais ſimplement un objet de parure, qui ne peut conférer aucune eſpèce de ſupériorité. ANN. 1764. Décembre.

NÉANMOINS les Indiens que je venois de décorer, n'étoient pas entièrement étrangers à ces bagatelles brillantes. En les conſidérant avec un peu plus d'attention, j'apperçus parmi eux une femme qui avoit des bracelets de cuivre ou d'or pâle, & quelques grains de collier de verre bleu, attachés ſur deux longues treſſes de cheveux qui lui pendoient ſur les épaules ; elle avoit une taille énorme, & ſon viſage étoit peint d'une manière plus effroyable encore que le reſte du corps. J'étois curieux d'apprendre d'où elle avoit eu ces bracelets & ces grains de raſſade ; je fis, pour m'en inſtruire, tous les ſignes dont je pus m'aviſer ; mais je ne réuſſis pas à me faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourneau d'une pipe qui étoit de terre rouge : je compris

ANN. 1764. Décembre.

bientôt que la troupe manquoit de tabac; & qu'il ſouhaitoit que je puiſſe en procurer; je fis un ſigne à mes gens qui étoient ſur la pointe du rivage, rangés dans le même ordre que je les avois laiſſés; & auſſi-tôt trois ou quatre d'entr'eux accoururent, dans la perſuaſion que j'avois beſoin de leur ſecours. Les Indiens, qui, comme je l'avois obſervé, avoient preſque toujours eu les yeux fixés ſur eux, n'en virent pas plutôt quelques-uns s'avancer, qu'ils ſe levèrent tous en pouſſant un grand cri, & furent ſur le point de quitter la place pour aller ſans doute prendre leurs armes, que vraiſemblablement ils avoient laiſſées à très-peu de diſtance. Pour prévenir tout accident & diſſiper leurs craintes, je courus au-devant de mes gens, &, du plus loin que je pus me faire entendre, je leur criai de retourner, & d'envoyer un d'entr'eux avec tout le tabac qu'on pourroit lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, & reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de moi, pour me chanter une longue chanſon: je regrettai beaucoup de ne pas l'entendre; il n'avoit pas encore fini de chanter, que M. Cumming arriva avec le tabac. Je ne pus m'empêcher de ſourire de ſa ſurpriſe; cet Officier, qui avoit ſix pieds, ſe voyoit, pour ainſi

ainſi dire, transformé en pigmée à côté de ces géans; car on doit dire des Patagons qu'ils ſont plutôt des géans que des hommes d'une haute taille. Dans le petit nombre des Europeens qui ont ſix pieds de haut, il en eſt peu qui aient une carrure & une épaiſſeur de membres proportionnées à leur taille: ils reſſemblent à des hommes d'une ſtature ordinaire, dont le corps ſe trouveroit tout-à-coup élevé par haſard à cette hauteur extraordinaire : un homme de ſix pieds deux pouces ſeulement qui ſurpaſſeroit autant en carrure qu'en grandeur un homme d'une taille commune, robuſte & bien proportionnée, nous paroîtroit bien plutôt être né de race de géans, qu'un individu anomale par accident. On peut donc aiſément s'imaginer l'impreſſion que dut faire ſur nous la vue de cinq cents hommes, dont les plus petits étoient au moins de ſix pieds ſix pouces, & dont la carrure & la groſſeur des membres répondoient parfaitement à cette hauteur giganteſque.

ANN. 1764. Decembre.

APRES leur avoir diſtribué le tabac, les principaux d'entr'eux s'approcherent de moi, & autant que je pus interpréter leurs ſignes, ils me preſſoient de monter à cheval & de les ſuivre à leurs habitations ; mais il eût été imprudent de me rendre à leurs inſtances;

ANN. 1764. Decembre.

je leur fis ſigne qu'il étoit néceſſaire que je retournaſſe au vaiſſeau ; ces chefs en parurent fâchés, & ils revinrent prendre leur place.

DURANT cette conférence muette, un vieillard poſoit ſouvent ſa tête ſur des pierres, fermoit les yeux pendant près d'une demi-minute, portoit enſuite la main à ſa bouche, & montroit le rivage. Je ſoupçonnai qu'il vouloit me faire entendre que ſi je paſſois la nuit avec eux, ils me fourniroient quelques proviſions; mais je crus devoir me refuſer à ces offres obligeantes.

LORSQUE je les quittai aucun d'eux ne ſe préſenta pour nous ſuivre, tous reſtèrent tranquillement aſſis. J'obſervai qu'ils avoient avec eux un grand nombre de chiens dont ils ſe ſervent, je penſe, pour la chaſſe des bêtes fauves, qui ſont une grande partie de leur ſubſiſtance; ils ont de très-petits chevaux & en fort mauvais état, mais très-vîtes à la courſe; les brides ſont des courroies de cuir avec un petit bâton pour ſervir de mors; leurs ſelles reſſemblent beaucoup aux couſſinets dont nos payſans ſe ſervent en Angleterre. Les femmes montent à cheval comme les hommes & ſans étriers, & tous alloient au galop ſur la pointe de terre où nous deſcendîmes, quoiquelle fût couverte d'une infinité de groſſes pierres gliſſantes.

CHAPITRE IV.

Entrée dans le Détroit de Magellan. *Navigation juſqu'au Port* Famine. *Deſcription de ce Havre & de la Côte adjacente.*

EN ARRIVANT à bord, je fis ſervir. Nous entrâmes dans le détroit avec le flot; ſa largeur eſt d'environ neuf lieues, mon deſſein n'étoit pas de le traverſer, mais d'arriver à un mouillage commode pour y faire de l'eau & du bois: je préférai ce parti a celui de faire une route incertaine pour découvrir les iſles *Falkland*, que je me propoſois enſuite de chercher. La marée commençant à nous être contraire, vers les huit heures du ſoir je laiſſai tomber l'ancre ſur vingt-cinq braſſes d'eau: le Cap *de poiſſon* nous reſtoit au N. N. E., à environ trois milles de diſtance; & quelques mondrains remarquables ſur la côte Septentrionale, que Bulkeley, d'après l'apparence qu'ils préſentent, a nommé les *Oreilles d'Anes*, à l'O. $\frac{1}{2}$ rumb au Nord.

ANN. 1764. Decembre.

NOUS levâmes l'ancre avec un vent d'Eſt, le 22 à trois heures du matin, & nous gouvernâmes au S. O. $\frac{1}{4}$ O., l'eſpace d'environ douze milles. Dans cette route nous paſsâmes

ANN. 1764. Décembre.

ſur un banc, dont juſqu'à préſent on n'a pas encore pris connoiſſance ; la ſonde ne rapporta une fois que ſix braſſes & demie d'eau, & bientôt après elle en marqua treize. A l'endroit où le fond s'étoit élevé, nous avions les *Oreilles d'Ane* au N. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{3}$ rumb à l'O., à trois lieues; & la pointe ſeptentrionale du premier goulet à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O., dans un éloignement de cinq à ſix milles; nous portâmes alors au S. O. $\frac{1}{4}$ S., l'eſpace de ſix milles, vers l'entrée du premier goulet & enſuite au S. S. O. ſix autres milles; nous donnâmes ainſi dans le premier goulet avec la marée montante qui en rendoit le paſſage très-rapide. Durant cette courſe, nous ne vîmes, ſur la rive méridionale du détroit, qu'un ſeul Indien : il ne ceſſa de nous faire des ſignes tant que nous fûmes à portée d'en être découverts. Nous apperçûmes quelques guanaques ſur les collines, quoique Wood, dans la relation de ſon voyage, prétende qu'on n'en trouve point ſur la *Terre de Feu*. Au ſortir du premier goulet, le canal s'élargit conſidérablement ; & nous ne découvrîmes l'entrée du ſecond qu'après avoir couru deux lieues. La diſtance du premier goulet au ſecond eſt d'environ huit lieues, & la route eſt S. O. $\frac{1}{4}$ O. La côte ſeptentrionale s'élève à une grande hauteur dans le ſecond goulet, dont

la longueur eſt de cinq lieues. Dans ce paſſage, nous gouvernâmes S. O. ½ rumb à l'O.; & les ſondes nous rapportèrent de 20 à 25 braſſes. Nous parvînmes à l'extrémité occidentale du ſecond goulet vers midi, & nous fîmes près de trois lieues le cap au Sud, pour gagner l'iſle *Sainte-Eliſabeth*; mais le vent nous étant devenu contraire, nous laiſsâmes tomber l'ancre ſur les 7 braſſes d'eau, à un mille environ de cette iſle qui nous reſtoit au S. S. E., & l'iſle *Saint-Barthélemi* à l'E. S. Eſt. ANN. 1764. Decembre.

LE ſoir, ſix Indiens, de l'iſle *Ste-Eliſabeth*, deſcendirent ſur le rivage, & nous firent des ſignes en nous appelant à grands cris; mais les matelots avoient beſoin de repos, & je ne voulus point les employer à mettre un canot dehors: les ſauvages voyant leurs peines inutiles s'en retournèrent.

JE dois faire obſerver que, lorſque nous fîmes voile du Cap de *Poſſeſſion* au premier goulet, le flot portoit au Sud; mais auſſi-tôt que nous fûmes entrés dans le goulet, il porta avec force ſur la rive ſeptentrionale. Dans les *Syzigies*, le flot commence ici vers les dix heures. Entre le premier & le ſecond goulet, le flot porte au S. O., & le juſant au N. Eſt. Mais après avoir paſſé le ſecond goulet, la route, ſi le vent eſt favorable, eſt

ANN. 1764. Décembre.

S. $\frac{1}{4}$ S. E., l'eſpace de trois lieues. Entre les iſles *Sainte-Eliſabeth* & *Saint-Barthélemi*, où le canal a un demi-mille de largeur & où l'eau eſt très-profonde, le flot court impétueuſement au Sud ; mais autour des iſles, on voit varier les directions de la marée.

LE 23, nous levâmes l'ancre avec un vent de S. O., & nous gouvernâmes entre les iſles *Sainte-Eliſabeth* & *Saint-Barthélemi* ; avant la fin du flot, nous parvînmes à ranger la côte ſeptentrionale, & nous mouillâmes ſur 10 braſſes. L'iſle *Saint Georges* nous reſtoit alors au N. E. $\frac{1}{4}$ N., à la diſtance de trois lieues ; une pointe de terre que j'ai nommée *Porpois-Point*, au N. $\frac{1}{4}$ N. O., & à près de cinq lieues. Dans l'après-midi, nous levâmes l'ancre & nous gouvernâmes S. $\frac{1}{4}$ S. E. l'eſpace d'environ cinq milles, en prolongeant la côte ſeptentrionale ; à près d'un mille de diſtance, les ſondes régulières nous donnèrent de 7 à 13 braſſes, & par-tout un bon fond. A dix heures du ſoir, nous laiſsâmes tomber l'ancre par 13 braſſes : la pointe *Sandy* « ſablonneuſe » nous reſtoit au S. $\frac{1}{4}$ S. E. à la diſtance de quatre milles ; la pointe *Porpois* à O. N. O. & à trois lieues, & l'iſle *Saint-Georges* au N. E., à quatre lieues de diſtance. Tout le long de cette côte, le flot porte au Sud : dans les *Syzygies* la marée commence à monter vers

les onze heures, & l'eau s'élève à quinze pieds environ.

ANN. 1764. Decembre.

LE lendemain, 24, je m'embarquai dans mon canot pour tâcher de reconnoître la baie d'*Eau-Douce*. J'avois avec moi mon Lieutenant, nous deſcendîmes ſur la pointe *Sandy*, j'ordonnai aux matelots de prolonger la côte avec le canot, que nous ſuivîmes des yeux en nous promenant. Toute cette pointe eſt couverte de bois; nous y trouvâmes des ſources d'eau douce, & les arbres & la verdure y offrent un coup-d'œil très-agréable, dans une étendue de quatre ou cinq milles. Au-deſſus de la pointe, la contrée préſente une plaine unie dont le ſol eſt en apparence fertile; la terre y étoit couverte de fleurs qui répandoient dans l'air un parfum délicieux. On diſtinguoit une prodigieuſe quantité de graines d'eſpèces différentes, dans les endroits où les fleurs étoient tombées, & nous y vîmes des pois dont les tiges étoient fleuries. Au milieu de cette riante prairie, émaillée d'une infinité de fleurs, paroiſſoient pluſieurs centaines d'oiſeaux, auxquels nous donnâmes le nom d'oies peintes, à cauſe de leur plumage nuancé des plus brillantes couleurs. Nous fîmes près de douze milles ſur les bords de cette belle contrée coupée par pluſieurs ruiſſeaux, dont l'eau étoit douce & tranſparente; mais nous

ANN. 1764. Décemb. c.

ne découvrîmes point la baie qui faiſoit l'objet de nos recherches ; car dans toute notre promenade, depuis la pointe *Sandy*, nous ne vîmes aucun endroit du rivage où un canot pût aborder ſans courir le plus grand haſard ; l'eau y étoit par-tout très-baſſe, & la mer y briſoit avec force. Nous trouvâmes un grand nombre de cabanes qui paroiſſoient récemment abandonnées, car, en quelques-unes, les feux qu'avoient allumés les Sauvages, étoient à peine éteints ; elles étoient toutes dans le voiſinage de quelques ruiſſeaux ou de quelques ſources. En pluſieurs endroits, on voit croître du céleri ſauvage en abondance & une variété de plantes, qui probablement ſeroient d'un grand ſecours à des marins après un long voyage. Dans la ſoirée, nous revînmes ſur nos pas juſqu'à la pointe *Sandy*, où nous trouvâmes nos vaiſſeaux à l'ancre dans la baie, & à la diſtance d'environ un demi-mille du rivage. L'air vif qu'on y reſpire donnoit à nos gens un ſi violent appetit, qu'ils auroient mangé trois fois leur ration en un jour. Je fus fort aiſe d'en trouver quelques-uns occupés à jetter la ſeine, & d'autres ſur le rivage avec leurs fuſils. A mon arrivée, j'eus le plaiſir de voir prendre dans la ſeine ſoixante gros ſurmulets ; & les chaſſeurs firent une excellente chaſſe : cet endroit abonde en oies,

ſarcelles, bécaſſines & beaucoup d'autres oiſeaux d'un très-bon goût.

ANN. 1764. Decembre.

LE 25, jour de Noel, après deux obſervations de la hauteur du ſoleil, nous trouvâmes que la pointe *Sandy* étoit ſituée au 53ᵈ 10′ de latitude Sud. A huit heures du matin, nous levâmes l'ancre, & ayant couru cinq lieues dans la direction du S. ¼ S. E. ½ rumb à l'Eſt, nous laiſsâmes tomber l'ancre par 32 braſſes, environ à un mille du rivage: la pointe méridionale de la baie d'*Eau-Douce* nous reſtoit alors N. N. O. à la diſtance d'environ quatre milles; & la terre la plus méridionale au S. E. ¼ S. En côtoyant le rivage, nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de 60 braſſes, à deux milles environ de la côte; mais a la diſtance d'un mille, nous eûmes depuis 20 juſqu'a 30 braſſes. Dans les *Syzygies*, à la hauteur de la baie d'*Eau-Douce*, le flot commence à midi; le courant eſt peu rapide, mais les eaux montent beaucoup.

LE 26, à huit heures du matin, nous levâmes l'ancre avec un vent E. N. E., & nous gouvernâmes au S. S. E. pour arriver au Port *Famine*. A midi, la pointe *Sainte-Anne*, qui eſt la pointe la plus ſeptentrionale de ce Port, nous reſtoit S. ¼ S. E. ½ rumb à l'Eſt, à la diſtance de trois lieues. En prolongeant cette

ANN. 1764. Decembre.

côte à deux ou trois milles de diſtance; nous eûmes une mer très-profonde, juſqu'à un mille près du rivage où la ſonde nous donna 25 ou 30 braſſes. De la pointe *Sainte-Anne* part une chaîne de rochers qui s'étend dans le S. E. $\frac{1}{4}$ E. l'eſpace d'environ deux milles; & à la diſtance de deux encablures de ce récif, on paſſe ſubitement de 65 braſſes à 35 & à 20. La pointe *Sainte-Anne* eſt très-eſcarpée; la ſonde ne trouve point de fond, que lorſqu'on en eſt très-près. Il convient d'uſer d'une grande circonſpection en s'approchant du Port *Famine*, ſur-tout ſi l'on s'avance vers le Sud juſqu'à la hauteur de la rivière de *Sedger*; parce que le fond s'élève ſubitement de 30 braſſes à 20, à 15 & juſqu'à 12: & environ à deux encablures plus loin, quoiqu'à plus d'un mille du rivage, on n'a guère que neuf pieds d'eau à mer baſſe. Si, en prolongeant la pointe *Sainte-Anne*, on la ſerre de près, on trouve d'abord un fond ſuffiſant; mais, comme il s'élève ſubitement, il ſeroit dangereux, lorſqu'on n'a plus que 7 braſſes, de s'en approcher davantage. Le détroit n'a pas ici plus de quatre lieues de largeur.

Le lendemain, 27, à midi, n'ayant eu que très-peu de vent & des calmes, nous vînmes jetter l'ancre dans la baie *Famine*, près du rivage, où nous nous trouvâmes dans

une ſituation très-favorable & très-conforme à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui de S. E. qui ſouffle rarement, & ſi un vaiſſeau venoit à chaſſer en côte dans l'intérieur de la baie, il ne recevroit aucun dommage, parce qu'il y règne un fond doux. Il flotte le long des côtes une quantité de bois aſſez conſidérable pour en charger aiſément mille vaiſſeaux; de ſorte que nous n'étions point dans le cas d'en aller couper dans la forêt.

ANN. 1764. Décembre.

L'EAU de la *Sedger*, qui ſe décharge dans la baie, eſt excellente; mais les bâtimens à rames ne peuvent guère la remonter que deux heures après le commencement du flot; parce qu'à marée baſſe, on trouve très-peu d'eau dans une étendue d'environ $\frac{3}{4}$ de mille. Je remontai cette rivière dans mon canot juſqu'à quatre milles au-deſſus de ſon embouchure; mais les arbres que la violence des vents y fait tomber, ne me permirent pas de paſſer plus haut: il ne ſeroit pas ſeulement difficile, mais encore très-dangereux de le tenter. Le flot occaſionne dans cette rivière un courant très-rapide, & pluſieurs troncs d'arbres reſtent cachés ſous l'eau. Mon canot ayant donné dans un de ces troncs, fut percé du coup qu'il reçut, & en un inſtant il ſe remplit d'eau: nous nous hâtâmes de gagner le rivage, où nous eûmes bien de la peine à l'échouer; là nous réuſsîmes

ANN. 1764. Decembre.

à boucher ſa voie d'eau ſuffiſamment pour le mettre en état de regagner l'embouchure de la rivière, où il fut réparé par le charpentier.

LES bords de la *Sedger* ſont plantés de grands & ſuperbes arbres : je ne penſe pas qu'on en puiſſe jamais voir d'une plus belle élévation ; & il eſt certain qu'ils ſeroient très-propres à fournir nos plus gros vaiſſeaux d'excellens mâts. Dans le nombre de ces arbres, il y en a qui ont plus de huit pieds de diamètre, ce qui fait en proportion plus de vingt-quatre pieds de circonférence : de manière que quatre hommes, en ſe joignant les mains, ne pourroient pas les embraſſer. Le poivrier & l'écorce de Winter ſont ici très-communs. Ces beaux arbres, malgré la rigueur du climat, ſont encore embellis par la préſence d'une foule innombrable de perroquets & d'autres oiſeaux d'un magnifique plumage. Il n'y avoit point de jour que je ne tuaſſe plus d'oies & de canards qu'il n'en falloit pour ſervir ma table. Chacun à bord pouvoit en faire de même : nous avions de toutes les eſpèces de poiſſons en abondance ; & l'on en prenoit journellement au-delà de ce qu'il étoit néceſſaire pour nourrir les deux équipages.

PENDANT notre ſéjour dans le Port *Famine*, étant preſque toujours à terre, j'ai ſouvent ſuivi les traces que les bêtes féroces

avoient laiſſées ſur le ſable; mais il ne m'eſt jamais arrivé d'en appercevoir : j'ai trouvé auſſi pluſieurs cabanes, & pas un ſeul Indien. Le pays entre ce Port & le cap *Forward*, qui en eſt éloigné d'environ quatre lieues, eſt on ne peut pas plus agréable. La terre ſemble propre à produire toutes les plantes utiles; elle eſt arroſée par trois belles rivieres & pluſieurs ruiſſeaux. ANN. 1764. Décembre.

JE vins un jour atterrir au cap *Forward* : j'avois d'abord eu deſſein d'aller plus loin ; mais le tems devint ſi mauvais & la pluie ſi violente, que nous nous tînmes très-heureux d'avoir gagné ce cap, où nous fîmes un grand feu pour ſécher nos habits qui étoient trempés. Les Indiens étoient partis ſi récemment de l'endroit où nous nous arrêtâmes, que le bois, qu'ils avoient laiſſé à demi-brûlé où ils avoient fait leur feu, étoit encore chaud. Nous avions à peine allumé notre feu que nous en vîmes briller un autre ſur la rive oppoſée de la *Terre de Feu*. C'étoit probablement un ſignal que nous aurions dû entendre ſi nous euſſions été Américains. Après avoir ſéché nos habits & pris quelques rafraîchiſſemens, je traverſai le cap, pour reconnoître la direction du détroit, & je trouvai qu'elle étoit à-peu-près O. N. O. Les montagnes me parurent dans l'éloignement

ANN. 1764. Décembre.

d'une hauteur immenſe, taillées à pic, & couvertes de neige, depuis leur ſommet juſqu'à leur baſe.

JE fis auſſi quelques incurſions le long de la côte du Nord; & pendant pluſieurs milles le pays ſe préſentoit ſous un aſpect bien propre à intéreſſer la curioſité d'un Voyageur: la terre, en quelques endroits, étoit couverte de fleurs, qui n'étoient inférieures à celles qu'on cultive communément dans nos jardins, ni par la variété & l'éclat de leurs couleurs, ni par le parfum qu'elles exhaloient. Je ne puis m'empêcher de croire que, ſans l'extrême rigueur des hivers, ce pays deviendroit, par la culture, une des plus belles contrées du monde. Lorſque nous vînmes mouiller dans cette baie, j'avois fait dreſſer à l'entrée d'un bois une petite tente ſur le bord d'un ruiſſeau où trois lavandiers étoient occupés. Ils s'endormirent ſur les bords de ce ruiſſeau; mais bientôt après le coucher du ſoleil, ils furent réveillés en ſurſaut par les rugiſſemens de quelques bêtes féroces, dont les ténèbres de la nuit & l'eſpèce d'abandon où ils ſe trouvoient dans ce lieu ſolitaire augmentoient encore l'horreur à leur imagination effrayée. Ces hurlemens, qui devenoient à chaque inſtant plus aigus, annonçoient que les bêtes approchoient de plus en plus, & que quelle

qu'en fût l'eſpèce, elles devoient être d'une force bien capable d'inſpirer la terreur. Ils ſe levèrent tout tremblans, allumèrent un feu, qu'ils eurent grand ſoin d'entretenir. Cet expédient empêcha les terribles animaux de pénétrer juſqu'à la tente ; mais ils rodèrent tout autour tant que la nuit fut longue, & continuèrent du rugir d'une manière horrible juſqu'au point du jour qu'ils diſparurent à la grande ſatisfaction de nos pauvres matelots tranſis de peur.

ANN. 1764. Décembre.

DANS ce Port, non loin de l'endroit où le *Dauphin* étoit à l'ancre, il y a une montagne dont les bois ont été coupés ; & nous crûmes que c'étoit dans ces environs que les Eſpagnols avoient autrefois un établiſſement (*a*). Quelqu'un de l'équipage, en paſſant ſur cette montagne, s'apperçut que la terre raiſonnoit ſous ſes pieds, comme ſi, en cet endroit, il y eût eu un ſouterrein : il repaſſa à différentes fois, & trouvant que l'effet étoit toujours le même, il ſoupçonna qu'il pourroit y avoir là quelque choſe d'enterré. A ſon retour à bord, il m'informa de ce qu'il venoit d'obſerver. Je me rendis ſur le lieu, avec quelques gens de l'équipage, munis de bêches & de pioches. Je fis ouvrir la terre à une profondeur conſidéra-

(*a*) Voyez la Relation de cet établiſſement dans le Voyage du Capitaine Wallis, Chap. III.

ANN. 1764. Décembre.

ble; mais nous ne trouvâmes rien, & il ne parut pas qu'il y eût jamais eu ni voûte ni ſouterrein, ni même qu'on y eût encore fouillé la terre. Comme nous retournions à travers les bois, nous trouvâmes deux crânes d'une prodigieuſe groſſeur, qui, à l'inſpection des dents, paroiſſoient être de quelques bêtes de proie, mais nous ne pûmes en deviner l'eſpèce.

RIEN ne nous retenant plus dans le Port *Famine*, où nous avions ſéjourné juſqu'au 4 Janvier, & fait très-commodément le bois & l'eau pour les deux vaiſſeaux, ſeul objet qui nous avoit fait entrer dans le détroit, je me déterminai à rentrer dans l'Océan pour reconnoître les îles *Falkland*.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Navigation depuis le Port Famine *juſqu'aux Iſles* Falkland. *Deſcription de ces Iſles.*

NOUS APPAREILLAMES à quatre heures du matin du 5 Janvier; & nous ſortîmes de la baie avec un vent de N. N. E., qui nous étoit contraire : ce vent continua à ſouffler juſqu'à une heure après minuit, qu'il paſſa à l'E. S. O. & fraîchit conſidérablement. Nous gouvernâmes N. O $\frac{1}{4}$ N. l'eſpace de quatre lieues, & fîmes enſuite trois lieues, au Nord, entre les iſles *Sainte-Eliſabeth* & *Saint-Barthélemi* : alors nous portâmes le cap au N. $\frac{1}{4}$ N. E., trois lieues juſqu'au ſecond goulet, que nous paſsâmes en gouvernant N. E. $\frac{1}{2}$ Rumb E., & nous ſuivîmes cette même direction depuis le ſecond goulet juſqu'au premier, diſtance d'environ huit lieues. Le vent ſe maintenant toujours très-frais, nous donnâmes dans le premier goulet en refoulant la marée dans la direction N. N E. Mais ſur les dix heures du ſoir, le vent calma, & alors la rapidité du flot nous fit culer juſqu'à l'entrée du premier goulet, où nous laiſsâmes tomber l'ancre par 40 braſ-

ANN. 1765. Janvier.

[illegible] 1765. Janvier.

& à un demi-mille du méridional de l'écueil. Les *Oreilles-d'Ane*, nous restoient alors au N. O. $\frac{1}{4}$ O., à la distance de quatre lieues; & la pointe septentrionale de l'entrée du premier goulet O. S. O. & à environ trois lieues. Nous nous trouvions alors au-delà de l'ouverture du goulet; & nos chaloupes, envoyées pour sonder, découvrirent un chenal entre le banc & le rivage méridional du détroit. Cependant la *Tamar*, qui faisoit tous ses efforts pour se mettre dans nos eaux, étoit prête à s'affaler sur la côte, n'ayant eu une fois que trois brasses; mais bientôt après elle vint mouiller dans le chenal entre le banc & le rivage septentrional.

Le lendemain, 7, sur les huit heures, nous mîmes à la voile avec un léger vent d'O. S. O., & nous gouvernâmes l'espace d'un demi-mille S. $\frac{1}{4}$ S. E.: mais, ayant passé à 13 brasses d'eau, nous portâmes le cap entre E. & E. N. E., en prolongeant le bord méridional du banc & à la distance d'environ sept milles de la côte méridionale; nos canots étoient en avant pour sonder. Les sondes étoient très-irrégulières & varioient continuellement entre 9 & 15 brasses; & comme nous serrâmes d'un peu plus près la bâture, nous n'eûmes bientôt plus que 7 brasses. Les canots passèrent sur un banc où ils ne trou-

vèrent que 6 ½ braſſes, la marée étant alors baſſe; mais en-deçà du banc ils eurent 13 braſſes. A midi, nous étions à l'Eſt du banc, & comme nous nous rapprochions de la côte ſeptentrionale, notre fond augmenta bientôt juſqu'à 20 braſſes. Alors le cap de *Poſſeſſion* nous reſtoit au N. N. O., & à la diſtance d'environ quatre à cinq lieues; les *Oreilles-d'Ane* O. N. O. à ſix lieues; & le cap des *Vierges* au N. E. un demi-rumb à l'Eſt, environ ſept lieues de diſtance. De ce point, nous gouvernâmes au N. E. ¼ E., pour éviter la pointe méridionale d'une bâture qui s'étend au Sud du cap des *Vierges*, & nous n'eûmes point de fond avec une ligne de 25 braſſes. A quatre heures après midi, le cap des *Vierges* nous reſtoit au N. E. & la pointe ſeptentrionale de la bâture au N. E. ¼ E., à la diſtance de trois lieues. A huit heures du matin du 8, le cap nous reſtoit au N. ¼ N. O., à la diſtance de deux lieues. Nous étions par le 51ᵈ 50′ de latitude S., & nos ſondes étoient de 11 & de 12 braſſes. Nous mîmes alors en travers pour attendre la *Tamar* qui avoit ſuivi la direction du chenal, & ſe trouvoit à quelques lieues derrière nous. Tandis que nous attendions ſon arrivée, l'Officier de quart vint me dire que notre grand mât étoit fendu par le haut. J'y montai ſur-le-champ

ANN. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

pour voir par moi-même ce qui étoit arrivé ; je le trouvai fendu dans un longueur conſidérable ; mais je ne pus découvrir exactement juſqu'où alloit cette fente, à cauſe des jumelles. Nous ſoupçonnâmes qu'un violent coup de vent, que nous avions eſſuyé quelques jours auparavant, avoit occaſionné ce dommage ; mais comme il étoit d'une plus grande importance de le réparer, que d'en connoître au juſte la cauſe, nous le fortifiâmes d'une jumelle, & les roſtures que nous y fîmes nous donnèrent lieu d'eſpérer qu'il feroit le même ſervice, que s'il n'eût pas été endommagé. Le cap des *Vierges* nous reſtoit alors au S. 62^{d} O., dans un éloignement de vingt-deux lieues ; notre latitude étoit à 51^{d} 50′ S ; & la longitude à 69^{d} 56′ O. la déclinaiſon de l'aiguille de 20^{d} Eſt.

Le 9, ayant fait voile au S. 67^{d} E., nous nous trouvâmes par les 52^{d} 8′ de latitude S., & 68^{d} 31′ de longitude O. ; le cap des *Vierges* nous reſtant au S. 83^{d} O., à la diſtance de trente-trois lieues.

Le 10, après avoir eu très-peu de vent entre le Nord & l'Eſt pendant les dernières vingt-quatre heures, & un ciel très-embrumé, nous gouvernâmes au N. 18^{d} O. l'eſpace de vingt-neuf milles. Notre latitude étoit de 51^{d} 31′ Sud, la longitude de 68^{d} 44′ O. ; la varia-

tion de la bouſſole de 20ᵈ à l'Eſt, & le cap des *Vierges* nous reſtoit au S. 60ᵈ à l'O. éloigné de trente-trois lieues. ANN. 1765. Janvier.

LE 11, nous eûmes des vents très-frais de la partie du S. O., & une mer tres-groſſe. Nous portâmes au N. 87ᵈ à l'Eſt l'eſpace de dix-neuf milles. Notre latitude S. fut de 51ᵈ 24′, la longitude de 66ᵈ 10′ O.; le cap des *Vierges* nous reſta au S. 73ᵈ 8′ O., à la diſtance de ſoixante-cinq lieues, & le cap *Fair Wheater* (*Beautems*) à l'O. 2ᵈ S., à ſoixante-dix lieues de diſtance; la déclinaiſon de l'aiguille ſe trouva alors de 19ᵈ à l'Eſt. Sur les ſept heures du ſoir, je crus appercevoir la terre de l'avant à nous, la *Tamar* étant à quelques lieues derrière nous, je revirai de bord & m'éloignai à petites voiles.

LE lendemain, 12, à la pointe du jour, je remis le cap en route, le vent ayant paſſé dans la nuit au N. O.; & vers les quatre heures, je revis la terre de l'avant à nous; elle préſentoit l'apparence de trois Iſles. J'imaginai que c'étoit celle qu'avoit découverte Sebald de Wert; mais en approchant je trouvai que les terres qui nous avoient paru ſéparées, étoient unies enſemble par une terre plus baſſe dont la courbure formoit une profonde baie. Dès que j'eus fait cette découverte, je revirai de bord, & gouvernai ſur la terre; je la vis en même-tems s'étendre au

ANN. 1765. Janvier.

loin dans le Sud: je ne doutai plus que ce ne fût la même que celle qui eſt marquée dans les cartes ſous le nom de *Nouvelles Iſles* (*New-Iſlands.*) En gouvernant ſur cette baie, je découvris une longue chaîne de rochers preſqu'à fleur d'eau, qui s'étendoit à plus d'une lieue au Nord de nous, & bientôt une autre qui ſe prolongeoit entre celle-ci, & ce que j'avois d'abord pris pour la terre la plus ſeptentrionale des iſles de *Wert*. Cette terre, ſi l'on en excepte la partie baſſe qu'on ne découvre que lorſqu'on eſt dans ſon voiſinage, eſt compoſée de rochers eſcarpés, dont les cimes pelées s'élèvent à une prodigieuſe hauteur, ce qui lui donne beaucoup de reſſemblance avec la *Terre des Etats*. Quand j'en fus aſſez près pour avoir une vue bien nette de la terre baſſe, je me trouvai engagé dans une baie, & & ſi un vent de S. O. eût ſouffié avec quelque violence, la mer y ſeroit devenue ſi houleuſe, qu'il eût été impoſſible de s'approcher du rivage. Tous les vaiſſeaux qui dans la ſuite navigueront dans ces parages, doivent bien prendre garde de donner dans cette baie. Les loups marins & les oiſeaux y ſont innombrables; nous vîmes auſſi pluſieurs baleines nager autour de nous, il y en avoit pluſieurs d'une grandeur énorme. Nous étions par la latitude de 51ᵈ 27′ S.; & la longitude de 63ᵈ 54′ O.;

la déclinaiſon de la bouſſole étoit de 23d 30 vers l'Eſt. Nous paſſâmes la nuit en panne.

ANN. 1765. Janvier.

LE lendemain, 13, à la pointe du jour, nous vînmes attaquer la partie ſeptentrionale de l'iſle par la côte qui forme la baie où nous avions été engagés. Après avoir fait environ quatre milles à l'Eſt le calme ſurvint, & la pluie tomba avec une extrême violence : quelques inſtans après, il s'éleva des lames telles que je n'en avois jamais vues ; elles venoient de l'Oueſt, & couroient en s'élevant avec une ſi grande viteſſe, qu'à chaque moment je m'attendois à de violens coups de mer ; elles nous portèrent rapidement ſur le rivage & nous mirent dans une ſituation critique : heureuſement pour nous un vent frais du S. E. vint à notre ſecours pour nous aider à nous élever de la côte. Lorſque nous en fûmes à quelque diſtance, le ciel étant chargé d'épais nuages & la pluie continuant avec la même force, nous mîmes en travers. Nous nous trouvions alors par les 51d de latitude S., & 63d 22′ de longitude Oueſt.

LE lundi 14, le tems s'étant éclairci & le vent ayant paſſé au S. S. O., nous gouvernâmes au S. E. ¼ E., & fîmes quatre milles en côtoyant le rivage ; nous découvrîmes une petite iſle baſſe & unie, couverte de hautes touffes d'herbes qui avoient l'apparence

ANN. 1765. Janvier.

de buiſſons; elle nous reſtoit au Sud, diſtante de deux ou trois lieues; & la terre la plus ſeptentrionale à l'Oueſt, à la diſtance d'environ ſix lieues. Nous avions ici 38 braſſes d'eau, fond de roche; nous prolongeâmes encore la côte ſix lieues plus loin; alors nous apperçumes une Iſle baſſe, pierreuſe dans le S. E. $\frac{1}{4}$ E., diſtance d'environ cinq milles: je fis mettre en panne, & la ſonde nous donna 40 braſſes d'eau, fond de ſable blanc; cette Iſle, éloignée d'environ trois lieues de la terre que nous prolongions, & qui en cet endroit forme une baie très-profonde, eſt à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. de l'autre Iſle ſur laquelle nous avions vu ces longues touffes d'herbes. La mer briſoit à une grande diſtance du rivage, & nous paſsâmes la nuit à louvoyer. Le lendemain matin, 15, à trois heures, nous fîmes de la voile, & nous gouvernâmes ſur la terre pour reconnoître la baie. A ſix heures, la pointe orientale de l'iſle Pierreuſe nous reſtoit à l'O. S. O., éloignée d'environ trois milles. Nous eûmes alors 16 braſſes d'eau, fond de roche; mais arrivées à la hauteur de cette iſle nous en eûmes 20 braſſes, fond d'un beau ſable blanc. La côte depuis cette iſle gît E. $\frac{1}{4}$ S. E. dans un éloignement d'environ ſept ou huit lieues, où ſont deux Iſles baſſes qui forment la terre la plus orientale qu'on apperçoive. A huit

heures, nous vîmes une ouverture qui avoit l'apparence d'une baie, dans l'E. S. E. à la diſtance de deux ou trois lieues. D'après cette découverte, nous mîmes en travers & nous envoyâmes un canot de chaque vaiſſeau pour reconnoître cet enfoncement; mais le vent ayant fraîchi, le ciel embrumé & une très-forte pluie nous obligèrent de mettre le cap au large; & ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que nous réuſsîmes à éviter les deux iſles baſſes que nous avions à l'Eſt. La mer étoit très-houleuſe, & j'avois les plus vives appréhenſions que cette tempête ne nous devînt funeſte, ainſi qu'à nos canots qui ſe trouvoient à la merci des vagues. Cependant ſur les trois heures après-midi, le ciel s'éclaircit; je revirai de bord vent devant, & je gouvernai de rechef ſur l'ouverture dont nous nous étions forcément éloignés. Bientôt j'apperçus un des bateaux, quoiqu'il fût à une très-grande diſtance & ſous le vent à nous. Je dérivai immédiatement vers lui; c'étoit le canot de la *Tamar*, commandé par M. Grudman, ſecond Lieutenant, qui, après avoir reconnu l'ouverture & y avoir pris terre, s'étoit expoſé au mauvais tems & à l'impétuoſité des lames, pour venir m'informer que cette ouverture étoit une baie très-commode. Auſſi-tôt nous portâmes le cap ſur

ANN. 1765, Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

cette baie, & nous trouvâmes qu'elle ſurpaſſoit ce qu'il nous avoit dit & même nos eſpérances; l'entrée n'a pas moins d'un mille de largeur; par-tout l'ancrage y eſt ſûr, & l'on a près du rivage depuis 10 juſqu'à 7 braſſes d'eau. Cette baie en renferme deux plus petites à bas-bord, où les vaiſſeaux peuvent mouiller dans une plus parfaite ſécurité: chacune de ces baies eſt embellie par un ruiſſeau qui vient s'y rendre, & dont les eaux ſont très-fraîches. Bientôt après nous entrâmes dans une baie d'une plus grande étendue, que nous nommâmes Port *Egmont* en honneur du Comte d'Egmont, alors premier Lord de l'Amirauté. Je ne penſe pas qu'on puiſſe voir dans le monde un plus beau port: l'entrée eſt au S. E., diſtante de ſept lieues de l'iſle baſſe pierreuſe, qui peut ſervir de reconnoiſſance à ce port. En dedans de l'iſle, à la diſtance de près de deux milles de la côte, on trouve entre 17 & 18 braſſes d'eau, & environ à trois lieues à l'Oueſt de la baie, il y a une pointe de terre remarquable par le ſable blanc dont elle eſt couverte; un vaiſſeau peut ſe tenir à l'ancre vis-à-vis de cette pointe, en attendant le moment favorable d'entrer dans la baie. En s'approchant de cette pointe ſablonneuſe, les deux iſles baſſes où le roc ſe montre à nud, & qu'il nous fut ſi difficile d'éviter quand la tempête

nous obligea de gagner le large, paroiſſent à l'Eſt le Port *Egmont* eſt éloigné de près de ſeize lieues de la pointe ſeptentrionale de ces deux iſles. ANN. 1765. Janvier.

NOUS mouillâmes par 10 braſſes d'eau; avec un excellent fond. La pointe la plus ſeptentrionale du rivage occidental étoit éloignée de 2 ½ milles, l'aiguade ſur ce rivage nous reſtoit à l'O. N. O. ½ rhumb à l'O., à la diſtance d'un demi-mille; & les iſles, qui ſont ſur le rivage oriental, à l'E. ¼ S. E., diſtantes de quatre milles.

AUSSITÔT que nous fûmes à l'ancre, l'autre canot qui étoit reſté ſur le rivage, lorſque M. Hindman en étoit parti, revint à bord. Tous les vaiſſeaux d'Angleterre pourroient être mouillés dans cette baie à l'abri de tous les vents; dans ſa partie la plus ſeptentrionale il y a pluſieurs iſles mais il ne s'y trouve point de paſſage pour un vaiſſeau. J'allai néanmoins les reconnoître avec mon canot, juſqu'à ſept lieues de l'ancrage du vaiſſeau; & j'entrai dans un large paſſage, mais trop expoſé aux vents d'Oueſt pour qu'on puiſſe y mouiller avec ſûreté. Le Maître de la *Tamar* qui en avoit fait le tour en canot, me rapporta que ce paſſage étoit parſemé d'écueils; & que, dans la ſuppoſition qu'on pût y mouiller à l'abri de tous les vents, il y auroit beaucoup d'in-

ANN. 1765. Janvier.

prudence à s'y expoſer. Nombre de ruiſſeaux qui ſe déchargent dans cette baie en rendent l'aiguade facile dans toutes les parties. Les oies, les canards, les ſarcelles & d'autres oiſeaux s'y trouvent en ſi grande quantité que nos gens étoient las d'en manger : il étoit aſſez ordinaire de voir un canot rapporter ſoixante ou ſoixante-dix belles oies, ſans avoir tiré un coup de fuſil ; pour les tuer, il ſuffiſoit de ſe ſervir de pierres. Le défaut de bois eſt ici général, à l'exception de quelques troncs d'arbres qui flottent le long des côtes, & qui y ſont portés vraiſemblablement du détroit de Magellan. Entr'autres rafraîchiſſemens efficaces contre le ſcorbut, on a ici en abondance le céleri & l'oſeille ſauvages ; & on y trouve des coquillages de toute eſpèce. Les loups marins & les pingoins y ſont ſi nombreux, qu'on ne ſauroit marcher ſans les voir fuir par troupe : on rencontre encore le long des côtes beaucoup de lions marins, dont pluſieurs ſont d'une taille énorme ; cet animal nous parut très-formidable. Je fus une fois attaqué inopinément par un de ces lions marins, & j'eus bien de la peine à pouvoir m'en dégager ; nous leur donnâmes ſouvent la chaſſe, & un ſeul de ces terribles animaux ſe défendoit quelquefois plus d'une heure contre douze chaſſeurs, avant qu'ils vinſſent à bout

de le tuer : j'avois avec moi un excellent chien très-vigoureux, mais une morſure d'un de ces lions le mit preſque en pièces ; ce ne ſont pas les ſeuls animaux redoutables ſur ces côtes. Le Maître que j'avois un jour envoyé pour ſonder le long de la côte méridionale, me dit à ſon retour que quatre animaux aſſez reſſemblans à des loups, & de la plus grande férocité, s'étoient avancés dans l'eau pour attaquer les gens du canot, & qu'étant ſans armes à feu, ils avoient été obligés de gagner le large. J'allai moi-même le jour ſuivant deſcendre ſur la rive méridionale, où nous apperçûmes en y arrivant un lion de mer d'une groſſeur ſurprenante. Etant bien armés, nous ne balançâmes pas à l'attaquer ; durant le combat, un de ces animaux qu'on avoit vus la veille accourut ſur nous ; mais il tomba mort au premier coup de feu qu'il reçut ; ce dont je fus fâché ; j'aurois mieux aimé qu'on l'eût pris vivant : j'oſe dire que ce n'eût pas été une choſe difficile, ſi nous euſſions été prévenus de ſon attaque. A quelque diſtance que ces animaux apperçuſſent nos gens, ils couroient immédiatement ſur eux ; & dans ce même jour on en tua juſqu'à cinq. Ce quadrupède, auquel nos équipages donnerent le nom de loup, a beaucoup plus de reſſemblance avec le renard, excepté dans ſa

ANN. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

taille & dans la forme de ſa queue; il eſt de la groſſeur d'un chien ordinaire, ſes dents ſont longues & tranchantes: on en trouve un grand nombre ſur cette côte; il ne ſeroit peut-être pas aiſé de dire comment ils y ſont venus, car ces iſles ſont éloignées du continent au moins de cent lieues. Ils ſe creuſent des terriers comme font les renards. Autour de ces trous, nous avons ſouvent vu épars des membres de loups marins & des peaux de pingoins qu'ils dévorent. Nos gens, pour ſe défaire de ces animaux, mettoient le feu aux herbages, & la campagne en étoit embraſée pendant pluſieurs jours: on voyoit alors ces animaux courir çà & là, pour chercher une autre retraite. En pluſieurs endroits je fis creuſer la terre à deux pieds de profondeur, pour en examiner le ſol: je trouvai une terre noire, friable, & ſous cette première couche un lit de terre-glaiſe légère.

PENDANT le ſéjour que nous fîmes ici, nous établîmes ſur le rivage la forge de l'armurier, & nous y fîmes quantité d'ouvrages de fer qui nous devenoient néceſſaires. On donnoit tous les jours aux gens de l'équipage un excellent déjeûner; c'étoit une ſoupe de gruau & de céleri ſauvage. Nous ne bornâmes pas notre attention à nos ſeuls beſoins: le Chirurgien de la *Tamar* choiſit un terrein près de l'aiguade,

de l'aiguade, l'environna d'une berge, & y planta divers légumes, qui pourront être utiles à ceux qui viendront relâcher dans ce port. Je pris poſſeſſion de ce Port & des iſles adjacentes, appelées iſles *Falkland*, au nom du Roi de la Grande-Bretagne. On ne peut preſque pas douter que ces iſles ne ſoient la même terre à laquelle Cowley a donné le nom d'iſle *Pepys*.

ANN. 1765. Janvier.

DANS la relation qu'on a publiée de ſon voyage, il dit : « Nous dirigeâmes notre » route au S. O. juſqu'à ce que nous par- » vinmes à la latitude de 47 d, où nous » vîmes la terre dans l'Eſt. Cette terre, » juſqu'alors inconnue, eſt une iſle ; elle » étoit inhabitée, & je lui donnai le nom » d'iſle *Pepys*. Je la trouvai très-commode » pour ſervir de relâche aux vaiſſeaux qui » voudroient faire de l'eau & du bois; elle » a une très-belle baie, où mille vaiſſeaux » peuvent être à l'ancre en ſûreté. On y voit » un nombre prodigieux d'oiſeaux, & nous » jugeâmes que la côte devoit être très- » poiſſonneuſe, à l'inſpection du fond qui » eſt de roche & de ſable. »

A cette relation eſt jointe une carte de l'iſle *Pepys*, où l'on a donné des noms aux pointes & caps les plus remarquables. Cependant il paroit que Cowley n'a vu cette terre

ANN. 1765. Janvier.

que dans l'éloignement ; car il ajoute : « La violence du vent étoit telle, qu'il fut » impoſſible d'y aborder pour y faire de » l'eau ; nous nous élevâmes dans le Sud, » dirigeant notre route au S. S. O. juſqu'à » la latitude de 53 d. » Il eſt bien certain qu'il ne croît point de bois ſur les iſles *Falkland* ; néanmoins l'iſle *Pepys* & les iſles *Falkland* peuvent fort bien être la même terre : car, ſur les iſles *Falkland*, il croît une immenſe quantité de glaieuls & de joncs, dont les tiges élevées & rapprochées préſentent dans l'éloignement l'apparence d'un bois. Ces groupes de joncs furent pris de loin pour des arbres par les François qui y deſcendirent en 1764, comme on peut le voir dans la relation que l'Abbé Pernetty a publiée de ce voyage.

ON a ſoupçonné que dans le manuſcrit, d'après lequel on a imprimé la relation du voyage de Cowley, la latitude avoit pu être marquée par des chiffres, qui, faits avec négligence, peuvent être également pris pour quarante-ſept ou cinquante-un ; mais, dans ces parages, il n'y a point d'iſle à la latitude de 47 d, & les iſles *Falkland* ſe trouvant preſque au 51 d, il ſembloit naturel de conclure que cinquante-un eſt le nombre qu'on a voulu repréſenter dans le manuſcrit. On

a eu recours au *Muſæum*, & l'on y a trouvé un Journal manuſcrit de Cowley. Dans ce manuſcrit, il n'eſt fait aucune mention d'une iſle qui fût encore inconnue, à laquelle il ait donné le nom d'iſle *Pepys*; mais il y eſt parlé d'une terre qui eſt à la latitude de 47ᵈ 40′ exprimés en toutes lettres; ce qui répond exactement à la deſcription de ce qui eſt appelé iſle *Pepys* dans la relation imprimée, & que Cowley ſuppoſa être les iſles de *Sebald de Wert*. Cette partie eſt conçue en ces termes : « Janvier 1683. « Dans ce mois nous parvînmes à la latitude » de 47ᵈ 40′, & nous apperçumes une » iſle qui nous reſtoit à l'O.; ayant le vent » à l'E. N. E., nous portâmes deſſus; mais » comme il étoit trop tard pour nous ap- » procher du rivage, nous paſsâmes la » nuit en panne. L'iſle ſe montroit ſous » un aſpect agréable, on y appercevoit des » bois; je pourrois même dire que toute » l'iſle étoit couverte de bois. A l'Eſt de » l'iſle eſt un rocher qui s'élève au-deſſus » de l'eau : ſur ce rocher étoient des com- » pagnies innombrables d'oiſeaux de la groſ- » ſeur de petites oies. Nos gens tirèrent ſur » ces oiſeaux au moment où ils paſsèrent » au-deſſus du vaiſſeau; nous en tuâmes » pluſieurs qu'on ſervit ſur ma table : c'étoit

ANN. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

» un aſſez bon mêts, auquel ſeulement nous
» trouvâmes un goût de poiſſon. Je fis voile
» au Sud, en prolongeant l'iſle, & je crus
» appercevoir ſur la côte du S. O. un port
» commode pour le mouillage. J'aurois ſou-
» haité pouvoir mettre un canot pour re-
» connoître ce port, mais le vent ſouffloit
» avec une telle violence, que ç'eût été s'ex-
» poſer à un danger évident : continuant
» de faire voile le long de la côte, la ſonde
» à la main, nous eûmes 26 & 27 braſſes
» d'eau, juſqu'à ce que nous arrivâmes à
» un endroit où nous vîmes flotter de ces
» mauvaiſes herbes que l'eau détache des
» rochers, & la ſonde alors ne rapporta
» que 7 braſſes. Nous craignîmes le danger
» de toucher ſi nous reſtions plus long-tems
» dans un lieu où il y avoit ſi peu d'eau
» & un fond de roche : mais le port me
» parut d'une vaſte étendue, & capable de
» contenir cinq cents vaiſſeaux. L'ouverture
» en eſt étroite, &, autant que je pus le
» remarquer, il y a peu de fond le long
» de la rive ſeptentrionale ; mais je ne doute
» pas que les vaiſſeaux ne puiſſent côtoyer
» ſûrement la rive du Sud, car il eſt à pré-
» ſumer que le fond augmente dans cette
» partie ; mais il eſt néceſſaire de chercher
» un canal aſſez profond, pour que les

» vaiſſeaux puiſſent entrer à la mer baſſe. » J'aurois bien voulu reſter ſous le vent de » cette iſle toute la nuit, mais on me re- » préſenta que l'objet de notre navigation » ne nous permettoit pas de nous amuſer » à faire des découvertes. Près de cette » iſle, nous en vîmes une autre dans la » même nuit; & c'eſt ce qui me fit croire » que ces iſles étoient peut-être les *Sebaldes*.

ANN. 1765. Janvier.

» NOUS reprîmes notre route à l'O. S. » O., qui n'étoit que le S. O. corrigé; l'ai- » guille aimantée déclinant vers l'Eſt de » 22^d, nous fîmes voile dans la même » direction, juſqu'à ce que nous arrivâmes » par la latitude de 53^d. »

DANS le manuſcrit, comme dans la relation imprimée, il eſt dit que cette iſle eſt par la latitude de 47^d, qu'elle parut d'abord à l'O. du vaiſſeau; qu'elle ſembloit être couverte de bois, qu'on y découvrit un port où un grand nombre de vaiſſeaux pourroient être à l'ancre en ſûreté, & qu'elle étoit fréquentée par une quantité prodigieuſe d'oiſeaux. Il paroît encore, par les deux relations, que le mauvais tems ne permit point à Cowley de deſcendre à terre, & qu'il gouverna O. S. O., juſqu'à ce qu'il fût arrivé à la latitude de 53^d. Il eſt donc certain que Cowley, de retour en Angleterre,

ANN. 1765. Janvier.

donna le nom d'iſle *Pepys* à ce qu'il avoit d'abord pris pour l'iſle de *Sebald de Vert*, & il ſeroit facile d'en aſſigner pluſieurs raiſons : quoique la ſuppoſition d'une erreur de chiffres ne paroiſſe pas être fondée, cependant, comme il ne ſe trouve point de terre au 47^d^, on ne ſauroit s'empêcher de croire que la terre, vue par Cowley, n'eſt autre que les iſles *Falkland*. La deſcription du pays s'accorde avec preſque toutes les particularités; & la carte, jointe à la relation, préſente exactement la figure de ces iſles, avec un détroit qui les diviſe dans le milieu. La carte des iſles *Falkland*, que nous joignons ici, a été copiée ſur les Journaux & les deſſins du Capitaine Macbrid, qui y fut envoyé après mon retour en Angleterre, & qui a pris les relèvemens de toute la côte. Les deux principales iſles furent appelées iſles *Falkland* par Stroug, vers l'année 1689; puiſqu'il eſt connu pour avoir donné le nom de *Falkland Sound* à la partie du détroit qui les diviſe. On trouve encore dans le *Muſæum* le manuſcrit de ce Navigateur.

ON croit que le premier qui découvrit ces iſles eſt le Capitaine Davies, aſſocié de Cavendish, en 1592. Sir Richard Hawkins vit, en 1594, une terre, qu'on ſuppoſe être la même, & en honneur de ſa Souveraine, la

Reine Eliſabeth, il lui donna le nom de *Virginie d'Hawkins*. Long-tems après elles furent apperçues par quelques vaiſſeaux François qui étoient de *Saint-Malo*; & c'eſt probablement par cette raiſon que Frézier les appela *les Malouines*; & ce nom leur a été depuis conſervé par les Eſpagnols. ANN. 1765. Janvier.

APRÈS avoir ſéjourné dans la baie que j'avois nommée le *Port Egmont*, juſqu'au dimanche, 27 Janvier, le vent étant à l'O. S. O., nous appareillâmes à huit heures du matin; mais nous étions à peine hors du Port que le vent fraîchit conſidérablement, & il ſe forma une brume ſi épaiſſe, que nous ne pouvions appercevoir les iſles pierreuſes dont j'ai parlé. J'aurois ſouhaité d'être encore à l'ancre dans le Port que je venois de quitter; mais, à ma grande ſatisfaction, je vis en un moment le tems s'éclaircir; le vent reſta très-frais tout le jour. A neuf heures, l'entrée de la baie du *Port Egmont* nous reſtoit à l'E. S. E., à la diſtance de deux lieues; les deux iſles baſſes au N. E. $\frac{1}{4}$ N., diſtantes de trois à quatre milles; & l'iſle pierreuſe à l'Oueſt 5^{d} 30$'$ N., éloignée de trois lieues. A dix heures, nous avions les deux iſles baſſes au S. S. E., diſtantes de quatre ou cinq milles, & alors nous prolongeâmes la côte orientale: après avoir couru près de cinq lieues, nous eûmes la vue

ANN. 1765. Janvier.

d'un cap remarquable, & d'un rocher qui en étoit voiſin dans l'E. S. E. 3^d E., & à la diſtance de trois lieues. Je donnai à ce cap le nom de *Cap Tamar*. Après avoir encore couru cinq lieues du même rhumb, nous découvrîmes un rocher, éloigné de la terre d'environ cinq milles dans le N. E., à la diſtance de quatre à cinq lieues. Je le nommai *Ediſtone*; alors je gouvernai entre ce rocher & un cap qui reçut le nom de *Cap Dauphin*, & nous fîmes cinq lieues dans la direction de l'E. N. E. Depuis le cap *Tamar* juſqu'au cap *Dauphin*, diſtance d'environ huit lieues, la terre forme, à ce qu'il me parut, un grand enfoncement, que j'appelai *Canal de Carliſle*; mais nous apperçûmes bientôt que cet enfoncement étoit l'entrée du détroit qui ſépare les deux principales îles. Depuis le cap *Dauphin* nous prolongeâmes la côte en gouvernant à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. l'eſpace de ſix lieues, juſqu'à une pointe de terre, baſſe & plate, & alors nous mîmes à la cape. Pendant toute cette navigation, la terre, en grande partie, reſſembloit au rivage oriental de la côte *des Patagons*. Elle n'offre à l'œil que des dunes, ſans un ſeul arbre, & çà & là de hautes touffes de joncs & de glaieuls que nous avions déja vues au Port *Egmont*. J'oſe répondre de l'exactitude de ce relèvement; car j'ai preſque toujours prolongé le rivage

à la diſtance de deux milles, & s'il y avoit eu un arbriſſeau ſeulement de la groſſeur d'un groſeillier, il ne m'auroit pas échappé. Cette nuit nous eûmes 40 braſſes d'eau, fond de roche. ANN. 1765. Janvier.

LE lundi, 28, à quatre heures du matin, nous fîmes voile; la pointe de terre baſſe nous reſtoit au S. E. $\frac{1}{4}$ E. diſtante de cinq lieues, & à cinq heures & demie au S. S. E., éloignée de deux lieues; nous portâmes alors à l'E. S. E. l'eſpace de cinq lieues juſqu'à trois iſles baſſes, diſtantes de la terre d'environ deux milles. De ces iſles, nous gouvernâmes S. S. E. l'eſpace de quatre lieues, juſqu'à deux autres iſles baſſes, éloignées d'environ un mille de la terre. Entre ces iſles la terre forme un grand enfoncement que je nommai *Canal de Berkeley*. On apperçoit dans la partie méridionale de cet enfoncement une ouverture qui a l'apparence d'une baie; environ à trois ou quatre milles au Sud de ſa pointe méridionale, & à la diſtance d'a-peu-près quatre milles du continent, on voit s'élever quelques rochers au-deſſus de l'eau, ſur leſquels la mer briſe avec fureur. Lorſque nous arrivâmes à la hauteur de ces briſans, nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{4}$ S. l'eſpace d'environ deux lieues; & alors la terre la plus méridionale que nous viſſions, & que je pris pour la partie la plus méridionale

ANN. 1765. Janvier.

des iſles *Falkland*, nous reſtoit à l'O. S. O.; diſtante de cinq lieues.

LA côte commençoit maintenant à devenir très-dangereuſe. On trouva à cette hauteur des rochers & des briſans dans preſques toutes les directions, à une grande diſtance du rivage. Le pays auſſi y prend un aſpect plus ſauvage, & ne montre qu'une côte aride & déſolée; les terres les plus élevées ne ſont que des rocs nuds & eſcarpés, dont le coup-d'œil eſt auſſi affreux que celui que préſente la *Terre de Feu* dans le voiſinage du cap *Horn*. Comme la mer devenoit horriblement groſſe, je craignis qu'elle ne nous affalât ſur la côte que nous avions ſous le vent, d'où nous aurions eu toutes les peines du monde à nous relever; en conſéquence, je revirai de bord vent devant, le cap au Nord; la latitude de la pointe la plus ſeptentrionle que nous euſſions en vue, étant de 52d 3' Sud. Juſqu'alors nous avions prolongé la côte pendant près de ſoixante-dix lieues, étendue très-conſidérable. Vers midi, ayant ſerré le vent, je gouvernai au Nord. A cinq heures, le canal de *Berkeley* nous reſtoit au S. O. $\frac{1}{4}$ O., diſtant d'environ ſix lieues. Sur les huit heures du ſoir, le vent ayant paſſé au S. O., je fis voile vers l'Oueſt.

CHAPITRE VI.

Relâche au Port Deſiré. *Seconde entrée dans le Détroit de* Magellan. *Navigation juſqu'au Cap* Monday. *Deſcription des Baies & Ports qui ſe trouvent dans le Détroit.*

NOUS continuâmes de faire voile pour le Port *Deſiré* juſqu'au 6 Février, que nous eûmes la vue de la terre vers une heure après midi, & gouvernâmes ſur le Port. Dans la traverſée, depuis les iſles *Falkland* juſqu'à cette place, le nombre des baleines autour du vaiſſeau fut ſi grand, qu'elles rendirent notre navigation dangereuſe. Nous fûmes au moment de donner ſur un de ces énormes poiſſons; un autre vent ſouffla une quantité d'eau ſur notre pont. En approchant du Port, j'apperçus la *Floride*, vaiſſeau que j'attendois d'Angleterre, deſtiné à m'apporter les vivres néceſſaires à notre longue navigation. A quatre heures, nous vînmes mouiller à la hauteur de l'embouchure du Port *Deſiré*.

ANN. 1765. Février.

LE lendemain, 7, dans la matinée, M. Dean, le Maître du vaiſſeau d'approviſionnement, ſe rendit à mon bord. Informé

ANN. 1765. Janvier.

que ſon mât de miſaine étoit endommagé & que ſon vaiſſeau étoit en très-mauvais état, je me déterminai à entrer dans le Port pour le décharger, quoique le peu de largeur du canal & la rapidité du flot rendiſſent ce mouillage très-périlleux. Nous entrâmes dans le Port ſur le ſoir, mais nous eûmes toute la nuit un vent forcé; la *Tamar* & la *Floride* ayant fait des ſignaux de détreſſe, je leur envoyai auſſi-tôt mes canots : ces deux vaiſſeaux avoient chaſſé ſur leurs ancres & couroient riſque d'être jetés ſur la côte. On parvint, mais avec beaucoup de difficulté, à les tirer de ce péril, & la même nuit ils chaſsèrent une ſeconde fois, & furent ſauvés par les mêmes ſecours. Le danger auquel la *Floride* étoit à chaque inſtant expoſée dans cette baie, me mit dans la néceſſité d'abandonner le deſſein de la décharger; & je lui envoyai tous nos charpentiers pour jumeller ſon mât, & faire toutes les réparations qu'ils jugeroient néceſſaires. Je lui prêtai auſſi ma forge pour lui faire les diverſes ferrures dont elle avoit beſoin; & je réſolus, dès qu'elle ſeroit en état de tenir la mer, de gagner quelque port du détroit de *Magellan*, où nous pourrions prendre à bord les proviſions dont elle étoit chargée. Dans cet intervalle, M. Mouat,

Capitaine de la *Tamar*, m'informa que ſon gouvernail étoit endommagé, & qu'il craignoit qu'en très-peu de tems il ne fût plus poſſible de le faire ſervir. J'envoyai le charpentier du *Dauphin* à bord de la *Tamar* pour en examiner le gouvernail, & il me rapporta qu'il l'avoit trouvé en ſi mauvais état, qu'il ne croyoit pas que ce vaiſſeau pût continuer le voyage ſans en avoir un autre. Mais il étoit impoſſible de le lui procurer. J'engageai donc M. Mouat à établir ſa forge ſur le rivage pour fortifier ſon gouvernail avec des cercles de fer, & l'aſſurer du mieux qu'il ſeroit poſſible, eſpérant qu'on pourroit trouver dans le détroit une pièce de bois propre à lui en faire un meilleur.

ANN. 1765. Février.

LE 13, la *Floride* étant réparée, je fis paſſer à ſon bord un de mes bas-Officiers qui avoit une parfaite connoiſſance du détroit, avec trois ou quatre de mes matelots pour l'aider à manœuvrer; je lui prêtai encore deux de mes canots, & je pris les ſiens, qui furent réparés à bord; j'ordonnai alors au Maître d'appareiller, & de faire de ſon mieux pour gagner le port *Famine*. Je ne doutai pas que je ne la rejoigniſſe long-tems avant qu'elle n'y arrivât, me propoſant de la ſuivre auſſi-tôt que la *Tamar* ſeroit prête. Je ſavois déja du Capitaine Mouat que le charpentier & le

ANN. 1765. Février.

ſerrurier avoient travaillé avec tant de diligence à la réparation de ſon gouvernail, qu'il ſeroit prêt dans le jour.

LE lendemain, 14, dans la matinée, nous appareillâmes du port *Deſiré* & quelques heures après, étant à la hauteur de l'iſle *des Pingoins* nous apperçûmes la *Floride* fort loin dans l'Eſt.

LE 16, ſur les ſix heures du matin, nous eûmes la vue du cap *Beau-tems* dans l'O. S. O., diſtant de cinq ou ſix lieues; & à neuf heures, nous découvrîmes au N. O. un vaiſſeau.

LE 17, à ſix heures du matin, nous eûmes connoiſſance du cap *des Vierges*, il nous reſtoit au Sud, à la diſtance de cinq lieues; nous fîmes route pour le ranger, & le vaiſſeau apperçu fit la même route.

LE 18, nous donnâmes dans le détroit, & paſsâmes le premier goulet. Je commençai à m'appercevoir que ce vaiſſeau tenoit exactement notre même route, forçant & diminuant de voiles, pour ſe régler ſur notre marche, ce qui me le rendit ſuſpect. Après avoir paſſé le premier goulet, obligé de mettre en travers pour attendre la *Floride* qui étoit loin derrière nous; j'imaginai que peut-être ſon deſſein étoit de mettre obſtacle à notre navigation, & je me mis en état de défenſe:

dès qu'il eut passé le goulet, nous voyant en travers, il s'y mit aussi à la distance d'environ quatre milles, conservant sur nous l'avantage du vent. Nous restâmes dans cette situation jusqu'au soir, que le flot nous portant sur le rivage méridional, nous laissâmes tomber l'ancre. Le vent changea dans la nuit, & les premiers rayons du jour nous montrèrent notre satellite à l'ancre, & à environ trois lieues sous le vent à nous : c'étoit le moment de la marée montante, & je voulus profiter du flot pour passer le second goulet; mais voyant le vaisseau inconnu mettre à la voile & nous suivre, je rangeai aussi-tôt le cap *Grégoire* où je mouillai, ayant une croupière sur le cable. Je fis monter sur le pont huit canons que nous avions dans la cale, & j'ordonnai qu'on les plaçât d'un seul côté : nous le voyions cependant s'approcher sans arborer de pavillon, ainsi que nous, ce qui donnoit lieu à différentes conjectures. Dans ce même tems la *Floride* manœuvrant pour venir mouiller dans notre voisinage, donna sur un banc de sable, & y resta échouée. A la vue du danger que couroit ce bâtiment, l'étranger qui en étoit fort près jetta l'ancre, arbora pavillon François, & mit deux canots à la mer qu'il envoya avec une ancre pour secourir la *Floride*. Sur-le-champ je détachai deux de

ANN. 1764. Février.

ANN. 1765. Février.

mes canots & un de la *Tamar*, pour aller à ſon ſecours avec ordre aux Officiers de ne point permettre aux François de monter à bord, mais de les remercier d'une manière honnête de leur bonne volonté. Ces ordres furent ponctuellement exécutés, & nos bateaux parvinrent bientôt à remettre à flot notre vaiſſeau d'approviſionnement. Au retour de nos canots, je fus informé qu'il paroiſſoit y avoir à bord du vaiſſeau François, un nombreux équipage & beaucoup d'Officiers.

A ſix heures du ſoir je ſignalai l'appareillage; nous traversâmes le ſecond goulet, & à dix heures nous doublâmes la pointe occidentale de ſa ſortie: à onze heures nous jettâmes l'ancre ſur ſept braſſes d'eau, à la hauteur de l'iſle *Sainte-Eliſabeth*. Le vaiſſeau François mouilloit en même-tems dans un endroit peu ſûr, au Sud de l'iſle *Saint-Barthélemi*, ce qui me fit croire qu'il n'avoit pas une parfaite connoiſſance du canal.

Le jour ſuivant, 19, à ſix heures du matin, nous levâmes l'ancre, & fîmes voiles entre les iſles *Sainte-Eliſabeth* & *Saint-Barthélemi*, avec un vent de N. O., & gouvernant enſuite au S. S. O. l'eſpace de cinq ou ſix milles, nous paſsâmes ſur une bature couverte de goëmons, où nous eûmes 7 braſſes d'eau: cette bature gît O. S. O., avec le milieu de l'iſle

ſle *Georges*, d'où elle eſt éloignée de cinq à ſix milles. Quelques Navigateurs prétendent qu'en pluſieurs endroits on ne trouve que 3 braſſes d'eau ſur ce banc, ce qui le rend très-dangereux; pour l'éviter, il convient de ranger de très-près la côte occidentale de l'iſle *Sainte-Eliſabeth*, d'où l'on peut en toute ſureté porter au Sud, juſqu'à ce qu'on découvre le récif qui eſt à quatre milles au nord de la pointe *Sainte-Anne*. A midi, la pointe ſeptentrionale de la baie d'*Eau-Douce* nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O.; & la pointe *Sainte-Anne*, au S. $\frac{1}{4}$ S. E. un $\frac{1}{2}$ rhumb à l'Eſt. Le vaiſſeau François paroiſſoit encore faire la même route, & nous imaginâmes qu'il venoit des iſles *Falkland*, où les François avoient alors un établiſſement, pour faire un chargement de bois, ou pour reconnoître le détroit. Le reſte de cette journée & le lendemain 30, dans la matinée, nous eûmes des vents variables, avec des intervalles de calme; ce qui, dans l'après-midi, me fit prendre le parti de nous touer autour de la pointe *Sainte-Anne*, juſques dans le port *Famine*: à ſix heures du ſoir nous laiſsâmes tomber l'ancre, & bientôt après le vaiſſeau François paſſa devant nous, dirigeant ſa route au Sud.

ANN. 1765. Fevrier.

NOUS ſéjournâmes juſqu'au 25 dans ce port, où, après avoir tranſporté à bord de

ANN 1765. Février.

nos vaiſſeaux toutes les proviſions que nous avoit apportées la *Floride*, je donnai ordre au Maître de retourner en Angleterre, dès qu'il ſe trouveroit prêt à mettre en mer ; je ſignalai alors l'appareillage, & je fis voile du port *Famine* avec la *Tamar*, voulant ſortir du détroit, avant que la ſaiſon fût trop avancée : à midi, nous étions à trois lieues de la pointe *Sainte-Anne*, qui nous reſtoit au N. O., & nous avions en même-tems la pointe *Shut-up* à trois ou quatre milles de diſtance dans le S. S. O. La pointe *Shut-up* gît au S. $\frac{1}{4}$ rhumb à l'E. du compas, avec la pointe *Sainte-Anne*. La diſtance de l'une à l'autre eſt d'environ quatre ou cinq lieues : entre ces deux pointes eſt un rocher à fleur d'eau, qui court depuis le port *Famine* juſqu'à la rivière *Sedger*, & s'étend à trois ou quatre milles au Sud.

NOUS fîmes voile au S. S. O., le long de la côte, depuis la pointe *Shut-up*, vers le cap *Forward*, n'ayant que très-peu de vent. Sur les trois heures après midi nous paſsâmes près du vaiſſeau François que nous vîmes dans une petite baie, au Sud de la pointe *Shut-up* où il étoit amarré, de manière que l'arrière du vaiſſeau touchoit preſque à la forêt, & des deux côtés nous apperçûmes des piles de bois qu'il avoit coupées. Je ne doutai plus que ſon objet ne fût de prendre un chargement

de bois pour la colonie naiſſante des iſles *Falkland*, quoique je ne conçus pas pourquoi il s'étoit ſi fort avancé dans le détroit, s'il n'avoit pas d'autre deſſein. J'appris à mon retour en Angleterre, que ce vaiſſeau étoit l'*Aigle*, commandé par M. de Bougainville, & que ſa navigation dans le détroit avoit eu pour but d'y faire des coupes de bois néceſſaires à la nouvelle colonie des iſles *Falkland*. Depuis le cap *Shut-up* juſqu'au cap *Forward*, nous gouvernâmes au S. O. $\frac{1}{4}$ de Sud : la diſtance eſt de ſept lieues : à huit heures du ſoir le cap *Forward*, nous reſtoit au N. O., un $\frac{1}{2}$ rhumb à l'O., diſtant d'environ un mille, & nous paſsâmes la nuit en panne.

ANN. 1765. Février.

LE détroit a ici près de huit milles de largeur; à la hauteur du cap *Forward* nous eûmes 40 braſſes d'eau à une demi-encablure du rivage. Le 26, vers les quatre heures du matin, nous fîmes de la voile; le vent étoit très-foible, & il fit preſque le tour du compas. A huit heures, le cap *Forward* nous reſtoit au N. E. $\frac{1}{4}$ E., diſtant de quatre milles; & le cap *Holland*, à l'O. N. O., un $\frac{1}{2}$ rhumb à l'O. dans un éloignement de cinq lieues. A dix heures, nous eûmes dans l'O. N. O. des vents frais, & par intervalle des raffales ſubites & d'une telle violence, qu'à chaque

ANN 1765. Fevrier.

fois nous fûmes obligés d'amener toutes nos voiles; nous nous ſoutînmes néanmoins contre le vent, cherchant des yeux un endroit où nous puiſſions jetter l'ancre, & faiſant en même-tems tous nos efforts pour arriver à une baie qui eſt environ à deux lieues & au Sud du cap *Forward*, à cinq heures, j'envoyai un Officier en canot pour ſonder cette baie; l'ayant trouvée très-propre au mouillage, nous y entrâmes, &, vers les ſix heures, nous y laiſsâmes tomber l'ancre ſur 9 braſſes d'eau: le cap *Forward* nous reſtoit à l'E. un $\frac{1}{2}$ rhumb au S., diſtant de quatre milles. Un îlot qui eſt dans le milieu de la baie, & à environ un mille du rivage, à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O., un mille de diſtance & un ruiſſeau d'eau fraîche au N. O. $\frac{1}{4}$ O., dans un éloignement de $\frac{3}{4}$ de mille.

Le jour ſuivant, 27, à ſix heures du matin, nous levâmes l'ancre & pourſuivîmes notre route dans le détroit. Du cap *Holland* au cap *Galant*, diſtance d'environ cinq lieues, la côte court O. $\frac{1}{2}$ rhumb au Sud du compas. Le cap *Galant* eſt très-élevé & taillé à pic; entre ce cap & le cap *Holland* ſe trouve un détroit d'environ trois lieues de large, appelé *Eliſabeth-Réach*; à environ quatre milles au Sud du cap *Galant*, eſt une iſle connue ſous le nom de l'iſle *Charles*, au Nord de laquelle

il eſt néceſſaire de ſe maintenir. Nous fîmes voile en prolongeant la côte ſeptentrionale à la diſtance d'environ douze milles; mais nous la ſerrâmes quelquefois de beaucoup plus près. Un peu à l'Eſt du cap *Galant*, il y a une très-belle baie ſablonneuſe, qu'on nomme baie de *Wood*, où l'on trouve un très-bon ancrage; les montagnes qui bordent le détroit des deux côtés ſont, je penſe, les plus hautes & les plus affreuſes qu'on puiſſe voir, à l'exception peut-être des Cordilières; elles ſont de part & d'autre eſcarpées, hériſſées de pointes, couvertes de neige depuis le ſommet juſqu'à leur baſe.

ANN. 1765. Février.

DEPUIS le cap *Galant*, la côte court O. $\frac{1}{4}$ N. O. pendant près de trois lieues, juſqu'à la pointe du *Paſſage*: cette pointe forme la pointe Eſt de la baie *Eliſabeth*; c'eſt une terre baſſe, d'où part une bature qui s'étend au large. Entre cette pointe & le cap *Galant*, il y a pluſieurs iſles, dont quelques-unes ſont très-petites; mais la plus orientale, qui eſt l'iſle *Charles*, déjà citée, a deux lieues de longueur; la ſuivante eſt l'iſle de *Montmouth*, & la plus occidentale eſt l'iſle *Rupert*; cette dernière gît S. $\frac{1}{4}$ S. E., avec la pointe du *Paſſage*. Ces iſles rendent le canal très-étroit; car entre l'iſle *Rupert* & la pointe du *Paſſage* il n'a pas plus de deux milles de largeur. Il

ANN. 1765. Fevrier.

eſt néceſſaire de gouverner au Nord de toutes ces iſles, ſans s'éloigner du rivage ſeptentrional : nous fîmes voile en côtoyant à la diſtance de deux encablures, & nous n'eûmes point de fond avec une ligne de 40 braſſes ; à ſix heures du ſoir, le vent ayant paſſé à l'Oueſt, nous portâmes ſur la baie *Eliſabeth*, où nous mouillâmes ſur 10 braſſes d'eau d'un très-bon fond, néanmoins le meilleur ancrage eſt par 13 braſſes, car à environ une encablure autour de nous, on n'avoit guère que 3 & 4 braſſes. Dans cette baie ſe décharge un ruiſſeau dont l'eau eſt parfaite. Nous obſervâmes ici que le flot porte très-fortement à l'Eſt ; & conformément à notre calcul, il commence à midi dans les *Syzygies* ; nous trouvâmes la déclinaiſon de l'aimant de deux rhumbs vers l'Eſt.

LE 28, à deux heures après midi, les vents étant entre le N. O. & l'O. grand frais, & ſoufflant par raffales violentes, je fis virer ſur le cable, & au moment où nous nous trouvâmes à pic ſur notre ancre, le vaiſſeau chaſſa ; il fut immédiatement porté ſur une baſſe, à deux encablures du rivage : à l'inſtant nous laiſsâmes tomber notre ancre d'affourche par 4 braſſes d'eau, n'en ayant que 3 à l'arriere : l'ancre de toue fut portée avec toute la célérité poſſible, & virant deſſus, nous parvînmes à

nous éloigner du rivage ; alors nous levâmes notre ſeconde ancre & celle d'affourche, filâmes le greſſin, & avec le foc & la voile d'étai, nous gagnâmes le mouillage, laiſsâmes tomber notre ſeconde ancre par 10 braſſes d'eau, exactement dans la même poſition dont nous avions chaſſé. ANN. 1765. Février.

LE lendemain, 1 Mars, le tems parut plus modéré, & le vent ayant paſſé vers le Nord, nous levâmes l'ancre à cinq heures du matin, & à ſept nous étions à la hauteur de la baie *Muſele*, qui eſt ſur la côte méridionale à l'Oueſt de la baie *Eliſabeth*, diſtante d'une lieue ; à huit heures, nous nous trouvâmes par le travers de la rivière *Batchelor*, ſituée ſur le rivage du Nord, à deux lieues, & au N. O. $\frac{1}{4}$ N. de la baie *Eliſabeth* : à neuf heures, nous parvînmes à la hauteur du canal *Saint-Jérôme*, dont l'embouchure eſt à une lieue environ de la riviere *Batchelor* ; arrivés en travers de l'embouchure de ce canal, il nous reſtoit au N. O., nous gouvernâmes alors à l'O. S. O. du compas pour amener le cap *Quad*, éloigné de trois lieues de la pointe la plus méridionale du canal *Saint-Jérôme*. Entre la baie *Eliſabeth* & le cap *Quad*, on voit un enfoncement d'environ quatre milles de largeur, appelé *Crooked-Reach* ; à l'Oueſt du canal *Saint-Jérôme*, nous apperçûmes trois ou quatre feux ſur le rivage ſeptentrional, & 1 Mars.

ANN. 1765. Mars.

quelques inſtans après nous vîmes deux ou trois pirogues qui ramenoient vers nous.

A midi, le cap *Quad* nous reſtoit O. S. O., ½ rhumb O., diſtant de quatre ou cinq milles; le vent calma inſenſiblement, & le flot nous porta à l'Eſt. En cet endroit les pirogues joignirent notre vaiſſeau, tournèrent autour pendant quelque tems; mais il n'y eut qu'une ſeule de ces pirogues dont les Sauvages eurent la réſolution de monter à bord. Le pirogues étoient d'écorce d'arbre, d'une conſtruction très-mal entendue. Les Américains étoient au nombre de ſept, quatre hommes, deux femmes & un enfant. Je n'avois pas encore vu de créatures ſi miſérables; ils étoient nuds, à l'exception d'une peau très-puante de loup de mer, jettée ſur leurs épaules; ils étoient armés d'arcs & de flèches, qu'ils me préſenterent & d'autres bagatelles; les flèches, longues de deux pieds, étoient faites de roſeaux, & armées d'une pierre verdâtre; les arcs dont la corde étoit de boyau, avoient trois pieds de longueur.

Le ſoir, nous vînmes mouiller dans le voiſinage de la riviere *Batchelor*, ſur 14 braſſes; l'entrée de la rivière nous reſtoit au N. ¼ N. Eſt, à un mille, & la pointe la plus ſeptentrionale du canal *Saint-Jérôme*, O. N. O., diſ-

tante de trois milles. On trouve à près de ¾ de mille à l'Eſt de la rivière une bature, où il n'y a pas plus de ſix pieds d'eau à mer baſſe; cette bature eſt à un demi-mille du rivage, & on peut la reconnoître aux goëmons dont elle eſt couverte. Le flot commence ici à une heure dans la nouvelle & pleine lune. ANN 1765. Mars.

TANDIS que nous étions à l'ancre, nous eûmes la viſite de pluſieurs Américains; je leur fis à tous des préſens de grains de raſſade, des rubans & d'autres choſes de peu de valeur, mais dont ils parurent enchantés. Je leur rendis cette viſite à terre, où je vins deſcendre, n'ayant avec mois que quelques-uns de mes Officiers, pour ne pas les alarmer par le nombre : ils nous reçurent avec toutes les expreſſions de l'amitié, & s'empreſsèrent de nous apporter quelques fruits qu'ils avoient cueillis dans la vue de nous les offrir; ces fruits avec quelques moules, nous parurent faire pour le moins la plus grande partie de leur ſubſiſtance.

LE 2, à cinq heures du matin, nous appareillâmes & fîmes route avec le ſecours de la marée montante; mais à dix heures, ſurpris par le calme, & le courant nous portant à l'Eſt, nous mouillâmes une ancre à jet, par 10 braſſes d'eau, ſur un banc qui eſt à un demi-mille du rivage ſeptem-

ANN. 1765. Mars.

trional : après avoir filé environ les deux tiers d'un cable, nous eûmes 45 braſſes d'eau le long du bord, & le fond augmenta encore à très-peu de diſtance : la pointe méridionale du canal *Saint-Jérôme* nous reſtoit au N. N. E., diſtante de deux milles; & le cap *Quad* à l'O. S. O., à environ huit milles de diſtance. De la pointe méridionale du canal *Saint-Jérôme* au cap *Quad*, j'eſtime trois lieues de diſtance dans la direction du S. O. $\frac{1}{4}$ O.; dans cet endroit du canal les marées ſont extrêmement fortes, mais irrégulières. Nous obſervâmes qu'elles portoient à l'Eſt depuis neuf heures du matin juſqu'à cinq du lendemain, & enſuite vers l'Oueſt depuis cinq juſqu'à neuf heures : à minuit les vents ayant paſſé à O. N. O., commencèrent à fraîchir, & à deux heures du matin, le vaiſſeau chaſſa; nous nous hâtâmes de lever l'ancre, dont les deux pattes ſe trouvèrent rompues; nous n'eûmes point de fond juſqu'à trois heures, que nous dérivâmes ſur 16 braſſes à l'entrée du canal *Saint-Jérôme*. Le vent s'étant encore renforcé, nous laiſsâmes tomber notre ſeconde ancre & filâmes la moitié d'un cable; le vaiſſeau prit une ſituation ſi critique, que nous nous trouvâmes ſur 5 braſſes d'eau & environnés de briſans; nous laiſsâmes tomber à pic l'ancre d'affourche. A cinq heures,

voyant la marée courir à l'O., & le vent devenir plus maniable, nous relevâmes nos deux ancres, & nous gouvernâmes au plus près du vent : à dix heures, nous trouvâmes que la marée reverſoit dans l'Eſt, en conſéquence nous envoyâmes un canot pour chercher un mouillage qu'il trouva dans une baie ſur le rivage ſeptentrional à l'Eſt du cap *Quad*, dont elle eſt éloignée d'environ quatre milles, ayant dans ſon voiſinage quelques îlots, nous fîmes tous nos efforts pour gagner cette baie; mais nous ne pûmes jamais vaincre la marée qui en ſortoit avec impétuoſité; & à midi nous gouvernâmes ſur la rade d'*Yorck*, ſituée à l'embouchure de la riviere *Batchelor*, où nous mîmes à l'ancre une heure après.

ANN. 1765. Février.

LE lendemain, 14, à ſix heures du matin, nous appareillâmes & ſortîmes de la baie avec le flot, dont la direction étoit la même que le jour précédent; mais n'ayant pu gagner un lieu propre au mouillage, nous vînmes à midi reprendre la poſition de la veille; je ſaiſis cette occaſion de reconnoître la rivière *Batchelor*. Je m'embarquai dans une îole, & je remontai cette rivière l'eſpace de quatre milles; dans quelques endroits, je la trouvai large & profonde, & l'eau en eſt bonne; mais, près de ſon embouchure, l'eau y eſt ſi

baſſe avant le flot, qu'il ſeroit difficile au plus petit canot d'y paſſer ſans toucher.

ANN. 1765. Février.

Le jour ſuivant, 5, à ſix heures du matin, nous remîmes à la voile : à huit heures il fit ſi calme, que nous fûmes obligés de nous faire remorquer par nos bâtimens à rames ; cependant la marée commença ſur les onze heures, elle portoit ſi fortement à l'Oueſt que nous ne pûmes jamais gagner la baie que le canot avoit reconnue le jour précédent ſur le rivage ſeptentrional : c'eſt un excellent mouillage, où ſix vaiſſeaux peuvent y être commodément à l'ancre. Nous fûmes donc obligés de mouiller ſur un banc notre ancre de toue par 45 braſſes, le cap *Quad* nous reſtant à O. S. O, à la diſtance de cinq ou ſix milles ; la pointe méridionale de l'iſle, qui eſt à l'Eſt du cap, dans la même direction, & une roche remarquable ſur la côte ſeptentrionale, au N. $\frac{1}{2}$ rhumb à l'O., diſtante d'un demi-mille : on a en cet endroit juſqu'à 75 braſſes d'eau, tout près du même rivage. Dès que nous fûmes à l'ancre, j'envoyai un Officier à la recherche d'une baie dans la partie de l'Oueſt ; mais ce fut ſans ſuccès.

Nous fûmes en calme le reſte du jour & toute la nuit. La marée porta vers l'Eſt, depuis l'inſtant de notre mouillage juſqu'au lendemain, ſix heures du matin, que nous levâmes

l'ancre ; & tâchâmes de gagner à l'Oueſt en nous faiſant remorquer par nos bâtimens à rames ; à huit heures une forte briſe ſe fit O. S. O, & enſuite O. ; à midi le cap *Quad* nous reſtoit à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E., à la diſtance d'environ cinq milles : dans cette ſituation, j'envoyai une ſeconde fois nos bateaux à la recherche d'un mouillage ; bientôt nous les ſuivîmes pour venir jetter l'ancre dans une petite baie ſur le rivage méridional, en face du cap *Quad ;* nous y mouillâmes ſur 25 braſſes d'eau, d'un tres-bon fond. Une petite iſle pierreuſe nous reſtoit à O $\frac{1}{4}$ N. O, à la diſtance d'environ deux encablures ; ſa pointe la plus orientale à l'E. 5^{d} 30′ S., & le cap *Quad* au N. O. $\frac{1}{4}$ N., éloigné d'environ trois milles. Dans cette baie, nous trouvâmes une grande abondance de coquillages de différentes eſpèces. La *Tamar*, qui n'avoit pu nous ſuivre de près, n'entra qu'à deux heures dans la baie, où elle mouilla ſur le rivage ſeptentrional, à environ ſix milles & à l'Eſt du cap *Quad*. Durant toute cette nuit nous eûmes le calme le plus abſolu ; mais le matin 7, la fraîcheur vint de la partie de l'Oueſt, nous levâmes l'ancre vers les huit heures, & nous fîmes route à l'aide de la marée. A midi, le cap *Quad* nous reſtoit E. $\frac{1}{4}$ S. E., entre deux & trois lieues de diſtance, & le cap *Monday*,

ANN. 1765. Février.

ANN. 1765. Février.

qui eſt ſur la côte du S., étoit O. ¼ N. O.; diſtant de dix à onze lieues. Cette partie du détroit s'étend dans l'O. N. O., un ¼ rhumb O. du compas, & la largeur eſt d'environ quatre milles. Des deux côtés le canal eſt bordé de montagnes qui ne ſont que des rochers nuds, eſcarpés, dont les cimes couvertes d'une neige éternelle, s'élèvent au-deſſus des nuages, & paroiſſent n'être qu'un amas de ruines: on ne peut rien imaginer de plus affreux.

LES marées ſont ici très-fortes. L'ebe reverſe à l'Oueſt, mais avec une irrégularité dont il ſeroit difficile de rendre compte. Vers une heure après midi, la *Tamar* jetta l'ancre dans la baie ſur le rivage méridional, oppoſé au cap *Quad*, que nous venions de quitter, & nous continuâmes à gouverner au vent juſqu'à ſept heures du ſoir que nous vînmes mouiller dans une petite baie où le fond eſt très-bon, & qui eſt à l'Oueſt & à cinq lieues environ du cap *Quad*. Cette baie eſt reconnoiſſable par deux gros rochers qui s'élèvent au-deſſus de l'eau, & une pointe de terre baſſe qui fait la partie orientale de la baie. L'ancrage eſt entre les deux rochers, le plus E. reſtant N. O. ½ rhumb E., à la diſtance de deux encablures, & le plus O. qui eſt près de la pointe, à O. N. O. ½ rhumb O., & dans le même éloignement à-peu-près. A mer baſſe

on découvre encore un petit rocher parmi des goëmons, dans l'E. $\frac{1}{2}$ rhumb N., à la distance d'environ deux longueurs de cable. Cette baie ne peut guere recevoir qu'un ſeul vaiſſeau, & s'il y en a plus d'un, on peut mouiller en dehors un peu plus loin où l'on trouve plus de fond. Le calme régna dans la nuit, & le tems devint très-brumeux; mais il s'éclaircit ſur les dix heures du matin du 8, & j'allai à terre. Je trouvai beaucoup de coquillages & pas une ſeule trace d'habitans. Dans l'après-midi, tandis que les gens de l'équipage s'occupoient à faire de l'eau, j'allai viſiter un lagon ſitué autour du rocher le plus occidental; à l'entrée je vis une ſuperbe caſcade, & du côté de l'Eſt pluſieurs petites anſes, où des vaiſſeaux du premier rang peuvent être à l'ancre dans une ſécurité parfaite. Nous ne vîmes rien d'ailleurs qui mérite d'être remarqué; &, après avoir rempli notre canot de tres-groſſes moules, nous retournâmes à bord.

ANN. 1765. Février.

LE lendemain 9, à ſept heures, nous appareillâmes & ſortîmes de la baie en nous faiſant remorquer par un bateau. Nous apperçûmes la *Tamar*, fort loin à notre arrière, qui gouvernoit ſur nous. A midi nous eûmes une legere briſe d'E. N. E.; mais à cinq heures, le vent paſſa à l'O. N. O. grand frais. A ſix

ANN. 1765. Février.

heures nous avions amené le cap *Monday*; & à ſix heures du matin, le lendemain 10, le cap *Upright* nous reſtoit E. $\frac{1}{4}$ S. E., à la diſtance de trois lieues. Du cap *Monday* au cap *Upright*, l'un & l'autre ſur le rivage méridional & dans une diſtance d'environ cinq lieues, la route eſt à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. du compas; des deux côtés le rivage ne préſente qu'une chaîne de rochers hachée. Sur les ſept heures, nous eſſuyâmes un grain très-peſant, le ciel étoit chargé d'épais nuages, une chaîne de briſans ſe montra tout d'un coup de l'avant à nous. Nous en étions ſi près que, pour les éviter, nous n'eûmes que le tems de revirer de bord, vent devant; & ſi le vaiſſeau eût manqué de virer, nous périſſions ſans qu'aucun de nous pût ſe ſauver du naufrage. Ces dangereux écueils ſont à une grande diſtance de la côte méridionale, environ à trois lieues & au Nord du cap *Upright*. A neuf heures, dans une éclaircie, nous apperçûmes l'entrée de *la longue rue*; & nous portâmes le cap deſſus, ſerrant de très-près le rivage méridional, dans l'eſpérance d'y trouver un mouillage. A dix heures, une brume épaiſſe & des grains violens accompagnés d'une très-forte pluie, nous firent dériver juſqu'au cap *Monday*, ſans pouvoir trouver un mouillage que nous continuâmes de chercher en gouvernant

nant toujours le long du rivage méridional ; & bientôt la *Tamar*, qui toute la nuit avoit été à ſept lieues ſous le vent à nous, arriva dans nos eaux. A onze heures du ſoir, nous mouillâmes dans une baie profonde, à trois lieues environ à l'Eſt du cap *Monday*. Nous laiſsâmes tomber l'ancre ſur 25 braſſes, près d'une iſle dans le fond de la baie ; mais nous chaſsâmes avant que le vaiſſeau eût fait tête à ſon ancre, qui prit enſuite fond ſur 50 braſſes. Les pointes qui forment l'entrée de la baie nous reſtoient N. O. & N. E. $\frac{1}{4}$ E. ; & l'iſle à l'O. $\frac{1}{2}$ rhumb S. Nous filâmes tout un cable, & l'ancre étoit près d'une encablure du rivage le plus voiſin.

ANN. 1765. Mars.

DANS la nuit nous eûmes les vents d'Oueſt très-frais, accompagnés de grains violens & de pluies abondantes. Le 11, au matin, les vents furent plus modérés, mais le ciel reſta couvert & la pluie continua. La mer élevoit autour de nous de groſſes lames, & briſoit avec furie ſur des rochers voiſins : cette circonſtance m'obligea à lever l'ancre, & nous nous touâmes juſqu'à un banc, ſur lequel la *Tamar* étoit à l'ancre. Nous mouillâmes de nouveau par 14 braſſes, & nous affourchâmes avec une ancre à jet, mouillée dans l'Eſt ſur 45 braſſes.

DANS le fond de la baie eſt un baſſin, à

Ann. 1766. Mars.

l'entrée duquel on n'a que trois braſſes & demie, à mer baſſe, mais en-dedans on en trouve dix. Ce baſſin contiendroit ſept vaiſſeaux, qui y ſeroient à l'abri de tous les vents.

Nous y prolongeâmes notre ſéjour juſqu'au vendredi 15, &, pendant tout ce tems, nous eûmes un vent en tourmente; ce fut une continuelle tempête, des brumes impénétrables & une pluie conſtante.

Le 12, j'envoyai un canot armé ſous les ordres d'un Officier, pour reconnoître les différens mouillages qui ſe trouvent ſur la côte du Sud. Le canot revint le 14 avec la nouvelle, que de l'endroit où nous étions mouillés juſqu'au cap *Upright*, il y avoit cinq baies où l'on pouvoit jetter l'ancre avec ſûreté. L'Officier m'informa que, dans le voiſinage du cap *Upright*, il avoit rencontré quelques Américains, qui lui avoient donné un chien, & qu'une des femmes lui avoit offert un enfant qu'elle tenoit ſur ſon ſein: il n'eſt pas néceſſaire de dire que cette ſingulière offre ne fut pas acceptée; mais elle prouve du moins ou une dépravation qui a éteint dans le cœur de ces ſauvages les ſentimens les plus naturels, ou une extrême pauvreté, qui fait violence à la nature.

Durant cet intervalle de mauvais tems, la

neige couvrit toutes les montagnes, dont nous avions vu le roc nud à notre arrivée; & l'hiver prit tout d'un coup poſſeſſion de ces ſauvages & triſtes contrées. Les pauvres matelots ſe voyoient expoſés aux rigueurs du froid, ſans vêtement, & preſque continuellement percés de pluies. Je fis diſtribuer aux équipages, ſans en excepter les Officiers, deux balles d'un gros drap de laine; ce qui leur fut dans cette occaſion d'une grande reſſource. ANN. 1765. Mars.

Le 15, à huit heures du matin, je ſignalai l'appareillage & nous mîmes à la voile. A trois heures après-midi, nous nous trouvâmes encore une fois à la hauteur du cap *Monday*, & à cinq, nous vînmes jetter l'ancre dans une baie ſur le bord oriental de ce cap: ſa pointe nous reſtoit au N. O., diſtante d'un demi-mille; & nous avions au N. $\frac{1}{4}$ N. O. les pointes qui forment l'entrée de la baie à l'Eſt; nous n'étions guere qu'à une demi-encablure du rivage le plus voiſin, qui étoit une iſle baſſe entre le vaiſſeau & le cap.

A ſix heures du matin, du 16, nous appareillâmes, & nous nous apperçûmes qu'une patte de notre ancre d'affourche s'étoit rompue. Les vents étoient à l'O. N. O., & la pluie ne diſcontinuoit pas. A huit heures, un fort courant nous entraînoit vers l'Eſt, & à midi, le cap *Monday* nous reſtoit à l'O. N.

Ann. 1761. Mars.

O. à deux milles de diſtance. La *Tamar*, qui étoit ſous le vent, regagna la baie & s'y remit à l'ancre. Pour nous, nous perſiſtions inutilement à nous ſoutenir, toutes les bordées nous étoient défavorables. A deux heures, nous laiſsâmes retomber l'ancre, par 18 braſſes, ſur le rivage du Sud, à l'E. du cap *Monday*, & à cinq milles environ de diſtance. Cependant à trois heures, nous reuſſîmes à la voile, parce que nos canots, qui avoient ſondé tout autour du vaiſſeau, n'avoient trouvé qu'un fond de roche. La pluie étoit toujours auſſi forte, & nous continuâmes à lutter contre les vents de N. O. le reſte du jour & toute la nuit; tout le monde étant ſur le pont. Il n'y avoit perſonne de nous qui ne fût percé juſqu'aux os; car, outre la pluie, les lames venoient encore nous inonder.

Le jour, 17, vint, à notre grande mortification, nous convaincre que tous nos efforts n'avoient pu nous empêcher de rétrograder; à chaque bordée nous avions perdu, à cauſe d'un courant dont la violence nous entraînoit continuellement vers l'Eſt. A huit heures, nous prîmes le parti *d'arriver*; & nous gouvernâmes ſur la baie d'où nous étions ſortis le 15, où à neuf heures nous revînmes à l'ancre.

Les vents reſtoient à l'O. & au O. N. O.,

ſans que la marée portât un ſeul inſtant à l'Oueſt pendant le 18 & le 19. Le tems fut très-mauvais, le vent en tourmente, de fréquentes raffales & des grains violens accompagnés de pluie. Cependant j'avois fait partir un canot armé aux ordres d'un Officier, pour tâcher de découvrir une baie ſur la côte ſeptentrionale; mais il revint ſans y avoir trouvé de mouillage. Le 20, nous eſſuyâmes un coup de vent terrible : notre vaiſſeau chaſſa; ſon ancre, dégagée du banc, tomba ſur quarante braſſes; nous nous hâtâmes de la relever, au moyen d'une ancre à jet, nous ramenâmes notre vaiſſeau ſur le banc. ANN. 1765. MAI.

LE jour ſuivant, 21, à huit heures, le vent variant de l'O. N. O. au S. O., nous appareillâmes & ſortîmes encore une fois de la baie. Le courant portoit toujours à l'Eſt avec la même force; cependant à midi nous trouvâmes que nous avions fait un mille & demi dans une direction oppoſée. Les vents commencèrent alors à varier du S. O. au N. O., & à cinq heures le vaiſſeau avoit gagné au vent environ quatre milles; mais il ne ſe préſentoit aucun mouillage que nous puſſions atteindre, & le vent ayant calmé, nous fûmes entraînés à l'Oueſt avec toute la rapidité du courant. Néanmoins, ſur les ſix heures, nous réuſſîmes à mouiller par 40 braſ-

Mars

tes d'eau, ſur un très-bon fond, dans une baie ſituée à l'Oueſt, & à deux milles environ de celle dont nous avions fait voile le matin. Nous paſsâmes une nuit fort déſagréable. La mer étoit ſi houleuſe, & nous nous trouvions tellement moleſtés, que quoique le vent fût toujours O. S. O., nous levâmes l'ancre le jour ſuivant, 22, à huit heures du matin, & reprîmes notre route. Une pluie continuelle ſe joignoit au courant & au vent contraires pour aggraver nos fatigues. Tant de ſujets de découragement ne ralentirent point l'ardeur de nos matelots qui étoient tous trempés. La gaieté ne les abandonna pas un inſtant, & ce qu'on n'auroit oſé eſpérer, ils jouiſſoient tous de la meilleure ſanté.

DANS ce même jour, nous eûmes la ſatisfaction de voir le courant porter enfin à l'Oueſt, & nous nous hâtâmes d'en profiter. A ſix heures du ſoir, nous mouillâmes dans la baie qui eſt ſur la rive orientale du cap *Monday*, où la *Tamar* étoit à l'ancre ſur 18 braſſes, la pointe du cap nous reſtant à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O., diſtante d'un mille. Dans cette baie l'ancrage eſt très-ſûr, le fond en eſt excellent, & deux ou trois vaiſſeaux de ligne, peuvent trouver place pour s'y amarrer.

CHAPITRE VII.

Navigation depuis le cap Monday, *juſqu'à la ſortie du détroit de* Magellan. *Obſervations générales ſur la Navigation de ce détroit.*

NOUS appareillâmes, le 23, à huit heures du matin, & nous fîmes voile pour nous ouvrir la mer du Sud, d'où nous venoient déjà des lames auſſi groſſes que j'en euſſe jamais vues. A quatre heures après midi, nous mouillâmes dans une baie très-ſûre, au fond de laquelle ſe trouve un profond canal qui peut ſervir à la faire reconnoître. Elle eſt à l'Eſt du cap *Upright*, & à près d'une lieue de diſtance, nous y laiſſâmes tomber l'ancre ſur 14 braſſes: les deux pointes de l'entrée nous reſtoient, l'une au N. O., l'autre au N. E. ¼ E.; le cap *Upright* a l'O. N. O., environ à une encablure a l'Eſt, d'une iſle baſſe qui forme la baie. ANN. 1765. Mars.

LE 24, à trois heures du matin, j'envoyai un bateau armé, ſous les ordres d'un Officier, pour trouver un mouillage à l'Oueſt; mais il revint à quatre heures de l'après-midi, ſans avoir jamais pu doubler le cap *Upright*.

ANN. 1765. Mars.

LE jour ſuivant, 25, je fis encore partir les canots pour faire des recherches à l'Oueſt; ils furent de retour ſur les quatre heures avec la nouvelle qu'ayant fait près de quatre lieues, ils avoient trouvé deux baies où il étoit poſſible de ſe mettre à l'ancre, mais que ni l'une ni l'autre n'offroient un excellent mouillage. Néanmoins nous continuâmes notre route le jour ſuivant, 26, à huit heures du matin, & à trois heures le cap *Upright* nous reſtoit au N. E. à la diſtance de quatre ou cinq milles. Ce cap, qui eſt très-élevé & taillé à pic, gît, par le compas, N. N. O., avec le cap *Upright*, dont il eſt éloigné de trois lieues. Le côté du Sud préſente ici un coup-d'œil effrayant; il eſt bordé, à une diſtance conſidérable, de rochers à fleur d'eau, ſur leſquels la mer briſe avec un bruit horrible. Vers les quatre heures, le tems commença à s'embrumer, & en moins d'une demi-heure nous vîmes la côte du Sud, à un mille environ de diſtance, mais ſans découvrir un ſeul endroit où il nous fût poſſible de jetter l'ancre; nous revirâmes donc au large & gouvernâmes ſur la côte du Nord. A ſix heures & demie, je fis ſignal à la *Tamar* de porter ſur nous, & au moment où elle nous atteignit je lui donnai ordre de marcher de l'avant, d'allumer des feux, & de tirer un coup de canon à chaque fois qu'elle vireroit de bord. A ſept heures,

dans une éclaircie, nous eûmes la vue de la côte du Nord à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O.; & à l'inſtant nous reprîmes la bordée du large. A huit heures, le vent paſſa du N. N. O. à l'O. N. O., & ſouffla avec violence. Notre ſituation devenoit réellement alarmante; la tempête alloit toujours en croiſſant; le ciel étoit couvert des plus ſombres nuages. La pluie ſembloit annoncer un nouveau déluge, & nous allions nous trouver dans une nuit ténébreuſe, au milieu d'un canal étroit environnés d'écueils & de briſans. Nous voulûmes ferler la voile du perroquet de fougue; mais, avant que cette manœuvre pût s'exécuter, la voile fut emportée ſur ſes cargues: alors nous mîmes à la cape ſous la grande voile & la miſaine riſées, & gouvernâmes au S. O. Mais la mer étoit prodigieuſement groſſe; ſes lames briſoient ſur notre vaiſſeau ſi fréquemment, que notre pont étoit continuellement ſous les eaux. A neuf heures, dans une éclaircie, nous vîmes le haut cap ſur la côte du Nord, dont nous avons déja fait mention, qui nous reſtoit à l'Eſt, à près d'un mille de diſtance; mais nous avions entièrement perdu de vue la *Tamar*. A trois heures & demie du matin, nous nous trouvâmes tout près d'une terre très-élevée ſur le rivage du Sud; nous revirâmes au large, portant le cap au Nord. La

ANN. 1765. Mars.

ANN. 1765. Mars.

tempête, loin de diminuer, ſembloit faire de nouveaux progrès, la pluie tomboit en torrens, & le ciel ſembloit ſe confondre avec la mer. A chaque inſtant nous attendions à être briſés contre des écueils. Le jour, 27, ſi ardemment deſiré, commença enfin à poindre, mais le ciel étoit ſi chargé, & la brume ſi épaiſſe, qu'il nous fut impoſſible de découvrir la terre, dont nous ſavions n'être pas fort éloignés. A ſix heures nous vîmes le rivage méridional, à la diſtance d'environ deux milles, & bientôt apres nous apperçûmes, avec une joie infinie, la *Tamar*. Dans ce moment le cap *Monday* nous reſtoit au S. E., diſtant d'environ quatre milles, & la violence du vent ne diminuant point, nous portâmes ſur ce cap; & ſur les quatre heures les deux vaiſſeaux vinrent à l'ancre dans la baie qui eſt à l'Eſt. La houle y étoit prodigieuſe; mais nous nous croyons encore trop heureux d'avoir pu gagner un mouillage. Nous étions déja parvenus deux fois à quatre lieues de la baie *Tueſday* (Mardi), & deux fois nous en avions été jettés à dix & douze lieues, par des tempêtes telles que je n'en avois jamais éprouvées.

JE dois faire obſerver que quand la ſaiſon eſt trop avancée, le paſſage du detroit devient une entrepriſe non moins difficile qu'haſardeuſe.

La violence des vents & des tempêtes, la rapidité des courans & l'impétuosité des lames, les plus fortes pluies & des brumes si épaisses, qu'on ne voit pas les objets à deux longueurs de navire, rendent cette navigation impraticable. ANN. 1765. Mars.

DANS ce même jour, le cable de notre seconde ancre s'étant trouvé considérablement endommagé, nous le coupâmes à l'épissure, & nous en étalinguâmes un autre que nous fourrâmes avec du vieux cordage, à 8 brasses depuis l'étalingure.

LE lendemain, 28, dans l'après-midi, le cable de la seconde ancre que la *Tamar* avoit mouillée, fut coupé sur le fond, le vaisseau chassa en côte, & fut porté à une très-petite distance de quelques rochers qui bordent le rivage oriental de la baie, contre lesquels il se seroit infailliblement brisé en touchant.

LE 29, à sept heures du matin, nous levâmes notre ancre d'affourche, dont le cable s'étoit fort endommagé sur le mauvais fond où nous étions mouillés. Nous fûmes obligés d'en couper près de 26 brasses, & de le retalinguer. Environ une heure après, la *Tamar*, qui étoit dans le voisinage des roches, & qui avoit fait d'inutiles efforts pour lever son ancre, fit signal d'incommodité. Je rentrai donc dans la baie, où m'étant remis à l'ancre,

ANN. 1765. Mars.

j'envoyai le bout d'une hauſſière à bord de la *Tamar*, pour l'écarter de roches, tandis qu'elle relevoit ſon ancre. Nous parvînmes, à l'aide de cette manœuvre, à l'élever au vent; & à midi, s'étant trouvée dans un poſte plus avantageux, elle y reſta mouillée.

NOUS paſsâmes la nuit dans cette ſituation, & le jour ſuivant, 30, nous eûmes le matin un vent de O. N. O., plus violent encore que tous ceux qui avoient précédé. La mer groſſit d'une manière effrayante; les lames qui venoient nous aſſaillir de tous les côtés, s'élevoient plus haut que nos mâts. Comme nous avions un mauvais fond, nous étions dans une crainte continuelle de voir couper nos cables. Si cela fût arrivé, notre vaiſſeau auroit été mis en pièces ſur des rochers qui étoient ſous le vent à nous, & ſur leſquels la mer briſoit avec une fureur inconcevable, & un bruit ſemblable à celui du tonnerre. Nous amenâmes la grande vergue & celle de miſaine, mouillâmes l'ancre d'affourche, filâmes un cable & demi ſur notre ſeconde ancre, & après avoir paré le maître cable, nous demeurâmes ainſi affourchés le reſte du jour, juſqu'à minuit, tandis que la mer ne ceſſoit de briſer autour de nous, & d'élever des lames juſqu'au haut de nos grands haubans. Vers une heure du 31, la

tempête parut un peu s'adoucir ; mais la pluie tomboit toujours avec une égale force, & le tems reſta embruné & orageux juſqu'à minuit, que le vent ayant paſſé au S. O. l'orage ſe calma un peu & le ciel commença à s'éclaircir. ANN. 1765. Mars.

LE jour ſuivant, premier d'Avril, nous eûmes un profond calme, qui ne fut interrompu que par quelques foibles briſes. Mais le tems s'embruma de nouveau ; la pluie ne diſcontinuoit pas, & nous obſervâmes un courant qui portoit fortement vers l'Eſt. A quatre heures nous hiſsâmes nos baſſes vergues, remîmes en place le maître cable, relevâmes notre ancre d'affourche, & à huit heures, la ſeconde ancre, dont nous trouvâmes le cable endommagé en pluſieurs endroits, ce qui étoit d'autant plus fâcheux que c'étoit un très-beau cable tout neuf, & qu'on mouilloit pour la première fois. A onze heures, nous étions à pic ſur l'ancre de toue. Mais l'inſtant d'après le vent calma, le ciel redevint brumeux & la pluie recommença. Alors nous filâmes le greſlin, prîmes une hanſière de la *Tamar*, nous nous touâmes juſques ſur le banc que nous avions quitté & nous laiſsâmes tomber l'ancre d'affourche ſur 22 braſſes d'eau. 1 Avril.

A ſix heures du ſoir, les vents furent O.

ANN. 1765. Avril.

N. O., grand frais, accompagnés de violentes raffales & d'une pluie continuelle; nous gardâmes notre poſte juſqu'au 3, que j'envoyai un canot de la *Tamar*, avec un Officier de chaque vaiſſeau, pour découvrir dans l'Oueſt un mouillage ſur la côte méridionale; & j'en fis partir en même-tems un du *Dauphin* pour tâcher d'en reconnoître quelqu'autre ſur la côte du Nord.

Le lendemain, 4, dans la matinée, le canot du *Dauphin* fut de retour à bord. Il avoit côtoyé à l'Oueſt le rivage du Nord l'eſpace de cinq lieues, & reconnu deux places propres au mouillage. L'Officier me dit, dans ſon rapport, qu'il avoit rencontré des Américains dont les pirogues étoient d'une conſtruction bien différente de celles que nous avions déja vues dans le détroit. Elles étoient faites de planches couſues enſemble, au lieu que les autres n'étoient que des écorces d'arbres nouées aux deux bouts & traverſées dans le milieu par un morceau de bois court, pour les tenir ouvertes, à-peu-près comme les bateaux que les enfans font avec des coſſes de pois. Les Américains lui parurent plus ſtupides encore qu'aucun de ceux que nous avions vus. Ils étoient nuds, n'ayant malgré la rigueur du froid qu'une peau de loup de mer, jettée ſimplement ſur leurs épaules;

mais il n'y a guère que les cochons qui euſſent voulu goûter de leurs mets : c'étoit un gros morceau de baleine, déjà en putréfaction, & dont l'odeur infectoit l'air au loin. L'un d'eux découpoit avec les dents cette charogne, & en préſentoit les morceaux à ſes compagnons qui les mangeoient avec la voracité des bêtes féroces. Cependant ils ne conſidéroient pas avec indifférence ce que nos gens poſſédoient; car un matelot s'étant endormi, il lui coupèrent le derriere de ſon habit avec une pierre tranchante qui leur ſert de couteau. ANN. 1765, Avril.

VERS les huit heures nous mîmes à la voile, & nous ne trouvâmes que peu ou point de courant. A midi, le cap *Upright* nous reſtoit à O. S. O., diſtant de trois lieues. A ſix heures du ſoir, nous mouillâmes dans la baie, ſur le rivage méridional; cette baie eſt à l'Eſt, à la diſtance d'environ une lieue du cap, & l'on y trouve 15 braſſes d'eau.

TANDIS que nous y étions à l'ancre, & que nous nous occupions à faire du bois & de l'eau, ſept ou huit Américains parurent en pirogue ſur la pointe occidentale de la baie; ils deſcendirent à terre du côté oppoſé à notre vaiſſeau & firent du feu. Nous les invitâmes a venir à bord, par tous les ſignes que nous jugions propres à les attirer, mais ce fut inutilement. Je m'embarquai dans mon

ANN. 1765. Avril.

ïole, & je me rendis auprès d'eux. Je m'introduiſis en leur faiſant des préſens de peu de valeur, & dont ils parurent fort ſatisfaits. Nous ne tardâmes pas à être bons amis; j'envoyai l'ïole chercher du pain, & je reſtai ſeul avec eux ſur le rivage. Dès que mes gens furent de retour avec le biſcuit, je le partageai entre ces Américains; & je remarquai avec autant de ſurpriſe que de plaiſir que s'il arrivoit qu'un morceau tombât à terre, aucun d'eux ne ſe préſentoit pour le ramaſſer, que je ne l'euſſe permis. Nos gens ſe mirent à couper des herbes pour quelques moutons que nous avions encore à bord. Les Américains s'en étant apperçus, coururent auſſi-tôt en arracher, & les porter au bateau qui en fut bientôt rempli. J'étois touché de cette attention : mais je m'apperçus que le plaiſir que j'exprimois en cette occaſion leur en faiſoit beaucoup à eux-mêmes. Ils prirent bonne opinion de nous, & lorſque je retournai à bord, ils m'accompagnèrent dans leur pirogue. Cependant, arrivés au vaiſſeau, ils s'arrêtèrent & conſidérerent ce bâtiment avec une ſurpriſe mêlée de terreur. Je les invitai à monter à bord, mais ce ne fut pas ſans peine que je déterminai quatre ou cinq d'entr'eux à s'y expoſer. Je leur fis pluſieurs petits préſens, & bientôt ils furent entièrement raſſurés.

turés. Voulant leur faire fête, un de mes bas-Officiers joua du violon, & quelques matelots dansèrent. Ils furent enchantés de ce petit ſpectacle. Impatiens d'en marquer leur reconnoiſſance, l'un d'eux ſe hâta de deſcendre dans la pirogue, il en rapporta un petit ſac de peau de loup de mer, où étoit une graiſſe rouge dont il frotta le viſage du joueur de violon; il auroit bien ſouhaité me faire le même honneur auquel je me refuſai; mais il fit tous les efforts pour vaincre ma modeſtie; & j'eus toutes les peines du monde à me défendre de recevoir la marque d'eſtime qu'il vouloit me donner. Après leur avoir procuré quelques heures de divertiſſement, je leur fis entendre qu'ils devoient retourner à terre; mais ils avoient conçu pour nous un tel attachement, que ce ne fut pas une choſe aiſée que de les déterminer à rentrer dans leur pirogue.

ANN. 1764. Août.

Le dimanche, 7, à ſix heures du matin, nous appareillâmes, avec un vent modéré de l'E. N. E., & par un très-beau tems. A ſept heures, nous avions doublé le cap *Upright*, & à neuf, il nous reſtoit à l'E. S. E. à la diſtance de quatre lieues. Bientôt après nous ſentîmes que le courant nous portoit à l'Eſt; ſa viteſſe étoit d'un nœud & demi par heure. Le vent calma ſur les trois heures, & nous

ANN. 1765. Avril.

[illegible] à la disposition du cou[illegible] vers l'Est. Nous laissâmes [illegible] ancre sur laquelle nous filâmes [illegible] brasses de cables avant qu'elle prît [illegible]

[illegible] ne fut que de ce jour que le canot de [illegible], envoyé à la recherche des mouil[illegible] de la côte du Sud, revint à son bord. Il avoit été à trois lieues du cap *Pillar*, & il avoit découvert plusieurs excellens ancrages le long de la côte.

Le jour suivant, 8, à une heure du matin, les vents étant à l'Ouest très-frais, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes de la voile, au milieu d'une épaisse brume. A onze heures, les vents se renforcèrent, accompagnés d'une grande pluie, & la mer grossissoit horriblement. Nous nous apperçûmes bientôt que loin d'avancer nous rétrogradions, nous prîmes donc le parti de porter sur une baie du rivage du Sud, distante de quatre lieues, & à l'Ouest du cap *Upright*; & nous y laissâmes tomber l'ancre sur 20 brasses d'eau; le fond n'y étoit pas très-bon, mais, à d'autres égards, c'étoit une des meilleures retraites que nous eussions trouvées dans le détroit; & les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents. Dans l'après-midi, le vent ayant molli, & tournant un peu vers le Sud, nous desafourchâmes. A

quatre heures, le vent ayant paſſé du S. à S. S. E., & devenu maniable, nous mîmes à la voile, le cap à l'Oueſt. Nous fîmes environ deux lieues & demie; mais la nuit qui tomboit, nous força de chercher un mouillage; que nous découvrîmes difficilement ſur le rivage du Sud dans une très-bonne baie, où nous eûmes 20 braſſes d'eau. Une violente raffale, qui nous vint de terre, penſa nous chaſſer de cette baie, avant que nous fuſſions à l'ancre, & ſi nous n'euſſions pas réuſſi à mouiller, nous aurions paſſé une nuit très-critique dans le canal; car dès l'inſtant de notre mouillage, juſqu'au lendemain matin, nous eſſuyâmes un véritable ouragan, avec une très-forte pluie ſouvent mêlée de neige. ANN. 1765. Avril.

A ſix heures du 9, le vent étant au S. S. E., mais frais & orageux, nous levâmes l'ancre & gouvernâmes à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. en prolongeant la côte du Sud. A onze heures nous avions amené le cap *Pillar*. Ce cap gît O. 5^d 30$'$ N. avec le cap *Upright*, à la diſtance d'environ quatre lieues. Le cap *Pillar* eſt reconnoiſſable par deux roches coupées en forme de tours qui terminent ſon ſommet, & lorſqu'il reſte à l'O. S. O., on découvre une iſle à la même hauteur, qui a en quelque manière l'apparence d'une meule de foin, & qui eſt bordée de pluſieurs rochers.

ANN. 1765. Avril.

nous trouvâ[illegible] *Pillar*, le détroit s'ouvre rant qui n[illegible] lieues de largeur. La terre tomber [illegible] d'une médiocre hauteur; jusqu'[illegible] Nord est moins élevée, & celle fond [illegible] plus saine; on peut la ranger [illegible] coup moins de danger; mais l'une & [illegible] sont escarpées & morcelées. L'isle de [illegible] est plus pres de la côte du Nord [illegible] de celle du Sud : elle gît N. E & S. O. [illegible] le cap *Pillar*. La côte du Nord, près du débarquement du détroit, est bordée d'islots & de rochers sur lesquels la mer brise d'une manière terrible. La terre, aux environs du cap *Victoire*, s'éloigne du cap *Pillar* de dix à onze lieues dans la direction du N. O. $\frac{1}{4}$ N. Depuis le cap *Pillar*, la côte se fait S. S. O. 5^{d} 30′ O. jusqu'au cap *Desiré*, qui est une terre basse bordée d'un prodigieux nombre d'islots & de brisans. A sept lieues environ à l'O. S. O. du cap *Desiré* se trouvent quelques écueils dangereux, que Sir John Narborough a nommé *les Juges*. Des lames s'élèvent sur ces écueils comme des montagnes, & s'y brisent avec un bruit horrible. Quatre petites isles, qu'on nomme les *isles de Direction*, sont éloignées du cap *Pillar* d'environ huit lieues dans la direction du N. O. $\frac{1}{4}$ O. Arrivés à la hauteur de ce cap, il fit tout calme; mais la mer se trouvoit prodigieusement houleuse,

& des lames terribles battoient les deux rives & ne permettoient pas d'en approcher. J'étois dans une continuelle crainte de voir les vents repaſſer dans la partie de l'Oueſt, & de nous trouver forcés, s'il ne nous arrivoit rien de pis, de faire dans le canal une marche rétrograde de pluſieurs lieues; mais heureuſement pour nous, il s'éleva du S. E. un vent frais; je mis auſſi-tôt toutes les voiles dehors, & courant près de ſept milles par heure, je m'eloignai enfin de ces côtes redoutables; à huit heures du ſoir, nous les avions laiſſées à vingt lieues derrière nous. Alors, pour mieux faire porter la voile au vaiſſeau, je fis abattre les cloiſons de l'arrière, afin de pouvoir mettre deux de mes canots ſous le gaillard, & je plaçai la chaloupe au pied du grand mât, de maniere que ſur nos mâts de rechange, il ne reſtoit que l'iole. Ce léger changement produiſit un effet ſurprenant dans la marche du vaiſſeau; car le poids de nos bâtimens à rames portés ſur nos potences, donnoit trop de bricole au vaiſſeau, & nous courions riſque de les perdre dans un gros tems.

ANN. 1764. Avril.

Les difficultés & les dangers, que nous avons eſſuyés dans le détroit de *Magellan*, pourroient faire croire qu'il n'eſt pas prudent de tenter ce paſſage; & que les vaiſſeaux, qui partent d'Europe pour ſe rendre dans la mer

ANN. 1765. Avril.

du Sud, devroient tous doubler le cap *Horn*. Je ne ſuis point du tout de cette opinion, quoique j'aie doublé deux fois le cap *Horn*. Il eſt une ſaiſon de l'année, où non pas un ſeul vaiſſeau, mais toute une flotte peut en trois ſemaines traverſer le détroit; & pour profiter de la ſaiſon la plus favorable, il convient d'y entrer dans le mois de Décembre. Un avantage ineſtimable, qui doit toujours décider les Navigateurs à prendre la route du détroit, eſt qu'on y trouve en abondance du céleri, du cochléaria, des fruits, & pluſieurs autres végétaux anti-ſcorbutiques. C'eſt à l'uſage de ces plantes que j'attribue la ſanté dont nos équipages ont joui durant cette navigation. Perſonne ne reſſentit la plus légère atteinte de ſcorbut, & nous n'eûmes perſonne ſur les cadres pour quelqu'autre maladie, malgre la rigueur du froid, & les travaux exceſſifs auxquels nous fûmes expoſés dans ce paſſage, où nous entrâmes le Dimanche, 17 Février, pour n'en ſortir que le 9 d'Avril. Dès qu'on a dépaſſé la baie (*d'Eau-Douce*), il n'y a preſque pas un ſeul mouillage où l'on puiſſe faire commodément de l'eau & du bois. Les obſtacles que nous avons eu à vaincre ne peuvent être imputés qu'à la ſaiſon de l'équinoxe; ſaiſon ordinairement orageuſe, & qui, plus d'une fois, mit notre patience à l'épreuve.

CHAPITRE VIII.

Navigation depuis le détroit de Magellan, *juſqu'aux iſles de* Diſappointment. *Details nautiques ſur cette Navigation.*

SORTIS du détroit de *Magellan*, nous dirigeâmes notre route à l'Oueſt juſqu'au 26 Avril, que nous eûmes connoiſſance de l'iſle *Maſafuero*, qui nous reſtoit à l'O. N. O., un ½ rhumb à l'Oueſt, à la diſtance d'environ dix-huit lieues; nous n'appercevions point l'iſle de *Juan-Fernandès*; les nuages, qui obſcurciſſoient l'horiſon du côté du Nord, nous en déroboient la vue. Durant cette courſe, la variation de la bouſſole avoit graduellement paſſé de 22ᵈ à 9ᵈ 36′ Eſt. ANN. 1765. Avril.

NOUS gouvernâmes ſur *Maſafuero*, nous en étions à ſept lieues au moment du coucher du ſoleil, & nous paſsâmes la nuit en panne. Le 27, dès la pointe du jour, nous remîmes le cap en route, & j'envoyai de chaque vaiſſeau, un canot armé ſous les ordres d'un Officier, pour reconnoître les ſondes de la côte orientale de l'iſle. Vers le midi, le milieu de l'iſle nous reſtoit à l'Oueſt, à la diſtance d'environ

trois milles; mais comme je vis nos bateaux côtoyer le rivage sans pouvoir prendre terre, à cause d'une lame qui battoit toute cette côte, je gouvernai sur la partie septentrionale de l'île, que je trouvai encore inaccessible: dans une étendue d'environ deux milles, elle est bordée d'un récif qui s'étend au large. Cette île, dont les terres sont très-riantes, est en grande partie boisée: mais du côté du Nord que nous prolongions, il y a quelques clarières, qui présentent des pièces de verdure, où nous vîmes paître des chèvres sauvages. Le coup-d'œil de cette partie de l'île est réellement fort agréable. Nos bateaux de retour, l'Officier, qui les commandoit, m'informa qu'il avoit trouvé un banc du côté de l'Est qui touche à la pointe du Sud, à une distance considérable du rivage, sur lequel nous pouvions jetter l'ancre, & que vis-à-vis ce mouillage, il y avoit une très-belle cascade d'une eau excellente: mais que près de la pointe du Nord il n'avoit découvert aucune place où l'on pût mouiller. Nos bateaux étoient revenus chargés d'une quantité de très-beaux poissons qu'ils avoient pris à la ligne, tout près du rivage. Comme il étoit déjà tard, nous mîmes nos canots à bord, & nous gouvernâmes à l'Ouest pendant la nuit.

Le 28, à sept heures du matin, nous mouil-

lâmes notre ancre d'affourche ſur le banc que les canots avoient découvert ; nous y eûmes 24 braſſes d'eau, fond de ſable noir : les deux pointes plus éloignées nous reſtoient, l'une au Sud, & l'autre au N. O. ; la caſcade au S. S. O. à la diſtance, d'un mille environ du vaiſſeau. Cette partie de l'iſle gît Nord & Sud, & ſon étendue eſt de quatre milles à-peu-près. Les ſondes, à deux encablures du rivage, furent régulièrement de 20 à 2 ; braſſes.

ANN. 1765. 14 Avril.

AUSSI-TÔT que nous fûmes à l'ancre ; j'envoyai les canots à terre pour chercher une place propre à faire de l'eau & du bois ; mais comme j'obſervai que la côte étoit remplie de rochers & que des lames briſoient avec violence le long du rivage, j'ordonnai à tous ceux qui étoient dans les canots de prendre des corſets de liège, dont nous nous étions pourvus à notre départ, pour s'en ſervir en pareilles occaſions. A l'aide de ces corſets, qui non-ſeulement donnent de l'aiſance au nageur, mais l'empêchent encore de ſe briſer contre les rochers, la deſcente ſe fit avec facilité, & nous nous procurâmes une bonne proviſion d'eau & de bois. Il y avoit néanmoins une autre eſpèce de danger contre lequel le corſets de liège ne pouvoient nous défendre, c'étoit des poiſſons d'une énorme groſſeur, connus ſous le nom de *Goulus de mer*, très-communs

ſur cette côte. Nos gens échappèrent heureuſement à ces poiſſons dangereux ; mais ils furent pluſieurs fois ſur le point d'en être dévorés. Un de ces goulus, qui avoit plus de vingt pieds de long, s'approcha d'un bateau, & ſe ſaiſit, à la vue de matelots, d'un gros veau marin qu'il avala d'un ſeul trait. J'en ai moi-même vu un autre, d'une taille à-peu-près ſemblable, dévorer ainſi un veau marin ſous l'arrière de notre vaiſſeau. Nos gens tuèrent quelques chèvres, que nous trouvâmes d'un goût auſſi excellent que la meilleure venaiſon d'Angleterre. J'obſervai qu'une de ces chèvres avoit déjà été priſe & marquée : ſon oreille droite étoit fendue d'une manière qui annonçoit que cela n'étoit pas arrivé accidentellement. Le poiſſon étoit ſi abondant, qu'un canot pouvoit avec ſes lignes en prendre, en peu d'heures, pour nourrir l'équipage deux jours de ſuite. Ces poiſſons, de différente ſorte, étoient tous d'un très-bon goût, & quelques-uns peſoient de vingt à trente livres.

Ann. 1765. Avril.

Ce ſoir, les lames étoient ſi groſſes, que le canonnier & un matelot qui étoient à terre, avec ceux qui rempliſſoient nos pièces à l'eau, n'osèrent s'expoſer à regagner le canot, qui revint à bord, ſans les ramener.

Le jour ſuivant, 29, on découvrit, à un

mille & demi au Nord du vaiſſeau, & à une diſtance preſque égale des pointes Nord & Sud de l'iſle, une place beaucoup plus commode pour l'aiguade, en ce que la lame n'y briſoit point avec la même force ſur le rivage. ANN. 1765. Avril.

LA marée ici verſe douze heures au Nord, & reverſe enſuite douze heures au Sud; ce qui nous étoit très-favorable, le vent ſoufflant de la partie du Sud avec une très-groſſe mer, nos canots n'auroient jamais pu, ſans l'aide de la marée, revenir à bord avec les pièces à l'eau. Nous parvînmes à faire dans ce jour dix tonneaux d'eau à cette nouvelle aiguade: & dans l'après-midi j'envoyai un canot pour reprendre le canonnier & le matelot qui avoient paſſé la nuit à terre: mais la lame étoit encore groſſe, que le matelot, qui ne ſavoit pas nager, craignit de s'expoſer au danger, & le canonnier demeura avec lui.

JE leur envoyai un autre canot pour les informer que, d'après les apparences du tems, il étoit à craindre qu'il n'y eût dans la nuit quelque coup de vent qui chaſsât le vaiſſeau loin du banc, & qu'on ſeroit dans la néceſſité de les abandonner dans cette iſle. A ce dernier meſſage le canonnier ſe mit à la nage & parvint au canot; mais le matelot, quoiqu'il eût un corſet de liège, dit qu'il ſe noyeroit infailliblement, s'il tentoit d'y arriver; &,

ANN. 1765. Avril.

préférant une mort naturelle, il ſe détermina à reſter dans l'iſle : il fit des adieux tendres à ſes camarades, & leur ſouhaita toute ſorte de bonheur. Cependant un des Quartier-Maîtres, au moment où le canot alloit s'en retourner, prit avec lui le bout d'une corde, ſe jetta à travers les vagues, & nagea juſqu'au rivage, où le pauvre matelot déploroit ſa deſtinée. Le Quartier-Maître commença par lui remontrer les triſtes conſéquences d'une ſi étrange réſolution ; & tout en lui parlant il lui paſſa adroitement autour du corps le bout de ſa corde, à laquelle il avoit fait un nœud coulant, & cria en même-tems à ſes compagnons de tirer la corde dont ils tenoient l'autre bout ; ce qui fut exécuté, & le matelot fut ainſi ramené à travers les vagues juſqu'au canot ; mais il avoit avalé une ſi grande quantité d'eau, qu'en le retirant, il paroiſſoit être ſans vie : on le ſuſpendit par les pieds, il reprit bientôt ſes ſens, & le jour ſuivant il fut parfaitement rétabli.

DANS ce même jour, je nommai M. Mouat, qui commandoit la *Tamar*, Capitaine du *Dauphin* ſous mon commandement, & M. Cumming, mon premier Lieutenant, le remplaça. M. Carteret, premier Lieutenant de cette frégate, paſſa à mon bord à la place de M. Cumming, & je donnai à M. Kendal,

un des Contre-Maîtres du *Dauphin*, une commiſſion de ſecond Lieutenant à bord de la *Tamar*. ANN. 1766 Avril.

LE 30, à ſept heures du matin, nous levâmes l'ancre, & gouvernâmes au Nord en prolongeant la côte de l'iſle qui s'étend à l'Eſt & au N. E.; mais nous ne découvrîmes aucun endroit propre à l'aiguade. Nous pourſuivîmes donc notre route, le vent étant au S. E., & le tems fort couvert. A midi, le milieu de l'iſle nous reſtoit au S. S. E, à la diſtance de huit lieues.

JE continuai, le lendemain, 1 Mai, à gouverner N. 3^d O., & le jour ſuivant à midi, je changeai la direction de ma route, & je portai à l'Oueſt, dans le deſſein de reconnoître, s'il étoit poſſible, la *Terre de Davis*, que les Géographes placent ſur le parallele de 27^d 30′ & environ à cent lieues à l'Oueſt de *Copiapo* au *Chili*; mais au bout de huit jours de recherche, je ne vis nulle apparence de découvrir cette iſle à la latitude marquée ſur les cartes, me trouvant à celle de 26^d 46′ S. & par 94^d 45′ de longitude O., & comme notre navigation devoit encore être longue, je me déterminai à faire prendre du N. O. à notre route, juſqu'à ce que j'euſſe rencontré les vents alizés pour gouverner enſuite à l'Oueſt, Mai.

& chercher les iſles *Salomon* s'il eſt vrai qu'elles exiſtent, ou faire de nouvelles découvertes.

ANN. 1765. Mai.

Le 10, nous vîmes autour de notre vaiſſeau des bonites & des dauphins, & le jour ſuivant nous apperçûmes des oiſeaux, connus des Naturaliſtes ſous le nom *d'Oiſeaux ſolitaires*: leur plumage brunâtre ſur le dos & aux extrémités des aîles, eſt blanc dans le reſte du corps; leur bec eſt court, ainſi que leur queue qui ſe termine en pointe. La déclinaiſon n'étoit plus alors que de 4d 45′ E.; notre latitude S. de 24d 30′, & la longitude de 97d 45′ Oueſt.

Le 14, nous rencontrâmes pluſieurs poiſſons d'une taille énorme, qu'on appelle *Grampuſes*, & une ſi grande quantité d'oiſeaux, que je ne doutai pas que nous ne fuſſions dans le voiſinage de quelques terres; mais du plus haut des mâts rien ne ſe montroit ſur l'horiſon. Notre latitude étoit de 23d 2′ S.; la longitude de 101d 28′ O., & la variation du compas meſurée par les azimuths de 3d 20′ E.

Dans la matinée du 16, nous vîmes deux oiſeaux très-remarquables; ils étoient de la groſſeur des oies, & s'élevoient à une grande hauteur; leur plumage avoit la blancheur & l'éclat de la neige, & ils avoient les cuiſſes noires; je commençai à croire que j'avois paſſé au Sud de quelque terre ou de quelques

îles, car j'obſervai la nuit précédente, que la mer, qui de ce côté avoit été généralement houleuſe, devint calme & unie pendant quelques heures, après quoi la houle reparut. ANN. 1765. Mai.

Le 22, étant par les 20d 52′ S., & 115d 38′ de longitude O. & ayant une petite briſe de l'E. S. E.; les lames qui nous venoient du Sud étoient ſi groſſes, & ſe ſuccédoient ſi rapidement, que nous nous trouvâmes dans un continuel danger de perdre nos mâts; ce qui me détermina à gouverner plus au Nord, tant pour ſoulager le vaiſſeau, que pour trouver les vents alifés. Le ſcorbut commençoit à ſe manifeſter dans les équipages, & j'eus le chagrin d'en voir mes meilleurs matelots attaqués. Ce même jour, pour la premiere fois, nous prîmes deux bonites, & nous apperçûmes pluſieurs compagnies de ces oiſeaux qu'on rencontre ſous le tropique; ils nous parurent plus gros qu'aucun de ceux que nous euſſions encore vus; leur plumage eſt d'un blanc vif, & la queue eſt compoſée de deux longues plumes. La variation de la bouſſole avoit changé ſa direction, & elle étoit de 19d Oueſt.

Le 26, deux gros oiſeaux voltigèrent autour du vaiſſeau; ils avoient, avec un plumage noir, un collier de plumes blanches; leurs ailes étoient très-étendues, & leur queue

Ans. 1765. Mai.

étoit garnie de longues plumes ; ils avoient le vol pesant, ce qui me fit croire qu'ils étoient d'une espèce qui ne s'écarte pas loin des côtes. Je m'étois flatté que nous aurions les vents alisés au S. E., avant d'avoir couru six degrés au Nord de *Masafuero*; mais les vents souffloient constamment du Nord, quoique les lames d'une hauteur extraordinaire nous vinssent du S. O. : notre latitude étoit de 16d 55 S., la longitude de 127d 55' O., & ici l'aiguille aimantée ne marquoit aucune variation.

Le 28, deux gros oiseaux d'une grande beauté, volèrent au-dessus du vaisseau, l'un avoit le plumage blanc nuancé de brun, celui de l'autre étoit noir tacheté de blanc ; ils se seroient posés sur nos vergues si le roulis du vaisseau ne les eut pas effrayés.

Le 31, les vents varièrent du N. ¼ N. O., au N. O. ¼ O. Alors les oiseaux furent en très-grand nombre autour du vaisseau. Cette circonstance & la disposition de ces énormes lames du Sud, me firent juger que nous n'étions pas éloignés de la terre. Nous observions avec toute l'exactitude imaginable, car le scorbut faisoit journellement de nouveaux progrès.

Juin. Ce ne fut que le 7 Juin, qu'étant par les 14d 5 S., & 124d 58' de longitude O., nous

ANN. 1765. Juin.

eûmes connoiſſance de la terre à une heure du matin. La variation de l'aiguille ſe trouvoit être de 4d 30' Eſt; je ſerrai le vent à petites voiles juſqu'au jour, & nous vîmes alors dans l'O. S. O., à la diſtance d'environ deux lieues, une petite iſle baſſe: bientôt nous apperçûmes au vent à nous, une autre iſle qui nous reſtoit E. S. E., entre trois & quatre lieues de diſtance; elle paroiſſoit plus conſidérable que la premiére que nous avions vue, & dont nous avions été très-pres dans la nuit.

JE gouvernai ſur la petite iſle, dont l'aſpect, à meſure que nous en approchions, offroit une riante perſpective; tout autour régnoit une plage d'un beau ſable blanc: l'intérieur eſt planté de grands arbres qui, en étendant leurs branches touffues, portent au loin leurs ombres, & forment, ſans arbriſſeaux, les boſquets les plus délicieux qu'on puiſſe imaginer. Cette iſle paroiſſoit avoir près de cinq lieues de circonférence; d'une pointe à l'autre s'etendoit une barre, ſur laquelle la mer écumoit avec fureur; & de groſſes lames qui battoient toute la côte, en défendoient l'accès de toute part. Nous nous apperçûmes bientôt que l'iſle étoit habitée, pluſieurs Indiens parurent ſur la grève, armés de piques de ſeize pieds au moins de longueur; ils allumèrent pluſieurs feux, que nous ſuppoſâmes être

Ann. 1765. Juin.

des ſignaux, car l'inſtant d'après nous vîmes briller des feux ſur l'autre iſle qui étoit au vent à nous, ce qui nous confirma qu'elle avoit auſſi des habitans.

J'ENVOYAI un canot armé, ſous les ordres d'un Officier, pour chercher un mouillage; mais il revint avec la déſagréable nouvelle qu'il avoit fait le tour de l'iſle ſans avoir trouvé de fond à une encablure du rivage qui étoit bordé d'un rocher de corail très-eſcarpé. Le ſcorbut faiſoit alors parmi nos équipages le plus cruel ravage; nous avions pluſieurs matelots ſur les cadres; ces pauvres malheureux qui s'étoient traînés ſur les gaillards, regardoient cette terre fertile, dont la nature du lieu leur défendoit l'entrée, avec des yeux où ſe peignoit la douleur; ils voyoient des cocotiers en abondance chargés de fruit, dont le lait eſt peut-être le plus puiſſant antiſcorbutique qu'il y ait au monde: ils ſuppoſoient avec raiſon qu'il devoit y avoir des limons, des bananes & d'autres fruits qu'on trouve généralement entre les tropiques; & pour comble de déſagrément, ils voyoient les écailles des tortues éparſes ſur le rivage. Tous ces rafraîchiſſemens qui les auroient rendus à la vie, n'étoient pas plus à leur portée que s'ils en euſſent été ſéparés par la moitié du globe; mais, en les voyant, ils

ſentoient plus vivement le malheur d'en être privés. Il eſt bien vrai que leur ſituation n'étoit pas plus fâcheuſe, que ſi la diſtance ſeule & non une chaîne de rochers les eût empêchés d'atteindre à ces biens ſi deſirables. Ces deux genres d'obſtacles étant également inſurmontables, des hommes ſoumis à l'empire de la raiſon n'auroient pas dû être plus affectés de l'un que de l'autre ; mais c'étoit une de ces ſituations critiques, où la raiſon ne peut garantir les hommes de la force que l'imagination exerce perpétuellement pour aggraver les calamités de la vie.

ANN. 1765. Juin.

INFORMÉ de la profondeur des eaux, je ne pus m'empêcher de faire le tour de l'iſle, quoique je ſuſſe qu'il fût impoſſible de ſe procurer aucun des fruits qu'elle produiſoit. Tandis que nous en prolongions les côtes, les naturels accoururent ſur la plage en pouſſant des cris & en danſant ; ſouvent ils s'approchoient du rivage, agitoient leur longues piques d'un air menaçant, ſe jettoient enſuite a la renverſe, & demeuroient quelques inſtans étendus ſans mouvement & comme s'ils euſſent été morts ; ce qui ſignifioit ſans doute qu'ils nous tueroient ſi nous tentions la deſcente. Nous remarquâmes en côtoyant le rivage, que les Indiens avoient planté deux piques dans le ſable, au haut deſquelles ils

ANN. 1765. Juin.

avoient attaché un morceau d'étoffe qui flottoit au gré du vent, & devant lequel pluſieurs d'entr'eux ſe proſternoient à chaque inſtant, comme s'ils euſſent invoqué le ſecours de quelqu'être inviſible, pour les défendre contre nous. Durant cette navigation autour de l'iſle, j'avois renvoyé nos bateaux pour ſonder une ſeconde fois le long du rivage; mais, lorſqu'ils voulurent s'en approcher, les ſauvages jettèrent des cris effroyables, maniant leurs lances avec fureur, & montrant avec des démonſtrations de menaces, de groſſes pierres qu'ils ramaſſoient ſur la rive; nos gens ne leur répondirent que par des ſignes d'amitié & de bienveillance, leur jettèrent du pain & pluſieurs bagatelles propres à leur plaire, mais aucun d'eux ne daigna y toucher: ils retirerent à la hâte quelques pirogues qui étoient ſur le bord de la mer, & les portèrent dans le bois; ils s'avancèrent enſuite dans l'eau; & paroiſſoient épier l'occaſion de pouvoir ſaiſir le canot pour le tirer ſur le rivage; les nôtres qui ſe doutoient de leur deſſein, & qui craignoient d'en être maſſacrés s'ils tomboient dans leurs mains, brûloient d'impatience de les prévenir, en faiſant feu ſur eux; mais l'Officier qui les commandoit ne devant point commettre d'hoſtilités, les en empêcha. Ce n'eſt pas que je ne me fuſſe cru en droit

d'obtenir par la force des rafraîchiſſemens qui nous devenoient d'une néceſſité indiſpenſable pour nous conſerver la vie, ſi nous euſſions pu mettre à l'ancre, & que les ſauvages ſe fuſſent obſtinés à nous en refuſer; mais rien n'auroit pu juſtifier l'inhumanité de leur ôter la vie pour venger des injures imaginaires ou même d'intention, ſans qu'il nous en revînt le plus léger avantage. ANN. 1765. Juin.

CES Indiens, d'une couleur bronzée, ſont bien proportionnés; ils paroiſſent joindre à un air de vigueur une grande agilité: je ne ſache pas avoir jamais vu d'hommes ſi légers à la courſe. Cette iſle eſt par les 14d 5′ S., & 145d 4′ de longitude O.; nos bateaux m'ayant rapporté une ſeconde fois qu'on ne découvroit aucun mouillage autour de cette iſle, je me déterminai à aller viſiter l'autre, ce qui nous occupa le reſte du jour & de la nuit ſuivante.

LE 8, à 6 heures du matin, nous nous étions approchés du côté occidental de cette ſeconde iſle, à la diſtance de trois quarts de mille; mais nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de 140 braſſes: nous apperçûmes alors pluſieurs autres iſles, ou, pour mieux dire, pluſieurs péninſules, dont plupart ne ſont liées entr'elles que par des langues de terre très-étroites, & ſi baſſes, qu'elles ſont

ANN. 1765, Juin.

preſque au niveau de la ſurface de la mer; qui briſe deſſus avec violence. J'envoyai de chaque vaiſſeau un canot armé, ſous la conduite d'un Officier pour ſonder & tâcher de découvrir au vent des iſles un endroit propre au débarquement. En approchant de ces terres, la première choſe que nous diſtinguions, c'étoit les cocotiers qui élèvent leurs rameaux épais & chargés de fruits, au-deſſus des autres arbres.

AUSSI-TÔT que les Indiens virent partir nos canots, ils accoururent en foule ſur le rivage, armés de lances & de maſſues; ils ſuivirent nos canots qui ſondoient le long de la côte, & leur faiſoient des geſtes menaçans pour les empêcher d'aborder. Je fis tirer par-deſſus leurs têtes une pièce de huit livres de balle; ils prirent précipitamment la fuite, & ſe cachèrent dans le bois: à dix heures nos bateaux étoient de retour, mais ils n'avoient point trouvé de fond à la plus grande proximité du rivage, ſur lequel la mer briſoit avec un bruit horrible. Le milieu de ce grouppe d'iſles gît par les 14d 10′ de latitude S., & 144d 52′ de longitude Oueſt: la variation du compas y fut de 47d 3′ Eſt.

A dix heures & demie, nous quittâmes ces iſles, & cinglâmes à l'Oueſt; l'impoſſibilité de pouvoir en tirer aucune eſpèce de rafraîchiſſe-

ment pour nos malades, dont la ſituation nous devenoit à chaque heure plus déplorable, nous fit donner à ces iſles le nom d'iſles de *Diſappointment*.

ANN. 1765. Juin.

CHAPITRE IX.

Découverte des iſles du Roi Georges. *Deſcription de ces iſles. Détail de ce qui s'y eſt paſſé.*

ANN. 1765. Juin. LE 9, à cinq heures après midi, nous eûmes connoiſſance d'une autre terre qui nous reſtoit à l'O. S. O., à la diſtance de ſix ou ſept lieues. Nous mîmes à la cape pendant la nuit; lorſque le jour parut nous étions à trois lieues de cette iſle; elle eſt longue, baſſe, le rivage eſt une belle plage de ſable blanc, bordée d'un rocher de corail. La contrée, couverte de cocotiers & d'autres arbres, préſente un coup-d'œil agréable. Nous en prolongeâmes le côté du N. E., à la diſtance d'un demi-mille du rivage: dès que les Indiens nous apperçurent, ils allumèrent de grands feux, ſans doute pour répandre l'alarme parmi les habitans les plus éloignés, & coururent au rivage armés de la même manière que les ſauvages des iſles de *Diſappointment*.

DE ce côté de l'iſle on apperçoit au-delà des terres un grand lac d'eau ſalée, dont l'étendue apparente eſt de deux ou trois lieues, & qui, du côté oppoſé, n'eſt ſéparé de la mer que

par une langue de terre très-étroite ; dans ce lac eſt un iſlot diſtant de près d'une lieue de la pointe S. O., en travers de laquelle nous avions mis à la cape. Les Inſulaires ont bâti en cet endroit un village, que les ombrages d'un bois de cocotiers garantiſſent des rayons brûlans du ſoleil. J'envoyai auſſi-tôt deux bateaux armés, commandés chacun par un Officier, pour reconnoître les ſondes & la place la plus favorable à l'ancrage ; mais ils trouvèrent la côte bordée par-tout d'un rocher auſſi eſcarpé qu'un mur, à l'exception de l'ouverture qui découvroit l'iſlot, & dont la largeur eſt à peine d'une longueur de navire ; & là même on y trouvoit 13 braſſes d'eau, ſur un fond de corail. Nous mîmes en travers vis-à-vis de cette entrée, nous vîmes quelques centaines d'Indiens rangés en bon ordre, & qui s'avancèrent dans l'eau juſqu'à la ceinture ; ils avoient les mêmes armes que les Indiens des autres iſles, & l'un d'eux portoit une longue perche, au haut de laquelle étoit attachée une pièce de nattes, ce que nous prîmes pour un drapeau : ils firent des cris affreux & continuels, & le moment d'après, pluſieurs grandes pirogues deſcendirent le lac pour ſe joindre à eux ; nos canots qui étoient en avant leur faiſoient tous les ſignes poſſibles d'amitié, ſur quoi quelques pirogues doublèrent l'iſlot pour

ANN. 1765 Juin.

ANN. 1765. Juin.

s'en approcher : je crus d'abord que c'étoit avec de bonnes intentions, & qu'il s'établiroit entre nous un commerce d'amitié; mais nous fûmes bien-tôt convaincus que les Indiens n'avoient d'autre deſſein que d'échouer nos bateaux ſur le rivage. Dans le même tems pluſieurs Indiens s'élancèrent des rochers dans la mer & nagerent vers nos canots ; l'un d'eux ſauta dans le bateau de la *Tamar*, où en un clin-d'œil il ſe ſaiſit de la veſte d'un matelot, ſe rejetta à la nage entre deux eaux, & ne reparut que près du rivage où il rejoignit ſes compagnons : un autre mit la main ſur la corne du chapeau d'un Quartier-Maître, mais ne ſachant comment s'en emparer, il le tira à lui au lieu de le lever, ce qui donna le tems au Quartier-Maître d'empêcher qu'on ne le lui enlevât; ſans cela il auroit ſans doute diſparu avec la même promptitude que la veſte. Nos gens ſouffroient cela avec patience, & les Inſulaires triomphoient dans leur impunité.

N'AYANT pu réuſſir à trouver un mouillage en cet endroit, vers midi nous continuâmes de prolonger la côte pour gagner la pointe la plus occidentale de l'iſle. Nos bateaux nous ſuivirent & ſondèrent le long du rivage, mais ſans trouver le fond. Lorſque nous eûmes amené cette pointe, nous vîmes une autre iſle qui nous reſtoit au S. O. ¼ O., diſtante d'en-

viron quatre lieues; alors nous avions dépaſſé de près d'une lieue l'iſle où nous avions laiſſé les Inſulaires; mais ils n'étoient pas ſatisfaits de s'être tirés tranquillement d'avec nous: j'apperçus deux doubles pirogues très-grandes, qui venoient à la voile ſur nous. Dans chacune de ces pirogues étoient trente Indiens, tous armés à la manière du pays. Nos canots ſe trouvoient aſſez loin ſous le vent à nous, & les pirogues, paſſant entre le vaiſſeau & le rivage, paroiſſoient très-empreſſées d'aller les attaquer. Je fis ſignal à nos canots de leur donner la chaſſe; & à l'inſtant ils coururent ſur les pirogues: les Indiens les voyant venir à leur rencontre prirent l'épouvante; ils amenèrent à l'inſtant leur voile, & ramèrent vers la terre avec une viteſſe ſurprenante. Arrivés près du rivage ils paſsèrent à travers la houle qui y briſoit avec force, & auſſi-tôt les Indiens échouèrent leurs pirogues. Nos bateaux les ſuivirent, & les Inſulaires, craignant une invaſion ſur leur côte, ſe préſentèrent armés de pierres & de bâtons pour empêcher la deſcente; cette reſiſtance força nos gens à faire feu ſur eux, & ils en tuerent deux ou trois. L'un d'eux, qui avoit reçu trois balles à travers le corps, eut encore le courage de lever une groſſe pierre, & mourut en la lançant ſur ſes ennemis. Cet homme vint tomber tout près de nos bateaux;

ANN. 1765. Juin.

ANN. 1765. Juin.

les ſauvages n'eurent pas la hardieſſe de l'enlever, & emportant avec eux les autres morts, ils ſe retirèrent ſur l'iſlot où étoient leurs compagnons. Nos bateaux revinrent avec les deux pirogues qu'ils avoient pourſuivies : l'une avoit trente-deux pieds de longueur, l'autre un peu moins ; mais toutes les deux étoient d'une conſtruction très-curieuſe, qui leur avoit coûté des ſoins infinis ; elles étoient faites de planches parfaitement bien travaillées, & ornées de ſculpture en pluſieurs endroits : ces planches étoient proprement couſues enſemble, & ſur chaque couture étoit une bande d'écaille de tortue artiſtement attachée, pour empêcher l'eau de pénétrer dans la pirogue, dont le fond étoit très-étroit, ce qui les obligeoit de les accoupler, en les aſſujettiſſant l'un à côté de l'autre par des pièces de bois, de manière cependant qu'elles laiſſoient entr'elles un eſpace de ſix ou huit pieds. Un mât étoit placé dans le milieu de chaque pirogue, & la voile étoit tendue entre les deux mâts. La voile que j'ai conſervée eſt faite de nattes ; elle eſt auſſi ingénieuſement travaillée qu'aucun ouvrage que j'aie jamais vu. Leurs pagayes n'étoient pas moins curieuſes, & leurs cordages qui paroiſſent être d'écorce de cocotiers, ont toute la force des nôtres. Quand ces pirogues ſont à la voile, pluſieurs perſonnes s'aſſeoient

ſur les pièces de bois qui les tiennent unies.

ANN 1765. Juin.

LA mer, qui briſoit le long du rivage avec une égale force, ne nous permettoit pas de nous procurer des rafaîchiſſemens dans cette partie de l'iſle. Je ſerrai le vent & remontai l'iſlot, réſolu d'y tenter une ſeconde fois la deſcente.

NOUS regagnâmes, dans l'après-midi, le poſte que nous avions déja eu; & je renvoyai les canots pour prendre encore une fois les ſondes autour de l'iſlot, mais ils revinrent me confirmer que le mouillage y étoit impraticable. Pendant l'abſence de nos bateaux, j'obſervai un grand nombre d'Inſulaires ſur la pointe voiſine de l'endroit où nous les avions laiſſés le matin: ils paroiſſoient empreſſés à enlever pluſieurs pirogues qui étoient ſur le bord de la mer: craignant qu'ils ne fuſſent tentés de renouveller un combat, qui ne pouvoit que leur être funeſte, je leur fis tirer un coup de canon, dont les balles paſſant par-deſſus leurs têtes produiſirent l'effet que j'en attendois; tous en un moment diſparurent.

NOS bateaux parvinrent encore à deſcendre à terre avant le coucher du ſoleil; ils ramaſſerent quelques noix de cocos; mais ils n'apperçurent pas un ſeul habitant. Dans la nuit, de violentes raffales, accompagnées d'une très-forte pluie, nous obligèrent de louvoyer

ANN. 1765. Juin.

juſqu'à ſept heures du matin ; que nous revînmes nous mettre en travers vis-à-vis l'iſlot. Nos bateaux partirent auſſi-tôt pour nous procurer des rafraîchiſſemens, & je fis mettre dans les bateaux tous ceux qui, attaqués du ſcorbut, n'étoient cependant pas aſſez malades pour garder leur hamac. Je deſcendis auſſi à terre, où je paſſai la journée. Nous vîmes pluſieurs maiſons que les Inſulaires avoient entièrement abandonnées : nous n'y trouvâmes que des chiens qui ne ceſsèrent d'aboyer tant que nous fûmes à terre. Leurs maiſons ou plutôt leurs cabanes étoient d'une très-mince apparence, couvertes de branches de cocotier ; mais la ſituation en étoit on ne peut pas plus agréable. On y reſpiroit un air frais & délicieux, à l'ombre d'un beau bois planté de grands arbres d'eſpèces différentes & dont quelques-unes nous étoient inconnues. Les cocotiers leur fourniſſent preſque tous les beſoins de la vie ; leur nourriture, leurs voiles, leurs cordages, les bois de charpente & de conſtruction : il eſt bien probable que ces peuples fixent toujours leur habitation dans les lieux où ces arbres croiſſent en abondance. Nous obſervâmes que le rivage étoit couvert de corail, & de coquilles de groſſes huîtres perlières. Je ne douterois pas qu'on ne pût établir ici une pêcherie de perles, peut-être plus avantageuſe

qu'en aucun autre endroit du monde. Nous ne vîmes les habitans que dans l'éloignement. Les hommes étoient nuds; mais les femmes portoient une eſpèce de tablier, qui les couvroit de la ceinture aux genoux. ANN. 1765. Juin.

NOS gens, en viſitant les cabanes des Indiens, trouvèrent la manivelle d'un gouvernail; cette pièce déja rongée de vers, avoit viſiblement appartenu à une chaloupe Hollandoiſe; ils trouvèrent auſſi un morceau de fer battu, un autre de cuivre & quelques petits outils de fer, qu'autrefois les habitans de cette contrée avoient eus, ſans doute, des Hollandois à qui étoit la chaloupe. Il ſeroit difficile de ſavoir ſi les Indiens parvinrent à ſe défaire des Hollandois, ou ſi leur vaiſſeau vint ſe briſer ſur leur côte; mais on a lieu de croire que leur vaiſſeau ne retourna jamais en Europe, puiſqu'il n'y a point de relation de ſon voyage, ni d'aucune découverte qu'il ait faite. Si ce vaiſſeau fit voile de cette iſle, on ne devineroit pas trop pourquoi il y avoit laiſſé le gouvernail de ſa chaloupe; & s'il fut mis en pièces par les Indiens, il doit y avoir dans cette iſle des reſtes plus conſidérables de ſes ferremens, auxquels les ſauvages attachent un très-grand prix; mais nous n'eûmes pas le tems de faire des plus grandes recherches. J'emportai avec moi le fer battu, le cuivre &

ANN. 1765. Juin.

les outils de fer; nous leur en laiſsâmes un exactement de la forme d'une hache de charpentier, & dont la lame étoit une coquille d'huître perlière. Il eſt poſſible qu'il ait été fait à l'imitation d'une hache; car, parmi les outils que j'ai pris dans cet endroit, il y en avoit un qui paroiſſoit être le reſte de cet inſtrument, quoiqu'il fût preſqu'entièrement uſé.

A une très-petite diſtance des maiſons des Inſulaires, nous vîmes des bâtimens d'une autre eſpèce, & aſſez reſſemblans à des tombeaux; ce qui nous fit croire qu'ils avoient une grande vénération pour les morts. Ces bâtimens étoient ombragés par de grands arbres, les murs & le comble en étoient de pierre; &, dans leur forme, ils avoient preſque l'apparence de ces tombeaux quarrés qu'on voit dans nos cimetières de village. Nous trouvâmes pluſieurs caiſſes remplies d'os de morts, dans les environs de ces bâtimens; & ſur les arbres qui les ombrageoient, pendoient des têtes & des os de tortues, & une grande quantité de poiſſons de differentes eſpèces renfermés dans une corbeille de roſeau. Nous prîmes de ces poiſſons il n'en reſtoit que la peau & les dents: ils paroiſſoient avoir été vuidés, & la chair en étoit deſſéchée.

Nos bateaux firent pluſieurs voyages à terre, pour en rapporter des noix de cocos & une

une grande quantité de plantes anti-ſcorbutiques, dont l'iſle eſt couverte. Ces rafraîchiſſemens nous furent d'un ſi grand ſecours que bientôt il n'y eut plus perſonne attaqué du ſcorbut. ANN. 1765. Juin.

L'EAU douce qu'on trouve dans cette iſle eſt admirable, mais elle n'y eſt pas en abondance. Les puits, qui fourniſſent aux beſoins des Inſulaires, ſont ſi petits qu'on les aſſeche en y puiſant deux ou trois fois plein une coquille de cocos; mais, comme ils ne tardent guère à ſe remplir, ſi l'on ſe donnoit la peine de les élargir, il n'y a point de navire qui ne pût aiſément y faire de l'eau.

NOUS n'apperçûmes ici aucun animal venimeux; mais les mouches y ſont inſupportables: elles nous couvroient de la tête aux pieds, & nous étions cruellement incommodés dans nos bâtimens; on y voit un grand nombre de perroquets & d'autres oiſeaux qui nous étoient entièrement inconnus; des eſpèces de colombes d'une rare beauté fixèrent particulièrement nos regards: elles étoient ſi douces, ſi familières, qu'elles nous approchoient ſans crainte, & nous ſuivoient ſouvent dans les cabanes des Indiens.

DE toute cette journée on ne vit point paroître les Inſulaires qui ſe tinrent cachés; nous n'apperçûmes même aucune fûmée dans l'iſle; ils craignoient ſans doute qu'elle ne nous

découvrît le lieu de leur retraite. Le ſoir nous retournâmes à bord.

ANN. 1765. Juin.

CETTE partie de l'iſle eſt ſituée par les 14d 29′ de latitude S., & 148d 50′ de longitude O. De retour à bord, nous nous écartâmes un peu de la côte, me propoſant de faire voile le lendemain pour reconnoître l'autre iſle que j'avois vue à l'Oueſt de celle où nous étions arrêtés, & qui eſt à ſoixante-neuf lieues des iſles de *Diſappointment*, dans la direction de l'Oueſt un demi-rhumb au Sud.

LE lendemain, 12, à ſept heures, nous courûmes ſur cette iſle. Lorſque nous en fûmes à portée, je gouvernai S. O. $\frac{1}{4}$ O., en ſerrant le côté du N. E.; mais nous n'y trouvâmes point de fond. Ce côté s'étend à environ ſix à ſept lieues; & l'iſle ſe préſente à-peu-près comme celle que nous venions de quitter. On y voit de même un grand lac dans l'intérieur. Dès que notre vaiſſeau fut apperçu des Inſulaires, ils accoururent en foule ſur le rivage; ils étoient armés comme ceux des autres iſles, & ils nous ſuivirent pendant pluſieurs lieues, tandis que nous prolongions la côte. Comme la chaleur de ce climat eſt très-grande, ils paroiſſoient ſouffrir d'une courſe ſi longue; car quelquefois ils ſe plongeoient dans la mer, ou ſe jettoient tout étendus dans le ſable qu'arroſent les lames

qui ſe briſent ſur le rivage ; & ils recommençoient enſuite à courir.

ANN. 1765. Juin.

DANS ce même tems, nos bâtimens à rames ſondoient le long de la côte comme à l'ordinaire ; mais j'avois expreſſément défendu aux Officiers qui les commandoient, de ne faire aucune violence aux Indiens, à moins qu'ils n'y fuſſent forcés pour leur propre défenſe ; & d'employer tous les moyens imaginables pour gagner leur amitié & leur bienveillance. Nos gens s'approchèrent du rivage d'auſſi près que les lames purent le leur permettre, & firent ſigne aux Inſulaires qu'ils avoient beſoin d'eau. Les Indiens les comprirent d'abord, & leur firent entendre de s'avancer plus loin le long du rivage. Nos canots continuèrent de prolonger la côte, juſqu'à ce qu'ils arrivèrent à la vue d'un village conſtruit comme celui que nous avions vu dans la dernière iſle. Les Inſulaires les ſuivirent en cet endroit, & furent joints par pluſieurs autres. Nos bateaux rangèrent le rivage d'auſſi près qu'il fut poſſible, & nous nous tînmes prêts à leur envoyer des ſecours, & à les ſoutenir de notre artillerie. Nous vîmes alors un vieillard deſcendre du village vers le bord de la mer. Il étoit ſuivi d'un jeune homme. Sa taille étoit haute & il paroiſſoit vigoureux ; une barbe blanche, qui lui deſcendoit juſqu'à la ceinture, lui donnoit

ANN. 1765. Juin.

un air vénérable. Il ſembloit avoir l'autorité d'un Chef ou d'un Roi. Les Indiens, à un ſigne qu'il fit, ſe retirèrent à une petite diſtance, & il s'avança ſur le bord du rivage. D'une main il tenoit un rameau vert, & de l'autre, il preſſoit ſa barbe contre ſon ſein. Dans cette attitude, il fit un long diſcours; ſa prononciation cadencée pouvoit faire croire qu'il chantoit; & cette eſpèce de chant n'avoit rien de déſagréable. Nous ne regrettions pas moins de pas l'entendre, que de n'en pouvoir pas être entendus nous-même. Cependant, pour lui donner des marques de bienveillance, nous lui jettâmes quelques préſens de peu de valeur, lorſqu'il parloit encore; mais il n'y toucha point, & il ne voulut pas permettre aux ſiens de les ramaſſer avant qu'il n'eût achevé ſa harangue. Alors il s'avança dans la mer, jetta à nos gens ſon rameau vert, & prit enſuite les préſens qu'on lui avoit faits. Toutes les apparences nous faiſant bien augurer de ce peuple, nous leur fîmes ſigne de poſer bas leurs armes, & la plupart d'entr'eux les quittèrent ſur-le-champ. Un de nos Officiers de poupe, encouragé par ce témoignage d'amitié, ſauta du canot, nagea à travers les lames juſqu'au rivage. Les Indiens l'entourèrent auſſi-tôt, & commencèrent à examiner ſes habits avec beaucoup de curio-

ſité : ils parurent ſur-tout admirer ſa veſte. L'Officier de poupe eut la généroſité de l'ôter & d'en faire un don à ſes nouveaux amis ; mais cette complaiſance produiſit un mauvais effet. Il n'eut pas plutôt donné ſa veſte, qu'un Inſulaire lui dénoua ſa cravate, la lui arracha & prit la fuite. Notre homme ſentit qu'il ne lui laiſſeroit rien ſur le corps ; il ſe retira comme il put, & regagna ſon canot à la nage. Cependant nous étions toujours en bonne intelligence avec eux. Pluſieurs nagèrent juſqu'à nos bateaux ; quelques-uns apportèrent des fruits, & d'autres de l'eau douce dans des coquilles de cocos. Mais le principal objet de ceux qui montoient les canots, étoit d'obtenir des perles de ces Inſulaires ; & pour mieux le leur faire comprendre, ils leur montroient des écailles d'huître perlière qu'ils avoient ramaſſées ſur la plage de l'iſle où nous étions deſcendus : tous leurs efforts furent infructueux ; jamais ils ne parvinrent à ſe faire entendre. Nous aurions eu peut-être plus de ſuccès, s'ils nous avoit été poſſible de faire quelque ſéjour parmi eux ; mais malheureuſement la côte ne fourniſſoit aucun mouillage pour nos vaiſſeaux.

ANN. 1765 Juin.

LA paſſion des Indiens pour les grains de verre, ne permet pas de ſuppoſer qu'ils ne faſſent aucun cas des perles des huîtres qui ſe

ANN. 1765. Juin.

trouvent ſur leurs côtes; & il eſt bien vraiſemblable que ſi nous euſſions pu avoir avec eux quelque commerce, ils n'auroient pas manqué de nous donner de ces perles précieuſes en échange de clous, de haches ou de quelques verroteries, auxquels ils attachent, avec raiſon, un beaucoup plus grand prix. Nous apperçûmes dans le lac deux ou trois grandes pirogues, dont l'une avoit deux mâts tenus par des cordages.

NOUS donnâmes à ces iſles, dont nous venions de faire la découverte, le nom d'iſles du *Roi Georges*. Cette dernière ſe trouve par les 14ᵈ 41′ de latitude S., & 149ᵈ 15′ de longitude O.; l'aiguille aimantée y déclinoit de 5ᵈ à l'Eſt.

CHAPITRE X.

Navigation depuis les iſles du Roi Georges, *juſqu'aux iſles de* Saypan, Tinian *& d'*Aguigan. *Deſcription de pluſieurs iſles découvertes dans cette Navigation.*

LE même jour, 13, nous pourſuivîmes notre route à l'Oueſt; & le lendemain, à trois heures après midi, nous eûmes connoiſſance de la terre qui nous reſtoit au S. S. O., diſtante d'environ ſix heures. Nous courûmes deſſus, & nous trouvâmes que c'étoit une iſle très-étroite, qui s'étend Eſt & Oueſt: nous en prolongeâmes le côté du Sud. La verdure, qui annonce la fertilité de cette terre, en rend l'aſpect très-agréable; mais une houle briſe ſur cette côte avec un bruit horrible; le fond en eſt très-mauvais à une certaine diſtance, & ſe trouve ſemé d'écueils qui s'étendent à près de trois lieues au large. Cette iſle, très-peuplée, autant que le coup-d'œil nous a permis d'en juger en la prolongeant, n'a guère moins de vingt lieues de longueur. Nous lui donnâmes le nom d'iſle *du Prince de Galles*. Elle eſt par les 15ᵈ de latitude S., & 151ᵈ 53′ de longitude O. Sa diſtance des iſles du *Roi Georges*, eſt d'environ

ANN. 1765. JUIN.

ANN 1765. Juin.

quarante-huit lieues dans la direction du Sud 8o^{d} O. La déclinaiſon de l'aiguille aimantée y étoit de 3^{d} 30$'$ vers l'Eſt.

DE la pointe occidentale de cette iſle, nous dirigeâmes notre route au Nord 82^{d} O.; & le 16, à midi, nous étions par les 14^{d} 26$'$ de latitude S., & 156^{d} 23$'$ de longitude O.; la déclinaiſon de l'aimant étant de 7^{d} 40$'$ à l'Eſt. Le vent étoit paſſé à l'Eſt; & les lames du Sud, qui avoient rendu notre navigation ſi pénible, avant d'arriver à la hauteur des iſles *de Direction*, & qui depuis ce tems-là avoient ceſſé, commencèrent à reparoître. Mais au moment de les perdre, & quelques jours auparavant, nous vîmes de grandes compagnies d'oiſeaux. J'obſervai journellement qu'avant le coucher du ſoleil, ces oiſeaux dirigeoient leur vol vers le Sud. J'en conjecturai qu'il devoit y avoir quelque grande terre de ce côté; je ne puis m'empêcher de croire que ſi les vents m'euſſent favoriſé, je l'aurois rencontrée; &, ſi nos équipages euſſent joui d'une meilleur ſanté, j'aurois volontiers couru à l'Oueſt, pour tenter cette découverte. La population de toutes ces iſles-baſſes, que nous avions vues, ſembloit ſuppoſer l'exiſtence d'un continent qui ne devoit pas en être éloigné; &, ſans cette ſuppoſition, il ſeroit difficile de rendre compte de la maniere dont cette lon-

gue chaîne d'iſles s'eſt peuplée; mais le mauvais état des équipages étoit un obſtacle inſurmontable à cette navigation. ANN. 1765. Juin.

LE jour ſuivant, 17, nous vîmes divers oiſeaux voltiger autour du vaiſſeau; & nous nous ſupposâmes dans le voiſinage de quelqu'autre iſle. Je continuai ma route, mais avec précaution; les iſles, dans cette partie de l'Océan, rendent la navigation très-périlleuſe: comme ce ne ſont la plupart que des terres-baſſes, un vaiſſeau peut ſe trouver deſſus avant d'en avoir connoiſſance. Cependant nous n'appercûmes rien les 18, 19 & 20, pendant lequel tems nous ſuivîmes la même route, quoique les oiſeaux fuſſent toujours en grand nombre autour de nos vaiſſeaux. Nous étions parvenus à 12^{d} 33′ de latitude S., & 167^{d} 47′ de longitude O. Nous nous étions déja éloignés de 313 lieues de l'iſle *du Prince de Galles*, & la déclinaiſon de l'aiguille aimantée, étoit de 9^{d} 15′ à l'Eſt.

LE lendemain, 21, nous découvrîmes une chaîne de briſans qui s'alongeoient dans le S. S. O., & dont nous n'étions qu'à une lieue de diſtance. Environ une heure après, on appercut la terre du haut des mâts, dans l'O. N. O., à la diſtance de près de huit lieues. Elle ſe montroit ſous l'apparence de trois iſles, dont les côtes, bordées de rochers, laiſſoient

ANN. 1765. Juin.

voir différentes coupures. Le côté S. E. de ces isles, court N. E. $\frac{1}{4}$ N., & S. O. $\frac{1}{4}$ O. D'une pointe à l'autre, distante d'environ trois lieues, règne un récif sur lequel la mer brise & s'éleve à une hauteur effrayante. Nous tournâmes la pointe septentrionale, & nous vîmes la côte du N. O.; & celle de l'Ouest défendues par d'innombrables écueils, qu'il eût été dangereux de vouloir ranger d'un peu près; ces isles nous parurent plus fertiles, plus riches que celles que nous avions visitées; & elles n'étoient pas moins peuplées, à en juger par les habitations qu'on appercevoit en grouppes le long du rivage. Une grande pirogue se montra à quelque distance des côtes; mais nous fûmes forcés, à notre grand regret, d'abandonner cette belle contrée, sans pouvoir en prendre une plus exacte connoissance, à cause des brisans qui, s'étendant au large dans toutes les directions, exposoient à beaucoup plus de risques que la descente ne pouvoit promettre d'avantages. Je crus d'abord que c'étoit une partie des isles *Salomon*, & j'espérai en rencontrer quelques autres d'un plus facile accès.

LA chaîne de rochers, que nous découvrîmes en approchant de ces isles, se trouve par les 10d 15′ de latitude australe, & 169d 28′ de longitude occidentale; elle est au N. 76d 48′

O. de l'iſle du *Prince de Galles*, & à la diſtance de 352 lieues. Les iſles ſont au O. N. O. de ce récif, dans un éloignement de neuf lieues. Je les nommai les *Iſles du danger*, & je m'en éloignai dans la direction du N. O. ¼ Oueſt. ANN. 1765. Juin.

LA vue de cette chaîne de briſans me fit craindre de fréquentes alarmes dans la nuit, & j'en avertis mes Officiers, qui la paſsèrent ſur le pont à obſerver; cette précaution étoit d'autant plus néceſſaire, que nous eûmes toute la nuit de violens coups de vent, accompagnés de pluie. Vers les neuf heures je rentrai dans ma chambre, & preſqu'au même inſtant j'entendis un grand bruit au-deſſus: j'en demandai la cauſe, & l'on m'informa que la *Tamar*, qui étoit de l'avant, avoit tiré un coup de canon, & que nos gens découvroient des briſans ſous le vent à nous: je courus ſur le pont, & je m'apperçus bientôt que ce qu'on avoit pris pour des briſans, n'étoit autre choſe que des ondulations de la lune à ſon couchant, qui perçoient à travers un léger nuage. Nous courûmes ſur la *Tamar*, mais nous ne l'appercûmes qu'une heure après.

IL ne nous arriva rien de remarquable juſqu'au 27, qu'à dix heures du matin, nous apperçûmes une autre iſle dans le S. S. O. diſtante de ſept à huit lieues. Nous courûmes deſſus. A meſure que nous en approchâmes,

ANN. 1765. Juin.

nous vîmes ſes côtes s'abaiſſer juſqu'au niveau de la ſurface de la mer; la verdure & les cocotiers qui y croiſſent en abondance, en rendent l'aſpect très-agréable, & un grand lac en baigne l'intérieur; en cela elle reſſemble à l'iſle du *Roi Georges* : elle a près de trente milles de circonférence. Ses bords ſont marécageux, & la mer briſe, d'une manière terrible, ſur tout le rivage. Nous en prolongeâmes les côtes; & arrivés au vent de l'iſle, je fis mettre nos canots dehors pour reconnoître les ſondes, & trouver un mouillage; &, n'ayant point trouvé de fond, je les renvoyai avec ordre de deſcendre à terre, s'il étoit poſſible, afin de nous procurer quelques rafraîchiſſemens pour les malades. Ils abordèrent avec beaucoup de peine, & rapportèrent près de deux cens noix de cocos, qui, dans notre ſituation, nous parurent d'un prix ineſtimable. Ceux qui montoient les canots rapportèrent qu'ils n'avoient rien vu dans l'iſle qui pût faire croire qu'elle eût jamais été habitée. Ils y trouvèrent des milliers d'oiſeaux de mer. Ils étoient ſi peu ombrageux qu'ils ſe laiſſoient tuer ſur leurs nids, qu'ils conſtruiſent au haut des arbres; mais on n'apperçut aucun quadrupède. Je fus tenté de croire, que cette iſle étoit la même que celle qu'on déſigne dans le *Neptune François*, ſous le nom

de *Maluita*, placée à près d'un degré à l'Eſt de la grande iſle *Sainte-Eliſabeth*, la principale des iſles *Salomon*; mais ayant été depuis convaincu du contraire, je l'ai nommée *l'Iſle du Duc d'Yorck*. Je penſe que cette iſle n'avoit pas encore été reconnue. La poſition que les cartes Françoiſes donnent aux iſles *Salomon* n'eſt fondée ſur aucune autorité; *Quiros* eſt le ſeul qui prétende les avoir découvertes; & je doute qu'il ait laiſſé des détails qui puiſſent ſervir à les faire reconnoître par d'autres Navigateurs. ANN. 1765. Juin.

JE continuai de courir ſur le parallèle de ces iſles juſqu'au 29, qu'étant par 10d à l'Oueſt de la poſition qu'on leur aſſigne dans les cartes, je fis voile au Nord, dans le deſſein de traverſer la ligne, & de diriger enſuite ma route ſur les iſles des *Larrons*, que j'eſpérai encore atteindre avant que nous manquaſſions abſolument d'eau. Nous nous trouvions alors par les 8d 13′ de latitude S., & 176d 20′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aimant étoit de 10d 10′ à l'Eſt.

LE 2 de Juillet, nous vîmes de nouveau quantité d'oiſeaux voler autour de nous; & à quatre heures après-midi, nous eûmes connoiſſance d'une iſle qui nous reſtoit au Nord, & à la diſtance d'environ ſix lieues. Nous courûmes deſſus juſqu'au crépuſcule Juillet.

ANN. 1765. Juillet.

du ſoir, qu'en étant encore à près de quatre lieues, nous louvoyâmes à petites bordées durant la nuit. Aux premiers rayons du jour, cette iſle nous préſenta un coup-d'œil charmant; elle eſt baſſe & unie, couverte d'arbres, entre leſquels les cocotiers ſe font remarquer aiſément; mais des lames qu'on voyoit ſe briſer avec violence, & un rivage marécageux paroiſſoient comme deſtinés à en défendre l'accès, & diminuoient le plaiſir que nous cauſoit la perſpective délicieuſe de cette iſle. Nous vînmes attaquer la côte du S. O., qui court dans une étendue d'environ quatre lieues. Dès que nous en fûmes à portée, nous ne tardâmes pas à nous appercevoir que la population y étoit très-nombreuſe. Nous découvrîmes d'abord un millier d'Inſulaires aſſemblés ſur la plage; & bientôt plus de ſoixante pirogues ou eſpece de pros, mirent en mer, & ramèrent vers nos vaiſſeaux. Nous nous diſpoſâmes à les recevoir, & en un moment ils ſe rangèrent autour de nous. Leurs pirogues, d'une conſtruction très-bien entendue, étoient ſi nettes, qu'elles paroiſſoient être neuves. Chacune d'elles contenoit au moins trois perſonnes, & ſix au plus.

Ces Indiens nous ayant conſidérés pendant quelques inſtans, l'un d'eux ſauta dans l'eau, nagea vers le vaiſſeau, & y grimpa comme-

un chat. Dès qu'il fut monté ſur le plat-bord, il s'y aſſit en faiſant de violens éclats de rire; il parcourut enſuite tout le vaiſſeau, s'efforçant de dérober tout ce qui ſe trouvoit ſous ſa main; mais ce fut ſans ſuccès; parce qu'étant nud, il lui étoit impoſſible de rien cacher. Nos matelots lui mirent une veſte & des culottes; ce qui nous divertit beaucoup, car il avoit tous les geſtes & toutes les manieres d'un ſinge nouvellement dreſſé. Nous lui donnâmes du pain, qu'il mangea avec une ſorte de voracité; &, après avoir fait nombre de tours groteſques, il s'élança du vaiſſeau par-deſſus bord, avec ſa veſte & ſes longues culottes, & regagna ſa pirogue. Il ne fut pas plutôt de retour, que pluſieurs autres à ſon imitation nagèrent vers le vaiſſeau, montèrent juſqu'aux ſabords, par où s'étant inſinués, ils ſe ſaiſirent de tout ce qui leur tomba ſous la main, & ſe replongeant incontinent dans la mer, nagèrent à une très-grande diſtance, quoique quelques-uns d'eux, ayant les mains pleines, les tinſſent hors de l'eau, pour ne pas mouiller ce qu'ils emportoient. ANN. 1765. Juillet.

Ces Inſulaires ſont d'une taille très-avantageuſe, bien pris & bien proportionnés dans tous leurs membres. Leur teint eſt de couleur bronzée, mais claire. Les traits de leur viſage n'ont rien de déſagréable, & on y remarque

ANN. 1767. Juillet.

un mélange d'intrépidité & d'enjouement dont on eſt frappé. Leurs cheveux, qu'ils laiſſent croître, ſont noirs. Les uns les portent noués derrière la tête en une groſſe touffe, d'autres en font trois nœuds. On en voit avec de longues barbes, d'autre n'ont que des mouſtaches, & quelques-uns portent ſeulement un petit bouquet de barbe à la pointe du menton. Ils ſont entièrement nuds, à l'exception de leurs ornemens, qui conſiſtent en coquillages aſſez agréablement arrangés, dont ils font des colliers, des bracelets & des ceintures. Tous avoient les oreilles percées, mais ſans aucun ornement; nous jugeâmes cependant qu'ils y en portoient quelquefois de très-peſans; car quelques-uns avoient des oreilles qui deſcendoient juſques ſur leurs épaules; pluſieurs même les avoient entièrement découpées. Un de ces Indiens, qui paroiſſoit jouir de quelque conſidération, avoit pour ceinture un cordon garni de dents humaines. C'étoient vraiſemblablement les trophées de ſes exploits guerriers; car il ne l'auroit pas échangé contre tout ce qu'on auroit pu lui offrir. Quelques-uns d'eux étoient ſans armes, & d'autres en avoient d'auſſi dangereuſes qu'on en puiſſe jamais voir: c'étoit une eſpece de lance, très-large par un bout, & garnie des deux côtés dans une longueur d'environ trois pieds, de dents

de dents de goulu de mer, auſſi tranchantes que des lancettes. Nous leur montrâmes des noix de cocos, en leur faiſant ſigne que nous en manquions ; mais, loin de nous donner quelque eſpoir de nous en fournir, ils s'efforçoient d'enlever celles que nous avions. ANN. 1764. Juillet.

NOS canots, que j'avois envoyés pour reconnoître un lieu propre au mouillage, revinrent bientôt après, avec la nouvelle qu'à deux encablures du rivage, il avoient eu 30 braſſes d'eau ; mais que le fond étoit de corail, & dans une place trop voiſine des briſans pour y être en ſûreté à l'ancre. Je fus donc encore dans la néceſſité de faire voile ſans pouvoir procurer des rafraîchiſſemens à nos malades. Cette iſle, à laquelle mes Officiers voulurent donner mon nom, eſt ſituée par 1d 18′ de latitude S., & 173d 46′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aiguille y étoit de 11d 15′ vers l'Eſt. *Iſle de Byron.*

APRÈS être partis de l'iſle *Byron*, nous vîmes, pendant pluſieurs jours, une quantité de poiſſons, mais nous ne pûmes prendre que des goulus, qui furent ſervis ſur ma table, & que le défaut d'autres mêts nous faiſoit trouver excellens. La dyſſenterie commençoit à ſe faire ſentir dans nos équipages ; maladie que le Chirurgien croyoit cauſée par une chaleur exceſſive & par la continuité des pluies.

ANN. 1765. Juillet.

LE 21, notre proviſion de noix de cocos ſe trouva conſommée, & le ſcorbut commença à faire de nouveaux progrès. Les noix de cocos ſont un remède d'une ſurprenante efficacité contre ce mal terrible. Ceux qui en étoient attaqués au point d'avoir les membres tout noirs, de ne pouvoir ſe remuer qu'à l'aide de deux hommes, & qui outre leur foibleſſe ſouffroient encore les douleurs les plus aiguës, ſe rétabliſſoient très-promptement, quoique ſur mer, en mangeant de ces noix; &, en très-peu de tems, ils recouvroient leurs forces, reprenoient leur ſervice, & montoient au haut des mâts auſſi légèrement qu'avant leur maladie. Nous n'eûmes, pendant pluſieurs jours, que de très-foibles briſes & une mer calme: en conſéquence nous ne pouvions faire que bien peu de voile. La proximité où nous ſavions être des iſles *des Larrons*, que nous devions regarder comme un ſéjour propre à nous procurer tous les rafraîchiſſemens dont nous avions un ſi preſſant beſoin, nous faiſoit ſoupirer après des vents frais; d'ailleurs nous éprouvions des chaleurs ſuffoquantes. Le thermomètre qui montoit ſouvent à 88^{d}, fut longtems ſans deſcendre au-deſſous de 81^{d}. Cette navigation eſt aſſurément la plus brûlante, la plus longue & la plus dangereuſe qu'on ait jamais faite.

LE 21, nous étions par les 13d 9′ de latitude S., & 158d 50′ de longitude O.; le 22, notre latitude étoit au 14d 25′ Nord, & la longitude au 153d 11′ à l'Eſt. Dans cet intervalle, nous éprouvâmes un courant qui portoit au Nord. Nous trouvant alors preſqu'à la latitude de *Tinian*, je dirigeai ma route ſur cette iſle. ANN. 1765. Juillet.

CHAPITRE XI.

Arrivée du Dauphin *& de la* Tamar *à* Tinian. *Deſcription de l'état de cette Iſle. Détail de ce qui s'y eſt paſſé.*

ANN. 1765. Juillet.

LE 28, nous vîmes un grand nombre d'oiſeaux qui continuèrent de voler autour de nous juſqu'au 30, où à deux heures après-midi nous eûmes connoiſſance de la terre dans l'O. $\frac{1}{2}$ rhumb Nord. Nous reconnûmes que c'étoient les iſles de *Saypan*, de *Tinian* & d'*Aiguigan*. Ces trois iſles ſe montroient dans l'éloignement ſous l'apparence d'une ſeule, qui, au moment où le ſoleil paſſa ſous l'horiſon, s'étendoit du N. O. $\frac{1}{2}$ rhumb N., en paſſant par l'O. juſqu'au S. Oueſt. A ſept heures, nous gouvernâmes au plus près du vent, & paſsâmes la nuit à louvoyer. Le 31, à ſix heures du matin, les extrémités des iſles, qui ſe préſentoient toujours comme une ſeule iſle, nous reſtoient depuis le N. O. $\frac{1}{4}$ N. juſqu'au S. O. $\frac{1}{4}$ S. à la diſtance de cinq lieues. Le côté oriental de ces iſles gît N. E. $\frac{1}{4}$ N. & S. O. $\frac{1}{4}$ Sud. *Saypan* eſt la plus occidentale, & depuis la pointe N. E. de cette iſle juſqu'à la pointe S. O. d'*Aiguigan*, la diſtance eſt d'environ dix-ſept lieues : ces

trois iſles ſont éloignées l'une de l'autre de deux & trois lieues. *Saypan* eſt celle qui eſt la plus grande, & *Aiguigan*, dont les terres ſont élevées & d'une forme ronde, eſt la plus petite. Nous vînmes attaquer le côté oriental de ces iſles; à midi, nous rangeâmes la pointe méridionale de *Tinian* entre cette iſle & *Aiguigan*, & nous vînmes jetter l'ancre à ſa pointe S. O. par 16 braſſes d'eau, fond de gros ſable blanc, environ à cinq quarts de mille du rivage & à près de trois quarts de mille d'une chaîne de rochers qui ſe trouve à une certaine diſtance de la côte, dans l'endroit même où le Lord Anſon avoit mouillé avec le *Centurion*. L'eau y étoit tellement tranſparente, qu'on en appercevoit diſtinctement le fond à la profondeur de 24 braſſes, c'eſt à-dire de 140 pieds.

ANN. 1765. Juillet.

AUSSI-TÔT que notre vaiſſeau fut amarré, je deſcendis à terre pour marquer l'endroit où il conviendroit de dreſſer les tentes pour les malades qui étoient en grand nombre. Nous n'avions pas un ſeul matelot qui n'eût reſſenti les atteintes du ſcorbut, & pluſieurs en étoient à la dernière extrémité. Nous trouvâmes pluſieurs cabanes que les Eſpagnols & les Indiens avoient quittées l'année précédente; car aucun d'eux n'y étoit encore venu de cette année, & il n'étoit pas probable

ANN. 1765. Juillet.

qu'ils y arrivaſſent de quelques mois ; on y avoit le ſoleil preſqu'au zénith, & la ſaiſon des pluies étoit commencée.

APRÈS avoir marqué la place où l'on devoit dreſſer les tentes, j'entrepris, avec ſix ou ſept de mes Officiers, de pénétrer dans les bois pour découvrir ces points de vue charmans, ces perſpectives enchanteresſes, ces prairies dont la verdure n'eſt interrompue que par l'émail des fleurs, & qu'animent de nombreux troupeaux qui y paiſſent en liberté : nous étions impatiens de jouir de la vue de cette délicieuſe contrée, dont on trouve une diſcription ſi intéreſſante dans le voyage du Lord Anſon. Cependant l'objet le plus important étoit de nous procurer du bétail, qui nous devenoit de premiere néceſſité, mais le bois étoit ſi épais, ſi embarraſſé de broſſailles, que nous ne voyions pas deux toiſes devant nous ; & que, pour ne pas nous perdre dans une forêt preſqu'impraticable, nous etions obligés de nous appeller les uns les autres. L'exceſſive chaleur nous avoit fait partir en chemiſe, ſans autres vêtemens que nos longues culottes & nos ſouliers, qui en un moment furent en lambeaux. Nous parvinmes néanmoins, avec des peines infinies, à traverſer ces bois ; mais, à notre grande ſurpriſe, la contrée

s'offrit à nos regards ſous un aſpect bien différent du tableau qu'on nous en avoit fait. Les plaines étoient entierement couvertes de roſeaux & de buiſſons qui s'élevoient, en pluſieurs endroits, plus haut que nous, & par-tout au moins juſqu'à la ceinture; nos jambes continuellement embarraſſées dans ces eſpèces de ronces, étoient toutes déchirées. Durant cette marche, nous étions couverts de mouches de la tête aux pieds; ſi nous voulions parler, nous étions ſûrs d'en avoir la bouche pleine, & pluſieurs nous entroient juſques dans la gorge. Après avoir marché ainſi l'eſpace de trois ou quatre milles, nous apperçûmes un taureau que nous tirâmes; & un peu avant la nuit, nous revînmes à l'endroit de notre débarquement auſſi mouillés que ſi nous nous fuſſions plongés dans l'eau, & ſi harraſſés que nous pouvions à peine nous ſoutenir. J'envoyai auſſi-tôt quelques hommes pour rapporter le taureau qu'on avoit tué; nos gens, pendant notre abſence, s'étoient occupés à dreſſer des tentes & à tranſporter nos malades à terre. ANN. 1765. Juillet.

Le lendemain, premier Août, fut employé à dreſſer de nouvelles tentes, à deſcendre ſur le rivage nos pièces à l'eau, & à nettoyer le puits deſtiné à l'aiguade. Je penſe que ce puits eſt le même où le *Centurion* fit ſon eau; c'étoit 1 Août.

ANN. 1765. Août.

ſans contredit le plus mauvais que nous euſſions encore trouvé depuis que nous étions en mer : l'eau étoit ſaumâtre & toute pleine de vers. La rade où nous étions à l'ancre, étoit on ne peut pas plus dangereuſe dans cette ſaiſon ; il n'y avoit qu'un fond de ſable qui couvre de groſſes maſſes de corail ; & , comme l'ancre n'a point de tenue ſur le ſable, on eſt expoſé continuellement au danger de voir ſes cables ,coupés par des coraux durs & tranchans. Pour prévenir cet accident, autant qu'il étoit poſſible, je fis garnir les cables, & y attacher de diſtance en diſtance des tonneaux vuides, pour les faire flotter & empêcher leur frottement ſur les coraux. J'uſai encore d'une autre précaution dont l'expérience m'avoit fait ſentir l'utilité : j'avois d'abord affourché ; mais, obſervant que les cables étoient fort endommagés, je réſolus de ne plus mouiller que ſur une ſeule ancre, afin qu'en filant le cable ou en virant deſſus, ſelon que les vents ſeroient plus ou moins forts, il ne fût jamais aſſez lâche pour porter ſur le fond, & cet expédient réuſſit au gré de mon attente.

DANS les *Syzygies*, la mer devient en cet endroit prodigieuſement groſſe : je n'avois pas encore vu des vaiſſeaux à l'ancre éprouver des roulis de cette force ; nous fûmes un jour aſſaillis par des lames qui, chaſſées par un vent

d'Oueſt, étoient ſi terribles & briſoient avec une telle furie ſur le récif, que je fus forcé de remettre en mer & d'y reſter près de huit jours ; car, ſi notre cable s'étoit coupé dans la nuit, & que le vent fût venu du large, comme cela arrivoit ſouvent, rien n'auroit pu empêcher le vaiſſeau d'être jetté ſur les roches, & de s'y briſer. ANN. 1765. Août.

COMME j'étois attaqué du ſcorbut, je fis dreſſer ma tente ſur le rivage, où je pris ma réſidence ; j'y fis auſſi établir la forge de l'armurier, & l'on commença à réparer toutes les ferrures des deux vaiſſeaux. Nous fûmes bientôt convaincus que l'iſle produiſoit des limons, des oranges amères, des cocos, le fruit-à-pain (*a*), des goyaves & quelques autres fruits ; mais il fut impoſſible d'y découvrir des melons d'eau, de l'oſeille ni d'autres plantes anti-ſcorbutiques.

DURANT notre navigation, il ne nous étoit pas mort un ſeul homme dans les deux équipages, malgré les cruelles fatigues que nous avions éprouvées, & la diverſité des climats que nous avions parcourus ; mais deux matelots moururent à *Tinian* de la fièvre, & pluſieurs autres furent attaqués de cette maladie après être guéris du ſcorbut. Je ne

(*a*) On trouve, dans le Voyage du Lord Anſon, une deſcription de ce fruit, page 80, vol. II.

Août 1765. Août.

puis m'empêcher de croire que le climat de cette iſle ne ſoit tres-mal ſain, du moins pendant la ſaiſon où nous y ſommes venus: les pluies y ſont violentes & preſque continuelles, & la chaleur y eſt ſuffiſante. Le thermomètre reſté à bord fut généralement à 86d, ce qui n'eſt que 9d au-deſſus de la chaleur du ſang: & s'il eût été à terre, il auroit monté beaucoup plus haut. J'avois été ſur les côtes de Guinée, aux Indes Occidentales & dans l'iſle *Saint-Tomas* qui eſt ſous la ligne, & je n'avois jamais éprouvé une ſi vive chaleur. Mais un ciel brûlant n'eſt pas le ſeul déſagrément qu'on rencontre dans cette iſle; on y voit une quantité de mille-pieds, de ſcorpions & de groſſes fourmis dont les morſures ſont également dangereuſes; il s'y trouve encore une infinité d'inſectes venimeux qui nous étoient entierement inconnus, & qui nous furent très-incommodes; leurs piquures cauſoient des douleurs aigues, & nous tremblions de nous mettre au lit: on n'en étoit pas plus exempt à bord que ſur le rivage; ces inſectes, qui y avoient été portés avec le bois, avoient pris poſſeſſion de tous les recoins & ne laiſſoient aucun repos aux matelots, en quelqu'endroits qu'ils ſe logeaſſent.

AUSSI-TÔT que nos tentes furent dreſſées & qu'on eut tout diſpoſé pour le traitement

des malades, j'envoyai du monde pour reconnoître les retraites du bétail : on parvint à en découvrir quelques-unes, mais à une grande distance de notre quartier, & les animaux étoient si ombrageux, qu'il étoit difficile d'en approcher d'assez près pour les tirer ; quelques détachemens, envoyés pour en tuer lorsqu'on sut leurs retraites, furent quelquefois vingt-quatre heures à les poursuivre avant de pouvoir les atteindre ; & lorsqu'un de ces animaux avoit été traîné l'espace de sept ou huit milles à travers les bois, & les plaines hérissées de bruyères, il étoit tout couvert de mouches, exhaloit une odeur fétide, & n'étoit plus bon à rien ; ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que nos gens, exténués par ces pénibles courses étoient bien-tôt attaqués de fievres dont ils avoient peine à se retirer. ANN. 1765. Août.

Nous parvenions avec moins de peine à nous procurer de la volaille, les bois de cette isle sont peuplés d'une si grande quantité d'oiseaux de toutes les espèces qu'on pouvoit toujours en tirer aisément ; mais la chair en étoit généralement d'un mauvais goût, & la chaleur étoit telle, qu'une heure apres qu'on les avoit tués, ce n'étoit plus que de la pourriture.

L'ISLE abonde en cochons sauvages, qui faisoient notre plus grande ressource pour la viande fraîche ; ils sont tres-feroces, & si

ANN. 1769. Août.

gros qu'ils peſent communément deux cens livres : on pouvoit les tirer ſans beaucoup de difficulté ; mais un nègre, qui étoit à bord de la *Tamar*, imagina une manière de les prendre au piège, qui eut le plus grand ſuccès : c'étoit un grand avantage ; nous étions non-ſeulement aſſurés de manger chaque jour de la viande fraîche, mais nous pouvions encore en envoyer un bon nombre à bord, ce qui faiſoit une excellente proviſion.

TANDIS que nous nous occupions des moyens de nous procurer du bœuf frais avec moins de fatigue, M. Gore, un de nos Contre-Maîtres, découvrit un endroit très-agréable du côté du N. O. de l'iſle qui étoit fort fréquenté par le bétail, & d'où l'on pouvoit l'amener par mer. J'y en envoyai auſſi-tôt un détachement avec une tente, pour y reſter plus commodément ; & chaque jour nos bateaux en rapportoient tout ce qu'on avoit tué ; mais quelquefois la mer briſoit avec tant de furie ſur le rivage qu'il étoit impoſſible d'aborder, & le canot de la *Tamar* perdit trois hommes qui tentèrent de franchir la lame.

Nous nous trouvions alors abondamment pourvus de toutes ſortes de proviſions fraîches. Chaque jour on faiſoit cuire du pain pour les malades, & les fatigues diminuant, les fièvres

furent moins fréquentes. Le poiſſon qu'on prend ſur cette côte eſt très-beau, mais très-mal-ſain; il occaſionna de fâcheux accidens à ceux qui en mangèrent. L'Auteur du Journal du Lord Anſon dit qu'à bord du *Centurion* on crut devoir abſolument s'abſtenir de poiſſon, parce que ceux qui en avoient mangé s'étoient trouvés très-incommodés. Mais nous avions mal interprété ce paſſage; nous avions cru que ce poiſſon n'avoit été nuiſible aux gens du *Centurion*, que parce qu'ils en avoient mangé avec excès; & que, dans ce cas, il n'y avoit pas de raiſon de s'en abſtenir totalement, mais qu'il étoit ſeulement néceſſaire d'en manger avec ſobriété. Nous acquîmes, par notre propre expérience, une connoiſſance qui auroit pu nous moins coûter; & tous ceux qui mangèrent de ce poiſſon, même ſobrement, furent très-dangereuſement malades, & coururent les riſques d'en perdre la vie. ANN. 1765. Août.

CETTE iſle produit auſſi du coton & de l'indigo en abondance, & aſſurément elle ſeroit d'un grand revenu ſi elle étoit ſituée aux Indes occidentales. Le Chirurgien de la *Tamar* ſema différentes graines ſur un terrein qu'il avoit pris la peine d'enclorre; mais notre ſéjour ne fut pas aſſez long pour retirer aucun avantage de cette plantation.

Ann. 1765. Août.

TANDIS que nous étions en rade, j'envoyai la *Tamar* reconnoître l'isle de *Saypan*, qui est plus considérable que *Tinian* par son étendue; & l'élévation de ses terres la montre sous un aspect plus agréable. La *Tamar* alla mouiller au vent de cette isle, à la distance d'un mille du rivage, & par 10 brasses d'eau, même fond que celui que nous avions à *Tinian*. Ses gens descendirent sur une très-belle plage sablonneuse, qui s'étend l'espace de six ou sept milles; ils se promenèrent dans le bois où ils remarquèrent plusieurs arbres qui seroient très-propres à faire des mâts de navire. Ils virent beaucoup de cochons sauvages & de guanaques, mais aucune trace d'autre bétail, ni aucun oiseau. Ils ne trouvèrent près de la plage aucune source d'eau douce, mais ils apperçurent un grand étang dans le milieu des terres dont ils n'approchèrent pas. De grands tas d'écailles d'huitres perlières, amoncelés sur le bord du rivage, & plusieurs autres vestiges, leur firent juger qu'il n'y avoit pas bien long-tems qu'on étoit venu dans l'isle: il peut se faire que les Espagnols s'y rendent à de certaines saisons de l'année, pour y faire la pêche des perles. Ils virent aussi plusieurs de ces piliers de figure pyramidale, qui porte sur une base quarrée, & dont on peut voir la description dans le voyage du Lord Anson.

Le lundi, 30 Septembre, nos malades ſe trouvant parfaitement rétablis, j'ordonnai qu'on rembarquât les tentes, la forge, le four & tout le bagage que nous avions à terre; & munis de tous les rafraîchiſſemens que l'iſle fournit, particulierement d'environ deux milles noix de cocos, dont nous avions éprouvé toute l'efficacité contre le ſcorbut; nous appareillâmes le lendemain, premier octobre, de la rade de *Tinian*, où nous avions fait un ſéjour de neuf ſemaines; & j'eſpérai trouver la mouſſon du N. E. avant d'arriver au méridien des iſles de *Bashee*. Je côtoyai le rivage pour reprendre à bord ceux que nous avions envoyés à la chaſſe du bétail. Le vent fut très-foible tout le jour juſqu'au lendemain 2, au ſoir, qu'il paſſa à l'Oueſt joli frais : je fis alors route au Nord, & le 3, dans la matinée, nous eûmes connoiſſance d'*Anatacan*, iſle remarquable par l'élévation de ſes terres, & qu'avoit reconnue le Lord Anſon avant de relâcher à *Tinian*.

ANN. 1765. Septembre.

Octobre.

CHAPITRE XII.

Navigation depuis Tinian, *juſqu'à* Pulo-Timoan. *Deſcription de cette iſle, de ſes Habitans & de ſes productions. Route depuis* Pulo-Timoan, *juſqu'à* Batavia.

ANN. 1765. Octobre.

NOUS continuâmes de faire voile au Nord juſqu'au 10, qu'étant par les 18d 33′ de latitude S., & 136d 50′ de longitude O., nous nous trouvâmes de vingt-deux milles plus au Sud, que nous ne le croyons par notre eſtime; différence que nous attribuâmes à un fort courant qui portoit dans cette direction. A cette hauteur, l'aiguille aimantée déclinoit de 5d 10′ à l'Eſt, & pendant quelque tems nous obſervâmes que ſa déclinaiſon décroiſſoit régulièrement, de ſorte qu'arrivés le 19 par 21d 10′ de latitude S., & 124d 17′ de longitude O., la direction de l'aiguille fut le plein Nord.

LE 18, le vaiſſeau ſe trouva à dix-huit milles au Nord de ſa latitude eſtimée. Nous vîmes autour de notre vaiſſeau pluſieurs oiſeaux de terre qui paroiſſoient très-fatigués. Nous en prîmes un, dans l'inſtant qu'il ſe poſoit ſur un de nos boute-dehors. Cet oiſeau nous parut d'une eſpèce rare; il étoit de la groſſeur

groſſeur d'une oie : le bec & les cuiſſes d'un noir d'ébène relevoient l'éclat de ſon plumage plus blanc que la neige; ſon cou étoit d'environ un pied de longueur, & auſſi menu que celui d'une grue; & ſon bec recourbé étoit ſi long & ſi gros, qu'il n'étoit pas aiſé de concevoir comment les muſcles du cou pouvoient le ſupporter. Il vécut quatre mois de biſcuit & d'eau; mais il dépériſſoit chaque jour, &, ſelon l'apparence, il mourut faute d'une nourriture qui lui fût plus analogue. Il étoit devenu ſi maigre, que ce n'étoit plus qu'un ſquelette. Je ne penſe pas que cet oiſeau, différent de toutes les eſpèces de *Toucan* dont Edwards fait mention, ait jamais été décrit par les Naturaliſtes. Ces oiſeaux paroiſſent s'être écartés de quelques iſles au Nord deſquels nous avons paſſé, & qui ne ſont point ſur les cartes.

ANN. 1765. Octobre.

L'AIGUILLE aimantée reſta plein Nord juſqu'au 22, que l'iſle de *Grafton*, la plus ſeptentrionale des iſles de *Bashee*, nous reſtoit au Sud, diſtante de ſix lieues. Ayant réſolu de toucher à ces iſles, je courus ſur celle que nous appercevions; mais comme la navigation, depuis ces iſles juſqu'au détroit de *Banca*, eſt très-périlleuſe, & qu'un beau ciel & un vent frais nous permettoient de forcer de voiles, je crus qu'il étoit plus prudent de

pourſuivre notre route, & je remis le cap à
ANN. 1765. Octobre. l'Oueſt. Entre les iſles de *Bashee*, on en compte cinq principales; &, d'après notre obſervation, la poſition de l'iſle *Grafton*, eſt par les 21d 81′ de latitude Sud, & 118d 14′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aimant y étoit de 1d 20′ à l'Oueſt.

LE 14, étant par les 16d 59′ de latitude N., & 113d 1′ de latitude O., nous reconnûmes les triangles qui ſont en dehors de la pointe de *Praſil*, & forment un des plus dangereux écueils. Le 30, nous vîmes pluſieurs arbres flotter le long du vaiſſeau; la plupart étoient de gros bambous. La ſonde alors nous rapporta 23 braſſes d'eau, fond de ſable brun-foncé & de coquilles briſées. Nous étions par les 7d 14′ de latitude N., & 104d 21′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aimant étoit de 30′ à l'O. Le jour ſuivant, le vaiſſeau étoit treize milles au Nord de ſa latitude eſtimée; ce que nous reconnûmes être l'effet d'un courant; le 2 de Novembre, il ſe trouvoit trente-
Novembre. huit milles au Sud de notre eſtime. La latitude obſervée, fut de 3d 54′ N., & la longitude eſtimée de 103d 20′ Eſt. Nous eûmes 42 & 43 braſſes d'eau, fond de vaſe.

A ſept heures du matin, du 3, nous vîmes l'iſle de *Timoan* dans le S. O. $\frac{1}{4}$ O., à la diſtance d'environ douze lieues. Dampierre

ayant fait mention de cette iſle comme d'un lieu où l'on peut ſe procurer des rafraîchiſſemens, je fus tenté d'y relâcher; nous ne vivions plus que de ſalaiſon, qui commençoit à ſe corrompre; mais les légères briſes, les calmes, les courants du Sud, m'empêchèrent d'arriver au mouillage avant le 5 au ſoir. Nous laiſsâmes tomber l'ancre par 18 braſſes d'eau, à la diſtance d'environ deux milles du rivage, dans une baie du côté oriental de l'iſle.

ANN. 1765. Novembre.

LE lendemain, 6, nous allâmes à terre pour voir ce qu'il ſeroit poſſible d'obtenir. Les habitans, qui ſont des Malais, nous parurent un peuple inſolent. Dès qu'ils nous virent approcher du rivage, ils accoururent en grand nombre ſur le bord de la mer, ayant un grand couteau d'une main, de l'autre une pique armée d'une pointe de fer, & un crit, eſpèce de poignard, à la ceinture. Nous débarquâmes malgré ces apparences menaçantes, & auſſi-tôt nous commençâmes à traiter; mais tout ce qu'il fut poſſible de nous procurer, ſe réduiſit à une douzaine de volailles, une chèvre & un chevreau. Nous offrîmes en échange des couteaux, des haches & d'autres inſtrumens de cette eſpèce; mais ils les refuſèrent d'une air mépriſant, & demandèrent des roupies. N'en

ANN. 1765. Novembre.

ayant pas, nous nous trouvions embarraſſés de payer l'acquiſition que nous avions faite; je ſongeai à leur offrir des mouchoirs, & par grace, ils daignèrent accepter les meilleurs.

CES peuples ſont d'une ſtature au-deſſous de la médiocre, mais parfaitement bien pris dans leur taille. Leur teint eſt de couleur bronzée & preſque noire. Nous vîmes parmi eux un vieillard qui, à quelque différence près, étoit vêtu comme un Perſan; mais les autres étoient nuds, à la réſerve d'un mouchoir qu'ils portent autour de leur tête en manière de turban, & quelques morceaux d'étoffe dont ils ſe ceignent les reins, & qu'ils attachent avec une agraffe d'argent. Il ne parut aucune femme, & probablement ils ont l'attention de ne pas les laiſſer voir aux étrangers. Leurs maiſons, bâties en bois de bambou, ſont propres & régulièrement conſtruites; elles s'élèvent ſur des poteaux, à huit pieds environ au-deſſus du ſol. Leurs canots ſont auſſi très-bien faits. Nous en vîmes quelques-uns d'aſſez conſidérables, & dont ils ſe ſervent probablement pour aller commercer à *Malacca*. Mais, quand nous fûmes à terre, le pays nous parut très-agréable & couvert d'arbres.

L'ISLE eſt montueuſe, elle produit en

abondance le chou palmite & le cocotier; mais les habitans ne jugèrent pas à propos de nous faire part de leurs fruits. Nous apperçûmes quelques riſières : les autres productions végétales de l'iſle nous ſont inconnues; un ſejour de trente-ſix heures ne nous laiſſa pas le tems de viſiter cette contrée vraiſemblablement fertile. ANN. 1765. Novembre.

Malgré l'agitation violente & continuelle des vagues dans la baie où nous étions à l'ancre, nous réuſsîmes à y faire une abondante pêche. Nous jettâmes notre ſeine avec le plus grand ſuccès; mais il étoit facile de s'appercevoir que cela donnoit de l'ombrage aux Inſulaires, qui regardent comme une de leurs propriétés les poiſſons qui ſont ſur leurs côtes. Deux belles rivières viennent ſe jetter dans la baie; l'eau en eſt parfaite, & nous la trouvâmes ſi ſupérieure à celle que nous avions à bord, que nous en remplîmes autant de pièces qu'on put en charger ſur le canot, qui y retourna deux fois. Tandis que nous étions à l'ancre, quelques Inſulaires nous apportèrent un animal qui avoit le corps d'un lièvre & les jambes d'un daim; un de nos Officiers l'acheta. Nous aurions voulu pouvoir le conſerver vivant; il nous fut impoſſible de lui procurer l'eſpèce de nourriture qui lui étoit propre; il fallut donc le tuer,

ANN. 1767. Novembre.

la chair en étoit d'un très-bon goût. Le tems fut à l'orage durant notre ſéjour devant cette iſle; les éclairs & la pluie, accompagnés des plus violens coups de tonnerre, continuèrent preſque ſans interruption.

LE 7, dans la matinée, voyant l'impoſſibilité de nous procurer de nouveaux rafraîchiſſemens, nous appareillâmes pour profiter d'une bonne briſe de terre; dans l'après-midi, nous apperçûmes que les courans nous portoient dans le S. E. avec une vîteſſe qu'on peut eſtimer d'un mille par heure. La déclinaiſon de l'aiguille étoit de 38′ à l'Oueſt. Nous traverſâmes ces parages dans la ſaiſon la moins favorable; car lorſque nous fûmes à la latitude de *Pulo Condore*, nous n'eûmes plus que de légères briſes & des calmes qui n'étoient interrompus que par des pluies violentes, des éclairs & du tonnerre.

LE 10, nous apperçûmes la pointe orientale de l'iſle de *Lingen*, qui nous reſtoit S. O. $\frac{1}{4}$ O., diſtante de onze ou douze lieues. Le courant portoit E. S. E. avec une vîteſſe d'un mille par heure: à midi le vent calma, & nous mouillâmes une ancre à jet par 20 braſſes d'eau; à une heure, le tems s'étant éclairci, nous eûmes la vue d'une petite iſle dans le S. O. 5^{d} 30′ S. à la diſtance de dix ou onze lieues.

LE 11, à une heure après minuit, nous levâmes l'ancre & fîmes de la voile: à ſix heures, la petite iſle nous reſtoit O. S. O., diſtante d'environ ſept lieues; un grouppe d'autres très-petites iſles, que nous prîmes pour les iſles *Domines*, dans l'O. 5^d 30' N., à la diſtance de ſept ou huit lieues, & deux pointes remarquables ſur l'iſle de *Lingen*, nous reſtoient O. ¼ N. O., dans un éloignemene de dix ou douze lieues. Notre latitude obſervée fut alors de 18' S.; la latitude de la pointe orientale de *Lingen* de 10' S., & la longitude orientale de 105^d 15'. *Pulo Taya* en eſt preſque au S. ¼ S. O., & diſtante d'environ douze lieues. ANN. 1765. Novembre.

LE 12, à dix heures du matin, nous vîmes dans le N. E. une petite jonque Chinoiſe: le lendemain, à ſept heures du matin, nous eûmes connoiſſance d'une petite iſle appellée *Pulo Toté*, qui nous reſtoit au S. E. ¼ E., à la diſtance d'environ douze lieues. Un peu au Nord de *Pulo Taya*, eſt une très-petite iſle, nommée *Pulo Toupoa*.

LE jour ſuivant, 13, à quatre heures de l'après-midi le vent ayant calmé, nous laiſsâmes tomber l'ancre par 14 braſſes d'eau, fond mou; *Pulo Taya* nous reſtant au N. O., dans un éloignement de près de ſept lieues. En cet endroit, le courant portoit Eſt

ANN. 1765. Novembre.

¼ S. E., avec une vîteſſe que nous eſtimâmes de deux nœuds & deux braſſes par heure. A la diſtance de près de quatre milles nous vîmes un *Sloup* à l'ancre, qui arbora pavillon Hollandois. Dans la nuit nous eſſuyâmes de violentes raffales, accompagnées de très-fortes pluies; dans un coup de vent le greſlin que nous avions mouillé rompit, ce qui nous obligea de laiſſer tomber notre ancre d'affourche. A huit heures du matin du 14, le vent, plus maniable, varia du N. N. O. à l'O. S. O.; nous mîmes dehors la chaloupe; levâmes notre ancre d'affourche, & à neuf heures nous fîmes voile; un fort courant nous entraînoit vers l'Eſt; à deux heures nous remîmes le vaiſſeau à l'ancre ſur 15 braſſes; *Pulo Taya* nous reſtant N. O. ¼ N., entre ſept ou huit lieues de diſtance. Le *Sloup*, que nous avions vu la veille, portant pavillon Hollandois, étoit reſté à l'ancre dans la même place; j'envoyai un canot avec un Officier pour prendre de lui quelques informations; l'Officier fut très-bien reçu, mais il fut fort ſurpris de ne pouvoir ſe faire entendre: il ne ſe trouvoit ſur ce vaiſſeau que des Malais, ſans un ſeul blanc; ils préſentèrent du thé à l'Officier, & ſe conduiſirent, à ſon égard, de la manière la plus honnête. Ce *Sloup* étoit d'une conſtruction ſingulière; ſon pont étoit

de bambou, & deux groſſes pièces de bois placées aux deux bouts du vaiſſeau, lui ſervoient de gouvernail. ANN. 1765. Novembre

LE lendemain, 15, à ſix heures du matin, nous fîmes ſous voile; à deux heures, *Monopin-Hill*, qui nous reſtoit S. $\frac{1}{4}$ S. O. à la diſtance d'environ dix ou onze lieues, avoit l'apparence d'une petite iſle; il eſt au S. $\frac{1}{4}$ S. O. de ſept iſles, dont il eſt éloigné de près de douze lieues; ſa latitude eſt de 2d Sud. Arrivés à la hauteur des ſept iſles, nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{4}$ Sud; nos ſondes furent régulières depuis 12 juſqu'à 7 braſſes; & bientôt après nous vîmes la côte de *Sumatra*, courant du O. S. O. à O. $\frac{1}{4}$ N. O. à la diſtance d'environ ſept lieues. Vers le ſoir, nous laiſsâmes tomber l'ancre ſur ſept braſſes d'eau; & le lendemain, 16, à quatre heures du matin, nous continuâmes notre route en gouvernant S. $\frac{1}{4}$ S. E. juſqu'à ce que la pointe de *Monopin-Hill* & celle de *Batacarang*, qui eſt ſur la côte de *Sumatra*, nous reſtèrent l'une à l'E., & l'autre au S. E. afin d'éviter *Frédérick Hendrick*, écueil dangereux ſitué à mi-chemin entre *Banca* & *Sumatra*. Les ſondes nous donnerent 13 & 14 braſſes; alors nous gouvernâmes E. S. E., cherchant à tenir le milieu du canal, pour nous éloigner également d'une bature, qui eſt l'entrée de la

ANN. 1765. Novembre.

rivière de *Palambam* & de celle qui eſt ſituée à la hauteur de la pointe occidentale de *Banca*. Quand nous fûmes par le travers de la rivière de *Palambam*, nous trouvâmes que le fond s'élevoit régulièrement de 15 juſqu'à 7 braſſes; & après l'avoir dépaſſée, les ſondes rendirent 15 & 16 braſſes. Nous continuâmes de gouverner E. S. E. entre la troiſième & la quatrième pointe de *Sumatra*, diſtante l'une de l'autre d'environ dix lieues. Les ſondes, priſes le long de la côte de *Sumatra*, donnèrent depuis 11 juſqu'a 13 braſſes; & la haute terre de *Queda Banca*, qu'on appercevoit au-deſſus de la troiſième pointe de *Sumatra*, nous reſtoit E. S. E. Depuis la troiſième pointe juſqu'à la deuxième, diſtance d'environ onze ou douze lieues, la route eſt S. E. $\frac{1}{4}$ Sud. La haute terre de *Queda Banca* & la deuxième pointe de *Sumatra*, giſent entr'elles E. N. E. & O. S. O.; le canal a près de cinq lieues de large; & l'on a dans le milieu 24 braſſes d'eau. A ſix heures du ſoir, nous mouillâmes par 13 braſſes; *Monopin-Hill* nous reſtoit au N. $\frac{1}{4}$ rhumb O., & la troiſième pointe de *Sumatra* au S. E $\frac{1}{4}$ E. de deux à trois lieues de diſtance. Nous apperçûmes alors pluſieurs vaiſſeaux, dont la plupart portoient pavillon Hollandois. Dans la nuit, nous eûmes des vents très-frais & par grains, avec du tonnerre, des éclairs

& une grande pluie ; mais, comme la tenue étoit très-forte dans ce mouillage, la bonté de nos cables nous raſſuroit ſur le danger d'être jettés à la côte. ANN. 1765. Novembre.

LE lendemain au matin, 17, le courant où la marée portoit au S. E. avec une viteſſe que j'eſtimai de trois nœuds par heure. Nous appareillâmes à cinq heures par un vent d'Oueſt modéré & un tems brumeux. Dans la nuit, la direction de la marée changea, & reverſa avec la même force dans le N. O.; ainſi, la marée en cet endroit monte ou deſcend douze heures de ſuite.

LE 19, nous parlâmes à un Senault Anglois de notre Compagnie des Indes, il étoit parti de *Bencoolen* pour ſe rendre à *Malacca* & enſuite au *Bengale*; nous nous trouvions alors avec les premières proviſions du vaiſſeau, qui étoient entièrement corrompues; le bœuf & le porc exhaloient une odeur inſupportable, & notre pain fourmilloit de vers. Le Maitre du Senault n'eut pas plutôt appris notre ſituation, qu'il nous envoya un mouton, une douzaine de volailles & une tortue; ce qui étoit, je penſe, la moitié de ſes proviſions; & il eut la généroſité de ne vouloir rien accepter que nos remerciemens: c'eſt avec plaiſir que je lui paie ce tribut de reconnoiſſance; & je ſuis bien fâché de ne pas me

rappeller ſon nom, ni celui de ſon vaiſſeau.

ANN. 1765. Novembre.

DANS l'après-midi, nous rangeâmes la pointe de *Sumatra*, & les ſondes, le long de la côte du Nord, à la diſtance d'un mille & demi du rivage, furent de 14 braſſes. A trois heures & demie, nous laiſsâmes tomber l'ancre, & j'envoyai un canot pour reconnoître les ſondes, à cauſe des écueils qui s'étendent au Nord de l'iſle appellée *Lucipara*, qui nous reſtoit au S. E. $\frac{1}{4}$ à la diſtance d'environ ſix lieues. La briſe trop foible, & le flot qui portoit fortement au Nord ne nous permirent pas de paſſer entre ces écueils & la côte de *Sumatra*, avant le 20 après-midi. Les ſondes furent régulièrement de 9 & 10 braſſes en prolongeant l'iſle, & de 5 & 6 braſſes en côtoyant *Sumatra*. Ce canal, continuellement fréquenté, eſt trop bien connu pour que je doive inſérer ici les particularités de notre paſſage. Je dirai ſeulement que le mercredi, 17, à ſix heures du ſoir, nous paſsâmes entre les iſles *Edam* & *Horn*, & nous entrâmes dans la rade de *Batavia*. A huit heures, nous jettâmes l'ancre à quelque diſtance des vaiſſeaux, l'iſle d'*Onruſt* nous reſtant à l'O. N. O. à la diſtance de cinq ou ſix milles.

CHAPITRE XIII.

Séjour à Batavia, & départ de ce Port.

LE LENDEMAIN, qui étoit le 28 de Novembre conformément à notre journal, mais qui ſe trouvoit être le 29, ſelon la vraie date d'Europe, ſur laquelle nous avions perdu un jour en ſuivant le cours annuel du ſoleil, nous vinmes mouiller plus près de la ville, & nous ſaluâmes le fort d'onze coups de canon, qui nous furent rendus. Il y avoit dans cette rade plus de cent vaiſſeaux, grands ou petits, & de ce nombre un gros vaiſſeau Anglois de Bombay, qui nous ſalua de treize coups de canon. ANN. 1765. Novembre.

LA Compagnie Hollandoiſe entretient toujours ici un vaiſſeau amiral. Le Commandant de cette patache, qui, parmi ſes compatriotes, eſt un perſonnage de conſéquence, jugea à propos d'envoyer ſon canot à mon bord; le conducteur auſſi mal vêtu qu'il avoit mauvaiſe mine, me demanda qui nous étions, d'où nous venions, quelle étoit notre deſtination, & me fit pluſieurs autres queſtions non moins impertinentes; il ſe diſpoſa en même-tems à écrire mes réponſes; mais

ANN. 1765. Novembre.

je lui épargnai cette peine : il fut prié de quitter ſur-le-champ mon bord & de retourner dans ſon canot, ce qu'il fit ſans répliquer.

A notre arrivée à *Batavia*, nous n'avions pas un ſeul malade dans les deux équipages; mais ſachant que l'air y eſt plus malſain qu'en aucun endroit des Indes, dans la ſaiſon des pluies qui étoit prochaine, & que l'arrack y eſt très-commun, je réſolus d'en partir auſſi-tôt que nous ſerions prêts à remettre en mer. Je deſcendis pour faire viſite au Général; mais il étoit à ſa maiſon de campagne, qui eſt à quatre milles environ de *Batavia* : je trouvai cependant un Officier, qu'on nomme *le Sabandar* & qui eſt l'introducteur des Etrangers. Il me propoſa obligeamment de me conduire chez ſon Excellence, ſi je l'aimois mieux que d'attendre ſon retour. J'acceptai ſes offres & nous partîmes ſans différer. Le Général me fit le plus gracieux accueil, & me laiſſa le choix de chercher un logement dans la ville, ſi je ne voulois pas en prendre un à l'hôtel. Cet hôtel eſt une grande & belle maiſon, que le Général afferme à un particulier, avec le privilége excluſif de loger tous les Etrangers, qui ſont toujours en très-grand nombre. Un habitant qui oſeroit donner un lit à un Etranger, ne fût-ce que pour une ſeule

nuit, payeroit une amende de 500 rixdalers; ce qui fait près de 2500 livres, monnoie de France. Il eſt peu de grands édifices à *Batavia*, les maiſons joignent à la régularité de la conſtruction tout ce qui peut en rendre l'intérieur agréable & commode. Les rues ſont larges, bien percées, & la plupart traverſées par des canaux bordés de grands arbres des deux côtés. Ces canaux, qui lui donnent l'apparence des villes de Hollande, ſont ſans doute commodes pour les négocians, qui peuvent faire conduire par eau les marchandiſes devant leurs portes; mais ils doivent auſſi entretenir une humidité pernicieuſe aux habitans. On conçoit que la ville étant bâtie ſur un terrein marécageux, les canaux ſont néceſſaires pour l'écoulement des eaux; mais les arbres qui les embelliſſent, gênent la circulation de l'air, & s'oppoſent à la diſperſion des vapeurs qui s'en élèvent.

ANN 1765. Novembre.

Il n'eſt guère de ville en Europe plus peuplée. *Batavia* ſemble être le centre de réunion de toutes les nations : les Hollandois, les Portugais, les Chinois, les Perſans, les Maures, les Malais, les Javans habitent cette ville & compoſent la ſociété. Les Chinois ont un quartier ſéparé. Ce ſont eux qui y font le plus grand commerce : car il arrive annuellement dans cette rade dix ou douze

groſſes jonques de la Chine. C'eſt en grande partie à la richeſſe de ce commerce qu'eſt dûe l'opulence dont les Hollandois jouiſſent à *Batavia*. Si la variété des plaiſirs, la bonne chère, & les productions de la terre les plus capables de flatter le goût, concourent à rendre ce ſéjour agréable, la jouiſſance en eſt troublée par une infinité d'inſectes venimeux qui ne vous laiſſent aucun repos. Ses dehors approchent de la magnificence des environs de Londres. On y eſt ſur-tout frappé de la beauté des chemins, embellis d'un côté par un canal, qu'ombragent des rangées de grands & ſuperbes arbres; & au-delà de ce canal, navigable pour de très-groſſes barques, les maiſons de campagne des habitans offrent un coup-d'œil enchanteur. Ils réſident, autant que les affaires peuvent le leur permettre, dans ces belles maiſons de plaiſance où ils reſpirent un air plus pur & plus ſalubre que dans la ville. Le luxe y eſt à un tel degré, que c'eſt preſqu'un déshonneur que d'y être à pied.

ANN. 1755. Novembre.

IMPATIENT de quitter *Batavia* où nous étions arrivés le 28 Novembre, je preſſois notre expédition. Dès que nous eûmes embarqué les rafraîchiſſemens, une proviſion de riz & d'arrack pour le reſte du voyage, nous appareillâmes; &, le 10 Décembre, nous

Décembre.

ſîmes

fîmes voile de cette rade. Le fort nous ſalua d'onze coups de canon, & le vaiſſeau amiral de treize, qui furent rendus de mon bord. Nous reçûmes auſſi le ſalut d'un vaiſſeau Anglois. Nous gouvernâmes ſur l'iſle *du Prince*, qui eſt dans le détroit de *la Sonde*; &, le 14, nous y vînmes mouiller. Dans ce paſſage il nous vint de la côte de *Java* des canots chargés de tortues; ils nous en fournirent une ſi grande quantité, qu'on ne ſervoit rien autre choſe aux deux équipages. Nous reſtâmes à l'ancre juſqu'au 19 devant l'iſle *du Prince*, où nous ne vécûmes encore que de tortues, que les habitans de l'iſle nous vendoient à très-bon compte. Après y avoir fait de l'eau & du bois, autant que nous pûmes en prendre, nous mîmes à la voile, & avant la nuit nous avions doublé la pointe de l'iſle de *Java*. Ce fut alors qu'une fièvre putride parut ſe développer avec fureur dans nos équipages; trois de mes matelots en moururent, & pluſieurs autres furent ſi malades qu'on les jugeoit ſans eſpérance. Cependant nous n'avions pas perdu un ſeul homme à *Batavia*; ce qui fut regardé, malgré la brieveté de notre ſéjour, comme un exemple extraordinaire de bonheur. Nous ne fûmes pas quinze jours en mer, que nous eûmes la conſolation de voir tous nos malades parfaitement rétablis.

ANN. 1765. Decembre.

CHAPITRE XIV.

Arrivée au Cap de Bonne-Eſpérance. *Retour en Angleterre.*

ANN. 1766. Février.

NOUS CONTINUAMES de faire voile près de quarante-huit jours, ſans qu'il nous arrivât rien de remarquable. Seulement, dans cet intervalle de tems, nous eûmes le malheur de perdre un de nos meilleurs canonniers. Il ſe laiſſa tomber du bord, & tous nos efforts ne purent le ſauver. Le 10 Février, nous eûmes la vue de la côte d'Afrique, dont nous n'étions plus qu'à ſept lieues, & qui s'étendoit depuis le N. N. O. juſqu'au N. Eſt. Elle paroiſſoit coupée en pluſieurs hautes montagnes entre leſquelles on voyoit le terre s'abaiſſer en pente douce & couverte de ſable blanc. Sa latitude S. étoit de 34^{d} 15′, & ſa longitude O. de 21^{d} 45′. L'aiguille aimantée déclinoit de 22^{d} à l'Oueſt; & la ſonde nous rendit 53 braſſes, fond de gros ſable brun.

Nous portâmes ſur la terre, & lorſque nous en fûmes à deux lieues environ, nous vîmes une épaiſſe fumée qui s'élevoit d'une plage ſablonneuſe. J'imaginai que cette fumée étoit produite par les Hottentots, & j'étois ſurpris qu'ils choiſiſſent pour leur réſidence

cette partie de la côte, qui ne paroît être compoſée que de dudes, où l'on n'apperçoit ni arbiſſeau, ni verdure, & ſur laquelle la mer briſe avec une violence qui doit y rendre la pêche impraticable. ANN. 1766. Février.

LE 12, à trois heures après midi, nous doublâmes le cap *Lagullas*, d'où la côte court O. N. O. juſqu'au cap de *Bonne-Eſpérance*, qui en eſt éloigné de trente lieues. Le jour ſuivant, 13, nous paſsâmes entre l'iſle *Pingoin* & la *Pointe Verte*, & nous entrâmes dans la baie *des Tables* ſous nos huniers tous les ris pris; les vents étant au S. S. E. grand frais & par grains violens. A trois heures après midi, nous laiſsâmes tomber l'ancre, & nous ſaluâmes le fort qui nous rendit le ſalut. Les Hollandois me dirent qu'aucun de leurs vaiſſeaux n'auroit oſé entrer dans la baie avec un vent ſi déſavantageux, & qu'ils nous avoient vu avec ſurpriſe entrer & manœuvrer avec plus de facilité & de promptitude, qu'on ne le fait d'ordinaire par le vent le plus favorable.

LE lendemain, 14, dans la matinée, je deſcendis à terre pour me rendre chez le Gouverneur : ſa voiture m'attendoit déja ſur le rivage. Je vis un homme avancé en âge, & très-populaire : il me reçut avec une extrême politeſſe : il eut l'honnêteté de m'offrir un appartement dans la maiſon de la Compagnie

ANN. 1766, Février.

durant mon ſéjour au Cap, & me pria de diſpoſer de ſa voiture, comme ſi elle m'appartenoit. Etant un jour à dîner chez lui avec quelques autres perſonnes, j'eus occaſion de parler de la fumée que j'avois vue ſur une plage ſablonneuſe en un endroit de la côte où tout annonçoit la ſtérilité de la terre; & j'ajoutai que cela m'avoit cauſé quelque étonnement. Il me dit qu'il n'y avoit pas long-tems qu'un autre vaiſſeau, qui s'étoit approché de cette partie de la côte, avoit vu comme moi cette grande fumée, quoique cette terre, qu'on ſuppoſoit être une iſle, fût inhabitée; il m'apprit à ce ſujet qu'il y avoit près de deux ans que deux vaiſſeaux Hollandois de la Compagnie des Indes avoient fait voile de *Batavia* pour le Cap, & que jamais on n'en avoit eu de nouvelle; il ſoupçonnoit que l'un de ces deux vaiſſeaux, ou même tous les deux, avoient fait naufrage ſur cet endroit de la côte, & que les fumées qu'on avoit apperçues venoient de ces malheureux qui s'y étoient perdus; & il ajouta qu'on avoit déjà envoyé pluſieurs fois des bateaux pour éclaircir ces conjectures, mais que la mer briſoit ſur la côte avec tant de furie, qu'ils avoient été forcés de revenir ſans oſer y deſcendre. Je fus touché du récit d'une ſi triſte aventure, & je regrettai de n'en avoir pas été informé auparavant; car j'aurois

fait tous mes efforts pour trouver ces infortunés, & les tirer d'un lieu où ils doivent probablement périr de misère. ANN. 1766. Février.

Le Cap eſt une excellente relâche pour les vaiſſeaux qui doivent doubler cette pointe méridionale de l'Afrique. Le climat en eſt très frais, la campagne tres-belle, & l'on y trouve en abondance des rafaîchiſſemens de toute eſpèce. Le jardin de la Compagnie eſt un endroit delicieux : à l'un des bouts de ce Jardin, eſt une ménagerie qui appartient au Gouverneur; il n'épargne rien pour la remplir d'un grand nombre d'animaux curieux & rares : j'y ai vu trois belles autruches & quatre zebres d'une taille extraordineire. Nos gens, à qui je permettois d'aller à terre chacun à leur tour, profitoient de cette liberté pour ſe régaler des vins du Cap, & ils ne revenoient guère à bord ſans en avoir bu avec excès. Tandis que nous étions dans cette rade, nous vimes arriver pluſieurs vaiſſeaux, les uns Hollandois, les autres François, quelques-uns Danois, mais il n'y en avoit point qui n'eût une deſtination ultérieure.

APRÈS un ſéjour, que j'avois prolongé juſqu'à trois ſemaines pour laiſſer aux équipages le tems de ſe remettre des fatigues qu'ils avoient eſſuyées, je pris congé du bon vieux Gouverneur, & muni de tous les rafraîchiſ-

ANN. 1766. Mars.

ſemens néceſſaires, je fis voile, le 7 Mars, de la baie *des Tables*, par un vent très-favorable du Sud-Eſt.

Le 16, à ſix heures du matin, nous eûmes la vue de l'iſle de *Sainte-Hélène*, dans l'O. $\frac{1}{4}$ N. O., diſtante d'environ ſeize lieues; & ſur le midi, nous apperçûmes un gros vaiſſeau portant pavillon françois. Nous continuâmes notre route, & quelques jours après, comme nous faiſions voile par un très-beau tems & un vent frais, à une diſtance conſidérable de la terre, le vaiſſeau reçut une ſecouſſe auſſi rude que s'il eût donné ſur un banc: la violence de ce mouvement nous alarma tous, & nous courûmes ſur le pont; nous vîmes la mer ſe teindre de ſang dans une très-grande étendue; ce qui diſſipa nos craintes. Nous en conclûmes que nous avions touché ſur une baleine ou ſur un grampus, & que vraiſemblablement notre vaiſſeau n'en avoit reçu aucun dommage; ce qui eſt vrai. Dans ce même tems nous perdîmes le ſecond maître charpentier, jeune homme induſtrieux & actif; il avoit preſque toujours été dans un état de langueur depuis notre départ de *Batavia*.

Le 25, nous paſsâmes la ligne par 17^{d} 10$^{'}$ de longitude O. Le lendemain matin, le Capitaine Cumming ſe rendit à mon bord pour m'in-

former que trois pièces de la ferrure de ſon gouvernail étoient rompues, ce qui le mettoit hors de ſervice. J'envoyai ſur-le-champ le charpentier viſiter ce gouvernail, qu'il trouva en plus mauvais état encore que ne l'avoit dit le Capitaine. Les gonds & les roſettes étoient ſi uſés qu'ils ne pouvoient abſolument plus ſupporter le gouvernail. Le charpentier prit le parti d'en faire une machine pareille à celle qu'on avoit faite pour l'*Ipſwich*, & qui avoit ſervi à le reconduire en Angleterre. Cette machine fut achevée en cinq jours environ. La *Tamar* s'en ſervit avec ſuccès; mais, craignant qu'elle ne fût hors d'état de ſe ſoutenir contre un vent violent qui la jetteroit à la côte, j'ordonnai à M. Cumming de faire voile pour *Antigoa*, où il pourroit échouer le vaiſſeau, & y faire réparer ſon gouvernail avec une nouvelle garniture de gonds & de roſettes qu'il avoit de rechange, car celle de la *Tamar*, étant en fer, on ne devoit pas s'attendre qu'elle durât autant que celle du *Dauphin* qui étoit de cuivre ainſi que ſon doublage.

ANN. 1766. Mars.

La *Tamar*, conformément à ſes nouveaux ordres, ſe ſépara de nous le premier d'Avril, & gouverna ſur les iſles *Antilles*. Lorſque nous arrivâmes par les 34 de latitude S., & 35^d de longitude Oueſt, les vents grands frais &

Avril.

ANN. 1766. Avril. variables du O. S. O. au O. N. O., & une mer terrible qui briſa autour de nous durant ſix jours conſécutifs, nous chaſsèrent juſqu'à la hauteur de 48d N. par les 14d de longitude Mai. Oueſt. Le 7 Mai, à ſept heures du matin, nous eûmes connoiſſance des iſles *Sorlingue*, neuf ſemaines après notre départ du Cap de *Bonne-Eſpérence*, & un voyage de vingt-deux mois & quelques jours; le 9, nous mouillâmes aux *Dunes*. Le même jour je deſcendis à *Déal*, & je partis pour me rendre à *Londres*.

Fin du Voyage de Byron.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

VOYAGE DU CAPITAINE BYRON.

CHAPITRE I.er *NAVIGATION des Dunes à* Rio-Janéiro. Page 1

CHAP. II. *Départ de* Rio-Janéiro. *Navigation juſqu'au Port* Deſiré. *Deſcription de ce lieu.* 9

CHAP. III. *Départ du Port* Deſiré. *Recherche de l'iſle* Pepys. *Navigation juſqu'à la côte des* Patagons. *Deſcription des Habitans.* 39

CHAP. IV. *Entrée dans le Détroit de* Magellan. *Navigation juſqu'au Port* Famine. *Deſcription de ce havre & de la côte adjacente.* 51

CHAP. V. *Navigation depuis le Port* Famine *juſqu'aux iſles* Falkland. *Deſcription de ces iſles.* 65

CHAP. VI. *Relâche au Port* Deſiré. *Seconde entrée dans le détroit de* Magellan. *Navigation juſqu'au cap* Monday. *Deſcription des baies & ports qui ſe trouvent dans le détroit.* 91

CHAP. VII. *Navigation depuis le cap* Monday *juſqu'à la ſortie du détroit de* Magellan. *Obſervations générales ſur la navigation de ce détroit.* 119

CHAP. VIII. *Navigation depuis le détroit de* Magellan *juſqu'aux iſles de* Diſappointment. *Détails nautiques ſur cette navigation.* 135

CHAP. IX. *Découverte des iſles du* Roi Georges. *Deſcription de ces iſles. Détail de ce qui s'y eſt paſſé.* 152

CHAP. X. *Navigation depuis les iſles du* Roi Georges *juſqu'aux iſles de* Saypan, Tinian *& d'*Aguignan. *Deſcription de pluſieurs iſles découvertes dans cette Navigation.* 167

CHAP. XI. *Arrivée du* Dauphin *& de la* Tamar *à* Tinian. *Deſcription de l'état de cette iſle. Détail de ce qui s'y eſt paſſé.* 180

CHAP. XII. *Navigation depuis* Tinian *juſqu'à* Pulo-Timoan. *Deſcription de cette iſle, de ſes habitans & de ſes productions. Route depuis* Pulo-Timoan *juſqu'à* Batavia. 192

CHAP. XIII. *Séjour à* Batavia, *& départ de ce Port.* 205

CHAP. XIV. *Arrivée au Cap de* Bonne-Eſpérance. *Retour en Angleterre.* 210

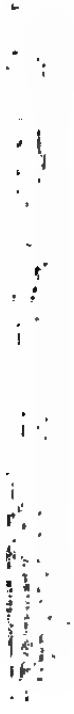
Fin de la Table des Chapitres.

VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME SECOND.

VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME SECOND.



VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME SECOND.

RELATION
D'UN VOYAGE
FAIT AUTOUR DU MONDE;

Dans les années 1766, 1767, 1768 & 1769;

Par PHILIPPE CARTERET, *Écuyer, Commandant du* Swallow, *Sloup de Sa Majeſté Britannique.**

CHAPITRE PREMIER.

Traverſée de Plymouth *à l'iſle de* Madère; *& paſſage du détroit de* Magellan.

BIENTÔT après mon retour d'un Voyage autour du Monde, fait avec le Commodore Byron, je fus nommé Commandant du

ANN. 1766. Août.

* La longitude, dans ce Voyage, eſt calculée ſur le méridien de Londres, en prenant d'abord 180 degrés à l'Oueſt & enſuite à l'Eſt.

ANN. 1766. Août.

Swallow, sloup de Sa Majesté Britannique, par une commission datée du premier Juillet 1766. Le *Swallow* étoit alors à *Chattam*, & l'on m'ordonna de l'équiper avec toute la promptitude possible. C'étoit un vieux vaisseau de trente ans de service, & je ne le croyois pas en état de faire un long voyage; il étoit légèrement doublé à la quille, laquelle n'étoit pas même garnie de clous qui pussent suppléer au défaut d'un doublage plus capable de le défendre des vers. On me fit entendre que je devois accompagner le *Dauphin* dans son expédition; mais la différence de grandeur & d'équipement de ces deux bâtimens me donna lieu de penser qu'ils n'avoient pas la même destination. Le *Dauphin* avoit un doublage de cuivre & étoit approvisionné de tout ce qui est nécessaire à une navigation longue & dangereuse; le *Swallow* au contraire étoit mal pourvu des choses les plus essentielles. Je me hazardai cependant à demander une forge, du fer, un petit esquif & plusieurs autres choses que je savois par expérience devoir être très-importantes, si l'on prétendoit que j'entreprisse un second voyage autour du globe; on me répondit que le vaisseau & son équipement étoient très-propres pour l'usage qu'on en vouloit faire, & l'on ne m'accorda rien de ce que je desirois. Cette réponse me con-

firma dans l'opinion où j'étois que ſi le *Dauphin* s'embarquoit pour faire le tour du monde, on ne m'enverroit pas plus loin que les iſles de *Falkland*, où je ſerois remplacé par le *Jaſon*, excellente frégate qui étoit comme le *Dauphin*, doublée de cuivre & amplement chargée de proviſions. Comme je manquois de fil de carret, article abſolument néceſſaire dans tous les voyages, je tâchai de m'en procurer à *Plymouth*, mais on me dit qu'on en avoit mis à bord du *Dauphin* une quantité ſuffiſante pour les deux vaiſſeaux. ANN. 1766. Août.

LE 22 Août 1766, l'équipage ayant reçu la veille deux mois de paye, je fis voile du goulet de *Plymouth* conjointement avec le *Dauphin*, commandé par le Capitaine Wallis & la flûte le *Prince Frédéric*, ſous les ordres du Lieutenant Jacques Brine. Nous marchâmes enſemble, ſans qu'il nous arrivât rien de remarquable juſqu'au 7 de Septembre, jour où nous mîmes à l'ancre dans la rade de *Madère*. Septembre.

PENDANT que j'étois à cet endroit, ne connoiſſant pas encore le lieu de ma deſtination, j'écrivis une lettre au Capitaine Wallis pour lui repréſenter que je manquois de fil de carret, & l'informer de la reponſe qui m'avoit été faite lorſque j'en avois demandé

ANN. 1766 Septembre.

au Commiſſaire Ordonnateur de *Plymouth*. Il m'en envoya cinq cens livres; cette quantité n'étoit pas ſuffiſante pour ſatisfaire mes beſoins, & je fus forcé bientôt après de mettre en pièces quelques-uns des cables, afin de ſauver mes agrêts.

MON Lieutenant m'avertit le 9, dès le grand matin, que neuf des meilleurs matelots s'étoient échappés du vaiſſeau pendant la nuit & avoient gagné la côte à la nage; entièrement nuds, & n'emportant rien que leur argent, qu'ils avoient enveloppé dans un mouchoir attaché autour de leurs reins. Il ajouta que les déſerteurs ne s'étoient pas quittés juſqu'à ce qu'ils fuſſent près de la houle qui briſe avec violence ſur le rivage, & qu'alors un d'eux effrayé du bruit des vagues s'en étoit revenu en nageant près du vaiſſeau où il avoit été pris à bord, mais que les autres avoient eu le courage de ſe haſarder au milieu des flots. Comme la perte de ces hommes auroit eu pour nous des ſuites funeſtes, j'écrivis ſur-le-champ au Conſul pour le prier de m'aider à les recouvrer; je n'avois pas encore fini ma lettre, lorſqu'il me fit dire, qu'au grand étonnement des naturels du pays on venoit de les trouver nuds ſur le rivage, qu'on les avois mis en priſon & qu'on n'attendoit que mes ordres

pour les renvoyer. Je dépêchai un bateau, & dès que j'appris qu'ils étoient arrivés, j'allai ſur le pont. Je fus charmé de voir le repentir ſur leurs viſages, & je fus intérieurement porté à ne pas leur infliger une punition à laquelle ils ſembloient diſpoſés à ſe ſoumettre de bon cœur, pour expier leur faute. Je leur demandai ce qui avoit pu les porter à s'enfuir du vaiſſeau & quitter le ſervice de leur patrie, au riſque d'être dévorés par les goulus, ou déchirés en pièces par la houle qui battoit ſur la côte. Ils répondirent que quoiqu'ils euſſent couru tant de dangers en nageant vers la grève, ils n'avoient jamais eu intention de déſerter le vaiſſeau qu'ils étoient réſolus de ne pas quitter tant qu'il pourroit naviguer; mais que, ſachant bien qu'ils entreprenoient un long voyage dont perſonne n'étoit aſſuré de revenir, ils avoient jugé qu'il ſeroit un peu dur de n'avoir pas une occaſion de dépenſer leur argent, & s'étoient déterminés à boire encore une bouteille d'eau-de-vie & revenir enſuite à bord, où ils eſpéroient arriver avant qu'on s'apperçût de leur départ. Je voulois leur pardonner, & je n'examinois pas trop ſévèrement leur apologie, que le reſte de l'équipage qui les entouroit paroiſſoit beaucoup approuver. Je leur fis obſerver qu'après avoir bu une bouteille d'eau-

ANN. 1766. Septembre.

ANN. 1766. Septembre.

de-vie, ils auroient été peu en état de traverſer la houle à la nage, & je leur dis qu'eſpérant que déſormais ils n'expoſeroient leurs vies que dans des occaſions plus importantes & que je n'aurois point à me plaindre de leur conduite, je ne leur infligeois d'autre châtiment que la honte & le regret dont je les voyois pénétrés. Je penſai qu'ils avoient beſoin de repos, je les avertis de remettre leurs habits & de ſe coucher. J'ajoutai que ſi, pendant notre voyage, j'avois beſoin de bons nageurs, je connoiſſois avec plaiſir à qui je pourrois m'adreſſer. Ayant ainſi diſſipé la crainte de ces braves matelots, je fus très-ſatisfait de remarquer le murmure de contentement qui ſe fit entendre alors au milieu de tous les gens de l'équipage. Ma clémence fut bien payée par la ſuite; au milieu des peines & des dangers de notre voyage, ces déſerteurs nous rendirent toute ſorte de ſervices avec un zèle & une ardeur qui leur fait honneur & qui ſervit d'exemple aux autres.

NOUS remîmes à la voile le 12, & le Capitaine Wallis me donna une copie de ſes inſtructions qui m'apprit l'objet de notre voyage. Il nomma le *Port Famine*, dans le détroit de *Magellan*, pour rendez-vous en cas que nous vinſſions à nous ſéparer.

J'ÉTOIS convaincu que l'on m'envoyoit à

une expédition que le *Swallow* & ſon équipement n'étoient pas en état d'accomplir; mais je réſolus à tout évènement de faire mon devoir, le mieux qu'il me ſeroit poſſible. ANN. 1766. Septembre.

Nous continuâmes notre route, & il ne nous arriva rien digne d'être rapporté, juſqu'à ce que nous mîmes à l'ancre à la hauteur du cap de la *Vierge-Marie*, où nous vîmes les Patagons dont j'ai fait la deſcription dans une lettre au Docteur Matty, publiée dans le ſoixantième volume des Tranſactions Philoſophiques. Il ſeroit inutile de la répéter ici, d'autant plus qu'elle eſt conforme en général à celle qu'ont donnée le Commodore Byron & le Capitaine Wallis. Novembre.

LORSQUE nous entrâmes dans le détroit, on m'ordonna de marcher en avant du *Dauphin* & de la *Flûte* afin de les piloter au milieu des bas-fonds; mais mon bâtiment manœuvroit ſi mal qu'il nous étoit très-rarement poſſible de le virer ſans le ſecours d'un bateau qui nous touât; cependant, après bien des travaux & bien des dangers, nous mîmes l'ancre dans le *Port Famine* le 26 Decembre. Nous démontâmes alors notre gouvernail pour y ajouter une pièce de bois, j'eſpérois qu'en le rendant plus large, le vaiſſeau s'en trouveroit mieux; cette opération ne répondit pas à mon attente. Décembre.

ANN. 1766. Décembre. Février.

APRÈS avoir eſſuyé de nouveaux périls & de nouvelles difficultés pour aborder dans la baie d'*Iſland*, où nous arrivâmes le 17 Février. Avant de remettre à la voile j'expoſai au Capitaine Wallis dans une lettre la ſituation de mon vaiſſeau, & je le priai d'examiner ce qu'il étoit plus à propos de faire pour le ſervice de Sa Majeſté; s'il vouloit le renvoyer, ou s'il devoit continuer le voyage. Il me répondit que puiſque les Lords de l'Amirauté l'avoient deſtiné à une expédition dont je connoiſſois bien l'objet, il ne croyoit pas être le maître de changer ſa deſtination.

NOUS continuâmes donc à naviguer enſemble dans le détroit pendant quelque tems, & comme je l'avois déja paſſé une fois, on me dit de me tenir en avant & de ſervir de guide, en me donnant la liberté de mettre à l'ancre ou à la voile lorſque je le jugerois convenable. M'appercevant que le *Swallow* étoit très-mauvais voilier, qu'il retardoit beaucoup le *Dauphin*, & que probablement il lui feroit manquer la ſaiſon de gagner la mer du Sud, ce qui auroit renverſé le projet du voyage; je propoſai au Capitaine Wallis de laiſſer le *Swallow* dans quelque anſe ou baie; de monter moi-même ſes bateaux pour l'accompagner & l'aider juſqu'à ce qu'il eût traverſé le détroit. Je lui remontrai que par-là il acheveroit ſon

paſſage, ſuivant toute apparence, beaucoup plutôt, que ſi mon bâtiment lui faiſoit perdre du tems. Afin de lui faire agréer ce plan, je lui fis remarquer qu'il pourroit compléter ſes proviſions de bouche & de marine & ſon équipage avec ce qui étoit dans mon vaiſſeau, & le renvoyer en Angleterre avec ceux de ſes gens que la maladie rendoit incapable de le ſuivre. J'ajoutai qu'en m'en retournant dans la Grande Bretagne, j'examinerois la côte orientale des Patagons, ou que j'entreprendrois de faire toutes les autres découvertes qu'il voudroit m'indiquer. Enfin je lui dis que s'il croyoit avoir beſoin, pour faire réuſſir le voyage, des connoiſſances que j'avois acquiſes dans les mers du Sud, j'étois prêt d'aller avec lui à bord du *Dauphin*, & d'abandonner le commandement du *Swallow* à ſon premier Lieutenant dont je remplirois la place, ou de faire le voyage moi ſeul avec le *Dauphin*, s'il vouloit remmener en Europe le *Swallow*; mais le Capitaine Wallis perſiſta toujours dans l'opinion, que d'après les ordres que nous avions reçus les deux vaiſſeaux devoient continuer leur route ſans ſe ſéparer.

ANN. 1767. Février.

LE *Swallow* étoit alors en ſi mauvais état qu'en portant toutes ſes voiles, il ne pouvoit pas faire autant de chemin que le *Dauphin* avec ſes huniers à un ſeul ris. Nous mar-

ANN. 1767. Avril.

châines pourtant de conſerve juſqu'au 10 Avril, quand nous apperçûmes l'entrée occidentale du détroit & de la grande mer du Sud. Juſques-là, je m'étois tenu en avant ſuivant les directions qu'on m'avoit donné, mais alors le *Dauphin* ſe trouvant preſque à notre travers il envergua ſa miſaine qui lui fit bientôt gagner le pas, & ſur les neuf heures du ſoir, comme il ne nous montroit point de ſignaux, nous le perdîmes de vue. Nous avions une jolie briſe Eſt, dont nous profitâmes le mieux qu'il nous fut poſſible pendant la nuit, portant toutes nos petites voiles, & même les boute-hors du grand perroquet malgré le danger auquel nous nous expoſions. Le lendemain, à la pointe du jour, nous voyions encore les huniers du *Dauphin* au-deſſus de l'horizon, & nous apperçûmes qu'il portoit ſes boute-hors. A neuf heures nous le perdîmes entièrement de vue; & nous jugeâmes qu'il avoit débouqué le détroit; mais nous étions toujours au-deſſous de la terre, & nous n'avions que des vents légers & variables. Je n'eus plus d'eſpoir alors de revoir le *Dauphin* ailleurs qu'en Angleterre, puiſque nous n'avions point concerté de plan d'opération, ni nommé aucun rendez-vous, comme nous avions fait de *Plymouth* au détroit de *Magellan*. Cette ſéparation étoit d'autant plus malheureuſe

pour moi, que pendant les neuf mois que nous avions navigué enſemble, on n'avoit mis à bord du *Swallow* aucune de étoffes de laines, toiles, verroteries, couteaux, ciſeaux & autres ouvrages de coutellerie deſtinés à l'uſage des deux vaiſſeaux, & qui étoient ſi néceſſaires pour obtenir des rafraîchiſſemens des Indiens. Nous manquions d'ailleurs de forge & de fer, ſans quoi nous ne pouvions peut-être pas conſerver notre bâtiment. J'eus cependant la ſatisfaction de ne point appercevoir de marques d'abattement parmi l'équipage, j'encourageai mes gens en leur diſant, que quoique le *Dauphin* fût le meilleur des deux vaiſſeaux, j'eſpérois que ce déſavantage ſeroit amplement compenſé par leur courage, leur habileté & leur bonne conduite. ANN. 1767. Avril.

A midi de ce jour, nous étions en travers du cap *Pillar*, lorſque une briſe s'élevant au S. O., nous fûmes obligés d'abattre nos petites voiles, de riſer nos huniers & de ſerrer le vent. Bientôt après elle fraîchit à l'O. S. O. ſoufflant directement debout de la mer, & après avoir fait deux bordées pour doubler la terre, nous eûmes le chagrin d'appercevoir que nous ne pouvions pas en venir à bout. Il étoit preſque nuit, le vent augmenta & chaſſa devant lui une groſſe houle, & il ſurvint un brouillard avec une pluie violente.

ANN. 1767. Avril.

chaînes pourtant de conserv[illegible] méridionale ; quand nous apperç[illegible]vant pour découdu détroit & de [illegible]ardi) que Sir Jean ques-là, je m[illegible]quatre lieues du détroit ; directions o[illegible]roit qui pût nous servir le *Dauphin*[illegible]inq heures, nous ne pouil envers[illegible]erre, quoiqu'elle soit très-haute le pas[illegible]n'en fussions qu'à un demi-mille ; il n[illegible], l'épaisseur de la brume avoit le [illegible] nuit si ténébreuse que nous ne [illegible] pas à la moitié de la longueur du [illegible]au ; je mis à la cape pour attendre le [illegible]au dont j'avois beaucoup de raison d'être [illegible]quiet. Nous allumâmes des flambeaux, & [illegible]ous fîmes de tems en tems des feux pour signal, mais étant toujours incertains si nos gens les appercevoient à travers le brouillard & la pluie, je fis tirer un coup de canon à toutes les demi-heures, & enfin j'eus la consolation de les reprendre à bord : ils n'avoient découvert ni la baie *Tuesday*, ni aucun autre mouillage. Nous fîmes voile le reste de la nuit, tâchant de nous tenir près de la côte méridionale & de conserver, autant qu'il nous seroit possible, le chemin que nous avions gagné à l'Ouest. Le lendemain, 12, à la pointe du jour, je dépêchai une seconde fois le Maître dans le canot à la recherche d'un endroit où nous puissions mettre

ancre ſur la côte Sud. J'attendis ſon retour
u'à cinq heures de l'après-midi, dans la
exité la plus accablante ; je craignois
nous ne fuſſions obligés de paſſer encore
e nuit dans ce parage dangereux ; mais je
le vis ſonder une baie, & ſur-le-champ je
tirai vers lui. Peu de tems après le Maître
revint à bord, & nous apprîmes avec une
joie inexprimable, que nous pouvions y
jetter l'ancre en toute ſûreté. A l'aide de
notre bateau, nous y mouillâmes ſur les ſix
heures, & j'allai dans ma chambre pour pren-
dre quelque repos. J'étois à peine couché ſur
mon lit, que je fus alarmé par un cri & un tu-
multe univerſel ; les gens de l'équipage qui
étoient dans l'entre-pont couroient en hâte
ſur le tillac & joingnoient leurs clameurs à
celles des autres. Je me levai à l'inſtant ima-
ginant qu'un coup de vent avoit forcé le
vaiſſeau ſur ſon ancre & le chaſſoit hors de
la baie. En arrivant ſur le tillac, j'entendis
l'équipage s'écrier dans un tranſport de ſur-
priſe & de joie, qui approchoit beaucoup de
l'extravagance, le *Dauphin !* le *Dauphin !*
Dans quelques minutes cependant nous fûmes
convaincus que ce que nous prenions pour
un vaiſſeau n'étoit rien autre que des trombes
d'eau élevées dans l'air, par un des coups de
vents violens qui partoient ſans interruption

ANN. 1767. Avril.

ANN. 1767. Avril.

de la haute terre. La brume ſervoit à nous tromper. Cette erreur déconcerta d'abord l'équipage ; mais, avant de les quitter, jeus le plaiſir de voir nos gens reprendre leur courage & leur gaieté ordinaires.

LA petite baie où nous étions à l'ancre, eſt ſituée à environ trois lieues *E. ¼ S. E.* du cap *Pillar*. C'eſt la première plage qui ait quelque apparence de baie en dedans de ce cap, qui gît au *S. ¼ S. E.*, à environ quatre lieues de l'iſle que Sir Jean Narbourough a appellé *Weſtminſter-Hall*, à cauſe de la reſſemblance qu'elle a de loin avec ce bâtiment. La pointe occidentale de cette baie, qui eſt coupée perpendiculairement comme la muraille d'une maiſon, eſt facile à reconnoître. Il y a trois iſles à deux encablures en-dedans de ſon entrée, & en-dedans de ces iſles on trouve un très-bon havre, avec un mouillage par 25 & 30 braſſes, fond de vaſe molle. Nous mîmes à l'ancre en-dehors de ces iſles ; le paſſage qui eſt entre elles n'a pas plus d'un quart d'encablure de largeur ; notre petite baie avoit environ deux longueurs de cable de large ; les pointes portent E. & O. de l'une à l'autre : la ſonde donne 16 à 18 braſſes dans l'intérieur, mais la mer eſt plus profonde à l'endroit où nous étions. Nous avions un ancre par 17 braſſes & l'autre par

45, & entre les deux pluſieurs briſans & des rochers. Un vent très-fort nous faiſoit chaſſer & le fond étant très-dangereux, nous craignions à chaque inſtant que nos cables ne fuſſent coupés Lorſque nous les relevâmes, nous fûmes fort ſurpris de voir qu'ils n'étoient endommagés par aucun endroit, quoique nous ne les puſſions dégager qu'avec peine d'entre les rochers. La terre eſt par-tout élevée autour de cette baie & du havre, & comme un courant porte continuellement vers la côte, je ne doute pas qu'il n'y ait quelque autre communication avec la mer au Sud du cap *Deſeado* (Deſiré). Le Maître nous dit qu'il s'étoit avancé à quatre milles dans un bateau, & qu'alors il n'étoit sûrement pas éloigné de plus de quatre milles de l'Océan occidental ; cependant je vis toujours une large entrée au S. O. : le débarquement eſt bon par-tout, on peut y faire facilement du bois & de l'eau, & il y a des moules & des oies ſauvages en abondance.

ANN. 1767. Avril.

DE la côte ſeptentrionale de l'extrémité Oueſt du détroit de *Magellan*, qui eſt ſituée à-peu-près au $52^{d}\ \frac{1}{2}$ de latitude S. juſqu'au 48^{d}, la terre, c'eſt-à-dire la côte Oueſt du pays des *Patagons*, porte N. & S. Elle eſt entièrement compoſée d'iſles coupées par la mer, parmi leſquelles ſe trouvent celles que Sharp

ANN. 1767. Avril.

appelle *iſles du Duc d'Yorck*. Il les a placées à une diſtance conſidérable de la côte, mais s'il y avoit pluſieurs iſles dans cette ſituation, il eſt impoſſible que le *Dauphin*, la *Tamar* ou le *Swallow*, ne les euſſent pas vues, puiſque nous avons navigué les uns & les autres à-peu-pres ſur le méridien où on les ſuppoſe. Juſqu'à notre arrivée dans cette latitude nous eûmes un aſſez bon tems, & nous ne rencontrâmes que peu ou point de courants; mais lorſque nous fûmes parvenus au Nord du 48^d^, nous trouvâmes un courant fort qui avoit ſa direction vers le Septentrion, de ſorte que nous entrions probablement alors dans la grande baie qui a, dit-on, quatre-vingt-dix lieues de profondeur. Nous y eûmes une grande houle du N. O., & des vents qui ſouffloient en général du même rhumb; cependant nous dérivions chaque jour de douze ou quinze milles au Nord de notre eſtime.

LE 15, ſur les quatre heures du matin; après avoir ſurmonté beaucoup de difficultés & de périls, nous gagnâmes le travers du cap *Pillar* avec une briſe légère du S. E. & une groſſe houle. Entre cinq & ſix heures, nous découvrîmes le cap *Deſeado*, & dans ce même inſtant le vent ſauta tout-à-coup au S. & S. $\frac{1}{4}$ S. O., & ſouffla ſi fort que ce fut avec peine que nous portions nos huniers riſés.

fifés. Ce changement ſubit de vent & ſa violence exceſſive rendirent la mer ſi prodigieuſement groſſe, que l'eau inondoit notre tillac, & nous courions le plus grand riſque de couler à fond. Nous n'osâmes pas diminuer nos voiles, nous avions beſoin de toutes celles que nous pouvions porter pour doubler les iſles remplies de rochers, auxquelles Sir Jean Narborough a donné le nom d'*iſles de Direction*; car il n'étoit pas poſſible de retourner dans le détroit, ſans tomber au milieu des terres coupées & ſans courir les dangers du voiſinage de la côte ſeptentrionale qui étoit au-deſſous du vent. Cependant malgré tous nos efforts, le vaiſſeau dérivoit beaucoup vers ces terres & vers la côte ſous le vent. Dans cette conjoncture critique, nous fûmes obligés de deſoncer toutes les pièces d'eau placées ſur le tillac, d'alléger le bâtiment entre les ponts, & de forcer de voiles; enfin nous échappâmes heureuſement au danger qui nous menaçoit. Après que nous fûmes dehors de ces iſles, & que nous eûmes débouqué le détroit, les flots de la mer venoient plus régulierement du S. O.; profitant bientôt après d'un vent qui ſoufflant du S. S. O. au S. S. E. à midi, nous avions gagné un aſſez grand eſpace au large, à environ neuf lieues du cap *Victoire*, qui eſt ſur la côte ſepten-

ANN. 1767. AVRIL

ANN. 1767. Avril.

trionale. Nous dépaſsâmes ainſi l'entrée occidentale du détroit de *Magellan*, qui, ſuivant moi, eſt très-dangereuſe. Nous ne fûmes délivrés qu'au moment où nous allions périr; car immédiatement après, le vent ſauta de rechef au S. O., & s'il avoit continué de ſouffler dans ce rhumb notre perte étoit inévitable.

CHAPITRE II.

Paſſage du cap Pillar, *ſitué à l'entrée Oueſt du détroit de* Magellan, *à* Maſa-fuero. *Deſcription de cette iſle.*

JE PRIS mon point de départ du cap *Pillar*, ſitué au 52ᵈ 45′ de latitude S. & au 75ᵈ 10′ de longitude O. du méridien de Londres, & dès que j'eus débouqué le détroit, je gouvernai au Nord le long de la côte du *Chili*. En examinant la quantité d'eau douce que nous avions à bord, je trouvai qu'elle montoit à vingt-quatre ou vingt-cinq tonnes; ce que je ne croyois pas ſuffiſant pour la longueur du chemin que nous entreprenions. Je mis donc le cap au Nord dans le deſſein d'aborder à l'iſle de *Juan Fernandès* ou de *Maſafuero*, & d'y augmenter nos proviſions d'eau avant de faire voile à l'Oueſt. ANN. 1767. Avril.

Au milieu de la nuit du 16, nous eûmes d'abord un vent du S. S. E. & enſuite du S. E. : nous en profitâmes avec ardeur pour avancer au N. O. & N. N. O., eſpérant arriver dans peu de tems au milieu d'un climat plus tempéré. Nos eſpérances s'évanouirent

ANN. 1767. Avril.

bientôt ; car, le 18, le vent ſauta au N. N. O. & ſouffla directement debout. Nous étions alors à environ cent lieues de l'embouchure du détroit ; au 48d 39′ de latitude Sud, & ſuivant notre eſtime 4d 33′ O. du cap *Pillar* ; mais, depuis ce tems juſqu'au 8 de Mai, nous eûmes toujours un vent contraire, une tempête continuelle & des raffales précipitées qui s'accroiſſoient à chaque inſtant, avec beaucoup de pluie & de grêle ou plutôt de glace à moitié fondue. Nous avions auſſi par intervalles du tonnerre & des éclairs plus effrayants que tout ce que nous avions déja éprouvé, & une mer ſi groſſe que le bâtiment étoit ſouvent au-deſſous de l'eau.

DEPUIS notre débouquement du détroit, & pendant notre paſſage le long de cette côte, nous vîmes un grand nombre d'oiſeaux de mer & en particulier des albatroſs, des mouettes, des pareſſeux de la groſſeur d'un grand pigeon, que les marins appellent poule du cap de *Bonne-Eſpérance* ; il eſt d'un brun foncé ou d'une couleur noirâtre, & on lui donne pour cela quelquefois le nom de mouette noire ; nous apperçûmes auſſi beaucoup de pintades de la même grandeur & qui ſont joliment tachetées de noir & de blanc : elles volent toujours, quoique ſouvent elles paroiſſent ſe promener ſur l'eau comme les *peterels*, que

les marins Anglois appellent poulets de la mer *Carey*; nous vîmes auſſi pluſieurs de ces derniers. ANN. 1767. Avril.

La ſoirée du 27 fut très-ſombre; comme nous portions à l'Oueſt ſous nos baſſes voiles & un hunier riſé, une raffale très-forte fit tout-à-coup ſauter le vent qui prit le vaiſſeau droit en cap. La violence du vent dans les voiles manqua d'emporter les mâts & de faire ſombrer le bâtiment. Le vent continuoit dans toute ſa fureur, & les voiles étant extrêmement mouillées, elles ſe collèrent ſi bien aux mâts & aux agrêts, qu'il étoit à peine poſſible de les hiſſer ou de les abattre. Cependant nos gens travaillèrent avec tant d'ardeur & d'adreſſe que nous hiſsâmes la grande voile, carguâmes le grand hunier, & virâmes le vaiſſeau ſans recevoir beaucoup de dommage; le vent ſouffla pendant pluſieurs heures; mais, avant l'aube du jour, il ſauta de rechef au N. O., & continua dans ce rhumb juſqu'à l'après-midi du 29, tems où il s'appaiſa, & nous eûmes calme tout plat l'eſpace de ſix heures. Nous n'étions pourtant pas hors de danger, une mer groſſe chaſſoit les flots de tout côté en grande confuſion; & en briſant contre le vaiſſeau, lui imprimoit un roulis ſi violent & ſi ſubit, que je m'attendois à chaque inſtant à perdre nos mâts. Enfin, il s'éleva un bon vent de l'O. S. O., & nous

forçâmes de voiles pour en profiter. Il fut très-fort dans cette direction avec une groſſe pluie, pendant quelques heures, mais à midi il retourna au N. O. ſon rhumb ordinaire, & il fut ſi impétueux, que nous fûmes obligés de naviguer une ſeconde fois ſous nos baſſes voiles; il y avoit en même-tems une houle prodigieuſe qui rompoit ſouvent ſur nous.

ANN. 1707 Avril.

Mai. LE lendemain au matin, premier Mai, à cinq heures, comme nous marchions ſous la grande voile riſée & la voile d'artimon balancée, un grand coup de mer inonda le gaillard où les rames du vaiſſeau étoient attachées, & en emporta ſix : elle rompit auſſi notre vergue d'artimon, à l'endroit où la voile étoit riſée & un cap de mouton, & mit pendant quelques minutes tout le bâtiment ſous l'eau. Nous fûmes cependant aſſez heureux pour hiſſer la grande voile ſans la déchirer, quoique nous euſſions alors un ouragan & qu'un déluge de pluie, ou plutôt de glace à moitié fondue, tombât ſur nous. Le vent bientôt après ſauta encore du N. O. au S. O., & il ſouffla l'eſpace d'une heure plus fortement que jamais; ce vent amena le cap du vaiſſeau directement contre la groſſe mer que le vent N. O. avoit élevée, & à chaque pas qu'il faiſoit, l'extrémité du mât de beaupré

ſe trouvoit ſous l'eau; les vagues rompoient ſur le château-d'avant juſqu'au pied du grand mât auſſi fortement que ſi elles euſſent briſé ſur un rocher; de ſorte que nous avions tout lieu de craindre que le bâtiment ne coulât à fond : avec tous ſes défauts, c'étoit certainement un bon navire, ſans cela il eût été impoſſible qu'il réſiſtât à la tempête. Nous éprouvâmes dans cette occaſion, ainſi que dans pluſieurs autres, combien il nous étoit avantageux d'avoir fait des cloiſons ſur l'avant du demi-pont & ſur l'arriere du château-d'avant.

ANN. 1767. Mai.

LE vent étoit bon, mais nous n'osâmes pas y mettre le cap du vaiſſeau; car ſi en virant, quelques-uns de ces énormes flots avoient briſé ſur ſon côté, ils auroient sûrement emporté tout ce qui ſe ſeroit trouvé devant eux. Quelque tems après cependant la mer ſe calma, nous dreſsâmes nos vergues & nous fîmes voile, gouvernant au N. $\frac{1}{4}$ N. O. Comme nos gens avoient été debout toute la nuit & qu'ils étoient mouillés juſqu'aux os, je leur fis donner à boire.

LE lendemain au matin, 2, le vent ſauta encore au N. O. & N. N. O. Nous avions alors raccommodé, le mieux qu'il nous fut poſſible, la vergue de notre voile d'artimon qui avoit été rompue, nous la remîmes en

ANN. 1767. Mai.

place & y enverguâmes la voile ; mais nous ſentîmes vivement le beſoin d'une forge & de fer.

Ce beſoin nous fut encore plus ſenſible le 3, à la pointe du jour, quand nous apperçûmes que les pentures du gouvernail étoient briſées. Nous les rechangeâmes comme nous pûmes, & le lendemain, le tems étant plus calme, quoique le vent fût toujours contraire, nous réparâmes les agrêts ; les charpentiers rattachèrent un nouveau cap de mouton où l'ancien avoit été rompu, & les voiliers raccommodèrent les voiles qui avoient été endommagées.

Le 5, un ouragan du N. $\frac{1}{4}$ N. O. & N. N. O., nous força encore à ne nous ſervir que de nos baſſes voiles, & le vaiſſeau fut ſi baloté que nous ne pouvions pas gouverner. Pendant cette tempête, deux de nos cadenes de haubans rompirent, & une mer groſſe & impétueuſe fit travailler le bâtiment juſqu'à minuit. Il s'éleva alors un petit vent du N. O. qui ſouffla bientôt avec beaucoup de force. Le 6, à deux heures du matin, des raffales d'Oueſt violentes & précipitées nous reprirent encore en cap, ce qui jetta toutes nos voiles en arrière, & manqua de les emporter, avant que nous puſſions virer le vaiſſeau. Nous portâmes au Nord avec ce

vent, & dans l'après-midi, les charpentiers mirent de nouvelles cadenes aux haubans au grand mât, & aux haubans d'avant en place de celles qui avoient été briſées pendant la nuit. Ce fut une autre occaſion pour nous de regretter de n'avoir ni forge, ni fer. ANN. 1767. Mai.

Le vent continua dans cette direction juſqu'à huit heures du matin du 7, quand il retourna au N. O. par un tems variable. Le 8, il ſauta au S., & ce fut le premier beau jour que nous eûmes depuis que nous avions quitté le détroit de *Magellan*. Notre latitude à midi, étoit de 36d 39′ S., & nous étions à environ 5d à l'O. du cap *Pillar*. Le lendemain, 19, nous vîmes l'iſle de *Maſafuero*, &, le 10, celle de *Juan Fernandès*. Dans l'après-midi, nous rangeâmes de près la partie orientale de cette iſle, & bientôt après avoir fait le tour de ſon extrémité Nord, nous découvrimes la baie de *Cumberland*. Je ne ſavois pas que les Eſpagnols euſſent fortifié cette Iſle, je fus très-ſurpris de voir un nombre conſidérable d'hommes aux environs du rivage, une maiſon & quatre pièces de canon aux bords de l'eau, & dans l'intérieur du pays à trois cens verges de la côte, un fort conſtruit ſur le penchant d'une montagne, & portant pavillon Eſpagnol. Ce fort, qui eſt environné de murailles de pierre, a dix-huit ou vingt

ANN. 1767. Mai.

embrâſures, & l'on apperçoit au-dedans un grand bâtiment qui, à ce que je crois, ſert de baraques à la garniſon. Il y a vingt-cinq ou trente maiſons de différente eſpèce répandues autour de cette forteresſe; nous vîmes beaucoup de bétail paiſſant ſur le ſommet des collines, qui nous parurent cultivées, puiſque certains cantons ſont ſéparés les uns des autres par des haies. Nous apperçûmes auſſi deux grands bateaux amarrés ſur le rivage. Les coups de vent qui ſouffloient directement du côté de cette baie, m'empêchèrent d'en approcher autant que j'aurois voulu; ils étoient ſi violents que nous fûmes obligés pluſieurs fois de larguer les écoutes de nos huniers, quoique les voiles fuſſent entièrement riſées; & je crois qu'il eſt impoſſible de faire manœuvrer un vaiſſeau dans cette baie, lorſque le vent ſouffle fort du Sud. Comme nous traverſions la baie à l'Oueſt, un des bateaux partit de la côte & rama vers nous, mais il s'en alla dès qu'il apperçut que les coups de vent & les raffales nous retenoient à une diſtance conſidérable de terre. Nous découvrîmes alors l'extrémité Oueſt de la baie, ſur la partie orientale de laquelle il y a au bord de la mer une petite maiſon que je pris pour un corps-de-garde & deux pièces de canon montées ſur leurs affûts, ſans aucunes

fortifications dans le voiſinage. Nous virâmes vent arrière & portâmes une ſeconde fois vers la baie de *Cumberland*; dès que nous commençâmes à y entrer, le bateau ſe détacha de rechef & s'avança vers nous. Comme les coups de vent ne nous permettoient pas d'approcher de la terre plus près qu'auparavant, nous la côtoyâmes à l'Eſt; le bateau nous ſuivit toujours juſqu'à ce qu'il fût en-dehors de la baie; enfin la nuit nous ſurprit & nous le perdîmes de vue, ſurquoi nous forçâmes de voiles en gouvernant à l'Eſt.

ANN. 1767. Mai.

PENDANT tout ce tems je n'arborai point de pavillon, parce que je n'en avois pas d'autres à bord que des Anglois, que je ne jugeai pas à propos de montrer.

COMME je n'avois pas pu faire dans cet endroit les proviſions d'eau, de bois & d'autres rafraîchiſſemens dont nous avions très-grand beſoin, après les fatigues de notre paſſage du détroit, je me preſſai de gagner *Maſafuero*. Nous arrivâmes le 12 Mai à la hauteur de la partie Sud, la plus orientale de cette iſle; mais le vent étant fort & la mer groſſe, nous n'osâmes pas en approcher de ce côté; nous tirâmes donc vers la côte Oueſt, où nous jettâmes l'ancre ſur une plage excellente, propre à contenir une flotte entiere qui dans

l'été peut y mouiller très-avantageuſement.

ANN. 1767. Mai. J'envoyai les bateaux pour chercher l'eau, il leur fut impoſſible de débarquer; le rivage eſt rempli de rochers, & la houle étoit ſi forte que les nageurs ne pouvoient pas traverſer les briſans. Nous en fûmes d'autant plus mortifiés, que nous voyions du vaiſſeau un beau courant d'eau douce, une grande quantité de bois à brûler & beaucoup de chèvres ſur les collines.

LE lendemain au matin, 13, dès qu'il fut jour, j'envoyai les bateaux une ſeconde fois, pour chercher un endroit où ils puſſent débarquer. Ils rapportèrent un petit nombre de pièces d'eau qu'ils avoient remplies à un petit ruiſſeau, & ils nous dirent qu'un vent du S. E. ſouffloit avec tant de violence ſur le côté oriental de l'iſle, & élevoit une mer ſi groſſe, qu'ils n'avoient pas pu s'approcher de la côte.

NOUS reſtâmes là, juſqu'au 15, à la pointe du jour; le tems devenu plus calme, nous remîmes à la voile, & le ſoir au coucher du ſoleil, nous jettâmes l'ancre ſur le côté oriental de l'Iſle, dans le même endroit où le Commodore Byron avoit mouillé deux ans auparavant. Sans perdre de tems, j'envoyai remplir quinze pièces d'eau, & je dépêchai un certain nombre d'hommes à terre avec

d'autres futailles, que je les chargeai de renvoyer le lendemain, & un détachement nombreux pour couper du bois. Il ſurvint, vers les deux heures du matin, un vent fort du N. O. & des raffales violentes du côté de la côte, qui nous chaſsèrent hors de la plage où nous avions mouillé, quoique nous euſſions deux ancres en avant qui furent en très-grand danger d'être perdues. Nous les rattrapâmes cependant avec beaucoup de peine & mîmes à la voile, en manœuvrant ſous le vent de l'Iſle, & nous tenant auſſi près de la côte qu'il étoit poſſible. Le tems ſe calma bientôt, de manière que nous portâmes nos huniers à double ris. Mais quoique la mer ne fût pas groſſe, nous ne pouvions pas virer vent devant, & nous étions forcés de virer vent arrière toutes les fois que nous avions beſoin de prendre une direction contraire.

ANN. 1767. Mai.

QUOIQUE nous fuſſions aſſez éloignés de la côte, j'envoyai à la pointe du jour, chercher par le canot une charge d'eau, avant que la houle fût aſſez forte ſur le rivage, pour empêcher le débarquement. Sur les dix heures le vent ſauta au N. N. E., ce qui nous mit en état d'approcher à peu de diſtance de l'aiguade, & d'examiner le lieu de la plage où les raffales nous avoient fait chaſſer ſur nos ancres; mais le tems avoit ſi mauvaiſe

ANN. 1767. Mai.

apparence, & le vent fraîchit ſi vîte, que nous ne crûmes pas qu'il fût prudent de nous y haſarder. Nous rangeâmes cependant la côte le plus près qu'il nous fut poſſible, afin de profiter de la mer calme qui nous donnoit des facilités pour décharger le canot qui revint bientôt après avec douze pieces d'eau. Dès que nous eûmes pris celles-ci à bord, je le renvoyai en chercher une autre charge, & comme nous étions à peu de diſtance de la terre, j'oſai dépêcher notre grande chaloupe, bâtiment fort & peſant, avec des proviſions pour ceux de nos gens qui étoient à terre. J'ordonnai aux matelots qui le montoient de rapporter une charge d'eau s'ils pouvoient en venir à bout. Dès que ces bâtimens furent partis, nous fîmes des bordées afin de garder ce parage. A midi, nous eûmes un vent fort, une groſſe pluie & un brouillard épais. Nous apperçûmes à une heure les bateaux côtoyant le rivage, pour aborder à la partie ſous le vent de l'iſle, dont ce côté eſt ouvert au vent; nous les ſuivîmes & nous approchâmes de la côte le plus que nous pûmes, afin de favoriſer leur deſcente à terre. Ils revinrent alors vers nous, & nous les reprîmes à bord; mais la mer étoit ſi haute, qu'ils furent fort endommagés par cette opération, & nous apprîmes bientôt qu'ils

avoient trouvé la houle ſi groſſe, qu'ils n'avoient pas même pu débarquer leurs futailles vuides. Nous capeyâmes ſous la voile d'artimon balancée, en travers de la partie ſous le vent de l'iſle, pendant l'après-midi; & quoique tout l'équipage eût été conſtamment occupé depuis que le vaiſſeau avoit chaſſé ſur les ancres, les charpentiers travaillèrent toute la nuit à raccommoder les bateaux. ANN. 1767. Mai.

Le 17, à quatre heures du matin, l'Iſle nous reſtoit à l'Oueſt, à quatre lieues de diſtance, & préciſément au vent: nous avions une bonne briſe & une mer calme. Sur les dix heures, nous nous trouvâmes très-près de ſa partie méridionale, & à l'aide du bateau, nous virâmes de bord. Il n'étoit pas probable qu'avec un vaiſſeau pareil au nôtre, nous puſſions regagner l'endroit de notre mouillage. Comme nous étions près de la côte, quoiqu'aſſez éloignés du lieu de l'aiguade, je profitai de la circonſtance pour renvoyer le canot chercher une autre charge d'eau. Pendant ce tems-là, je louvoyai avec le vaiſſeau, & vers les quatre heures de l'après-midi, le canot revint chargé. Je demandai à mon Lieutenant des nouvelles de nos gens qui étoient à terre; il me dit que la pluie, tombée pendant la nuit, avoit amené de ſi grands torrents dans l'endroit où ils avoient

choiſi leur ſtation, qu'ils avoient manqué d'être noyés, & qu'après être échappé avec beaucoup de peine de ce danger, pluſieurs des tonneaux s'étoient trouvés perdus. Il étoit trop tard pour que le bateau fît un autre voyage au lieu où juſqu'alors nous avions fait de l'eau; mais M. Eraſme Gower, mon Lieutenant, dont je ne puis aſſez louer les ſoins & l'activité dans tous les périls que nous avons courus, ayant obſervé, en s'en revenant avec le canot, que la pluie de la nuit avoit formé pluſieurs courants d'eau, ſur la partie de l'Iſle la plus voiſine de nous, & ſachant combien tous les délais m'impatientoient, m'offrit d'y aller avec le bateau, & de remplir autant de futailles qu'il en pourroit ramener. J'acceptai cette propoſition avec joie, & M. Gower partit. En l'attendant je fis une bordée au large avec le vaiſſeau; il s'étoit à peine écoulé une heure, que le tems devint nébuleux, le vent fraîchit, & un brouillard épais & noir couvrit l'Iſle, de manière qu'il cachoit le ſommet des collines: bientôt après nous eûmes un tonnerre & des éclairs effrayans. Comme cet orage nous annonçoit un grand danger, je portai vers l'Iſle dans l'eſpoir de rencontrer le bateau. Nous rangeâmes la côte le plus près qu'il nous fût poſſible, mais nous ne l'apperçûmes point.

ANN. 1767. Mai.

La nuit

La nuit ſurvint, & l'épaiſſeur du brouillard la rendit extrêmement ſombre; le vent augmenta & la pluie commença à tomber avec beaucoup de violence. Dans cette ſituation, je mis à la cape ſous une voile d'artimon balancée; je fis tirer des coups de canon & allumer des feux, afin de donner des ſignaux au bateau. Voyant qu'il ne revenoit point, ſans pouvoir en expliquer la raiſon, je tombai dans l'inquiétude la plus accablante; je n'avois que trop lieu de craindre qu'il n'eût fait naufrage. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer la ſatisfaction que je reſſentis lorſqu'il arriva ſur les ſept heures, ſain & ſauf; je m'appercevois depuis long-tems qu'une tempête s'apprêtoit à fondre ſur nous; nous le remontâmes à bord avec toute la promptitude poſſible. Heureuſement nous ne perdîmes point de tems, car, quand il fut mis à ſa place, nous eſſuyâmes des raffales, qui, dans un inſtant, imprimèrent au vaiſſeau un roulis extraordinaire, & rompirent la vergue de la voile d'artimon, préciſément à l'endroit où cette voile étoit riſée. Si nous avions tardé d'une minute à remonter le bateau, il auroit infailliblement fait naufrage, & toutes les perſonnes à bord auroient péri. Cette tempête continua juſqu'a minuit, lorſque le vent ſe calma un peu de maniere que nous pûmes

ANN. 1767. Mai.

ANN. 1767. Mai.

hiſſer nos baſſes voiles & nos huniers. Je demandai à M. Gower comment il avoit tardé ſi long-tems de revenir au vaiſſeau, il me répondit qu'après être arrivé près de l'endroit où il vouloit remplir les futailles, trois de ſes hommes les avoient traînés à la nage à terre pour cela, mais que, dans peu de minutes, la houle monta ſi haut, & briſa avec tant de furie ſur la côte, qu'il leur fut impoſſible de revenir au bateau; que ne voulant pas les abandonner, parce qu'ils étoient entièrement nuds, il les avoit attendus, dans l'eſpoir de trouver une occaſion favorable pour les reprendre à bord; & qu'intimidé par l'apparence du tems & l'extrême obſcurité de la nuit, il avoit été enfin obligé, malgré toute ſa répugnance, de s'en revenir ſans eux. La ſituation de ces pauvres malheureux me fourniſſoit un nouveau ſujet d'inquiétude & de chagrin; ils étoient nuds ſur une iſle déſerte, fort éloignés du lieu de l'aiguade où leurs compagnons avoient dreſſé une tente; ſans alimens, ſans abri, au milieu de la nuit, accablés par une pluie violente & continuelle, & qui étoit accompagnée de tonnerre & d'éclairs plus terribles que ceux qu'on éprouve en Europe. Le ſoir du 19, cependant, j'eus la ſatisfaction de les recevoir à bord, & d'entendre de leur

propre bouche le récit de leurs aventures. Tant qu'il fut jour, ils s'étoient flattés, ainſi que ceux qu'ils avoient laiſſés dans le bateau, de pouvoir ſe rejoindre; mais lorſque l'épaiſſeur de la nuit ne fut diſſipée que par la lueur des éclairs, & que la tempête devint à chaque inſtant plus furieuſe, ils pensèrent que leur réunion étoit impoſſible, ſi le bateau reſtoit au même endroit, & que probablement les gens qu'ils y avoient laiſſés avoient pourvu à leur ſûreté en retournant au vaiſſeau. Il étoit également au-deſſus de leurs forces, au milieu des ténebres & de la tempête, de gagner la tente de leurs compagnons. Ils furent donc réduits à paſſer la nuit dans l'endroit où ils étoient, ſans rien avoir pour les défendre de la pluie & du froid qu'ils commençoient à ſentir dans toute leur rigueur. La néceſſité eſt ingénieuſe; ils trouvèrent une reſſource paſſagère pour ſe réchauffer & ſe mettre à l'abri de la pluie, en ſe couchant l'un ſur l'autre, & chacun à ſon tour au milieu. On peut bien croire que, dans cette ſituation, ils deſirerent ardemment l'aube du jour. Dès qu'elle parut, ils ſe mirent en marche du côté de la tente. Ils furent obligés d'aller le long de la côte de la mer, car le chemin dans l'intérieur du pays étoit impraticable. Ce n'eſt pas là ce que leur ar-

ANN. 1767. Mai.

ANN. 1797. Mai.

riva de pis; ils étoient arrêtés souvent par de hautes pointes de rochers escarpés, ce qui les forçoit de s'écarter dans la mer à une distance considérable, pour en faire le tour à la nage: s'ils n'avoient pas pris ce grand detour, ils auroient été mis en pièces contre les rochers par la houle, & ce parti-là même les exposoit à chaque instant au risque d'être devorés par les goulus. Sur les dix heures du matin, cependant, ils arrivèrent à la tente, se mourant de faim & de froid; ils y furent reçus avec beaucoup de surprise & de joie par leurs compagnons, qui partagerent sur-le-champ avec eux les provisions & les habillemens qu'ils avoient. Lorsqu'ils revinrent à bord, je donnai ordre qu'on leur servît tous les rafraîchissemens qui leur seroient les plus salutaires, & je leur dis de passer toute la nuit dans leurs hamacs. Le lendemain ils furent aussi joyeux que s'il ne leur [illegible] [illegible] & ils ne souffrirent en aucune manière des suites de leur accident. Ces trois hommes étoient au nombre des braves matelots qui s'étoient sauvés à la nage du vaisseau à Madère, pour boire quelques coups d'eau-de-vie. Je reviens à ma narration suivant l'ordre des tems.

[illegible]

tempête nous avoit fait chaſſer ſur nos ancres; mais nous ne pûmes pas l'atteindre, parce que le vent tomba tout-à-coup, & que nous eûmes un courant qui avoit ſa direction contre nous. Comme nous étions près de la tente dreſſée par ceux de nos gens qui étoient chargés de faire de l'eau, j'envoyai un bateau à terre, pour demander des nouvelles des trois hommes dont je viens de décrire les aventures; il les ramena à bord. Les charpentiers furent occupés pendant tout ce tems à réparer l'accident arrivé à notre vergue d'artimon, & en attendant nous nous ſervîmes de l'ancienne en tenant la voile balancée. Nous eûmes calme tout plat pendant toute la nuit, & nous trouvâmes le 19, au matin, que le courant & la houle nous avoient fait dériver de neuf milles de terre. Le tems cependant étant alors très-bon, j'envoyai le canot chercher de l'eau, & il revint chargé au vaiſſeau vers une heure. Bientôt après il s'éleva une briſe du N. N. O.; & comme nous étions tout près de terre, je dépêchai une ſeconde fois le bateau à terre, pour nous rapporter de l'eau. Avant de parvenir à l'ancien lieu de notre mouillage, le calme nous ſurprit, & le courant nous fit encore dériver. Sur ces entrefaites, le bateau, en côtoyant le rivage, pêcha à l'hameçon &

ANN. 1767. Mai.

ANN. 1767. Mai.

à la ligne aſſez de poiſſon pour en ſervir à tout l'équipage, ce qui compenſa un peu le déſagrément de notre ſituation. Sur les huit heures du ſoir, le vent, accompagné de raffales ſubites, recommença à ſouffler avec force, de maniére que cette nuit fut encore pour nous fatigante & dangereuſe. Nous eûmes le matin du 20 une briſe forte du N. O., & nous forçâmes de voiles vers l'endroit du mouillage. Nous le regagnâmes heureuſement ſur les quatre heures de l'après-midi, nous y mîmes à l'áncre, à deux encablures du rivage, par dix-huit braſſes, fond de beau ſable, & nous amarrâmes à une petite ancre ſur la côte. Lorſque le vaiſſeau fut en ſûreté, il étoit trop tard pour aller au lieu de l'aiguade; j'envoyai cependant la grande chaloupe à la pêche, le long de la côte. Un vent fort l'obligea de s'en revenir avant ſept heures; elle rapporta pourtant aſſez de poiſſon pour en donner à tout l'équipage. Nous eûmes, pendant la nuit, un tems ſombre, des raffales violentes & beaucoup de pluie. Le vent, qui continuoit à ſouffler fortement le matin du 21, le long de la côte, nous faiſoit ſouvent chaſſer ſur nos ancres, quoique nous euſſions 200 braſſes de cable en avant, le rivage étant d'un ſable mobile fin qui cede aiſément. La tempête cependant ne nous

cauſa point de dommage ; mais la pluie étoit ſi violente & la mer ſi groſſe, que l'on ne pouvoit rien entreprendre avec les bateaux, ce qui étoit d'autant plus mortifiant, que dans la ſeule vue de compléter nos proviſions d'eau, nous avions travaillé ſans relâche pendant cinq jours & cinq nuits pour regagner l'endroit où nous étions alors. Sur les huit heures du ſoir, le vent ſe calma, il étoit trop tard pour aller chercher de l'eau, mais j'expédiai un bateau, & j'envoyai trois hommes à terre, vis-à-vis du vaiſſeau, pour tuer des veaux marins, & tirer de leur graiſſe une huile qui pût nous ſervir à la lampe & à d'autres uſages.

ANN. 1767. Mai.

Le vent fut très-fort le lendemain au matin 22, mais comme il ſouffloit de l'O. N. O., c'eſt-à-dire de la terre, nous dépêchâmes les bateaux dès qu'il fut jour, & ils revinrent ſur les dix heures chargés d'eau & d'un grand nombre de pintades. Ils reçurent ces oiſeaux de nos gens qui étoient à terre, & qui leur dirent que lorſqu'il faiſoit du vent la nuit, ces animaux ſe précipitoient en ſi grande quantité auprès de leur feu, qu'ils avoient beaucoup de peine à les en écarter, de manière que pendant le vent de la nuit dernière, ils n'en avoient pas attrapé moins de ſept cents. Les bateaux travaillèrent tout le jour à con-

ANN. 1767. Mai.

duire de l'eau à bord, la houle étoit cependant ſi groſſe, que pluſieurs futailles furent défoncées & perdues. Ils firent un autre voyage un peu avant la pointe du jour du lendemain 23, & à ſept heures, il s'en falloit peu que tous nos tonneaux ne fuſſent remplis. Le tems nous menaçoit d'une tempête, & j'étois très-impatient de recevoir à bord nos gens, ainſi que le petit nombre de pieces d'eau qui étoient encore au lieu de l'aiguade. Dès que les bateaux furent déchargés, je les renvoyai, en leur ordonnant de ramener, avec toute la promptitude poſſible, nos gens, la tente, & tout ce que nous avions à terre. Depuis ce tems, le vent augmenta très-promptement, ſur les 11 heures, il fut ſi fort avec des raffales violentes de terre, que le vaiſſeau commença à dériver de la côte; nous levâmes la petite ancre pour la rejetter en avant de l'autre; le vent devenoit toujours plus fort, mais comme il ſouffloit directement de terre, je n'étois pas en peine du vaiſſeau, qui continuoit toujours à chaſſer, en tirant à travers le ſable, l'ancre & les 200 braſſes de cable que nous avions filées. Je ne pouvois pas lever l'ancre, parce que je voulois donner aux bateaux le tems de rapporter ce qu'ils étoient allés chercher ſur la côte. A deux heures, l'ancre avoit entièrement perdu fond,

& le vaiſſeau étoit dans une eau profonde; nous fûmes donc obligés de virer le cable ſur le cabeſtan, & nous tirâmes l'ancre avec beaucoup de peine. Les coups de vent qui nous venoient de terre, étoient ſi violents, que n'oſant pas hiſſer de voiles, nous nous laiſsâmes aller à mâts & à cordes; l'eau s'élevoit en tourbillons dans l'air, plus haut que la grande hune. Comme le vaiſſeau étoit chaſſé fort vîte de la côte, & que la nuit approchoit, je commençai à être en peine des bateaux qui avoient à bord vingt-huit de nos meilleurs hommes, outre mon Lieutenant; mais ſur la brune, j'apperçus l'un d'eux qui s'avançoit avec viteſſe vers le vaiſſeau; c'étoit la chaloupe, qui en dépit des efforts des matelots qu'elle portoit, avoit été forcée ſur ſes grapins & chaſſée du rivage. Nous nous empreſsâmes de la reprendre à bord; mais, malgré notre diligence & nos ſoins, elle fut fort endommagée, lorſque nous la remontâmes dans le bâtiment. Elle portoit dix hommes qui m'apprirent que lorſqu'elle fut chaſſée de la côte, elle étoit chargée de quelques bois à brûler; mais qu'ils furent obligés pour l'alléger, de les jetter à la mer, ainſi que pluſieurs autres choſes. Nous n'appercevions point le canot; j'avois lieu de craindre, qu'il n'eût été également chaſſé de la côte, avec les tentes, les

ANN. 1767. Mai.

ANN. 1767. Mai.

dix-huit hommes & mon Lieutenant que je regardai comme perdus. Je ſavois que ſi la nuit qui commençoit les ſurprenoit au milieu de cette tempête, ils périroient infailliblement : il étoit cependant poſſible que les hommes fuſſent à terre, & qu'ils conſervaſſent leur vie, tandis que le canot feroit naufrage ; c'eſt pour cela que je réſolus de regagner la côte, le plutôt poſſible. A minuit, le tems fut calme ; nous pouvions porter nos baſſes voiles & nos huniers, & le 24, à quatre heures du matin, nous fîmes autant de voiles que nous pûmes. A dix heures, nous étions très-près de la côte, nous fûmes très-mortifiés de ne point appercevoir le canot, cependant nous continuâmes à porter du côté du rivage, juſqu'à midi, lorſque nous le découvrîmes heureuſement amarré à un grappin tout près de terre. Nous courûmes ſur-le-champ à nos lunettes, nous vîmes tous nos gens qui s'embarquoient, & ſur les trois heures, ils arrivèrent ſains & ſaufs ; ils étoient ſi épuiſés de fatigue, qu'ils purent à peine gager le côté du vaiſſeau. Le Lieutenant me dit qu'il avoit entrepris de s'en revenir le ſoir auparavant, mais que dès qu'il fut en mer, une raffale ſubite avoit tellement remplie d'eau le bateau, qui fut ſur le point d'être ſubmergé ; que tous ſes gens l'avoient heureuſement vuidé, en pompant

avec toute la diligence & l'activité imaginables; qu'il retourna alors à terre, quoique difficilement; & qu'après avoir laiſſé un nombre ſuffiſant d'hommes à bord, pour avoir ſoin du bateau & le débarraſſer de l'eau qui y entroit, il avoit débarqué ſur la côte avec le reſte des matelots. Il ajouta qu'ayant paſſé la nuit dans un état d'inquiétude & de perplexité, qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer, ils avoient cherché des yeux le vaiſſeau dès la pointe du jour, & que ne le voyant point, ils conclurent qu'il avoit péri dans la tempête qui ſurpaſſoit toutes celles qu'ils avoient éprouvées juſqu'alors Ils ne tombèrent pourtant pas dans l'indolence & l'affaiſſement du déſeſpoir, ils ſe mirent à nettoyer le terrein près du rivage, des ronces & des épines qui le couvroient, ils coupèrent pluſieurs arbres, dont ils firent des rouleaux pour les aider à tirer le bateau à terre, & le mettre en ſûreté; comme ils n'eſpéroient pas de revoir jamais le vaiſſeau, ils prétendoient attendre juſqu'à l'été, & tâcher alors d'aborder l'iſle de *Juan-Fernandès*. Ils oublièrent en nous rejoignant, tous les dangers qu'ils avoient couru, & le ſentiment de la joie diſſipa celui de la triſteſſe.

ANN. 1767. Mai.

Depuis le 16, jour où la tempête nous fit chaſſer ſur nos ancres au lieu du mouillage, nous avions eſſuyé juſqu'alors une ſuite conti-

nuelle de périls, de fatigues & de malheurs: Le vaiſſeau avoit beaucoup ſouffert & marchoit très-mal, le tems ſombre & orageux étoit accompagné de tonnerre, d'éclairs & de pluie, & les bateaux que j'étois obligé, même lorſque nous étions ſous voile, de tenir toujours occupés, pour nous procurer de l'eau, étoient dans un continuel danger de faire naufrage. Ils étoient aſſaillis de tout côté par des vents forts, qui ne ceſſoient de ſouffler, & par des raffales ſubites, qui fondoient ſur nous avec une violence qu'il eſt difficile de concevoir. Ces accidens étoient d'autant plus cruels, que je m'y attendois moins ; j'avois éprouvé deux ans auparavant avec le Commodore Byron, un tems très-différent dans ces parages. On a cru communément, que les vents ſoufflent toujours ſur cette côte du S. au S. O., quoique Frézier diſe qu'il y a rencontré des vents forts, & des groſſes mers du N. N. O. & du N. O.; malheureuſement j'ai fait la même expérience.

ANN. 1767. Mai.

DÈS que j'eus repris à bord nos gens & nos bateaux, je fis voile pour m'éloigner de ce climat orageux, & je me crus heureux de ne rien laiſſer derrière moi, que le bois que les matelots avoient coupé pour notre chauffage.

L'ISLE de *Maſafuero* eſt ſituée au 33ᵈ 45′

de latitude S., & au 80d 46′ de longitude O. du méridien de Londres. Elle gît à l'Oueſt de celle de *Juan Fernandès*, dont elle eſt éloignée d'environ trente-une lieues ; elles ſont toutes deux à peu-près dans la même latitude. Elle eſt très-élevée & remplie de montagnes, & de loin, elle ne paroît former qu'une montagne ou qu'un rocher ; ſa forme eſt triangulaire, & elle a environ ſept ou huit lieues de circonférence. La partie méridionale que nous vîmes, lorſque nous nous approchâmes pour la première fois de l'iſle à la diſtance de vingt-trois lieues, eſt la plus haute ; il y a ſur l'extrémité ſeptentrionale, pluſieurs cantons ſans brouſſailles, qui peut-être pourroient être cultivés. ANN. 1767. Mai.

L'AUTEUR du voyage de l'Amiral Anſon, ne parle que d'un endroit de cette iſle capable de procurer un mouillage ; il dit qu'il ſe trouve ſur le côté Nord, & dans une eau profonde, mais nous n'avons point vu de place, où l'on ne pût mettre à l'ancre. Sur le côté occidental en particulier, il y a un mouillage à environ un mille de la côte, par vingt braſſes, & à environ deux milles & demi par quarante & quarante-cinq fond de beau ſable noir. Cet Auteur ajoute auſſi, « qu'il y a un récif de rochers à la hauteur » de la pointe orientale de l'iſle ; qu'il eſt à

ANN. 1767. Mai.

» peu-près de deux milles de longueur, & » qu'on peut le reconnoître au moyen de » la mer qui briſe ſur lui ; » mais il s'eſt trompé, il n'y a ni récif de rochers, ni banc de ſable à la hauteur de la pointe orientale, mais on en trouve un de rochers, & un banc de ſable à la hauteur du côté Oueſt, & près de ſon extrémité méridionale. Il s'eſt auſſi trompé dans la diſtance & la ſituation de cette Iſle, relativement à celle de *Juan Fernandès* : il aſſure que ſa diſtance eſt de 22 lieues, & ſa ſituation O. $\frac{1}{2}$ S. O., nous avons reconnu que la diſtance eſt plus grande d'un tiers, & que la ſituation eſt directement à l'Oueſt ; car, comme je l'ai déja obſervé, la latitude des deux Iſles eſt à-peu-près la même. Nous avons trouvé dans une égale abondance les chèvres dont il parle, & il nous fut auſſi facile qu'à lui d'en attraper.

IL y a ſur la pointe S. O. de l'iſle, un rocher avec une ouverture au milieu, qu'il eſt aiſé de reconnoître ; c'eſt une bonne baliſe dont on peut ſe ſervir, pour mettre à l'ancre ſur le côté occidental, où l'on rencontre le meilleur mouillage qui ſoit dans les environs. A environ un mille & demi au Nord de cette ouverture, il y a une pointe baſſe de terre, & c'eſt là que commence le récif dont je viens de faire mention ; il s'étend à l'O. $\frac{1}{4}$ S.

O. à la diſtance d'environ trois quarts de mille, & la mer briſe continuellement ſur lui. Pour mettre à l'ancre dans ce mouillage, il faut s'avancer juſqu'à ce qu'on n'apperçoive plus l'ouverture du rocher, c'eſt-à-dire, à environ une encablure, ſur cette pointe baſſe de terre, enſuite porter au S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E.; on peut alors jetter l'ancre par vingt ou vingt-deux braſſes, fond de beau ſable noir & de coquilles. Il y a encore des endroits ſur les autres côtés de l'iſle, & en particulier à la hauteur de la pointe ſeptentrionale, par 14 & 15 braſſes, fond de beau ſable. ANN. 1767. Mai.

ON trouve de l'eau & du bois en abondance tout autour de l'Iſle, mais on ne peut pas en faire ſans beaucoup de difficulté; une grande quantité de pierres & de larges fragmens de rochers détachés de la haute terre embarraſſent par-tout le rivage, & une houle ſi forte briſe par-deſſus, qu'il eſt impoſſible à un bateau d'approcher en ſûreté à plus d'une encablure de la côte. Pour y débarquer, il faut néceſſairement aller à la nage à terre, y amarrer le bateau en-dehors des rochers; & pour s'y procurer de l'eau & du bois; il n'y a pas d'autre méthode que de tirer l'un & l'autre à bord avec des cordes. Il y a pourtant pluſieurs endroits où il ſeroit aiſé de débarquer commodément en conſtruiſant

ANN. 1767. Mai.

un quai, ce que devroit faire un ſeul vaiſſeau, s'il avoit quelque tems à ſéjourner dans l'Iſle.

CETTE partie de *Maſafuero* eſt une très-bonne relâche pour des rafraîchiſſemens, ſurtout en été; nous avons parlé des chèvres qu'on y trouve, & il y a dans les environs de l'iſle un ſi grand nombre de poiſſons, qu'un bateau peut avec trois lignes & autant d'ameçons en attraper aſſez pour en ſervir à cent perſonnes. Nous prîmes entr'autres d'excellens merlans noirs, des *cavallies*, de la morue, des plies & des écreviſſes. Nous prîmes auſſi un martin-pêcheur qui peſoit 87 livres & qui avoit cinq pieds & demi de long. Les goulus y ſont ſi voraces, qu'en ſondant, un de ces animaux mordit au plomb; nous le tirâmes au-deſſus de l'eau, mais nous le perdîmes parce qu'il rendit le plomb qu'il avoit dans ſa bouche. Les veaux marins y ſont ſi nombreux, que je crois ſincèrement que ſi on en prenoit pluſieurs milliers dans une nuit, on ne s'en appercevroit pas le lendemain. Nous fûmes obligés d'en tuer une grande quantité, parce qu'en côtoyant le rivage, ils couroient continuellement contre nous, en faiſant un bruit épouvantable. Ces poiſſons donnent une huile excellente; leur cœur & leur freſſure ſont très-bons à manger; ils ont

ils ont une ſaveur qui approche de celle du cochon, & leurs peaux forment la plus belle fourrure de cette eſpece que j'aie jamais vue. On y trouve auſſi pluſieurs oiſeaux, & entr'autres de très-gros faucons. J'ai obſervé plus haut que nos gens ne prirent pas moins de ſept cens pintades dans une nuit. Nous n'avions pas eu beaucoup d'occaſions d'examiner les productions végétales de cette Iſle, mais nous y avons vu pluſieurs feuilles du chou des montagnes, ce qui eſt une preuve que l'arbre qui le porte y croît.

ANN. 1767. Mai.

CHAPITRE III.

Paſſage de Maſafuero *aux iſles de la* Reine Charlotte. *Pluſieurs erreurs corrigées ſur le giſement de la Terre de* Davis. *Deſcription de quelques petites Iſles que nous ſuppoſons être celles qui furent vues par Quiros.*

ANN. 1767. Mai. LORSQUE nous partîmes de *Maſafuero*, nous avions une groſſe mer du N. O., & une houle de S. conſidérable; le vent qui ſouffloit du S. O. à l'O. N. O. m'obligea de porter au Nord dans l'eſpoir de rencontrer le vent aliſé S. E. car le vaiſſeau étoit ſi mauvais voilier, qu'il ne pouvoit marcher ſans un vent fort qui nous fût favorable. Ayant ainſi couru au Nord plus loin que je ne le projettois d'abord, & trouvant que je n'étois pas éloigné de la latitude déterminée pour les deux iſles appellées *Saint-Ambroiſe* & *Saint-Félix* ou *Saint-Paul*, je crus rendre un ſervice aux Navigateurs, en examinant ſi les vaiſſeaux pouvoient y rafraîchir; d'autant plus que les Eſpagnols ayant fortifié *Juan Fernandès*, elles pourroient être utiles à la Grande-Bretagne,

ſi par la ſuite elle entroit en guerre avec l'Eſpagne. Les Cartes de M. Green, publiées en 1753, placent ces iſles du 26d 20′ au 27d de latitude S. & depuis 1d ¼ à 2d ½ à l'Oueſt de *Maſafuero*. Je mis donc le cap de manière à me tenir dans cette latitude, mais conſultant bientôt après les *Élémens de navigation* de Robertſon, je trouvai que l'iſle *Sainte-Ambroiſe* y eſt ſituée au 25d 30′ de latitude S. & au 82d 20′ de longitude O. du méridien de Londres. Je crus que la ſituation d'iſles d'une ſi petite étendue pouvoit être déterminée avec plus d'exactitude dans cet ouvrage que dans la carte, & je portai plus au Nord pour gagner ce parallèle. L'évènement prouva cependant que je n'aurois pas dû avoir tant de confiance dans ces *Élémens de navigation*; je manquai les iſles; comme je vis un grand nombre d'oiſeaux & de poiſſons, ſigne certain qu'il y a terre dans le voiſinage, j'ai les plus fortes raiſons de conclure que j'avançai trop au Nord. Je ſuis fâché de dire qu'en examinant plus ſoigneuſement les tables des latitudes & longitudes de Robertſon, j'ai reconnu qu'elles ſont fautives en bien des points. Je me ſerois abſtenu de cette cenſure, ſi je n'avois pas cru qu'il étoit néceſſaire de prévenir pour la ſuite un inconvénient pareil à celui que j'éprouvai.

ANN. 1767. Mai.

ANN. 1767. Mai.

ET réfléchiſſant ſur la deſcription donnée par Water, Chirurgien à bord du vaiſſeau commandé par le Capitaine Davis, je penſe qu'il eſt probable que ces deux iſles, ſont la terre que rencontra Davis dans ſa route au Sud des iſles de *Galapagos*, & que la terre placée dans toutes les cartes marines ſous le nom de *Terre de Davis*, n'exiſte point. Je n'ai point changé de ſentiment en liſant ce qui eſt dit dans le voyage de Roggewin fait en 1722, d'une terre qu'on appelle *Iſle Orientale*, ce qui confirme la découverte de Davis ſuivant quelques perſonnes qui imaginent que c'eſt la même terre que ce Navigateur a appellée de ſon nom.

IL eſt clair, par la narration de Wafer, qu'excepté ce qui regarde la latitude, on doit ajouter peu de foi au journal tenu à bord du vaiſſeau de Davis, puiſqu'il avoue que l'équipage manqua de périr pour avoir ſuppoſé la variation de l'aiguille à l'Oueſt, tandis qu'elle étoit à l'Eſt. Il nous dit auſſi qu'ils gouvernèrent au S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E. des iſles de *Galapagos*, juſqu'à ce qu'ils découvrirent terre au 27^{d} 20$'$ de latitude S.; or il eſt évident qu'une pareille route les auroit portés, non pas à l'Oueſt, mais à l'Eſt des *Galapagos*, & qu'ils ſe ſeroient trouvés à deux cens lieues de *Copiapo* & non pas à cinq cens, comme

le dit cet Auteur; car la variation de l'aiguille n'y eſt pas à préſent de plus d'une demi-pointe à l'Eſt; elle devoit être encore moindre alors, puiſque la déclinaiſon à l'Eſt a toujours augmenté ſur toute cette côte. Si la diſtance placée dans toutes nos cartes marines entre les iſles de *Saint-Ambroiſe* & *Saint-Félix* & les *Galapagos*, eſt exacte, Davis, en ſuivant la route qu'il décrit, auroit dû appercevoir les deux premières. S'il y avoit une terre de *Davis* ou quelque autre pareille dans la ſituation qui lui eſt aſſignée dans nos cartes marines, il eſt sûr que je l'aurois rencontrée, ou au moins que je l'aurois vue, ainſi qu'il ſera démontré dans le cours de cette narration. Je me tins entre le 25ᵈ 50′ & le 25ᵈ 30′ de latitude juſqu'à ce que j'euſſe gagné cinq degrés à l'Oueſt de notre point de départ, cherchant les iſles que j'avois deſſein d'examiner; ne voyant point de terre alors, & les oiſeaux nous ayant quittés, je tirai plus au Sud & j'atteignis le 27ᵈ 20′ de latitude S.; j'y reſtai juſqu'à ce que nous fuſſions arrivés entre le 17 & le 18ᵈ, à l'Oueſt de notre point de départ. Nous eûmes dans ce parallèle de petites fraîcheurs, un fort courant au Nord, & d'autres raiſons de conjecturer que nous étions pres de cette terre de *Davis*, que nous recherchions avec grand

ANN. 1767. Mai.

ANN. 1767. Mai.

ſoin ; mais un bon vent s'élevant de rechef ; nous gouvernâmes O. $\frac{1}{4}$ S. O. & nous arrivâmes au 28^{d} $\frac{5}{1}$ de latitude S., d'où il ſuit que ſi cette terre ou quelque choſe de ſemblable exiſtoit, je l'aurois infailliblement rencontrée, ou qu'au moins je l'aurois vue. Je me tins enſuite au 28^{d} de latitude S. 40^{d} à l'O. de mon point de départ, & ſuivant mon eſtime à 121^{d} O. de Londees. Le tems & le vent ne me permirent pas de gagner une latitude méridionale plus avancée ; mais je ſuis allé au Sud de la ſituation aſſignée à ce continent ſuppoſé, qu'on appelle dans toutes les cartes *Terre de Davis*.

NOUS continuâmes à chercher cette terre juſqu'au 17 Juin, lorſqu'étant au 28^{d} de latitude Sud, & au 112^{d} de longitude Oueſt, nous vîmes pluſieurs oiſeaux de mer qui voloient en troupes & quelques algues ; ce qui me fit conjecturer que nous approchions ou que nous avions paſſé près de quelque terre. A ce tems, il ſouffla du Nord un vent fort, qui rendit la mer groſſe ; nous avions cependant de longues lames qui venoient du Sud, de ſorte que toutes les terres qui ſont dans cette plage ne peuvent être que des petites iſles couvertes de rochers. Je ſuis porté à croire que s'il y a quelque terre, elle eſt ſituée au Nord ; & ce pourroit être l'iſle

orientale de Roggewin, que ce Navigateur a placée au 27ᵈ de latitude S., & que quelques Géographes ont ſuppoſée à la diſtance d'environ ſept cens lieues du continent de l'Amérique méridionale, ſi toutefois on peut ſe fier à ce que dit cet Auteur. ANN. 1767. Mai.

C'ÉTOIT alors le milieu de l'hiver dans ces parages, & nous avions des vents forts & une groſſe mer qui nous obligeoit fréquemment de naviguer ſous nos baſſes voiles: les vents étoient variables, & quoique nous fuſſions près du tropique, le tems étoit ſombre, brumeux & froid, accompagné ſouvent de tonnerre, d'éclairs, de pluie & de neige mêlées enſemble. Le ſoleil étoit dix heures au-deſſus de l'horiſon, mais nous paſſions ſouvent pluſieurs jours ſans le voir; le brouillard étoit ſi épais, que lorſque cet aſtre étoit au-deſſous de l'horiſon, les ténèbres étoient effrayantes. L'obſcurité du tems étoit tout-à-la-fois une circonſtance déſagréable & dangereuſe, nous reſtions quelquefois un tems aſſez long ſans pouvoir faire une obſervation; cependant nous étions obligés de porter jour & nuit toutes nos voiles. Notre vaiſſeau étoit ſi mauvais voilier & notre voyage ſi long, que cette précaution devint néceſſaire pour ne pas mourir de faim, malheur qui auroit

été autrement inévitable eu égard à la ſitua-
Avr. 1767. Mai. tion où nous nous trouvions.

NOUS continuâmes notre route à l'Oueſt juſqu'au ſoir du 2 Juillet, tems où nous découvrîmes une terre qui nous reſtoit au Nord. En nous en approchant le lendemain, elle nous parut être un grand rocher qui s'élevoit hors de la mer; elle n'avoit pas plus de cinq milles de circonférence, & ſembloit inhabitée; elle étoit cependant couverte d'arbres, & nous apperçûmes un petit courant d'eau douce ſur l'un des côtés. J'avois envie d'y débarquer, mais la houle, qui à cette ſaiſon briſe ſur la côte avec beaucoup de violence rendit ce projet impraticable. Je ſondai ſur le côté occidental de cette terre, à un peu moins d'un mille de la côte, je trouvai 25 braſſes fond de corail & de ſable, & il eſt probable que dans un beau tems d'été, l'abordage y ſeroit très-aiſe. Nous vîmes un grand nombre d'oiſeaux de mer voltiger autour de nous, à un mille du rivage, & il nous parut qu'il y avoit du poiſſon dans cette partie de la mer. Cette terre eſt ſituée au 20ᵈ 2′ de latitude S., & au 133ᵈ 21′ de longitude O. à environ mille lieues à l'O. du continent de l'Amérique. Elle eſt ſi élevée que nous la reconnûmes à plus de quinze lieues de diſtance; nous l'appellâmes *Iſle de Pitcairn*, parce

Iſle de Pitcairn.

qu'elle fut découverte par le fils de Pitcairn, Major des ſoldats de marine, qui a péri malheureuſement à bord de l'*Aurore*. ANN. 1767. Mai.

PENDANT que nous étions dans le voiſinage de cette iſle, le tems fut extrêmement orageux, avec de longues lames venant du Sud, plus groſſes & plus élevées qu'aucunes de celles que nous avions vues auparavant. Les vents étoient variables; mais ils ſouffloient principalement du S. S. O., de l'O. & de l'O. N. O. Nous eûmes très-rarement des vents d'Eſt, de ſorte que nous fûmes empêchés de gagner une latitude méridionale fort avancée, & que nous dérivions continuellement au Nord.

Nous trouvâmes le 4, que le vaiſſeau faiſoit beaucoup d'eau; il avoit travaillé ſi long-tems au milieu d'une mer groſſe & dangereuſe, qu'il étoit très-endommagé. Nos voiles étant auſſi fort uſées, ſe déchiroient à chaque inſtant; & le voilier étoit toujours à l'ouvrage pour les raccommoder. L'équipage avoit joui juſqu'à préſent d'une bonne ſanté, mais il commença à être attaqué du ſcorbut. Pendant notre ſéjour dans le détroit de *Magellan*, je fis faire un petit abri couvert d'une toile peinte qui ſervoit de tapis de pied dans ma chambre; nous nous procurâmes par ce moyen ſans beaucoup de peine & de

travail, une assez grande quantité d'eau de pluie, pour que nos gens eussent toujours à discrétion de cette boisson importante. Cette espèce de banne nous mettoit aussi à l'abri de l'inclémence du tems. Je pense que ce sont ces précautions qui nous préservèrent si long-tems du scorbut, quoique peut-être ce bonheur soit dû en partie à l'esprit de vitriol qu'on mêloit dans l'eau de pluie ainsi conservée; notre Chirurgien en mettoit toujours une petite dose, dans chaque tonneau, lorsqu'on les rempliſſoit.

ANN. 1767. Mai.

Nous découvrîmes le 11, une petite isle, basse & plate, qui sembloit presque être de niveau avec le bord de la mer, & qui étoit couverte d'arbres verts. Comme elle nous restoit au Sud & directement au-dessus du vent, nous ne pûmes pas l'atteindre. Elle est située au 22d de latitude S. & au 141d 34′ de longitude O.; nous lui donnâmes le nom d'*isle de l'Evêque d'Osnabrugh*, en honneur du second fils de Sa Majesté (*a*).

Isle d'Osnabrugh.

Nous rencontrâmes le 12, deux autres isles plus petites qui étoient aussi couvertes d'arbres verts, mais qui nous parurent inhabitées. Nous étions tout près de la plus méridio-

(*a*) Parmi les isles découvertes par le Capitaine Wallis, il y en a une autre qui porte le même nom

nale; c'étoit une bande de terre en forme de demi-lune, baſſe, plate & ſablonneuſe. De l'extrémité Sud de cette iſle, juſqu'à la diſtance d'environ un demi-mille, il y a un récif ſur lequel la mer briſe avec beaucoup de fureur. Nous ne trouvâmes point de mouillage, mais le bateau débarqua. Elle eſt d'un aſpect agréable, ſans avoir ni végétaux comeſtibles, ni eau. Il y avoit cependant pluſieurs oiſeaux ſi peu ſauvages qu'ils ſe laiſſoient prendre à la main. L'autre iſle reſſemble beaucoup à celle-ci, dont elle eſt éloignée d'environ cinq à ſix lieues. Elles giſent O. N. O. & E. S. E. l'une de l'autre. La première eſt ſituée au 20d 38 de latitude S. & au 146d de longitude O. & la ſeconde au 20d 34′ de latitude Sud & au 146d 15′ de longitude Oueſt. Nous les appellâmes *Iſles du Duc de Gloceſter*; la variation de l'aiguille fut trouvée de 5d Eſt. Ces iſles ſont probablement la terre vue par Quiros, puiſque la ſituation eſt à-peu-près la même. Si nous nous trompons dans cette conjecture, la terre qu'il apperçut ne pouvoit pas être plus conſidérable. Quoi qu'il en ſoit, nous avançâmes au Sud de ces iſles, & les grandes lames que nous y eûmes, nous convainquirent qu'il n'y avoit point de terre près de nous dans cette direction. Le vent étant à l'Eſt, je mis le cap au Sud une ſeconde fois, & le ſoir du

ANN. 1767. Mai.

Iſles du Duc de Gloceſter.

ANN. 1767. Mai.

lendemain 13, comme nous gouvernions à l'O. S. O. nous obſervâmes que nous perdions les longues lames venant du côté du Sud; mais nous les retrouvâmes à ſept heures du jour ſuivant. Lorſque nous les perdîmes nous étions au 21d 7′ de latitude S. & au 147d 4′ de longitude O., & quand nous les retrouvâmes nous étions au 21d 43′ de latitude S. & au 149d 48′ de longitude Oueſt; de ſorte que j'imagine qu'il y avoit alors quelque terre au Sud qui n'étoit pas fort éloignée.

Depuis ce tems, juſqu'au 16, les vents furent variables du N. E. ¼ N., au N. O. & au S. O. ils ſoufflèrent très-fort avec un tems ſombre, une pluie abondante & accompagnée de raffales violentes, dont l'une marqua de nous être fatale. Nous étions au 22d de latitude S., & au 70d 30′ O. du point de notre départ; nous trouvâmes la variation de l'aiguille de 6d 30′ E. & les vents orageux étoient ſuivis d'un calme tout plat. Quelque tems après cependant le vent s'éleva encore à l'O., & enfin il ſe fixa à l'O. S. O. ce qui nous chaſſa bientôt au Nord, de façon que le 20, nous étions au 19d de latitude S. & au 75d 30′ de longitude O. du point de notre départ. La déclinaiſon de l'aiguille étoit de 6d Eſt.

Le 22, nous nous trouvâmes au 18d de latitude S. & au 161d de longitude Oueſt,

c'eſt-à-dire, à environ dix-huit cens lieues à l'Oueſt du continent de l'Amérique, & dans toute cette route, nous ne vîmes rien qui indiquât une grande terre. Nos gens commençoient à être très-malades du ſcorbut qui avoit fait de grands progrès. Voyant que tous nos efforts pour gagner une latitude méridionale plus avancée, étoient inefficaces, & que le mauvais tems, le changement de vents & par-deſſus tout, les défauts du vaiſſeau rendoient notre marche lente, je crus qu'il étoit abſolument néceſſaire de prendre la route, dans laquelle le bâtiment & l'équipage ſeroient plus en ſûreté. Au lieu donc d'entreprendre de m'en revenir par le S. E., projet qu'il auroit été preſque impoſſible d'exécuter, eu égard à notre ſituation & à la ſaiſon de l'année; je portai au Nord afin de gagner les vents aliſés. Je me tins toujours dans les parages, qui, ſur la foi des cartes, devoient me conduire à quelque iſle où je pourrois me procurer les rafraîchiſſemens dont nous avions ſi grand beſoin. J'avois deſſein, ſi le vaiſſeau pouvoit être réparé, de pourſuivre mon voyage au Sud, au retour de la ſaiſon convenable, pour faire de nouvelles découvertes dans cette partie du globe. Je projettois enfin, ſi je découvrois un continent & que je puſſe y trouver une quantité ſuffiſante de proviſions,

ANN. 1767. Mai.

ANN. 1767. Mai.

de me maintenir le long de la côte au Sud, juſqu'à ce que le Soleil eût paſſé l'équateur, de gagner alors une latitude Sud fort avancée, & de tirer à l'Oueſt vers le cap de *Bonne-Eſpérance*, ou de m'en revenir à l'Eſt, & enfin après avoir touché aux iſles *Falklands*, s'il étoit néceſſaire, de partir promptement de-là pour aborder en Europe.

JE ne rencontrai le véritable vent aliſé que lorſque je fus au 16ᵈ de latitude S. & en avançant au N. O. & au N., nous trouvâmes que la variation de l'aiguille augmentoit très-rapidement; car, lorſque nous eûmes gagné le 18ᵈ 15′ de latitude S. & le 80ᵈ ¼ de longitude O. de notre point de départ, elle étoit de 7ᵈ 30′ Eſt. Nous eûmes un mauvais tems, des vents forts & une groſſe mer juſqu'au 25. Etant alors au 12ᵈ 15′ de latitude S., nous vîmes un grand nombre d'oiſeaux voler en troupes; & nous ſupposâmes que nous étions près de quelque terre, & en particulier de pluſieurs iſles placées dans les cartes, l'une deſquelles fut apperçue en 1765, par le Commodore Byron qui l'appella l'*Iſle du Danger*; cependant nous n'en vîmes aucune. A ce tems le vent ſouffloit ſi fort, que quoique nous l'euſſions en poupe, nous fûmes obligés de riſer nos huniers. Le tems étoit toujours très-ſombre & pluvieux.

Le lendemain, étant au 10d de latitude S. & au 167d de longitude O., nous nous tînmes à-peu-près dans le même parallèle, eſpérant rencontrer quelques-unes des iſles appelées *Iſles de Salomon*, dont la plus méridionale eſt ſituée dans les cartes à cette latitude. Nous eûmes ici le vent aliſé fort, avec des raffales violentes & beaucoup de pluie. En continuant cette route juſqu'au 3 Août, nous nous trouvâmes à ce jour au 10d 18′ de latitude S. & ſuivant notre eſtime au 177d ½ de longitude E., à environ deux milles cent lieues de diſtance O. du continent de l'Amérique, & à 5d à l'O. de la ſituation qui eſt aſſignée à ces iſles dans les cartes. Nous n'avions pourtant pas le bonheur de rencontrer aucune terre; nous paſsâmes probablement près de quelqu'une que la brume nous empêcha de voir; car, dans cette traverſée, un grand nombre d'oiſeaux de mer voltigèrent ſouvent autour du vaiſſeau. Le commodore Byron, dans ſon dernier voyage, avoit dépaſſé les limites ſeptentrionales de cette partie de l'Océan, dans laquelle on dit que les *iſles de Salomon* ſont ſituées; & comme j'ai été moi-même au-delà des limites Sud ſans les ſavoir, j'ai de grandes raiſons de conclure, que ſi ces iſles exiſtent, leur ſituation eſt mal déterminée dans toutes nos cartes.

ANN. 1767. Mai.

DÈS le 14d de latitude S. & le 163d 46′ de

ANN. 1767. Mai.

longitude O., nous eûmes un vent fort du S. E., ce qui faiſoit une mer groſſe à notre arriere. Depuis ce tems je n'obſervai point les longues lames venant du Sud, juſqu'à ce que nous fûmes arrivés au 10d 18′ de latitude Sud, & au 177d 30′ de longitude Eſt; elles revinrent alors du S. O. & S. S. O., & nous trouvâmes un courant portant au Nord, quoiqu'un courant contraire nous eût ſuivis preſque tout le chemin depuis notre départ du détroit de *Magellan*. Cette raiſon me fit conjecturer que le paſſage entre la nouvelle Zélande & la nouvelle Hollande commence là. La variation de l'aiguille y étoit de 11d 14′ Eſt; le 5, étant au 10d ½ de latitude S., & au 175d 44′ de longitude E., l'aiguille déclinoit de 11d 15′ E.; le 8, elle déclinoit de 11d ½ E., par le 11d de latitude S., & le 171d 14′ de longitude Eſt.

NOUS nous apperçûmes à ce tems que notre proviſion de lignes de lock étoit ſur le point de finir, quoique nous euſſions déja converti à cet uſage toutes les lignes qui nous ſervoient pour la pêche. Je fus quelque tems en grande peine pour inventer comment nous ſupléerions à ce défaut; mais, après des recherches ſoigneuſes, nous trouvâmes par haſard que nous avions un petit nombre de braſſes de cordage blanc; ce fut un tréſor ineſtimable dans la ſituation où nous étions; je les fis

je les fis détordre, mais les fils étant trop gros pour ce que nous voulions en faire, il fut néceſſaire de les mettre en étoupe. Après cette opération, il nous reſtoit encore la partie la plus difficile de l'ouvrage : car cette étoupe ne pouvoit pas être filée, ſans qu'au moyen du peigne on l'eût convertie en filaſſe ſon état primitif : les matelots ne ſavoient pas faire cette beſogne ; &, quand même ils l'auroient ſu, nous n'aurions pas été moins embarraſſés, puiſque nous n'avions point de peigne. Les difficultés s'accumuloient les unes ſur les autres ; & il falloit fabriquer un peigne avant d'eſſayer de convertir ces cordages en filaſſe. Nous reſſentîmes encore combien c'étoit pour nous un grand inconvénient de manquer de forge ; la néceſſité cependant, la mère fertile de l'invention, nous ſuggéra un expédient. L'armurier ſe mit à limer des clous & fit une eſpece de peigne, & un des Quartiers-Maîtres ſe trouva aſſez habile dans l'uſage de cet inſtrument, pour rendre l'étoupe aſſez fine pour être filée auſſi-bien que la groſſiereté de nos inſtrumens le permettoit. Nous eûmes par ce moyen des lignes de lock aſſez paſſables ; cette opération fut pourtant plus difficile pour nous que de faire des cordages avec nos vieux cables après qu'ils avoient été convertis en fil de carret ; reſſource que

ANN. 1767. Mai.

ANN. 1767. Mai.

nous avions été forcés d'employer long-tems auparavant. Nous avions auſſi déja conſumé tout notre fil retors à coudre des voiles : ſachant que la quantité dont on avoit fourni mon vaiſſeau, ne ſeroit pas ſuffiſante pour tout le voyage, ſi je n'avois pas pris ſous ma garde tout celui qui étoit deſtiné à réparer la ſeine, ce défaut nous auroit été fatal.

CHAPITRE IV.

Hiſtoire de la découverte des Iſles de la Reine Charlotte. *Deſcription de ces Iſles & de leurs Habitans. Ce qui nous arriva à l'Iſle d'*Egmont.

LE SCORBUT continuoit toujours à faire de grands progrès parmi l'équipage, & ceux de nos gens que la maladie ne rendoit pas inutiles, étoient épuiſés par un travail exceſſif. Notre mauvais vaiſſeau qui, étoit depuis ſi long-tems au milieu des tempêtes & des orages, ne vouloit plus manœuvrer. Le 10, notre ſituation devint plus malheureuſe & plus alarmante; il fit une voie d'eau dans les épaules qui, étant ſous l'eau, nous mirent dans l'impoſſibilité de l'arrêter pendant que nous étions en mer. Tel étoit notre état, lorſque le 12, à la pointe du jour, nous découvrîmes terre. Le tranſport ſubit d'eſpérance & de joie, que cet événement nous inſpira, ne peut être comparé qu'à celui que reſſent un criminel qui entend ſur l'échaffaud le cri de ſa grace. Nous trouvâmes enſuite que la terre étoit un grouppe d'Iſles; j'en comptai ſept, & je crois qu'il y

ANN. 1767. Août.

en avoir un plus grand nombre. Nous portâmes vers deux de ces îles qui étoient droit à notre avant, lorſque nous appercûmes cette terre la première fois, & qui paroiſſoient jointes enſemble. Le ſoir nous mîmes à l'ancre ſur le côté N. E. de la plus grande & de la plus élevée des deux, par 30 braſſes bon fond & à environ trois encablures de la côte. Nous vîmes bientôt après des naturels du pays qui étoient noirs, à tête laineuſe & entièrement nuds. Je dépêchai ſur-le-champ le Maître avec le bateau pour chercher une aiguade & leur parler; mais ils diſparurent avant qu'il pût aborder ſur rivage. Le Maître me dit à ſon retour qu'il y avoit un beau courant d'eau douce vis-à-vis le vaiſſeau & tout près de la côte, mais que tout le pays dans ce canton étant une forêt impénétrable juſqu'au bord de l'eau, il ſeroit difficile & même dangereux d'y en puiſer, ſi les Inſulaires vouloient nous oppoſer de la réſiſtance : il ajouta qu'il n'y avoit point de végétaux comeſtibles pour rafraîchir les malades, & qu'il n'avoit point vu d'habitations dans tout ce qu'il avoit parcouru de l'iſle qui eſt ſauvage, abandonnée & montagneuſe.

Aout. 1767.

APRÈS avoir réfléchi ſur ce rapport, & voyant qu'il ſeroit fatigant & incommode d'y faire de l'eau à cauſe d'une houle qui avoit ſa

direction autour de la baie, ſans parler des dangers qu'on avoit à redouter des naturels du pays, s'ils formoient contre nous une embuſcade dans les bois; je réſolus de rechercher ſi on ne pourroit pas trouver une aiguade plus convenable. ANN. 1767. Août.

LE lendemain au matin, 13, étant alors ſous le vent de l'iſle, dès qu'il fut jour, j'envoyai le Maître avec quinze hommes dans le canot bien armé & bien approviſionné, pour examiner la côte à l'Oueſt, tâcher de découvrir un endroit où nous puſſions plus aiſément faire de l'eau & du bois, nous procurer quelques rafraîchiſſemens pour les malades, & mettre le vaiſſeau à la bande afin de viſiter & d'arrêter la voie d'eau. Je lui donnai quelques verroteries, des rubans & d'autres clincailleries que j'avois par haſard à bord, afin qu'il pût, au moyen de ces préſens, gagner la bienveillance des Inſulaires s'il en rencontroit quelques-uns. Je lui ordonnai cependant de ne point s'expoſer, & ſur-tout de s'en revenir ſur-le-champ au vaiſſeau, s'il voyoit approcher un certain nombre de pirogues qui le menaçaſſent d'hoſtilités, & s'il trouvoit en mer ou ſur la côte des petites troupes d'Indiens, de les traiter avec toutes les bontés poſſibles, afin d'établir un commerce amical entr'eux & nous. Je le chargeai de ne jamais

ANN. 1767. AOÛT.

quitter le bateau lui-même pour aucune raiſon, & de ne pas envoyer plus de deux hommes à terre, pendant que le reſte ſe tiendroit tout prêt pour la défenſe. Je lui recommandai, dans les termes les plus forts, de s'occuper uniquement de l'objet de ſon voyage, parce qu'il étoit de la dernière importance pour nous de découvrir un endroit convenable pour réparer le bâtiment; enfin je le conjurai de revenir le plus promptement qu'il lui ſeroit poſſible.

PEU de tems après que j'eus dépêché le canot, pour cette expédition, j'envoyai à terre la chaloupe avec dix hommes à bord bien armés, &, avant huit heures, elle nous rapporta une tonne d'eau. Je la renvoyai ſur les neuf heures, mais voyant quelques naturels du pays s'avancer vers l'endroit de la côte où nos gens débarquoient, je leur fis ſignal de revenir; je ne ſavois pas contre combien d'Inſulaires ils ſeroient expoſés, & je n'avois point de bateau pour aller à leur ſecours, s'ils venoient à être attaqués.

DÈS que nos hommes furent rentrés à bord, nous vîmes trois des naturels du pays s'aſſeoir ſous les arbres en travers du vaiſſeau. Comme ils continuèrent à nous regarder juſqu'à l'après-midi, auſſi-tôt que j'apperçus le canot, je ne craignis plus de mettre en mer les deux ba-

teaux à-la-fois, & j'envoyai mon Lieutenant dans la chaloupe avec quelques verroteries, des rubans, &c. pour tâcher d'etablir quelque commerce avec eux, &, par leur entremiſe, avec le reſte des habitans. Les trois Inſulaires cependant quittèrent leur place & s'avancèrent le long du rivage, avant que la chaloupe pût aborder à terre. Les arbres les cacherent bientôt à mon Lieutenant & à ſes gens qui voguoient vers la côte; mais nous tînmes les yeux fixés ſur eux depuis le vaiſſeau, & nous vîmes qu'ils rencontrèrent trois autres Inſulaires. Après avoir converſé entr'eux pendant quelque tems, les trois premiers s'en allèrent, & ceux qui étoient venus à leur rencontre, marchèrent à grands pas du côté de la chaloupe. Sur quoi je fis ſignal à mon Lieutenant de ſe tenir ſur ſes gardes; il apperçut les Indiens, & comme il remarqua qu'il n'y en avoit que trois, il approcha la chaloupe du rivage & leur fit des ſignes d'amitié; il leur tendit, comme préſens, les verroteries & les rubans que je lui avois donnés, tandis que l'équipage avoit grand ſoin en même-tems de cacher ſes armes. Les Indiens, ſans faire attention à ce qu'on leur offrit, s'avancèrent hardiment à la portée du trait & décocherent alors leurs flèches qui heureuſement paſsèrent au-deſſus de la chaloupe ſans faire aucun mal.

ANN. 1767. Août.

ANN. 1767. Août.

Ils ne ſe préparèrent pas à une ſeconde décharge, ils s'enfuirent ſur-le-champ dans les bois, nos gens tirèrent quelques coups de fuſil apres eux, mais ils ne bleſsèrent perſonne : peu de tems après cet évènement le canot vint au côté du vaiſſeau, & la première perſonne que j'apperçus fut le Maître qui avoit trois coups de flèches dans le corps. Il ne falloit pas d'autre preuve pour le convaincre d'avoir tranſgreſſé mes ordres ; & il n'étoit plus poſſible d'en douter en entendant le rapport qu'il me fit, quoiqu'il le rendît ſans doute favorable à ſa cauſe. Il dit qu'ayant vu à quatorze ou quinze milles à l'Oueſt, de l'endroit où étoit le vaiſſeau, quelques maiſons d'indiens & ſeulement cinq ou ſix habitans, il avoit ſondé quelques baies, & qu'après avoir amarré ſon bateau à un grappin, il avoit débarqué avec quatre hommes armés de fuſils & de piſtolets : que les Inſulaires furent d'abord effrayés & s'enfuirent, qu'ils revinrent bientôt, & qu'il leur donna quelques clincailleries & d'autres bagatelles qui parurent leur faire beaucoup de plaiſir : qu'il leur demanda par ſignes quelques noix de cocos qu'ils lui apportèrent avec de grandes démonſtrations d'amitié & d'hoſpitalité, ainſi qu'un poiſſon grillé & des ignames bouillies ; qu'il marcha alors avec ſon détachement vers

les maiſons qui n'étoient pas éloignées de plus de quinze ou vingt verges du bord de l'eau ; & qu'il vit bientôt après un grand nombre de pirogues, venant autour de la pointe Oueſt de la baie, & pluſieurs Indiens parmi les arbres; que ce ſpectacle lui ayant cauſé de l'alarme, il quitta la maiſon où il avoit été reçu, & qu'il s'en retourna promptement avec ſes compagnons vers le bateau; mais qu'avant qu'il pût arriver à bord, les Inſulaires avoient commencé l'attaque de leurs pirogues & du rivage contre lui & le reſte de nos gens qui étoient dans la chaloupe. Il dit qu'ils étoient au nombre de trois ou quatre cens, qu'il avoient pour armes des arcs de ſix pieds cinq pouces de long, & des flèches de quatre pieds quatre pouces, qu'ils décochoient par pelotons, avec autant d'ordre que nos troupes d'Europe les mieux diſciplinées ; qu'obligé de ſe défendre, lui & ſes gens avoient fait feu au milieu des Indiens pour pouvoir gagner le bateau, & qu'ils en avoient tué & bleſſé pluſieurs ; que les Inſulaires, loin d'être découragés, continuèrent à s'avancer en décochant toujours leurs flèches par pelotons, de façon que leur bordée étoit perpétuelle; que le grappin étant engagé dans les rochers, il n'avoit pu démarrer le bateau que fort lentement, & que, pendant cet intervalle, lui &

ANN. 1767. Août.

ANN. 1767. Août.

la moitié de l'équipage avoient été bleſſés dangereuſement ; qu'enfin ils coupèrent la corde & s'enfuirent ſous leur miſaine, faiſant feu avec leurs gros mouſquetons chargés chacun de huit ou dix balles de piſtolets ; que les Indiens les pourſuivirent avec leurs arcs, & que quelques-uns ſe mirent pour cela dans l'eau juſqu'à la poitrine ; que quand ils ſe furent debarraſſés de ceux-ci, les pirogues les pourſuivirent avec beaucoup de courage & de vigueur, juſqu'à ce qu'une d'elles fût coulée à fond, ainſi que les hommes qu'elle avoit à bord, que le reſte étant fort diminué par le feu de la mouſqueterie, ils s'en retournèrent enfin à terre.

C'EST ainſi que l'hiſtoire nous fut racontée par le Maître qui mourut quelque tems après avec trois de mes meilleurs matelots, des bleſſures qu'ils avoient reçues. Quelque coupable qu'il fût par ſa propre confeſſion, il nous parut que le témoignage de ceux qui lui ſurvécurent, le rendoit encore plus criminel. Ils nous aſſurèrent que les Inſulaires lui prodiguèrent les plus grandes marques de confiance & d'amitié, juſqu'à ce qu'au ſortir d'un repas qu'il venoit de recevoir d'eux, il leur donna une juſte cauſe d'offenſe, en ordonnant à ſes gens d'abattre un cocotier. Il inſiſta ſur l'exécution de ſon ordre, malgré le grand déplai-

ſir que les Inſulaires exprimèrent à cette occaſion.

ANN. 1767. Août.

DÈS que l'arbre fut à bas, ils s'en allèrent tous, excepté un qui ſembloit être une perſonne d'autorité. Un Officier de poupe, membre du détachement qui étoit à terre, obſerva qu'ils ſe raſſembloient en corps entre les arbres; il en avertit ſur-le-champ le Maître, & il lui dit que probablement ils méditoient une attaque. Le Maître profitant de cet avis, au lieu de retourner au bateau comme je lui avois preſcrit, tira un de ſes piſtolets. L'Indien, qui juſqu'alors avoit reſté avec eux, les quitta bruſquement, & alla joindre ſes compatriotes dans le bois. Même après ceci, le Maître, par un entêtement qu'on ne peut pas expliquer, continua à perdre ſon tems à terre, & il n'entreprit pas de regagner le bateau avant que l'attaque fût commencée.

EN voulant chercher un meilleur endroit pour le vaiſſeau, nous avions été ſi malheureux, que je réſolus d'eſſayer ce qu'on pourroit faire dans celui où nous étions. Le lendemain, 14, le bâtiment fut donc mis à la bande autant que cela nous étoit poſſible, & le charpentier, qui ſeul de l'équipage avoit une ſanté paſſable, calfata les épaules dans la partie de la quille qu'il put viſiter. Quoiqu'il n'arrêtât pas entièrement la voie d'eau, il l'a

ANN. 1767. Août.

diminua beaucoup. Un vent frais ſouffla directement dans la baie après midi, ce qui nous porta très-près de la côte. Nous obſervâmes un grand nombre de naturels du pays qui ſe cachoit dans les arbres, & qui attendoient vraiſemblablement que le vent forçât le bâtiment ſur le rivage.

LE jour ſuivant, 15, le vent étant beau, nous virâmes vent arrière tout près de la côte avec une croupière ſur notre cable, & nous diſpoſâmes notre bordée de manière qu'elle portoit ſur le lieu de l'aiguade, & protégeoit les bateaux qui iroient y puiſer. Comme nous avions raiſon de croire que les naturels du pays, apperçus parmi les arbres le ſoir de la veille, n'étoient pas fort éloignés, je fis tirer deux coups dans les bois avant d'envoyer nos gens à terre dans le bateau pour faire de l'eau. Le Lieutenant partit auſſi dans le canot bien armé & bien équippé. Je lui ordonnai, ainſi qu'aux hommes qu'il conduiſoit, de ſe tenir à bord & tout près du rivage; afin de défendre le bateau tandis qu'il prendroit ſa charge. Je lui enjoignis en même-tems de tirer des coups de carabine dans le bois ſur les flancs de l'endroit où nos gens ſeroient occupés à remplir les futailles. Ces ordres furent exécutés ponctuellement; le rivage étoit eſcarpé, de ſorte que les bateaux

purent ſe tenir près de nos travailleurs. Le Lieutenant fit du canot dans les bois, trois ou quatre décharges de mouſqueterie, avant que les matelots allaſſent à terre, & aucun des naturels du pays ne paroiſſant, ils débarquèrent & ſe mirent à l'ouvrage. Malgré toutes ces précautions, un quart d'heure après leur débarquement, ils furent aſſaillis d'une volée de flèches dont l'une bleſſa dangereuſement à la poitrine un des matelots qui faiſoit de l'eau, & une autre s'enfonça dans un tonneau ſur lequel M. Pitcairn étoit aſſis. Ce Lieutenant à bord du canot, fit faire ſur-le-champ pluſieurs décharges de petites armes dans cette partie du bois d'où les flèches avoient été tirées. Je rappellai les bateaux afin de pouvoir chaſſer plus efficacement les Indiens de leurs embuſcades, à coups de canons chargés à mitraille. Dès que nos bateaux & nos gens furent à bord, nous continuâmes à faire feu, & nous vîmes bientôt environ deux cens Inſulaires ſortir des bois & s'enfuir le long du rivage en grande précipitation. Nous jugeâmes alors que la côte étoit entièrement balayée; mais peu de tems après nous en apperçûmes un grand nombre qui ſe raſſembloient ſur la pointe la plus occidentale de la baie, où ils ſe croyoient probablement hors de notre portée. Pour les convaincre

ANN. 1767. Août.

ANN. Août.

du contraire, je fis tirer un canon à boulet. Le boulet effleurant la ſurface de l'eau, ſe releva & tomba au milieu d'eux, ſur quoi ils ſe diſpersèrent avec beaucoup de tumulte & de confuſion, & nous n'en vîmes plus aucun. Nous fîmes enſuite de l'eau ſans être inquiétés de nouveau; mais tandis que nos bateaux étoient à terre, nous eûmes la précaution de tirer les canons du vaiſſeau dans les côtés du bois, & le canot, qui ſe tint près du rivage comme auparavant, faiſoit en même-tems par pelotons, une décharge continuelle de ſa mouſqueterie. Comme nous n'apperçûmes point de naturels du pays pendant tout ce feu, nous croirions qu'ils n'osèrent pas s'avancer ſur les bords du bois, ſi nos gens ne nous avoient dit qu'ils entendirent en pluſieurs endroits des gémiſſemens & des cris ſemblables à ceux des mourans.

QUOIQUE j'euſſe été juſqu'ici attaqué d'une maladie bilieuſe & inflammatoire, j'avois cependant toujours pu tenir le tillac; mais les ſymptômes devinrent ſi menaçans, que je fus obligé le ſoir de me mettre au lit. Le Maître ſe mouroit des bleſſures qu'il avoit reçues dans ſon combat avec les Indiens; mon Lieutenant étoit auſſi très-mal; le canonnier, & trente de nos gens, étoient incapables de faire leur ſervice, & parmi ceux-ci il y en avoit ſept

des plus vigoureux & de la meilleure ſanté qui avoient été bleſſés avec le Maître. Nous n'avions point d'eſpoir de nous procurer en cet endroit les rafraîchiſſemens dont nous avions beſoin. Ces circonſtances affligeantes découragèrent beaucoup l'équipage, & je perdis l'eſpérance de pouvoir continuer mon voyage vers le Sud. Excepté mon Lieutenant le Maître & moi, il n'y avoit perſonne à bord qui fût en état de reconduire le vaiſſeau en Angleterre; je voyois le Maître aux portes du tombeau, & il étoit très-incertain ſi mon Lieutenant & moi pourrions recouvrer la ſanté. J'aurois fait de nouveaux efforts pour trouver des rafraîchiſſemens, ſi j'avois eu des inſtrumens de fer, de la coutellerie & d'autres clincailleries avec leſquelles je puiſſe regagner l'amitié des naturels du pays, & acheter d'eux les proviſions qui croiſſent dans leur iſle. Mais je manquois de tout cela, & ma ſituation ne me permettant pas d'expoſer de nouveau la vie du petit nombre de gens qui pouvoient encore travailler, je levai l'ancre à la pointe du jour du 17, & je portai le long de la côtes vers cette partie de l'iſle où j'avois envoyé le canot. J'appellai cette iſle, *iſle d'Egmont* en honneur du Comte de ce nom: c'eſt certainement la même à laquelle les Eſpagnols ont donné le nom de *Santa-Cruz*, ainſi qu'on

ANN. 1767. Août.

Iſle d'Egmont.

ANN. 1767. Août.

havre petit & rond, & qui eſt juſtement aſſez vaſte pour contenir trois vaiſſeaux; nous l'appellâmes le *havre de Byron*. Lorſque nous fûmes en travers de ſon entrée, il nous reſtoit S. ¼ S. E. ½ E., & l'iſle *du Volcan* N. O. ½ O. Notre bateau y entra & trouva deux courans, l'un d'eau douce & l'autre d'eau ſalée; le courant d'eau ſalée nous fit conjecturer qu'il avoit une communication avec le havre de *Carliſle*. En avançant à environ trois lieues du havre, nous apperçûmes la baie où le canot avoit été attaqué par les Indiens, & je lui donnai pour cela le nom de *Baie de Sang* (*Bloody Bay.*) Il y a un petit ruiſſeau d'eau douce dans cette baie, & nous y vîmes pluſieurs maiſons régulièrement conſtruites. Au bord de l'eau, on en trouve une beaucoup plus longue que toutes les autres, bâtie & couverte de chaume; elle nous parut être une eſpèce de maiſon d'aſſemblée. C'eſt dans celle-ci que le Maître & nos gens furent reçus tandis qu'ils étoient à terre; ils me dirent que les deux côtés & le plancher étoient couvert d'une belle natte, & qu'on y avoit ſuſpendu un grand nombre de flèches en paquets, pour ſervir au beſoin. Ils ajoutèrent qu'il y avoit dans cet endroit pluſieurs jardins ou vergers enclos de murs, & plantés de cocotiers, de bananiers, de planes, d'ignames & d'autres végétaux; nous apperçûmes du

vaiſſeau un grand nombre de cocotiers parmi les maiſons du village. Environ à trois milles à l'Oueſt de ce village, nous en découvrîmes un autre fort étendu, vis-à-vis duquel, près du bord de l'eau, il y avoit un parapet de pierre d'à-peu-près quatre pieds ſix pouces de hauteur, conſtruit non en ligne droite, mais à angles, comme nos fortifications. Les armes de ces peuples & leur courage dans les combats, qui eſt en grande partie l'effet de l'habitude, nous donnent beaucoup de raiſons de ſuppoſer qu'ils ont entr'eux des guerres fréquentes. En avançant à l'Oueſt de cet endroit, nous trouvâmes, à deux ou trois milles de diſtance, une petite anſe formant une eſpèce de baie dans laquelle une rivière a ſon embouchure. Nous examinâmes de la grande hune cette rivière, il nous parut qu'elle couloit bien avant dans le pays, & qu'elle eſt navigable, au moins à ſon embouchure, pour de petits bâtimens; nous l'appellâmes rivière *de Granville*. Il y a à l'Oueſt une pointe à laquelle nous donnâmes le nom de *pointe Ferrers*. Depuis cette pointe la terre forme une grande baie, & il y a dans les environs une ville fort étendue; les habitans ſembloient y fourmiller, comme les abeilles dans une ruche. Lorſque le vaiſſeau paſſa en ſon travers, il en ſortit une multitude

ANN. 1767. Août.

ANN. 1767. Août.

incroyable d'Indiens, tenant dans leurs mains quelque choſe qui reſſembloit à un paquet d'herbes vertes, dont ils paroiſſoient ſe frapper les uns les autres, danſant en même-tems ou courant en cercle. Environ à ſept milles à l'Oueſt de la *pointe Ferrers*, on en rencontre une autre qui fut appellée *pointe Carteret*, & de laquelle un récif, qu'on apperçoit au-deſſus de l'eau, ſe prolonge à la diſtance d'une encablure. Nous vîmes ſur cette pointe une grande pirogue, avec un abri ou pavillon conſtruit au milieu; & un peu à l'Oueſt un autre grand village défendu & probablement environné d'un parapet de pierre comme celui dont nous venons de parler. Quand le vaiſſeau paſſa, les habitans accoururent auſſi en foule ſur le rivage, & exécutèrent la même eſpèce de danſe en rond. Peu de tems après ils lancèrent en mer pluſieurs pirogues, & dirigèrent leur route vers nous; ſur quoi nous mîmes en panne, afin qu'ils euſſent le tems de nous approcher. Nous eſpérions pouvoir les engager à venir à bord; mais, lorſqu'ils furent aſſez près pour nous appercevoir plus diſtinctement, ils ceſsèrent de ramer & nous contemplèrent ſans paroître diſpoſés à avancer davantage; c'eſt pourquoi nous fîmes voile & les laiſsâmes derrière nous. A environ un demi-mille de la pointe *Carteret*, nous avions 60

braſſes, fond de ſable & de corail. Depuis cette pointe, la terre porte O. S. O. & S. O.; elle forme un lagon profond, à l'embouchure duquel eſt ſituée une iſle, & qui a deux entrées. Nous appellâmes l'iſle, *iſle de Trevanion*. Cette entrée a environ deux milles de largeur, & s'il y a un mouillage dans le lagon, c'eſt sûrement un bon havre pour les les vaiſſeaux. Après avoir traverſé la première entrée, & lorſque nous fûmes à la hauteur de la partie N. O. de l'iſle à laquelle nous donnâmes le nom de cap *Trevanion*, nous vîmes un grand bouillonnement d'eau, & en conſéquence nous dépêchâmes le bateau pour ſonder. Nous n'avions pourtant point de fond par 50 braſſes; la rencontre des marées étoit la ſeule cauſe du bouillonnement. En tirant autour de ce cap, nous trouvâmes que la terre portoit au Sud; nous continuâmes à longer la côte, juſqu'à ce que nous découvrîmes l'entrée occidentale du lagon entre l'iſle de *Trevanion* & celle d'*Egmont*. Ces deux iſles ſembloient former en cet endroit une ville continue dont les habitans étoient innombrable. Le bateau alla examiner cette entrée ou paſſage, & il rapporta que le fond étoit de corail & de rocher, avec des ſondes très-irrégulières. Dès que les naturels du pays virent le bateau quitter le vaiſſeau; ils en-

ANN. 1767. Août.

ANN. 1767. Août.

voyèrent pluſieurs pirogues armées pour l'attaquer. Quand la première fut à portée, elle décocha ſes flèches ſur les gens du bateau, qui, ſe tenant ſur leurs gardes, tirèrent une volée de coups de fuſils qui tuèrent un des Indiens & en bleſsèrent un autre. Nous tirâmes en même-tems parmi eux, du vaiſſeau, un gros canon chargé à mitraille; ils s'enfuirent tous alors à terre en grande précipitation, excepté la pirogue qui avoit commencé l'attaque & qui fut ſaiſie avec l'Inſulaire bleſſé, par le bateau qui les amena au vaiſſeau. Je fis ſur-le-champ prendre l'Indien à bord, & j'ordonnai au Chirurgien d'examiner ſes bleſſures. Il parut qu'une balle lui avoit percé la tête, & qu'une ſeconde lui avoit caſſé le bras, le Chirurgien penſant que la bleſſure de la tête étoit mortelle, je le fis remettre dans ſa pirogue, & malgré ſon état il rama vers la côte. C'étoit un jeune-homme qui avoit la tête laineuſe comme celle des nègres, & une petite barbe; il avoit les traits fort réguliers, & il n'étoit pas auſſi noir que les habitans de Guinée. Il étoit d'une taille moyenne & entièrement nud, ainſi que tous les autres naturels du pays que nous avons vus ſur cette iſle. Sa pirogue très-petite & groſſièrement travaillée, n'étoit rien autre que la partie d'un tronc d'arbre creuſé; elle avoit pourtant un

balancier. De toutes celles que nous avons apperçues, aucune ne portoit de voiles.

ANN. 1767. Août.

CETTE place forme l'extrémité Oueſt de l'iſle d'*Egmont*, ſur le côté ſeptentrional; elle eſt ſituée exactement dans la même latitude que l'extrémité orientale qui eſt ſur le même côté. La diſtance entre ces deux extrémités, eſt d'environ cinquante milles préciſément à l'Eſt & à l'Oueſt. Il y a un fort courant qui a ſa direction à l'Oueſt le long de la côte.

JE gardois toujours le lit, & ce fut avec un regret infini que j'abandonnai l'eſpoir d'obtenir des rafraîchiſſemens dans cet endroit, d'autant plus que nos gens me dirent avoir vu, lorſque nous faiſions voile le long de la côte, des cochons, des volailles en grande abondance, des cocotiers, des bananiers, des planes & beaucoup d'autres végétaux qui nous auroient bientôt rendu la ſanté & la vigueur que nous avions perdues par les fatigues & les peines d'un long voyage; mais je ne pouvois plus m'attendre à établir amicalement un commerce avec les naturels du pays, & je n'étois pas en état de me procurer par la force ce dont j'avois beſoin. J'étois dangereuſement malade; la plus grande partie de mon équipage, comme je l'ai déjà obſervé, étoit infirme, & le reſte découragé

ANN. 1767. Août.

par les contretems & les travaux. Quand même mes gens auroient été bien portans & de bonne volonté, je n'avois point d'Officiers pour les conduire ni les diriger dans une pareille entrepriſe; ni pour commander le ſervice à bord du vaiſſeau. Les obſtacles, qui m'empêchèrent de prendre des rafraîchiſſemens dans cette iſle, furent cauſe auſſi que je n'examinai pas les autres iſles ſituées dans les environs. Le peu de forces que nous avions diminuoient à chaque inſtant. J'étois incapable de pourſuivre le voyage au Sud, & courant riſque de manquer la mouſſon, je n'avois point de tems à perdre: j'ordonnai donc de gouverner au Nord, dans l'eſpoir de relâcher & de nous rafraîchir dans le pays que Dampierre a appellé *Nouvelle-Bretagne*. Je décrirai pourtant le mieux qu'il me ſera poſſible, l'apparence & la ſituation des iſles que je laiſſai derrière moi.

JE donnai le nom d'*iſles de la Reine Charlotte* à tout le groupe de ces iſles, tant de celles que je vis que des autres que je n'apperçus pas diſtinctement; & je donnai en outre des noms particuliers à pluſieurs d'entr'elles, à meſure que j'en approchois.

LORSQUE nous découvrîmes la terre pour la première fois, nous en appercûmes deux qui nous reſtoient en face; j'appellai la plus

méridionale, *iſle du Lord How*, & *iſle d'Egmont*, l'autre dont j'ai deja fait mention. L'iſle *du Lord How* eſt ſituée par 11ᵈ 10′ de latitude Sud, & 164ᵈ 43′ de longitude Eſt. Le cap *Byron*, qui eſt la pointe orientale de l'iſle d'*Egmont*, gît au 10ᵈ 40′ de latitude S. & au 164ᵈ 49′ de longitude Eſt. Les côtés à l'Eſt de ces deux iſles, qui ſont exactement ſur la même ligne, à-peu-près au N. ¼ N. O. & S. ¼ S. E. s'étendent à environ 11 lieues, en y comprenant le paſſage qui a quatre milles de large; elles forment un coup-d'œil agréable, & paroiſſent toutes deux être fertiles & couvertes de grands arbres d'une tres-belle verdure. L'iſle *du Lord How*, quoique plus plate & plus unie que l'autre, eſt cependant une terre élevée. A environ treize lieues du cap *Byron*, à l'O. N. O. ½ N. du compas, il y a une iſle d'une hauteur prodigieuſe & d'une figure conique. Son ſommet a la forme d'un entonnoir dont nous vîmes ſortir de la fumée, mais point de flammes; c'eſt ſûrement un volcan, & je l'appellai pour cela *iſle du Volcan*. Je donnai le nom d'*iſle de Keppel* à une longue iſle plate qui nous reſtoit au N. O. lorſque nous avions droit en face les iſles d'*How* & d'*Egmont*. Elle eſt ſituée au 10ᵈ 15′ minutes de latitude S. & ſuivant notre eſtime au 165ᵈ 4′ de longitude Eſt. J'appellai

ANN. 1767. Août.

Iſle du Lord How.

Iſle du Volcan.

Iſle de Keppel.

ANN. 1767. Août.

Iſle du Lord Edgcomb.

Iſle d'Ourry.

iſle du Lord Edgcomb, la plus grande des deux autres qui giſſent au S. Eſt, & *iſle d'Ourry*, la plus petite. L'iſle d'*Edgcomb*, ſituée par 11d 10′ de latitude S. & 165d 14′ de longitude Eſt, eſt d'un très-bel aſpect. L'iſle d'*Ourry* gît au 11d 10′ de latitude S. & au 165d 19′ de longitude Eſt. Je n'ai pas donné de nom particulier à pluſieurs autres iſles qui avoiſinent celles-ci.

LES habitans de l'iſle d'*Egmont* dont j'ai déja décrit la figure, ſont extrêmement agiles, vigoureux & actifs Ils ſemblent auſſi propres à vivre dans l'eau que ſur la terre, car ils ſautent de leurs pirogues dans la mer preſqu'à toutes les minutes. Les pirogues qui s'avancèrent contre nous de l'extrémité occidentale de l'iſle, reſſembloient toutes à celles que nos gens amenèrent à bord ; elles pouvoient dans l'occaſion porter environ douze hommes, quoique trois ou quatre les conduiſiſſent ordinairement avec une dextérité étonnante. Nous en vîmes cependant d'autres plus grandes ſur le rivage & qui avoient au milieu un abri ou pavillon.

NOUS prîmes deux de leurs arcs & un paquet de leurs flèches, dans la pirogue qui fut ſaiſie avec l'homme bleſſé ; au moyen de ces armes ils frappent un but à une diſtance incroyable. Une des flèches qu'ils tirèrent

traverſa les planches du bateau & bleſſa dangereuſement un Officier de poupe à la cuiſſe. Ces flèches ont une pointe de pierre, & nous ne vîmes parmi eux aucune apparence de métal. Le pays en général eſt couvert de bois & de montagnes, & entrecoupé d'un grand nombre de vallées; pluſieurs petites rivières coulent de l'intérieur dans le mer, & il y a beaucoup de havres ſur la côte. La déclinaiſon de l'aiguille y eſt d'environ 11d 15′ Eſt.

ANN. 1767. Août.

CHAPITRE V.

*Départ de l'iſle d'*Egmont, *& paſſage à la* Nouvelle-Bretagne. *Deſcription de pluſieurs autres iſles & de leurs habitans.*

ANN. 1767. Août. NOUS FÎMES voile de cette iſle le ſoir du 18 Août, avec un vent aliſé frais ſoufflant de l'Eſt, & de petites raffales par intervalles. Nous portâmes d'abord O. N. O.; car, avant de gagner la latitude de la *Nouvelle-Bretagne*, je ne déſeſpérois pas de rencontrer quelques autres iſles où nous ſerions plus heureux que dans celles que nous venions de quitter.

NOUS découvrîmes le 20, une petite iſle baſſe & plate, & le ſoir nous nous trouvâmes par ſon travers; elle eſt ſituée au 7ᵈ 56′ de latitude S. & au 158ᵈ 56′ de longitude Eſt; je lui donnai le nom d'*iſle de Gower*. Nous n'y rencontrâmes point de mouillage, à notre grand regret: en échange des clous & d'autres bagatelles que nous avions, nous ne pûmes nous procurer qu'un petit nombre de noix de cocos des habitans, qui reſſemblent beaucoup à ceux que nous avions vus à l'iſle d'*Eg-*

Iſle de Gower.

mont. Ils promirent par ſignes de nous en apporter une plus grande quantité le lendemain, & nous louvoyâmes toute la nuit, qui fut très-ſombre. Le jour ſuivant 21, à la pointe du jour, nous reconnûmes qu'un courant nous avoit fait dériver conſidérablement au Sud de l'iſle, & nous avoit conduit dans un endroit d'où nous pouvions en appercevoir deux autres. Elles ſont ſituées à-peu-près à l'E. & à l'O. l'une de l'autre & éloignées d'environ deux milles. Celle qui eſt à l'Eſt, eſt beaucoup plus petite que ſa voiſine, & nous lui donnâmes le nom d'*iſle de Simpſon*; nous appellâmes *iſle de Carteret* la ſeconde qui eſt élevée & d'une belle apparence. L'extrémité orientale de celle-ci porte à-peu-près au Sud de l'*iſle de Gower*, dont elle eſt éloignée d'environ dix ou onze lieues. L'iſle *Carteret* gît au 8d 26′ de latitude S. & au 159d 14′ de longitude Eſt; & ſa longueur de l'Eſt à l'Oueſt eſt d'environ ſix lieues. Nous trouvâmes la variation de l'aiguille de 8d 30′ Eſt. Ces deux iſles nous reſtoient directement au vent, & nous portâmes ſur l'iſle de *Gower*. Elle a à-peu-près deux lieues & demie de long ſur le côté occidental, qui eſt garni de baies; elle eſt partout couverte d'arbres dont la plupart ſont des cocotiers. Nous y trouvâmes un nombre conſidérable d'Indiens avec deux

ANN. 1767. Mai.

Iſle de Simpſon.

Iſle de Carteret.

ANN. 1767. Août.

bateaux ou pirogues, qui, à ce que nous ſuppoſâmes, appartenoient à l'iſle *Carteret*, & qui n'y étoient venues que pour pêcher. Nous envoyâmes le bateau à terre, & les naturels du pays tentèrent de maſſacrer nos gens; les hoſtilités ayant ainſi commencé, nous ſaiſîmes leurs pirogues, dans leſquelles il y avoit environ cent cocos que nous mangeâmes avec plaiſir. Nous vîmes quelques tortues près du rivage; mais nous n'eûmes pas le bonheur d'en attraper aucune. La pirogue que nous avions priſe étoit aſſez grande pour porter huit ou dix hommes, elle étoit conſtruite avec art de planches très-bien jointes, & ornée de coquillages & de figures groſſièrement peintes: les coutures étoient revêtues d'une ſubſtance aſſez reſſemblante à notre maſtic noir, mais elle me parut avoir plus de conſiſtance. Les Inſulaires avoient pour armes des arcs, des flèches & des piques; les pointes des piques & des flèches étoient de ſilex. Nous conjecturâmes, par quelques ſignes qu'ils firent en montrant nos fuſils, qu'ils n'ignoroient pas entièrement l'uſage des armes à feu. C'eſt la même race d'hommes que nous avions vus à l'iſle d'*Egmont*, & comme ceux-ci, ils étoient entièrement nuds. Leurs pirogues ſont d'une ſtructure différente & beaucoup plus grandes, quoique nous n'en ayons apperçu aucune

qui eût des voiles. Les cocos que nous y achetâmes, ainſi qu'à l'iſle d'*Egmont*, furent d'un tres-grand ſecours à nos malades.

ANN. 1767. Août.

DEPUIS notre départ de l'iſle d'*Egmont*, nous avions obſervé un courant dont la direction étoit très-forte vers le ſud, & nous reconnûmes que, dans le voiſinage de ces iſles, ſon impétuoſité augmentoit de beaucoup. En conſéquence, lorſque je fis voile de l'iſle de *Gower*, je gouvernai au N. O., dans la crainte qu'en prenant un autre parti je ne trouvaſſe la terre trop loin vers le Sud; car ſi nous étions entrés dans quelque golfe ou baie profonde, notre équipage étoit ſi malade, & le vaiſſeau en ſi mauvais état, qu'il nous auroit été impoſſible de nous en tirer.

LE 22, ſur les huit heures du matin, comme nous continuions notre route avec un bon vent frais, Patrik Dwyer, un des ſoldats de marine, tomba par malheur du tillac dans la mer. Nous lançâmes ſur-le-champ la pirogue que nous avions ſaiſie à l'Iſle de *Gower*; nous mîmes le vaiſſeau à la cape, & nous détachâmes le canot avec toute la promptitude poſſible; mais le pauvre miſérable, quoique très-fort & plein de ſanté, étoit allé au fond dès le premier inſtant de ſa chûte, & nous ne le vîmes plus. Nous reprîmes la pirogue à bord; elle s'étoit ſi fort endommagée en

ANN. 1767. Août.

frappant contre un de nos canons, lorſque nos gens la lancèrent en mer, que nous fûmes obligés de la mettre en pièces.

LA nuit du 24, nous rencontrâmes neuf iſles; elles s'étendent à-peu-près au N. O $\frac{1}{4}$ O. & S. E $\frac{1}{4}$ E. dans un eſpace d'environ quinze lieues. Elles ſont ſituées par le 4^{d} 36$'$ de latitude S. & le 154^{d} 17$'$ de longitude E. ſuivant notre eſtime. Je penſe que ce ſont les iſles appellées *Ohang-Java*, & qui furent découvertes par Taſman; car leur ſituation approche beaucoup de celle qui leur eſt aſſignée dans les cartes françoiſes, corrigées en 1756 pour les vaiſſeaux du Roi. Je crois que les autres iſles de *Carteret*, de *Gower* & de *Simpſon*, n'ont été apperçues par aucun Navigateur Européen avant moi. Il y a sûrement dans cette partie de l'Océan beaucoup de terres qui ne ſont pas encore connues.

UNE de ces iſles eſt d'une étendue conſidérable; les huit autres ne ſont guères que de grands rochers; mais quoiqu'elles ſoient baſſes & plates, elles ſont bien couvertes de bois & remplies d'habitans. Les Inſulaires ſont noirs & ont la tête laineuſe comme les nègres d'Afrique. Les arcs & les flèches ſont leurs armes. Ils ont de grandes pirogues qui portent une voile; l'une d'elles s'approcha de nous, mais elle n'oſa pas venir à bord.

NOUS

NOUS portâmes au Nord de ces iſles & nous gouvernâmes O. $\frac{1}{4}$ S. O. avec un vent fort courant S. Oueſt. A onze heures du ſoir, nous rencontrâmes une autre iſle fort grande, plate, verdoyante & d'un coup-d'œil agréable ; nous n'apperçûmes point d'habitans, mais par le grand nombre de feux que nous y vîmes la nuit, nous jugeâmes qu'elle étoit bien peuplée. Elle eſt ſituée au 4^{d} 50′ de latitude S. & quinze lieues à l'Oueſt de la plus ſeptentrionale des neuf iſles ; nous lui donnâmes le nom d'*Iſle de Sir Charles Hardy*. ANN. 1767. Août. *Iſle de Sir Charles Hardy.*

LE lendemain 25, à la pointe du jour, nous découvrîmes une autre iſle grande & haute, & qui s'élevant en trois montagnes conſidérables, avoit de loin l'apparence de trois iſles. Nous l'appellâmes *iſle de Vinchelſea*. Elle eſt ſituée à environ dix lieues au S. $\frac{1}{4}$ S. E. de l'*iſle de Sir Charles Hardy*. Le vent ſouffloit par raffales, avec un tems variable & un courant très-fort qui avoit ſa direction à l'Oueſt. *Iſle de Winchelſea.*

SUR les dix heures du matin du 26, nous vîmes une grande iſle au Nord, je ſuppoſai que c'étoit la même qui fut découverte par Schouten, & qu'il appella *iſle de Saint-Jean*. Nous apperçûmes bientôt après une haute terre, que nous reconnûmes par la ſuite pour la *Nouvelle-Bretagne*, & comme nous en approchions, nous trouvâmes un très-fort cou-

ANN. 1767. Août.

rant S. S. O. qui ne faiſoit pas moins de trente-deux milles par jour.

LE lendemain 27, n'ayant que de petits vents, un courant N. O. nous porta dans une baie ou golfe profond, à laquelle Dampierre a donné le nom de baie de *Saint Georges*.

LE 28, nous mîmes à l'ancre dans une baie d'une petite iſle, ſituée à environ trois lieues au N. O. du cap *Saint-Georges*, & qui a été appellée *Iſle de Wallis*. Je trouvai que ce cap gît à-peu-près au 5ᵈ de latitude S. &, ſuivant notre eſtime, au 152ᵈ 19′ de longitude Eſt, c'eſt-à-dire, à environ deux mille cinq cens lieues directement à l'Oueſt du continent de l'Amérique, & 1ᵈ ½ plus à l'Eſt qu'il n'eſt placé dans la carte françoiſe dont nous avons parlé. L'après-midi, j'envoyai le canot pour examiner la côte, & un bateau pour nous procurer quelques cocos, & pêcher à la ſeine. Les gens du bateau ne prirent point de poiſſon, mais ils rapporterent environ cent cinquante cocos, qui furent diſtribués à l'équipage à la diſcrétion du Chirurgien. Nous avions vu des tortues en entrant dans la baie, & eſpérant que quelques-unes pourroient tirer pendant la nuit vers la côte de l'iſle qui étoit ſablonneuſe, ſtérile & inhabitée, comme les endroits que ces animaux fréquentent plus volontiers, je dépêchai un petit nombre

Iſle de Wallis.

d'hommes à terre pour tâcher d'en prendre; mais ils revinrent le matin ſans avoir réuſſi. ANN. 1767. Août.

NOUS jettâmes l'ancre ſeulement pour attendre que les bateaux euſſent trouvé un mouillage plus convenable; ils découvrirent pluſieurs bons havres dans le voiſinage. Nous tâchâmes alors de lever l'ancre, mais avec les forces réunies de tout l'équipage, nous ne pûmes pas en venir à bout: c'étoit une preuve alarmante de notre foibleſſe; & pleins de douleur, nous eûmes recours à de nouveaux moyens, avec ce ſecours, & en employant nos derniers efforts, nous dégageâmes l'ancre du fond; mais le vaiſſeau étant porté ſur la côte, elle reprit preſque au même inſtant ſur un fond de roches. Il fallut recommencer notre travail de nouveau; tous ceux qui étoient en ſanté employèrent, le reſte du jour, toutes leurs forces, ſans parvenir à la relever. Nous n'étions pas diſpoſés à couper le cable, quoiqu'il fût fort uſé, nous aurions ſouffert difficilement cette perte; nous voulions en faire du fil de carret, dont nous avions grand beſoin. Nous ceſsâmes avec répugnance notre entrepriſe pendant la nuit, & le lendemain, après avoir un peu réparé nos forces, nous fûmes plus heureux. Nous relevâmes enfin l'ancre, mais nous la trouvâmes ſi endom-

ANN. 1767, Août.

magée qu'elle étoit déformais inutile ; une des pattes étant rompue.

DE cet endroit nous fîmes voile à une petite anſe éloignée d'environ trois ou quatre milles, à laquelle nous donnâmes le nom d'*anſe Angloiſe*. Nous y mîmes à l'ancre, & nous commençâmes à faire du bois & de l'eau que nous y trouvâmes en grande abondance, ſans parler du leſt. J'envoyai auſſi le bateau chaque jour pêcher à la ſeine, mais quoiqu'il y eût une grande quantité de poiſſons, il n'en prit que très-peu : il eut un ſi mauvais ſuccès, probablement parce que l'eau étoit claire & le rivage rempli de roches, & peut-être auſſi parce que nous n'étions pas aſſez habiles dans cet art. Quoique nous ne réuſſiſſions pas, nous continuâmes ce travail jour & nuit ; nous eûmes recours à l'hameçon, mais pas un ſeul poiſſon ne voulut y mordre. Nous vîmes un petit nombre de tortues, nous n'en prîmes aucune ; nous étions condamnés au ſupplice de Tantale, voyant continuellement des objets que notre appétit deſiroit avec ardeur, & toujours malheureux lorſque nous tâchions de les ſaiſir. Nous ramaſsâmes cependant à la marée baſſe, un petit nombre d'huitres de rochers & de très-gros pétoncles, & nous nous procurâmes à terre quelques cocos & l'eſpèce de chou

qui croît au haut de l'arbre qui les produit ; ce chou eſt blanc, friſé, d'une ſubſtance remplie de ſuc ; lorſqu'on le mange cru, il a une ſaveur reſſemblante à celle de la châtaigne ; & quand il eſt bouilli, il eſt ſupérieur au meilleur panais. Nous les coupâmes en petites tranches dans du bouillon fait avec nos tablettes, & ce bouillon épaiſſi enſuite avec du gruau d'avoine, nous fournit un très-bon mets. Nous fûmes obligés de couper autant d'arbres que nous emportâmes de ces choux ; nous détruisîmes, avec beaucoup de regret, tant de fruits qui ſont peut-être les meilleurs antiſcorbutiques du monde, mais la néceſſité n'a point de loi. Ces végétaux frais & ſur-tout le lait ou plutôt l'eau de coco, rendirent très-promptement la ſanté à nos malades. Ils ſe trouvèrent auſſi fort-bien, de manger le fruit d'un grand arbre, qui reſſemble à une prune & en particulier à celle qu'on appelle dans les iſles d'Amérique, *prune de la Jamaïque*. Nos gens lui donnèrent le même nom. Elle a un goût aigrelet & agréable ; mais elle n'a que peu de chair, probablement faute de culture. Ces prunes ne ſont pas abondantes, de ſorte qu'ayant les deux qualités d'un mets délicat, la rareté & l'excellence, il n'eſt pas étonnant qu'elles ſoient recherchées avec empreſſement.

ANN. 1767. Août.

ANN. 1767. Août.

La côte, dans les environs de cet endroit eſt remplie de rochers & le pays élevé & montagneux ; mais il eſt couvert d'arbres de différentes eſpèces, dont quelques-uns ſont d'une grandeur énorme, & pourroient probablement ſervir à pluſieurs uſages. Entr'autres nous trouvâmes les muſcadiers en grande abondance ; je cueillis quelques muſcades, mais elles n'étoient pas mûres. Il eſt vrai qu'elles ne me paroiſſoient pas être de la meilleure qualité ; peut-être cela provient-il en partie de ce qu'elles croiſſent ſans être cultivées, & en partie de ce qu'elles ſont trop à l'ombre ſous de grands arbres. L'arbre qui donne la noix de coco eſt excellent, mais il n'y en a pas beaucoup. Je crois qu'il y a ici toutes les différentes eſpèces de palmier, avec l'arbre qui produit la noix de betel, diverſes ſortes d'aloës, des cannes à ſucre, des bambous, des rattans, & pluſieurs arbres, arbriſſeaux & plantes que je ne connois pas. On n'y trouve aucun végétal comeſtible. Les bois ſont remplis de pigeons, de tourterelles, de freux, de perroquets, & d'un grand oiſeau à noir plumage qui fait un bruit aſſez reſſemblant à l'aboyement d'un chien, & de pluſieurs autres que je ne puis ni nommer ni décrire. Nos gens ne virent que deux petits quadrupedes qu'ils prirent pour des chiens. Le char-

pentier & un autre homme les apperçurent légèrement paſſant dans les bois, tandis qu'ils coupoient de petites ſolives à l'uſage du vaiſſeau; ils dirent qu'ils étoient très-ſauvages & qu'ils s'enfuirent fort vîte. Nous vîmes des mille-pieds, des ſcorpions, & un petit nombre de ſerpens de différentes eſpèces, mais point d'habitans. Nous rencontrâmes pourtant pluſieurs habitations abandonnées, & par les coquilles répandues dans les environs, & qui ſembloient ſorties récemment de l'eau, ainſi que par quelques morceaux de bois à moitié brûlés & qui étoient des reſtes de feu; nous avons lieu de croire que des hommes venoient de quitter cet endroit lorſque nous arrivâmes. Si l'on peut juger de l'état d'un peuple par celui de ces habitations, ces Inſulaires doivent être dans les derniers degrés de la vie ſauvage, car ils avoient pour demeures les plus miſérables huttes que nous ayions jamais vues. ANN. 1767. Août.

PENDANT notre ſéjour en ce lieu, nous nettoyâmes le vaiſſeau, & nous le mîmes à la bande pour viſiter la voie d'eau que les charpentiers arrêtèrent le mieux qu'ils purent. Nous trouvâmes le doublage tres-uſé & la quille fort rongée par les vers. Nous l'enduiſîmes dans tous les endroits que nous pûmes mettre hors de l'eau, avec de la poix & du

ANN. 1767. Août.

goudron chauds mêlés enſemble. Le charpentier coupa pluſieurs poutres pour différens uſages & particulièrement pour des boutehors, n'en ayant plus que peu de ceux que nous avions embarqués en Angleterre.

L'ANSE *Anglaiſe* eſt ſituée au N. E ½ N. à trois ou quatre milles de l'iſle *Wallis*. On trouve à main droite en y allant au petit banc de rochers, qu'il ſera aiſé de reconnoître au au moyen de la mer qui briſe ſur lui. La marée a ſon flux & ſon reflux une fois dans vingt-quatre heures; elle monta à environ neuf ou dix heures; & elle fut haute entre trois & quatre de l'après-midi; enſuite le juſant continua toute la nuit, & il y eut marée baſſe ſur les ſix heures du matin. L'eau s'élève & tombe entre huit ou neuf pieds, quelquefois plus & d'autres fois moins. J'ignore ſi cette variation n'eſt pas plutôt l'effet des briſes de terre & de mer que d'une marée régulière. Nous mouillâmes avec notre ſeconde ancre par 27 braſſes, fond de ſable & de vaſe. Nous filâmes dans l'anſe un cable & demi; nous amarrâmes la poupe & la proue avec la petite ancre, & nous l'attachâmes avec des hanſières ſur chaque épaule. Le vaiſſeau mouilloit alors par 10 braſſes au fond de la baie à une encablure de la côte; la pointe *Wallis* nous reſtant S. O. ¼ S. à environ trois ou

quatre milles de diſtance. Il y a une quantité d'eau & de bois excellens, & on peut y faire de bon leſt. La variation de l'aiguille étoit de 6d ½ Eſt. ANN. 1767. Août.

LE 7 Septembre, je levai l'ancre ; mais, avant de mettre à la voile, je pris poſſeſſion de ce pays & de toutes ſes iſles, baies, ports & havres, au nom de Sa Majeſté Georges III, Roi de la grande Bretagne. Nous clouâmes à un grand arbre une planche couverte de plomb ſur laquelle étoient gravés les armes de l'Angleterre, de l'Ecoſſe & de l'Irlande, le nom du vaiſſeau & de ſon Commandant, le nom de l'anſe, le tems où nous y arrivâmes & le jour auquel nous en partîmes. Pendant notre mouillage, j'envoyai le bateau examiner les havres ſitués ſur la côte ; il s'en revint chargé de cocos qu'il ſe procura dans un joli petit havre qui gît à environ quatre lieues O. N. O. de l'endroit où nous étions. L'Officier qui commandoit le bateau rapporta qu'il avoit cueilli les fruits ſur les arbres qui y croiſſent en grande abondance, mais qu'il avoit obſervé que pluſieurs de ces arbres étoient marqués, & qu'il y avoit tout près pluſieurs huttes des naturels du pays ; je ne crus pas devoir le faire partir pour une ſeconde expédition ; cependant comme les rafraîchiſſemens qui s'offroient à nous étoient d'une grande Septembre.

ANN. 1767. Septembre.

importance pour les malades, je réſolus de faire entrer le vaiſſeau dans le havre, & de le placer de manière qu'il protégeât les hommes qui iroient abattre des arbres & couper des choux palmiſtes & leurs fruits. Dès le grand matin nous fîmes voile de l'*anſe Anglaiſe* avec une briſe de terre; & le ſoir nous mîmes le vaiſſeau en travers du bois, où les noix de cocos avoient été recueillis, & à peu de diſtance de la côte. Nous nous procurâmes plus de mille noix de cocos, & autant de choux palmiſtes que nous pûmes en conſommer pendant qu'ils etoient bons : j'y aurois reſté aſſez longtems pour donner à mes gens tous les rafraîchiſſemens dont ils avoient beſoin, mais vu la ſaiſon de l'année, le plus petit délai auroit été dangereux. Nous avions de grandes raiſons de ſuppoſer que pour conſerver une partie de notre équipage, il falloit gagner *Batavia*, pendant que la mouſſon continuoit à ſouffler de l'Eſt. Il eſt vrai qu'elle devoit encore durer aſſez pour que tout autre vaiſſeau que le mien eût pu faire trois fois ce trajet; mais je ſavois que ce tems étoit à peine ſuffiſant pour le *Swallow* qui ſe trouvoit en très-mauvais état. Si nous avions été obligés d'attendre ici une autre ſaiſon, il eût probablement été impoſſible de faire naviguer ce bâtiment, d'autant plus qu'il n'avoit qu'un ſimple doublage, &

que ſa quille n'étant pas garnie de clous, elle auroit été entièrement rongée des vers. D'ailleurs nos proviſions ſe ſeroient épuiſées longtems avant cette époque. Le 9, à la pointe du jour, je levai donc l'ancre avec une petite briſe de terre, & je quittai ce mouillage, qui étoit ſans contredit le meilleur de ceux que nous avions rencontrés depuis notre départ du détroit de *Magellan*.

ANN. 1767. Septembre.

Nous donnâmes à cet endroit le nom de *Havre de Carteret*. Il gît à environ quatre lieues à l'O. N. O. de l'*anſe Anglaiſe*, & il eſt formé par deux iſles & par la côte de la *Nouvelle-Irlande*. Nous appellâmes *Iſle des Noix de Cocos*, la plus grande qui eſt ſituée au N. O.; & *Iſle de Leigh* l'autre qui gît au S. Eſt. Il y a un bas-fond entre ces deux iſles, & entre chacune d'elles ſe trouve une entrée dans le havre; l'entrée S. E. ou ſur le vent eſt formée par l'Iſle de *Leigh*, & on y trouve un rocher qui paroît au-deſſus de l'eau, & auquel nous donnâmes le nom de *Rocher de Booby*. Le paſſage eſt entre le rocher & l'iſle; le rocher n'eſt pas dangereux, parce que l'eau eſt très-profonde tout autour. L'entrée N. O. ou ſous le vent, eſt formée par l'iſle des *Cocos*; c'eſt la meilleure des deux; on y a un bon mouillage, au lieu que l'eau eſt trop profonde dans l'autre. Nous entrâmes dans le havre par le premier

Iſle des noix de Cocos.

Iſle de Leigh.

ANN. 1767. Septembre.

paſſage & nous en ſortîmes par le ſecond. A l'extrémité S. E. du havre, il y a une grande anſe qui eſt à l'abri de tous les vents & propre à recevoir un vaiſſeau. L'anſe ſemble ſervir d'embouchure à une rivière, mais nos gens ne purent pas s'en aſſurer. On rencontre dans la partie N. O. du havre une autre anſe que nos bateaux viſitèrent, & d'où ils nous apportèrent une très-bonne eau. On peut auſſi y conduire un vaiſſeau, & elle eſt très-convenable pour y faire de l'eau & du bois. On y mouilleroit de 5 à 30 braſſes, & partout ſur un fond de vaſe molle. Le havre porte à peu-près au S. E. $\frac{1}{4}$ S. & N. O. $\frac{1}{4}$ N.; il a environ trois milles de long & quatre encablures de large. Nous mîmes à l'ancre par 30 braſſes près de l'entrée N. O. & en travers des arbres qui ſont ſur l'iſle des *Noix de Cocos*.

CHAPITRE VI.

Découverte d'un détroit qui partage en deux iſles la terre appellée Nouvelle-Bretagne. *Deſcription de la terre des deux côtés, & de pluſieurs iſles ſituées ſur la route. Détails ſur leurs habitans.*

LORSQU'APRÈS avoir quitté le hâvre dont nous venons de parler, nous eûmes avancé environ quatre lieues au large, nous rencontrâmes un gros vent de l'E. S. E., direction tout-à-fait contraire à celle qui auroit été favorable pour faire le tour de la terre & doubler le cap *Sainte-Marie*. Nous trouvâmes en même-tems un fort courant qui nous portoit au N. O., dans une baie profonde ou golfe que Dampierre appelle *baie Saint-Georges*, & qui eſt ſitué entre le cap *Saint-Georges* & le cap *Orford*. Comme il étoit impoſſible de faire le tour de la terre contre le vent & le courant, & de ſuivre la route de Dampierre, je fus obligé de tenter un paſſage à l'O. par ce golfe, & le courant me fit eſpérer que j'y réuſſirois. Quand j'eus gagné environ cinq milles au S. O. de l'iſle *des Cocos*, je gouver-

ANN. 1767. Septembre.

ANN. 1767. Septembre.

nai au N. O. & au N. N. O., ſuivant la direction de la terre, & j'eus bientôt lieu de croire que ce qui a été appellé baie *Saint-Georges*, & qu'on a regardé comme formé par deux pointes de la même iſle, étoit véritablement un canal entre deux iſles. L'événement juſtifia cette conjecture.

NOUS reconnûmes avant la nuit que ce canal eſt partagé par une iſle aſſez grande que j'appellai *Iſle du Duc d'York*, & par quelques iſles plus petites répandues autour de celle-ci. Je laiſſai à cette terre ſon ancien nom de *Nouvelle-Bretagne*. Sur ſon côté le plus méridional, ou ſur celui de la plus grande des deux iſles qui ſont ſéparées par le canal ou détroit, on trouve quelques terres élevées & trois montagnes remarquables qui giſſent l'une près de l'autre, & que j'appellai *la Mere & les Filles* (*Mother and Daughters*). La *Mere* eſt au milieu, & la plus grande des trois; nous vîmes par derriere une groſſe colonne de fumée, de ſorte que l'une de ces montagnes eſt probablement un volcan. On les apperçoit aiſément dans un tems clair, à vingt lieues de diſtance; & ceux qui ne les connoiſſent pas les prendroient pour des iſles. Elles paroiſſent fort larges, & la *Mere* porte à-peu-près à l'Oueſt de l'iſle du *Duc d'York*. A l'Eſt de ces montagnes, il y a une eſpèce de cap

que j'appellai *Cap Palliſer*, & un autre à l'O. que je nommai *Cap Stephens*. Le cap *Stephens* eſt la partie la plus ſeptentrionale de la *Nouvelle-Bretagne*. Au Nord de ce cap eſt une iſle à laquelle je donnai le nom d'*Iſle de Man*. Le cap *Palliſer* & le cap *Stephens*, courent à-peu-près au N. O. & au S. E. l'un de l'autre. Entre les deux, il y a une baie; la terre, près des bords de l'eau, eſt baſſe, unie & agréable au coup-d'œil; & en ſe retirant vers *la Mere* & *les Filles*, elle s'élève par degrés en montagnes très-hautes, qui ſont en général couvertes de grands bois, avec pluſieurs clarières qui nous parurent des endroits cultivés. Nous vîmes un grand nombre de feux pendant la nuit ſur cette partie du pays, ce qui nous donna lieu de penſer qu'il étoit habité. L'iſle du *Duc d'York* eſt ſituée entre les deux pointes appellés *cap Palliſer* & *cap Stephens*. Comme il n'étoit pas sûr de tenter dans l'obſcurité l'un ou l'autre des deux paſſages que cette iſle forme dans le détroit, nous mîmes à la cap pendant la nuit & nous eûmes toujours la ſonde à la main; mais il n'y avoit point de fond pour 140 braſſes. Le détroit, y compris les deux paſſages, a environ quinze lieues de largeur. La terre du *Duc d'York* eſt unie & d'un aſpect agréable; l'intérieur eſt couvert de grands bois; les ha-

ANN. 1767. Septembre.

ANN. 1767. Septembre.

bitations des naturels du pays, assez voisines l'une de l'autre, sont rangées près des bords de l'eau parmi des bocages de cocotiers, de façon que le tout forme un coup-d'œil des plus beaux & des plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer. Nous apperçûmes plusieurs de leurs pirogues qui sont très-bien faites, & le matin du 10, quand je mis à la voile, quelques-unes s'avancèrent vers le vaisseau; mais comme nous avions alors un vent frais, nous ne pûmes pas nous arrêter pour les attendre. Cette isle est située au 4d 9′ de latitude S., & au 151d 20′ de longitude Est, à vingt-cinq lieues du cap *Georges*. Comme je n'ai pas longé la côte de la *Nouvelle-Bretagne*, mais la côte la plus septentrionale du détroit, je traversai le passage qui est formé par cette côte & le côté correspondant de l'isle du *Duc d'York*, il a environ huit lieues de largeur, & peut-être regardé comme le premier goulet du détroit. En gouvernant ensuite au N. O. ¼ O. toute la nuit nous trouvâmes le 11, à la pointe du jour, que nous avions perdu de vue l'isle la plus méridionale, ou la *Nouvelle-Bretagne*; & après nous être assuré que la baie supposée est un détroit, je l'appellai *Canal de Saint-Georges*, & je donnai à l'isle septentrionale le nom de *Nova-Hibernia* ou *Nouvelle-Irlande*. Le tems étant brumeux, avec un vent fort

Canal de S.-Georges.

Nouvelle-Irlande.

fort & des raffales ſubites, je continuai à porter le long de la côte de la *Nouvelle-Irlande*, à la diſtance d'environ ſix lieues, juſqu'à ce que je fuſſe en travers de ſon extrémité occidentale, & changeant alors de direction, je gouvernai O. N. Oueſt. Je remarquai clairement que nous étions pouſſés le long de la côte par un fort courant à l'Oueſt. A midi, nous trouvâmes, par les obſervations, que nous avions dérivé beaucoup au Nord du lock; mais comme il étoit impoſſible que le courant eût ſa direction exactement au Nord, puiſque c'eût été préciſément contre la terre, je fus obligé, pour corriger mon eſtime, de ne pas ſuppoſer moins de vingt-quatre milles; ce qui eſt à-peu-près l'étendue du giſſement de la terre, le long de la côte. La variation de l'aiguille étoit à ce tems d'environ une demi-pointe à l'Eſt. Nous découvrîmes ſur le ſoir une belle iſle, grande, & qui forme un détroit ou paſſage entr'elle & la *Nouvelle-Irlande*. Le tems fut très-ſombre, accompagné de raffales & de pluie; nous mîmes à la cape, ne ſachant pas à quels dangers la navigation de ce détroit pouvoit nous expoſer. La nuit fut orageuſe avec beaucoup de tonnerres & d'éclairs; mais le tems s'éclaircit vers les deux heures du matin. Le 12, les coups de vent ſe changèrent en petite briſe, & la lune répandant une clarté très-brillante,

ANN. 1767. Septembre.

ANN. 1767. Septembre.

nous remîmes à la voile, & nous trouvâmes un fort courant qui nous portoit à l'Oueſt à travers le paſſage du ſecond goulet qui a environ cinq lieues de largeur. L'iſle eſt d'un aſpect agréable & très-peuplée; je l'appellai *Iſle de Sandwich*, en honneur du Comte de ce nom, aujourd'hui premier Lord de l'Amirauté. Elle eſt plus grande que l'iſle du *Duc d'York*, & il nous ſembla qu'il y avoit quelques baies & havres très-bons ſur la côte. On trouve ſur ſa partie ſeptentrionale un pic remarquable, en forme de pain de ſucre, & il y en a un autre exactement ſemblable & oppoſé à celui-ci, ſur la côte de la *Nouvelle-Irlande*. Ils ſont éloignés l'un de l'autre d'environ cinq lieues dans la direction S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E. & N $\frac{1}{4}$ N. O $\frac{1}{2}$ Oueſt. Pendant le tems que nous fûmes à la hauteur de cette iſle, nous entendîmes la nuit un bruit continuel, ſemblable au ſon d'un tambour. Le tems étant calme lorſque nous paſsâmes à travers le détroit, dix pirogues, portant environ cent cinquante hommes, partirent de la côte de la *Nouvelle-Irlande*, & s'avancèrent vers le vaiſſeau. Elles s'approchèrent aſſez pour que nous puſſions leur donner quelques clincailleries que nous leur tendîmes au bout d'un grand bâton; mais aucun des Indiens ne voulut ſe haſarder à monter à bord. Ils ſembloient préférer le fer à tou-

Iſle de Sandwich.

tes les autres choſes que nous leur donnions, quoique ce fer, ſi l'on en excepte les clous, ne fût pas travaillé ; car, comme je l'ai obſervé plus haut, nous n'avions point avec nous d'ouvrages de coutellerie. Les pirogues étoient très-longues & tres-étroites, avec un balancier, & quelques-unes étoient bien faites. Une d'elles avoit au moins quatre-vingt-dix pieds de longueur, puiſqu'elle étoit de de tres-peu plus courte que notre vaiſſeau. Cependant elle étoit formée d'un ſeul arbre ; elle avoit quelques ornemens en ſculpture dans les côtés : trente-trois hommes la faiſoient marcher ; nous n'y vîmes aucune apparence de voiles. Ces inſulaires ſont noirs & ont de la laine à la tête comme les Nègres, mais ils n'ont pas le nez plat & les lèvres groſſes. Nous pensâmes que c'étoit la même race d'hommes que les habitans de l'iſle d'*Egmont*. Comme eux ils ſont entièrement nuds, ſi l'on en excepte quelques parures de coquillages qu'ils attachent à leurs bras & à leurs jambes. Ils ont pourtant adopté une pratique ſans laquelle nos dames & nos petits-maîtres ne ſont pas ſuppoſés être habillés complétement ; les cheveux, ou plutôt la laine de leur tête étoient chargés de poudre blanche ; d'où il ſuit que la mode de ſe poudrer eſt probablement d'une plus haute antiquité & d'un

ANN 1767. Septembre.

Août 1767. Septembre.

uſage plus étendu qu'on ne le croit communément. Il eſt vrai que ces peuples l'entendent plus loin qu'aucun des habitans de l'Europe, car ils poudrent non-ſeulement leurs cheveux, mais encore leurs barbes. Leurs têtes ſont ornées de parures plus brillantes, & j'ai remarqué que la plupart attachoient en deſſus d'une de leurs oreilles, une plume qui ſembloit avoir été tirée de la queue d'un coq; de ſorte qu'ils ne manquent pas abſolument de volailles pour leur table. Ils ſont armés de piques & de grands bâtons en formes de maſſues; mais nous n'avons apperçu parmi eux ni arcs ni fleches. Peut-être en avoient-ils dans leurs pirogues, qu'ils jugèrent à propos de nous cacher. De mon côté, j'ordonnois à tous mes gens de ſe tenir dans leurs poſtes, tandis qu'ils rodoient autour du vaiſſeau. J'obſervai qu'ils portoient un œil attentif ſur nos canons, comme s'ils en euſſent craint quelque danger: il eſt poſſible qu'ils n'ignorent pas entièrement l'uſage des armes à feu. Ils avoient avec eux des filets, qui, ainſi que leurs cordages, ſembloient être très-bien fabriqués. Après qu'ils eurent reſté quelque tems près de nous, il s'éleva une briſe; & ils s'en retournèrent à la côte.

Le pic de l'iſle de *Sandwich* eſt ſitué au 2^d 53' de latitude S. & au 149^d 17' de longitude

Eſt. Dès que les Indiens nous eurent quittés, nous gouvernâmes à-peu-près à l'Oueſt, & bientôt après nous découvrîmes une pointe de terre, que nous reconnûmes par la ſuite pour l'extrémité S. O. de la *Nouvelle-Irlande*, & à laquelle je donnai le nom de *Cap Byron*. Il gît au 2d 30′ de latitude S. & au 149d 2′ de longitude Eſt, vis-à-vis la côte de la *Nouvelle-Irlande*. A l'Oueſt du cap *Byron* il y a une iſle grande & belle, que j'appellai la *Nouvelle-Hanovre*. Entre cette iſle & la *Nouvelle-Irlande*, on trouve un détroit ou paſſage qui tourne au N. Eſt. Il y a dans ce paſſage pluſieurs petites Iſles, & ſur l'une d'elles un pic remarquable. Je donnai à cette iſle le nom d'*Iſle Byron*, & j'appellai le paſſage ou détroit, *Détroit de Byron*. La terre de la *Nouvelle-Hanovre* eſt élevée; elle eſt couverte d'arbres parmi leſquels on diſtingue pluſieurs plantations; le tout forme une belle apparence. J'appellai (*Foreland*), *Promotoire de la Reine Charlotte*, en honneur de Sa Majeſté, la pointe S. O. de l'iſle, qui eſt un mondrain élevé. On reconnoît cette pointe & la terre dans les environs, par un grand nombre de petites collines; mais la nuit accompagnée d'un tems ſombre, de raffales violentes & de beaucoup de pluie, nous ayant ſurpris, nous n'avons pas pu les voir aſſez diſtinctement pour décrire leur apparence.

ANN. 1767. Septembre.

Cap Byron.

Nouvelle-Hanovre.

Iſle Byron.

ANN 1767 Septembre

NOUS gouvernâmes à l'Oueſt pendant toute la nuit, & le matin du 13, le tems étant toujours brumeux, nous n'appercevions plus la *Nouvelle-Hanovre* que très-imparfaitement. Mais nous découvrîmes à environ huit lieues à l'Oueſt ſix ou ſept petites iſles que j'appellai *Iſles du Duc de Portland*, & dont deux ſont aſſez larges. La groſſeur de la mer me fit appercevoir alors que nous avions dépaſſé toutes les terres, & je trouvai qu'il étoit plus court & beaucoup plus ſûr de paſſer par le *canal Saint-Georges*, en venant de l'Eſt ou de l'Oueſt, que de tourner autour des terres, & des iſles qui ſont au Nord. L'accident, qui me donna l'occaſion de faire cette découverte, peut être d'un grand avantage aux Navigateurs. Il eſt inconteſtable qu'on peut ſe procurer des rafraîchiſſemens de toute eſpèce auprès des naturels du pays, qui habitent les deux côtés du canal, ou les iſles qui ſont ſituées dans les environs, pour des verroteries, des rubans, des miroirs, & ſur-tout des inſtrumens de fer & des ouvrages de coutellerie qu'ils aiment paſſionnément, & dont par malheur nous n'étions pas fournis.

Iſle du Duc Portland.

LE *Promontoire de la Reine Charlotte*, la partie S. O. de la *Nouvelle-Hanovre* eſt ſituée au 2d 29′ de latitude S. & au 148d 27′ de

longitude Eſt. Le milieu des iſles de *Portland*, gît au 2d 27′ de latitude S. & au 184d 3′ de longitude Eſt. La longueur de ce détroit ou canal depuis le cap *Saint Georges* au cap *Byron*, extrémité S. O. de la *Nouvelle-Irlande* eſt de plus de quatre-vingt lieues. La diſtance du cap *Byron* ou *promontoire de la Reine Charlotte* eſt d'environ douze, & il y en a à-peu-près huit depuis ce promontoire aux iſles de *Portland*; de ſorte que toute la longueur du canal *Saint-Georges* eſt d'environ cent lieues ou de trois cens milles.

ANN. 1767. Septembre.

QUOIQUE nous euſſions débouqué le détroit, le matin du 13 Septembre, nous ne pûmes point obſerver le ſoleil juſqu'au 15; ce contretems m'a cauſé d'autant plus de regret, qu'il m'a empêché d'être auſſi exact dans mes latitudes & longitudes qu'on auroit lieu de l'attendre. La deſcription du pays, de ſes productions & de ſes habitans, auroit été beaucoup plus complète & plus détaillée, ſi je n'avois pas été tellement affoibli & épuiſé par la maladie, que je ſuccombois preſque ſous les fonctions qui retomboient ſur moi faute d'Officiers. Lorſque je pouvois à peine me traîner, j'étois obligé de faire quart ſur quart, & de partager d'autres travaux avec mon Lieutenant dont la ſanté étoit auſſi en fort mauvais état.

CHAPITRE VII.

Traverſée du canal Saint-Georges *à l'iſle de* Mindanao. *Deſcription de pluſieurs Iſles. Ce qui nous arriva dans la route.*

ANN. 1767. Septembre.

DÈS que nous eûmes débouqué le canal *Saint-Georges*, nous gouvernâmes à l'Oueſt. Le lendemain 14, nous découvrîmes une terre qui nous reſtoit à l'O. N. O. & nous courûmes deſſus. Nous reconnûmes par la ſuite que c'étoit une iſle d'une étendue conſidérable; & bientôt après nous en vîmes une autre au N. E. de celle-ci, mais elle ne paroiſſoit être qu'un grand rocher au-deſſus de l'eau. Comme nous avions ici des courans forts, & que pendant pluſieurs jours je ne fus pas en état de faire aucune obſervation ſur le ſoleil, je ne pourrai pas déterminer la ſituation de ces iſles avec autant d'exactitude que je l'aurois fait ſans ce contretems. En avançant à l'Oueſt, nous apperçûmes une terre plus grande, compoſée de pluſieurs iſles, qui ſont ſituées au Sud de la plus étendue des deux que nous avions d'abord découvertes. Comme les nuits étoient alors éclairées par la lune, nous portâmes

ANN. 1767. Septembre.

deſſus juſqu'à onze heures, & mon Lieutenant, qui étoit de quart, s'appercevant que la route que nous ſuivions nous conduiroit au milieu de ces iſles, & ne voulant pas m'éveiller avant l'heure de faire mon ſervice, il tira au S. $\frac{1}{4}$ S. E. & S. S. E. en s'en éloignant. Je montai ſur le tillac vers minuit, & voyant à une heure que nous les avions dépaſſées, je gouvernai de nouveau à l'Oueſt à petites voiles. Cependant nous étions près des iſles, & ſur les ſix heures un nombre conſidérable de pirogues, ayant pluſieurs centaines d'Indiens à bord, s'avancèrent & ramèrent vers le vaiſſeau. Une d'entr'elles, qui portoit ſept hommes, s'approcha aſſez de nous pour nous héler; elle nous fit beaucoup de ſignes que nous ne pouvions pas entendre parfaitement; mais nous les répétâmes le mieux qu'il nous fut poſſible pour faire comprendre aux Inſulaires que nous avions pour eux les mêmes diſpoſitions qu'ils avoient à notre égard: afin de mieux gagner leur bienveillance & de les engager à venir à bord, nous leur tendîmes quelques-unes des bagatelles que nous avions; ſur quoi ils s'approchèrent plus près du vaiſſeau, & je me flattois qu'ils alloient y monter; mais au contraire, dès qu'ils furent à notre portée, ils lancèrent avec force leurs javelines ſur l'endroit du tillac où nous étions

ANN. 1767. Septembre.

en plus grand nombre. Je crus qu'il valoit mieux prevenir que d'avoir à repouſſer une attaque générale, qui auroit été d'autant plus meurtrière que le nombre des combattans ſeroit plus grand; ne doutant plus que les Inſulaires ne fuſſent nos ennemis, je fis tirer quelques coups de fuſil & un des pierriers. Cette décharge ayant tué ou bleſſé quelques-uns d'entr'eux, ils ſe retirèrent & joignirent les autres pirogues qui étoient au nombre de douze à quatorze. Je mis à la cape pour attendre la fin de cette attaque, & j'eus la ſatisfaction de voir qu'après avoir long tems conſulté enſemble, ils reprirent le chemin de la côte. Afin de les intimider encore davantage & d'empêcher plus efficacement leur retour, je fis tirer une pièce de ſix, chargée à boulet, de façon que le coup tombât dans l'eau au-delà des pirogues. Cet expédient parut avoir un bon effet, car non-ſeulement ils ramèrent avec plus de promptitude, mais ils dreſsèrent une voile pour arriver plutôt au rivage. Cependant pluſieurs nouvelles pirogues ſe détachèrent bientôt d'une autre partie de l'iſle & s'avancèrent vers nous. Elles s'arrêtèrent à la même diſtance que les premières, & une d'elles vint auſſi en avant de la même manière. Nous fîmes, aux Indiens qui montoient ce bâtiment, tous les ſignes

d'amitié que nous pûmes imaginer; nous leur montrâmes toutes les choſes que nous avions & que nous crûmes devoir leur faire plaiſir; nous leurs ouvrîmes les bras pour les engager à monter à bord; mais toute notre rhétorique fut inutile; dès qu'ils furent à la portée du vaiſſeau, ils lancèrent ſur nous une grêle de dards & de javelines, qui ne nous firent cependant aucun mal. Nous répondîmes à leur attaque par quelques coups de fuſils; un d'entr'eux ayant été tué, le reſte ſauta précipitamment dans la mer, & dès qu'ils furent arrivés à la nage auprès des autres qui attendoient à quelque diſtance, ils s'en retournèrent tous au lieu d'où ils venoient. Lorſque nous apperçûmes que la pirogue étoit abandonnée, nous détachâmes notre bateau qui l'amena à bord. Elle avoit cinquante pieds de long, quoique ce fût une des plus petites qui eût été envoyée contre nous. Elle étoit groſſièrement travaillée d'un ſeul arbre, mais elle avoit un balancier. Nous y trouvâmes ſix beaux poiſſons, une tortue, quelques ignames, une noix de coco & un ſac rempli d'une petite eſpèce de pommes ou de prunes d'un goût douceâtre & d'une ſubſtance farineuſe. Ce fruit étoit un peu applati, & il étoit entièrement différent de ceux que nous avions vus auparavant, & des autres

ANN. 1767. Septembre.

ANN. 1767. Septembre.

que nous avons rencontrés dans la ſuite. On pouvoit le manger crud, mais il étoit beaucoup meilleur bouilli ou rôti dans les cendres. Nous y trouvâmes auſſi deux grands pots de terre qui avoient une forme aſſez reſſemblante à celle d'une cruche, avec une large bouche, mais ſans anſes, & une quantité conſidérable de nattes qui ſervent à ce peuple de voiles & de bannes, en les étendant ſur des baguettes courbées, à la façon de nos chariots couverts. Par ce que contenoit ce bâtiment, nous jugeâmes qu'il avoit été employé à la pêche; nous remarquâmes que les Indiens avoient du feu à bord & un pot deſſus, dans lequel ils faiſoient cuire leurs alimens. Lorſque nous eûmes ſatisfait notre curioſité en examinant cette pirogue, nous la mîmes en pièces pour en faire du bois à brûler.

CES Inſulaires ſont la même race d'hommes que nous avions vus auparavant ſur la côte de la *Nouvelle-Irlande*, & à l'iſle d'*Egmont*; ils ſont d'une couleur de cuivre foncée, preſque noirs, avec une tête laineuſe. Ils mâchent du bétel & vont entièrement nuds, ſi l'on en excepte des parures groſſières de coquillages enfilés en cordon qu'ils portent autour de leurs jambes & de leurs bras. Ils poudroient auſſi leurs cheveux comme les derniers Inſulaires que nous avions viſités; ils

avoient en outre le viſage peint de raies blanches: je n'obſervai pas qu'ils euſſent de la barbe. La pointe de leurs lances étoit formée avec une eſpèce de caillou bleuâtre.

ANN. 1767. Septembre.

APRÈS avoir quitté ce peuple féroce & ennemi, nous continuâmes notre route le long des autres iſles qui ſont au nombre de vingt ou de trente, & d'une étendue conſidérable; une d'elles en particulier feroit ſeule un grand royaume. Je les appellai *Iſles de l'Amirauté*; j'aurois été bien aiſe de les examiner, ſi mon vaiſſeau avoit été en meilleur état, & ſi j'avois été pourvu de marchandiſes propres à commercer avec les Indiens, d'autant plus que l'aſpect de la terre invite naturellement à y deſcendre. Elles ſont couvertes de la plus belle verdure; les bois ſont élevés & épais, entremêlés de clarières qui ont été défrichées pour des plantations, de bocages de cocotiers & des maiſons des habitans qui ſemblent être très-nombreuſes. Il ſeroit facile d'établir avec ces Inſulaires un commerce amical, puiſqu'ils ſentiroient bientôt tous les avantages de ce trafic, & que notre ſupériorité rendroit leur réſiſtance inutile. J'ai jugé que le milieu de la plus grande eſt ſituée à trente-cinq lieues de diſtance à l'O. $\frac{1}{2}$ N. du *Promontoire de la Reine Charlotte*, dans la *Nouvelle-Hanovre*. Sur

Iſles de l'Amirauté.

ANN. 1767. Septembre.

le côté méridional de cette iſle ; il y en a une petite qui s'éleve en forme de cône, & qui ſe termine en un pic fort haut. Ce pic gît au 2d 27′ de latitude Sud, à cinq degrés & demi à l'O. du cap *Saint-Georges* dans la *Nouvelle-Irlande*. En rangeant la côte méridionale de la grande iſle, nous trouvâmes qu'elle a dix-huit lieues de long dans la direction de l'Eſt & de l'Oueſt ; je ne ſais pas juſqu'où elle s'étend au Nord ; mais, d'après ſon apparence, j'ai des raiſons de ſuppoſer qu'elle ſe prolonge à une diſtance très-conſidérable. Je crois qu'il eſt extrêmement probable que ces iſles produiſent pluſieurs articles précieux de commerce, & ſur-tout des épiceries, d'autant plus qu'elles ſont ſituées dans le même climat & à la même latitude que les Moluques, & que j'ai trouvé les muſcadiers dans la *Nouvelle-Irlande*, ſur un ſol plus rocailleux & plus ſtérile que celui-ci.

AYANT dépaſſé ces iſles, nous continuâmes notre chemin O. $\frac{1}{4}$ N. O., avec une belle briſe d'Eſt, & une mer tranquille. Le 16, au matin, nous trouvâmes, par un réſultat moyen de pluſieurs azimuths, que la variation de l'aiguille étoit de 6d 30′ E. & nous reconnûmes, par des obſervations, que nous étions au 2d 19′ de latitude Sud, & au 145d 40 minutes de longitude Eſt. Je fus ſur-

pris de voir que la déclinaiſon de la bouſſole diminuoit par degrés ſur ce côté de la terre de la *Nouvelle-Bretagne* & de la *Nouvelle-Irlande*, auſſi conſidérablement que pendant notre route au N. Oueſt; mais je me rappellai que, deux ans auparavant, j'avois trouvé, à peu de choſe près, la même variation dans ce méridien, aux environs de l'iſle de *Tinian*. ANN. 1767. Septembre.

LE ſoir du 19, nous découvrîmes deux petites iſles qui étoient toutes deux une terre baſſe, unie & verdoyante. L'une d'elles ne fut apperçue que du haut du mât du grand perroquet, & je l'appellai *Iſle de Durour*. Elle eſt ſituée à-peu-près à 1d 14′ ou 16′ de latitude Sud, & au 143d 21′ de longitude Eſt. Nous côtoyâmes pendant la nuit l'autre iſle à laquelle je donnai le nom d'*Iſle de Matty*; nous vîmes les habitans courir en grand nombre avec des lumières le long du rivage & vis-à-vis du vaiſſeau. Le côté que nous rangeâmes me parut être d'environ ſix milles de longueur, E. $\frac{1}{4}$ N. E. & O. $\frac{1}{4}$ S. Oueſt: Comme il étoit nuit, nous ne pûmes rien appercevoir de plus, & ayant une jolie briſe dont il nous étoit impoſſible de ne pas profiter, nous pourſuivîmes notre route. L'iſle de *Matty* gît à-peu-près à 1d 45 minutes de latitude S., & au 143d 2′ de longitude Eſt. La variation de l'aiguille étoit de 4d 40′ Eſt, & *Iſle de Durour.* *Iſle de Matty.*

ANN. 1767. Septembre.

nous y rencontrâmes un fort courant N. Oueſt. Nous avions alors des vents frais, des raffales & de la pluie; le vent ſouffla aſſez irrégulièrement de l'E. S. E., à l'E. N. E., juſqu'au 22, qu'il devint tout-à-fait variable. Nous étions à ce tems à 53′ de latitude Sud, & au 140d 5′ de longitude Eſt; la variation de l'aiguille étoit de 4d 40′ Eſt.

LE 24, nous vîmes deux petites iſles au S. O.; comme il faiſoit calme, avec de petites fraîcheurs & un fort courant Oueſt, nous ne pûmes pas nous en approcher plus près que de quatre ou cinq lieues; elles avoient un aſpect agréable, & elles étoient bien couvertes d'arbres; mais j'ignore ſi elles ſont inhabitées: elles courent à-peu-près au N. O. ¼ O., & au S. E. ¼ Eſt. L'une d'elles a environ trois milles de longueur, & l'autre ſix; le paſſage entre les deux paroît avoir deux milles de large. Elles giſent à 22′ de latitude Sud, & au 138d 39′ de longitude Eſt, & je leur donnai le nom d'*Iſles de Stephens*. Nous continuâmes à gouverner N. O. ¼ O., avec un petit vent variable & un fort courant Nord-Oueſt.

LE 25, nous découvrîmes à l'avant une terre, que nous reconnûmes par la ſuite être trois petites iſles; & avant la nuit nous en étions aſſez près. Pluſieurs pirogues, remplies de naturels du pays, partirent bientôt de la côte,

côte, & après nous avoir fait quelques ſignes de paix, ils vinrent à bord ſans la moindre apparence de défiance ou de crainte. Ils n'avoient rien qu'un petit nombre de noix de cocos, qu'ils nous vendirent avec beaucoup de joie pour quelques morceaux d'un cercle de fer. Nous vîmes qu'ils connoiſſoient ce métal qu'ils appelloient *parram*, & ils nous firent entendre par ſignes, qu'un vaiſſeau comme le nôtre, avoit quelquefois touché ſur leur iſle pour s'y rafraîchir. Je donnai à l'un d'eux trois morceaux de ce vieux cercle, dont chacun avoit environ quatre pouces de long, ce qui le jetta dans un raviſſement peu différent de l'extravagance. Je ne pus pas m'empêcher de prendre part à ſa joie, & j'obſervai avec grand plaiſir le changement de viſage & le déſordre de geſtes par leſquels il l'exprimoit. Ces peuples paroiſſent aimer le fer plus paſſionnément que tous ceux que nous avions vus juſqu'alors, & je ſuis sûr que, pour des inſtrumens de ce métal, nous aurions acheté tout ce qui eſt dans leur iſle, & que nous aurions pu emporter. Ce ſont des Indiens couleur de cuivre, & les premiers de ce teint que nous ayons remarqués dans ces parages. Ils ont de beaux & grands cheveux noirs & peu de barbe; car nous remarquâmes qu'ils arrachent conſtamment les poils du menton

ANN 1767. September.

ANN. 1767. Septembre.

& de la lèvre ſupérieure. Leurs traits ſont beaux & leurs dents d'une blancheur & d'un poli éclatans; ils ſont d'une ſtature moyenne, mais extraordinairement alertes, vigoureux & actifs; ils montoient ſur la grande hune beaucoup plus promptement que nos propres matelots. Leur caractère eſt franc & ouvert, ils mangeoient & buvoient tout ce qu'on leur donnoit; ils alloient ſans héſiter dans toutes les parties du vaiſſeau, & ils étoient auſſi familiers & auſſi gais avec l'équipage, que s'ils nous avoient connus depuis long-tems & d'une manière intime. Ils n'étoient pas entièrement nuds, ainſi que les peuples de toutes les autres iſles que nous avions viſités; cependant ils n'avoient qu'une légère couverture autour des reins, & qui étoit compoſée d'une pièce étroite d'une belle natte. Leurs pirogues ſont très-bien travaillées & avec beaucoup d'adreſſe; un arbre creuſé en forme le fond; les côtés ſont de planches, & elles ont une voile d'une natte fine & un balancier. Leurs cordages & leurs filets ne ſont pas moins bons. Ils nous preſsèrent inſtamment d'aller à terre, en nous propoſant de laiſſer comme ôtages au vaiſſeau, un nombre de leurs gens égal à celui que nous voudrions y envoyer. J'y aurois conſenti volontiers, ſi je l'avois pu, mais un fort courant Oueſt nous entraîna à une ſi grande

diſtance, que je n'eus pas occaſion de chercher un mouillage, & la nuit ſurvenant, nous continuâmes notre route. Lorſque les Indiens s'apperçurent que nous les quittions, un d'eux demanda ardemment de venir avec nous, & malgré tout ce que ſes compatriotes, & moi pûmes lui dire ou lui faire, il refuſa opiniâtrément de retourner à la côte. Comme je crus que cet homme pouvoit nous ſervir à faire des découvertes utiles, je ne le renvoyai pas à terre par force, & je lui accordai ce qu'il deſiroit. Nous apprîmes de lui qu'il y a d'autres iſles au Nord, dont les habitans, à ce qu'il nous dit, ont du fer. Il ajouta qu'ils s'en ſervoient pour tuer ſes compatriotes lorſqu'ils les attrapoient en mer. Je remarquai avec beaucoup de douleur que ce pauvre Indien, que j'appellai *Joſeph Freewill* (*de bonne volonté*) à cauſe de ſon empreſſement à venir avec nous, tomboit malade de jour en jour, après qu'il eut ſéjourné quelque tems dans notre vaiſſeau; il vécut juſqu'à mon arrivée à l'iſle *Célèbes*, où il mourut. Comme les iſles d'où je l'avois emmené étoient très-petites & très-baſſes, la plus grande n'ayant pas plus de cinq milles de circonférence, je fus ſurpris de voir combien il connoiſſoit de productions qui ſont aux *Célèbes* : outre le cocotier & le palmier, il reconnut l'arbre qui

ANN. 1767. Septembre.

ANN. 1767. Septembre.

porte le bétel & le citronnier, & à l'inſtan qu'il cueillit un fruit à pain, il alla aupr du feu & le grilla dans les cendres. Il no fit entendre auſſi que, dans ſon pays, il y avo du poiſſon en abondance & des tortues ſu vant la ſaiſon. Il eſt cependant très-proba ble, malgré le grand nombre d'habitans qu vivent ſur ces iſles, qu'ils n'ont point d'eau douce que celle de la pluie. Je n'ai pas eu occaſion d'apprendre comment ils la reçoiven & la conſervent; mais je n'ai jamais rencon tré une ſource dans un terrein ſi petit & ſi bas, & je ne crois pas qu'on puiſſe y en trou ver. La plus grande de ces iſles que les naturel du pays appellent *Pegan*, & à laquelle je don nai le nom d'*Iſle de Freewill*, eſt ſituée à 50 de latitude N. & au 137d 51′ de longitude Eſt. Elles ſont toutes environnées par un ré cif de rochers. J'ai dreſſé la carte de ces iſles d'après la deſcription des Indiens qui en firent l'eſquiſſe avec de la craie ſur le tillac, & qui déterminèrent la profondeur de l'eau en ſe ſervant de la longueur de leurs bras pour déſigner une braſſe.

JE gouvernai enſuite N. O. ¼ N. pour dé paſſer la ligne; nous eûmes des petits vent de l'E. S. E. avec leſquels tout autre vaiſſeau que le *Swallow* auroit marché très-vîte; mais, malgré tous les avantages que nous pouvions

desirer, il avançoit très-lentement. Nous trouvâmes alors que la variation de l'aiguille commençoit encore à diminuer, ainsi qu'on le verra par la table suivante.

ANN. 1767. Septembre.

Latitude.	*Long. mesurée depuis le promontoire de la* Reine Charlotte.	*Variation de l'aiguille.*
0 40′ S.	88 36 O.	4° 40′ E.
Sous la Ligne.	9 40 O.	4 17 E.
— 30 N.	10 30 O.	3 10 E.
2 — N.	11 40 O.	2 30 E.
2 50 N.	12 10 O.	2 — E.

LE 28, étant au 2d 53′ de latitude N. & au 136d 10′ de longitude Est, nous rencontrâmes un bas-fond très-dangereux, d'à-peu-près onze ou douze milles de circuit, & environné de petites roches qui se montrent justement au-dessus de l'eau. Nous y trouvâmes un fort courant Nord, mais je ne puis pas déterminer s'il portoit à l'Est ou à l'Ouest. Le soir, nous découvrîmes de la grande hune une autre isle à notre Sud; l'extrémité orientale de cette isle sembloit s'élever en pic & avoit l'apparence d'une voile; nous n'en approchâmes pas assez près pour y voir rien de plus de dessus le tillac. J'estime que sa latitude est d'environ 2d 50′ N. & sa longitude de 136d 10′ E. du méridien de Londres.

ANN. 1767. Octobre.

NOUS continuâmes d'avoir un courant au Nord juſqu'au 5 Octobre, jour, où étant au 4d 30′ de latitude N., je le trouvai venant du Sud & très-fort. Entr'autres choſes qui nous manquoient, je n'avois pas un petit bateau à bord, de ſorte que je ne pus point examiner les courants, malgré le grand deſir que j'en avois. Je penſe pourtant que lorſque le courant portoit au Sud, il inclinoit à l'Eſt, & que lorſqu'il y portoit au Nord, il inclinoit à l'Oueſt.

LE 12, nous apperçûmes une petite iſle où nous vîmes des arbres, quoiqu'elle ne fût guère plus large qu'un rocher, je l'appellai *Current Iſland* (*Iſle du Courant*). Elle gît au 4d 40′ de latitude N. & au 14d 24′ de longitude O. du promontoire de la *Reine Charlotte*. Le lendemain, nous découvrîmes deux autres petites iſles auxquelles je donnai le nom d'*Iſles de Saint-André* : elles ſont ſituées au 5d 18′ de latitude N. & au 14d 47′ de longitude O. du promontoire de la *Reine Charlotte*. J'appellai la petite iſle, *Iſle du Courant*, parce que nous avions un courant Sud ſi fort qu'il nous faiſoit dériver chaque jour de vingt-quatre à trente milles vers le midi, ſans parler de la variation qu'il occaſionnoit dans notre longitude. Le vent étoit alors variable, ſoufflant par intervalle de chaque rhumb de la bouſſole,

Iſle du Courant.

Iſles de S.-André.

avec beaucoup de pluie & de raffales violentes. Le 22, étant au 8d de latitude Nord, il ſouffla avec tant de force, que nous fûmes obligés de reſter en panne l'eſpace de ſoixante-quatre heures. Je ſuppoſois que ce vent, qui rendoit la mer très-groſſe, étoit un des vents de la mouſſon, & malgré le courant Sud, il nous fit dériver pendant que nous étions en panne, juſqu'au neuvième degré au Nord.

ANN. 1767. Octobre.

CHAPITRE VIII.

Deſcription de la Côte de Mindanao *& des iſles qui l'avoiſinent. Erreurs de Dampierre corrigées.*

ANN. 1767. Octobre.

NOUS DÉCOUVRÎMES encore terre le 26 ; mais étant hors d'état de faire des obſervations, nous ne pûmes déterminer notre latitude & notre longitude que par notre eſtime ; le lendemain 27, fut cependant plus favorable, & je trouvai que l'effet du courant avoit été ſi grand, que je fus obligé d'ajouter à la meſure du lock 64 milles au S. O. $\frac{1}{4}$ S. pour les deux derniers jours. Nous reconnûmes alors que la terre que nous avions vue, étoit la partie N. E. de l'iſle de *Mindanao ;* comme j'avois pluſieurs de mes gens malades, & que j'étois dans un beſoin très-preſſant de rafraîchiſſemens, je réſolus d'entreprendre de nous procurer quelques proviſions dans une baie que Dampierre a décrit, comme étant ſituée à la partie Sud-Eſt de l'iſle, & qui, à ce qu'il raconte, lui fournit une grande quantité de bêtes fauves qu'il tua dans une ſavanne. Je côtoyai donc cette partie de l'iſle, & afin

de ne pas manquer la baie, j'envoyai mon Lieutenant en avant avec un bateau & un certain nombre d'hommes, pour qu'il ſe tînt au plus près de la côte. Ils ne trouvèrent point de baie, pareille à celle dont parle le Voyageur que nous venons de citer; mais ils apperçurent à la pointe la plus méridionale de l'iſle, un petit enfoncement au fond duquel étoient une ville & un fort. Dès que les gens qui étoient à terre virent notre bateau, ils tirèrent un coup de canon & détachèrent trois canots ou pirogues remplies d'Inſulaires. Comme mon Lieutenant n'avoit pas aſſez de forces pour s'oppoſer à cette attaque, il revint ſur-le-champ au vaiſſeau. Les pirogues lui donnèrent la chaſſe juſqu'à ce qu'ils furent à la vue de notre bâtiment; intimidées alors par notre grand nombre, elles jugèrent à propos de s'en retourner. Les tentatives que je fis pour chercher la baie & la prairie de Dampierre, ayant été ſans ſuccès, j'aurois mouillé à la hauteur de cette iſle malgré l'attaque des habitans, ſi je n'avois pas été obligé de tirer de la calle quelques pièces d'artillerie, & de faire quelques réparations néceſſaires dans les agrêts. Cette circonſtance me fit porter un peu à l'Eſt, où le 2 Novembre je mis à l'ancre par 7 braſſes, fond de vaſe molle, à une encablure de la côte. La pointe la plus

ANN. 1767. Octobre.

Novembre.

ANN. 1767. Novembre.

occidentale de la baie nous reſtoit O. S. O.; à environ trois milles, & la pointe orientale E. $\frac{1}{4}$ S. E., à-peu-pres à un mille de diſtance. Nous avions au N. O. une rivière qui a ſon embouchure dans la baie & au S. 7^{d} E., à environ cinq lieues le pic d'une iſle appellée *Hummock Iſland* (*Iſle du Mondrain*). Nos deux bateaux allèrent à la rivière avant la nuit du même jour, & ils s'en revinrent chargés d'eau; ils ne virent aucune trace d'habitans dans l'endroit où ils débarquèrent; mais nous remarquâmes une pirogue qui s'avançoit autour de la pointe la plus occidentale de la baie que nous ſupposâmes avoir été dépêchée de la ville pour apprendre qui nous étions, ou au moins pour reconnoître ce que nous faiſions. Dès que j'apperçus cette pirogue, j'arborai pavillon Anglois. Je ne déſeſpérois pas qu'elle vînt à bord; mais, après avoir examiné quelque tems, elle s'en retourna. Comme nous n'avions vu aucuns veſtiges d'habitans à l'endroit de l'aiguade, j'avois deſſein d'y remplir de nouvelles futailles le lendemain, & de tâcher auſſi d'y faire du bois; mais, ſur les neuf heures du ſoir, nous fûmes ſurpris d'entendre tout-à-coup un bruit fort ſur cette partie de la côte qui étoit vis-à-vis le vaiſſeau. Ce bruit étoit produit par un grand nombre de voix d'hommes, & reſſembloit beaucoup au cri de guerre que

les ſauvages d'Amérique pouſſent au moment de leurs combats, & qui, au rapport de tous ceux qui l'ont entendu, a quelque choſe de ſi terrible & de ſi affreux qu'on ne peut l'exprimer.

ANN. 1767. Novembre.

JE fus alors de plus en plus convaincu qu'il étoit néceſſaire d'employer le peu qui nous reſtoit de forces du mieux qu'il nous ſeroit poſſible. Nous continuâmes le lendemain 3, à tirer les canons de la calle, & a raccommoder les agrêts qui en avoient beſoin. N'ayant apperçu aucun des Inſulaires qui s'étoient efforcés de nous effrayer par leurs cris pendant la nuit, j'envoyai à onze heures la chaloupe à terre pour y faire encore de l'eau. Comme je penſois que probablement ils s'étoient cachés dans le bois, je tins le canot armé & équipé avec le Lieutenant à bord, tout prêt à donner du ſecours à nos gens s'ils étoient menacés de quelque danger. Il parut bientôt que mes conjectures étoient fondées; car nos gens n'eurent pas plutôt quitté la chaloupe, qu'un grand nombre d'Inſulaires armés ſortirent du bois; l'un d'eux portoit à la main quelque choſe de blanc que je pris pour un ſigne de paix. Je reſſentis de nouveau dans cette occaſion ce que j'avois déja éprouvé pluſieurs fois auparavant, combien le mauvais équipement du vaiſſeau étoit malheureux

ANN. 1767. Novembre.

pour nous. Je n'avois point à bord de pavillon blanc, & pour ſuppléer à ce défaut du mieux qu'il m'étoit poſſible, j'ordonnai à mon Lieutenant, que j'envoyai à terre dans le canot, d'arborer une de mes nappes. Dès que l'Officier eut débarqué, le Porte-étendard & un autre Inſulaire s'approchèrent de lui ſans armes & le reçurent avec de grandes démonſtrations d'amitié. L'un d'eux lui adreſſa la parole en Hollandois, langue qui n'étoit entendue d'aucun de nos gens. Il proféra enſuite quelques mots en langage eſpagnol, qu'un des hommes de notre canot ſavoit fort bien. L'Indien cependant parloit ſi mal, que ce fut avec beaucoup de peines, & par le ſecours de pluſieurs ſignes, qu'il ſe fit entendre. Peut-être que ſi quelqu'un de notre équipage avoit ſu l'Hollandois, il l'auroit trouvé auſſi peu habile dans cette langue que dans l'autre. Il s'informa du Capitaine qu'il appelloit *Skyper*, maître du navire, & il demanda ſi nous étions Hollandois, ſi notre bâtiment étoit un vaiſſeau de guerre ou un vaiſſeau marchand, combien il portoit d'hommes & de canons, & ſi nous allions à *Batavia*, ou bien ſi nous en revenions. Lorſque nous eûmes répondu à toutes ces queſtions, il nous dit que nous devions aller à la ville, & qu'il nous introduiroit chez le

Gouverneur à qui il donnoit le titre de *Rajah*. Le Lieutenant lui répondit alors que nous étions dans le deſſein d'y aller effectivement; mais que nous avions un grand beſoin d'eau, & qu'il demandoit la permiſſion d'en remplir quelques tonnes. Il le pria auſſi de faire écarter à une plus grande diſtance les Inſulaires qui étoient armés d'arcs & de flèches. L'Indien, qui ſembloit être revêtu d'une autorité conſidérable, lui accorda ce qu'il deſiroit; & comme il paroiſſoit faire une attention particulière à un mouchoir de ſoie que mon Lieutenant portoit au tour de ſon col, celui-ci le lui préſenta ſur-le-champ. L'Indien, dont l'habillement reſſembloit aſſez à celui des Hollandois, le pria d'accepter en retour une eſpèce de cravatte faite d'une toile de coton groſſière qu'il portoit autour du ſien. Après cette échange de cravattes, il demanda à l'Officier ſi le vaiſſeau avoit à bord quelques marchandiſes pour commercer. Il lui répondit que nous n'en avions que pour acheter des proviſions; ſur quoi le Chef lui répliqua que nous aurions tout ce dont nous avions beſoin. Après cette conférence que je regardois comme un augure favorable, des avantages que cette place pouvoit nous procurer, les bateaux revinrent à bord chargés d'eau, & nous reprîmes gaiement nos occupations

ANN. 1767. Novembre.

ANN. 1767. Novembre.

dans le vaiſſeau. Cependant il s'étoit à peine écoulé deux heures, lorſque nous vîmes, avec autant de ſurpriſe que de douleur, pluſieurs centaines d'hommes armés qui ſe plaçoient vis-à-vis de notre bâtiment en différens endroits du rivage, parmi les arbres. Ils avoient pour armes des fuſils, des arcs & des flèches, de grandes piques ou lances, de larges ſabres, une eſpece de poignard appellé *cri*, & des boucliers. Nous obſervâmes auſſi qu'ils retirèrent dans les bois une pirogue qui étoit ſur la côte ſous un hangar. Ces apparences n'annonçoient pas des hommes pacifiques; elles furent ſuivies par d'autres qui nous firent connoître plus clairement leur mauvaiſe volonté; car ces Inſulaires paſsèrent le reſte du jour à entrer & ſortir des bois, comme s'ils ſe fuſſent exercés à l'attaque d'un ennemi. Quelquefois ils jettoient leurs traits & lançoient leurs javelines dans la mer du côté du vaiſſeau; d'autres fois ils élevoient leurs boucliers & agitoient leurs ſabres contre nous d'une manière menaçante. Pendant tout ce tems-là, nous n'étions pas oiſifs à bord; nous montâmes nos canons, nous raccommodâmes nos agrêts, & nous mîmes tout en ordre avant le ſoir. Etant prêt alors à faire voile, je réſolus, s'il étoit poſſible, d'avoir une autre entrevue avec les Inſulaires de la côte, & d'apprendre la raiſon

d'un changement à notre égard ſi ſubit & ſi extraordinaire. Je dépêchai donc mon Lieutenant, & comme un témoignage de nos intentions pacifiques, il arbora une ſeconde fois la nappe en ſigne de trève. J'eus le précaution cependant d'envoyer le bateau vers une partie du rivage où il n'y avoit point de bois, afin que nos gens ne fuſſent pas expoſés à être aſſaillis par des ennemis qu'ils ne veroient pas : j'ordonnai auſſi que perſonne n'iroit à terre. Lorſque les Indiens s'apperçurent que le bateau approchoit de la côte, & que perſonne ne débarquoit, un d'eux ſortit du bois avec un arc & des flèches, & lui fit ſigne d'aborder dans l'endroit où il étoit. L'Officier eut la prudence de n'y pas conſentir, parce que nos gens auroient été à la portée du feu des Inſulaires qui étoient peut-être placés en embuſcade ; il attendit quelque tems, & voyant qu'il ne pouvoit pas obtenir une conférence à d'autres conditions, il revint au vaiſſeau. Il dépendoit certainement de moi de détruire un grand nombre de ce peuple ſi peu hoſpitalier, en tirant nos pièces d'artillerie dans le bois; mais cet expédient n'auroit pas eu d'heureuſes ſuites. Nous n'aurions pas pu dans la ſuite nous procurer de l'eau & du bois, ſans riſquer la vie de nos gens : j'eſpérois toujours acheter des rafraichiſſemens de bon

ANN. 1767. Novembre.

ANN. 1767. Novembre.

accord à la ville, où j'étois réſolu de me rendre, étant alors en état de me défendre contre une attaque ſubite.

C'EST pour cela que le lendemain au matin 4, à la pointe du jour, je fis voile avec une petite briſe de terre, de cet endroit que j'appellai *Decietful Bay* (*la baie Trompeuſe*); & entre dix & onze heures nous ſortîmes de la baie ou enfoncement, au fond duquel nos bateaux avoient découvert la ville & le fort. Il arriva que préciſément à ce moment le tems devint ſombre, avec une pluie forte, & la briſe commença à ſouffler violemment d'un rhumb qui mettoit la terre ſous le vent. Je fus obligé de prendre le large, & n'ayant point de tems à perdre je portois à l'Oueſt, afin de pouvoir gagner *Batavia* avant que la faiſon fût paſſée.

JE décrirai d'une manière particulière notre navigation ſur la mer qui lave les côtes de cette iſle, d'autant plus que ce qu'en a dit Dampierre eſt en pluſieurs points rempli d'erreurs.

AYANT vu la partie N. E. de l'iſle le 26 Octobre, ſans ſavoir certainement ſi c'étoit *Mindanao* ou l'iſle de *Saint-Jean*, nous nous en approchâmes plus pres le lendemain, & nous découvrîmes un endroit qui eſt la partie la plus S. E. de *Mindanao*, que nous connoiſſions

noiſſions ſous le nom de *Saint-Auguſtin*, & qui s'éleve en petits mondrains, qui ſe prolongent juſqu'à une pointe baſſe au bord de l'eau. Elle court N. 40^d Eſt, à vingt-deux lieues de diſtance d'une petite iſle, qui eſt diſtinguée par une colline ou mondrain, des autres iſles ſituées à la hauteur de la pointe la plus méridionale de *Mindanao*, & que j'appellai pour cela *Iſle du Mondrain*. Toute cette terre eſt fort élevée; une chaîne de montagnes s'éleve par-derriere une autre, de maniere qu'à une grande diſtance elle n'a pas l'apparence d'une ſeule iſle, mais de pluſieurs. Après que nous eûmes découvert l'iſle, pour la premiere fois, nous tournâmes le côté oriental depuis le Nord juſqu'au cap *Saint-Auguſtin*, à-peu-près S. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O., & N. $\frac{1}{4}$ N. E $\frac{1}{2}$ E., dans l'eſpace d'environ vingt lieues. Le vent ſouffloit du Sud le long de la côte, & comme nous approchions de la terre nous navigâmes vers une ouverture qui avoit l'apparence d'une bonne baie, dans laquelle nous avions deſſein de mettre à l'ancre; mais nous trouvâmes que l'eau y étoit trop profonde, & que quelques bas-fonds en rendoient l'entrée dangereuſe. Je donnai le nom de *Diſappointment Bay* à cette baie, qui gît à environ huit ou dix lieues N. $\frac{1}{2}$ N. E. du cap *Saint-Auguſtin*, extrémité S. E. de l'iſle. Pendant que

ANN 1767. Novembre.

ANN. 1767. Novembre.

nous étions au large portant vers cette baie, nous obſervâmes un grand mondrain qui ſembloit être une iſle, mais que je regarde comme une péninſule jointe à la grande terre par un iſthme bas. Ce mondrain formoit la partie la plus méridionale. Entre ces deux pointes, il y a des bas-fonds, dont nous avons déja parlé, & pluſieurs petites iſles dont on n'apperçoit qu'une ſeule & même lorſqu'on eſt très-près. Nous ne vîmes aucune trace d'habitans ſur la côte; la terre eſt d'une hauteur prodigieuſe avec des montagnes entaſſées les unes ſur les autres, & dont les ſommets ſont cachés dans les nues: c'eſt pour cela que, lorſqu'on eſt au large, il eſt preſque impoſſible d'eſtimer ſa diſtance; car ce qui paroît être de petites collines qui ſe montrent à peine au-deſſus de la ſurface de l'eau, en comparaiſon des montagnes qu'on voit par-deſſus, ſe groſſit à meſure qu'on en approche; & on trouve que l'éloignement eſt trois fois plus grand qu'on ne l'imaginoit. Ceci expliquera peut-être pourquoi la terre eſt ſi mal placée, & ſon giſement ſi different dans toutes nos cartes angloiſes. Nous rencontrâmes un fort courant qui portoit au Sud le long de la côte, ſuivant la direction de la terre: la terre haute, qui eſt au Nord de *Saint Auguſtin*, s'abaiſſe par degrés vers le

cap, pointe baſſe & plate qui en fait l'extrémité, & à la hauteur de laquelle deux grands rochers ſont ſitués à très-peu de diſtance. Sa latitude eſt de 6d 15′ N. & ſa longitude, ſuivant notre eſtime, de 127d 25′ Eſt. ANN. 1767 Novembre.

DEPUIS ce cap la terre court O. & O ¼ S. O. dans un eſpace de ſix ou ſept lieues, enſuite elle remonte au N. O., en faiſant une baie très-profonde, dont nous ne pûmes pas voir le fond, en la traverſant du cap *Saint-Auguſtin* juſqu'à la hauteur qui eſt de l'autre côté : ce trajet n'eſt pas moins de douze lieues. La côte, ſur le côté le plus éloigné de la baie en quittant le fond, court d'abord au S. & au S. S. O. & enſuite au S. O. ¼ O., vers l'extrémité méridionale de l'iſle.

A la hauteur de cette extrémité méridionale que Dampierre appelle par erreur l'extrémité S. E. (la pointe S. E. étant le cap *Saint-Auguſtin*) on trouve dix à douze iſles dans un eſpace de cinq, ſix & ſept lieues, quoique le même Auteur diſe qu'il n'y en a que deux, & que priſes enſemble elles ont ſeulement environ cinq lieues de circonférence. Les iſles que j'apperçus ne pouvoient pas être renfermées dans un eſpace moindre de quinze lieues; & par le nombre de pirogues que j'y vis, j'imagine qu'elles ſont remplies d'habitans. La plus grande de ces iſles eſt ſituée au

ANN. 1767. Novembre.

S. O. des autres, & fait un pic remarquable; de ſorte qu'on la découvre d'abord en approchant de la terre, & même elle eſt viſible à une très-grande diſtance : je juge que ſa latitude eſt de 5d 24′ N. & ſa longitude, ſuivant notre eſtime, de 126d 37′ Eſt. Cette iſle que j'appellai *Hummock Iſlande, iſle du Mondrain*, porte à vingt ou vingt-deux lieues au S. ¼ O. O. de *Saint-Auguſtin*, & la partie méridionale de l'iſle de *Mindanao* gît au S. O. ¼ O., à vingt-un ou vingt-trois lieues du même cap. Cette extrémité la plus méridionale eſt compoſée de trois ou quatre pointes qui courent E. & O. l'une de l'autre, dans un eſpace d'environ ſept milles : elles ſont ſituées au 5d 34′ de latitude N., & ſuivant mon eſtime, au 126d 25′ de longitude. La variation de l'aiguille étoit d'une pointe Eſt.

Iſle du Mondrain.

JE paſſai entre ces iſles & la grande terre, & je trouvai le paſſage bon, le courant ayant ſa direction à l'Oueſt. Dampierre a placé ſa baie & ſa prairie à quatre lieues au N. O. de l'iſle la plus orientale; je la cherchai dans ce parage, ainſi que ſur toute la partie S. E. de l'iſle, juſqu'à ce que nous arrivâmes dans une petite crique qui ſe prolonge juſqu'à la ville.

TOUTE la partie méridionale de *Mindanao* eſt extrêmement agréable, on y voit pluſieurs

cantons qui ont été défrichés pour des plantations, & de grandes plaines d'une belle verdure. Cette partie de l'iſle eſt bien peuplée, ainſi que les iſles voiſines. Je ne donnerai pas une deſcription de la ville parce que le tems fut ſi brumeux que je ne pus pas la voir; je ne pus pas non plus diſtinguer ſuffiſamment la terre pour en déterminer la ſituation, ce qui me fit beaucoup de peine.

ANN. 1767. Novembre.

LORSQUE je découvris la terre à l'Oueſt de la pointe la plus méridionale, je reconnus qu'elle couroit à l'O. N. O. & au N. O $\frac{1}{4}$ O. de cette pointe, formant d'abord un cap à la diſtance d'environ ſept ou huit lieues, & enſuite une baie profonde qui ſe prolongeoit ſi loin au N. & au N. Eſt, que je ne pus pas en appercevoir le fond. La pointe la plus occidentale de cette baie eſt baſſe, mais la terre ſe relève bientôt & s'étend au N. O. $\frac{1}{4}$ O. (ce qui ſemble être la direction de cette côte) de la pointe la plus méridionale de l'iſle, vers la ville de *Mindanao*.

A l'Oueſt de cette profonde baie la terre eſt toute plate, & elle eſt couverte de peu de bois en comparaiſon des autres parties de l'iſle. Sur ce terrain applati on apperçoit un pic d'une hauteur prodigieuſe, & qui s'éleve dans les nues comme une tour. Entre l'entrée de cette baie & la pointe Sud de l'iſle,

ANN. 1709. Novembre.

il y a une autre montagne très-haute, dont le ſommet a la forme de la bouche d'un volcan, mais je n'ai pas remarqué qu'elle vomît du feu ou de la fumée. Il eſt poſſible que cette baie profonde ſoit celle dont parle Dampierre, & qu'elle ait été mal placée par une faute d'impreſſion; car ſi au lieu de dire qu'elle court au N. O., à quatre lieues de la plus *orientale* des iſles, il avoit dit qu'elle couroit au N. O. à *quatorze* lieues de la plus *occidentale* des iſles; ce narré ſeroit d'accord avec ſa deſcription, & les giſemens ſe rencontreroient, puiſque la terre eſt élevée ſur le côté oriental & baſſe ſur le côté Oueſt. La latitude de ces Iſles qu'il détermine au 5ª 10′ N. approche enfin beaucoup de la véritable; car probablement quelques parties de la plus méridionale ſont ſituées dans cette latitude, mais comme je ne ſuis pas allé au Sud de ces iſles, ce n'eſt qu'une conjecture.

ENTRE l'iſle du *Mondrain*, qui eſt la plus grande & la plus occidentale de toutes, & les iſles ſituées à ſon Eſt, qui ſont toutes plates & unies, il y a un paſſage qui porte N. & S., & qui ne paroît pas être embarraſſé. Celle de ces iſles qui eſt ſituée plus avant au N. Eſt, eſt petite, baſſe & plate, environnée d'une grève de ſable blanc, avec beaucoup de grands arbres au milieu; à l'Eſt

ANN. 1767. Novembre.

ou N. E. de cette iſle, il y a des bas-fonds & des briſans : je n'ai pas découvert dans ce parage d'autres apparences de danger. Je n'ai vu aucunes des iſles dont parle Dampierre, & qui ſont placées, dans toutes les cartes, près de *Mindanao* au large; elles ſont peut-être à une diſtance plus éloignée qu'on ne le croit communément; car la hauteur de la terre, ainſi que je l'ai déja obſervé, fera tomber les Navigateurs dans de grandes erreurs ſur cet article particulier, s'ils n'y font pas beaucoup d'attention. En côtoyant cette iſle, je trouvai que le courant portoit très-fortement au Sud le long de la côte, juſqu'à ce que j'arrivai à l'extrémité méridionale où je reconnus qu'il couroit au N. O. & N. O. $\frac{1}{4}$ O., ce qui eſt à-peu-près la direction du giſement de la terre. Nous avions communément les vents du S. O. au N. O. avec de petites fraîcheurs, des pluies fréquentes & un tems variable.

NOUS quittâmes alors *Mindanao*, très-mortifiés de n'avoir pas obtenu les rafraîchiſſemens que les habitans nous promirent à la première entrevue avec tant d'empreſſement : nous ſoupçonnâmes qu'il y avoit dans la ville des Hollandois ou au moins des partiſans de cette Nation ; & que lorſqu'ils eurent découvert que nous étions

ANN. 1767. Novembre.

Anglois, afin de nous empêcher d'avoir aucune communication avec les naturels du pays, ils avoient envoyé un détachement armé, qui arriva environ deux heures apres notre conférence amicale avec les premiers Insulaires, & dont les hommes qui nous défièrent de la côte, faisoient partie.

CHAPITRE IX.

Paſſage de Mindanao *à l'iſle des* Célèbes. *Deſcription particulière du Détroit de* Macaſſar, *dans laquelle on corrige pluſieurs erreurs.*

APRÈS avoir quitté *Mindanao*, je portai à l'Oueſt pour trouver le paſſage appellé détroit de *Macaſſar*, qui eſt entre les iſles de *Bornéo* & des *Célèbes*, & j'y entrai le 14. J'obſervai que, pendant tout le tems de cette traverſée, nous eûmes un fort courant N. O.; mais pendant que nous étions plus près de *Mindanao* que des *Célèbes*, il avoit ſa direction plutôt vers le Nord que vers l'Oueſt, & au contraire lorſque nous fûmes plus près des *Célèbes* que de *Mindanao*, il couroit plutôt à l'Oueſt qu'au Nord. La terre des *Célèbes* ſur l'extrémité ſeptentrionale de l'iſle qui ſe prolonge juſqu'à l'entrée du paſſage, eſt très-élevée, & ſemble courir à-peu-près à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. juſqu'à une pointe remarquable dans le paſſage qui s'éleve en mondrain & que nous prîmes d'abord pour une iſle. Je penſe que c'eſt la même qui eſt appellée dans les cartes françoiſes *Pointe de Stroomen*, mais je lui

ANN. 1767. Novembre.

ANN 1797. Novembre.

donnai le nom d'*Hummock-Point* (*Pointe du Mondrain*). Sa latitude, ſuivant mon eſtime, eſt de 1d 25′ N. & ſa longitude de 121d 39′ Eſt. C'eſt une bonne baliſe dont peuvent ſe ſervir pour reconnoître le paſſage, ceux qui rencontrent la terre en venant de l'Eſt, & qui, s'il eſt poſſible, devroient toujours ranger ce côté du paſſage. Depuis la *pointe du Mondrain*, la terre court plus au Sud à-peu-près au S. O. ¼ O.; il y a au Sud de cette pointe une baie profonde remplie d'iſles & de rochers qui m'ont paru très-dangereux. Préciſément à la hauteur de la pointe, on trouve deux rochers, qui, quoiqu'ils ſoient au-deſſus de l'eau, ne peuvent pas être apperçus d'un vaiſſeau avant qu'il ſoit tout près de la terre. A l'Eſt de cette même pointe & près de la côte gîſent deux iſles, dont l'une eſt très-plate, longue & unie, & dont l'autre s'éleve en collines. Ces deux iſles, ainſi que le pays adjacent, ſont couvertes de beaucoup de bois. Je rangeai de près une autre petite iſle qui eſt à l'Eſt de celle-ci, & je n'avois point de fond par 100 braſſes à un demi-mille de la côte qui, à ce que je crois, eſt pleine de rochers. Un peu à l'Oueſt de ces iſles, nous ne vîmes pas moins de ſoixante pirogues qui pêchoient ſur quelques bas-fonds ſitués entre le lieu où elles étoient à la pointe du *Mon-*

drain. Cette partie de la côte me parut avoir un fond de roches, & je crois qu'on ne doit pas en approcher ſans de grandes précautions. Je trouvai dans cet endroit que les courans varioient, & n'avoient pas une direction déterminée ; quelquefois ils portoient au Sud, d'autres fois au Nord, & d'autres fois il n'y en avoit point du tout. Le tems auſſi étoit très-variable ainſi que le vent ; cependant il ſouffloit principalement du rhumb S. & du S. O. ; mais nous avions quelquefois des raffales ſubites & violentes & des travades du N. O. avec du tonnerre, des éclairs & de la pluie. Ces travades duroient ordinairement l'eſpace d'une heure, & elles étoient ſuivies par un calme tout plat ; un vent frais s'élevoit enſuite du S. O. ou du S. S. O. directement debout & ſouffloit fortement. Ces apparences me firent conjecturer que la ſaiſon variable avoit commencé, & que nous aurions bientôt la mouſſon d'Oueſt. Le vaiſſeau marchoit ſi mal que nous faiſions très-peu de chemin ; nous ſondâmes ſouvent dans ce paſſage ſans trouver de fond.

ANN. 1767. Novembre.

LE 21, comme nous portions vers *Bornéo*, nous rencontrâmes deux petites iſles que je jugeai être les mêmes que celles qu'on appelle iſle de *Taba* dans les cartes françoiſes ; elles ſont très-petites & couvertes d'arbres,

ANN. 1757. Novembre.

Suivant mon eſtime, elles giſent à 1d 44' de latitude N. & au 7d 32' de longitude O. de l'extrémité méridionale de *Mindanao*, à environ cinquante-huit lieues de la pointe du *Mondrain* ou de la pointe de *Stroomen*. Le tems qui étoit alors brumeux, s'éclairciſſant tout-à-coup, nous apperçûmes un banc avec des briſans qui couroient du S. au N. O. à la diſtance d'environ cinq ou ſix lieues. A la hauteur de l'extrémité ſeptentrionale de ce banc, nous vîmes quatre mondrains joints enſemble, que nous prîmes pour des petites iſles : nous en découvrîmes ſept autres du S. ¼ O. à l'O. ¼ Sud. Je ne peux pas décider ſi ce ſont véritablement des iſles, ou quelques montagnes de l'iſle de *Bornéo*. Ce banc eſt ſûrement très-dangereux, mais on peut l'éviter en allant à l'Oueſt des iſles de *Taba*, où le paſſage eſt large & ſûr. On trouve deux bancs à l'Eſt & un peu au Nord de ces iſles, dans la carte françoiſe de M. d'Après de Mannevillette, publiée en 1745. L'un d'eux eſt appellé *Vanloorif*, & l'autre, ſur lequel ſont placées deux iſles, *Harigs*; mais ces bancs & ces iſles n'exiſtent certainement point, puiſque j'ai tourné à travers cette partie du paſſage, depuis un côté juſqu'à l'autre, & que j'ai navigué dans l'endroit même où on ſuppoſe qu'eſt leur ſituation. On a auſſi placé

dans la même carte ſept petites iſles, à $\frac{1}{2}^{d}$ au Nord de la ligne, & exactement au milieu de la partie la plus étroite de ce paſſage; les unes & les autres de ces iſles n'exiſtent point ailleurs que ſur le papier, quoique je croye qu'il peut y en avoir quelques petites près de la grande terre *de Bornéo*. Nous pensâmes en avoir vu deux que nous prîmes pour celles qui ſont ſituées dans les cartes à la hauteur de *Porto-Tubo*; mais je ne ſuis pas sûr de ce fait. La partie la plus méridionale & la plus étroite de ce paſſage a environ dix-huit ou vingt lieues de largeur avec des hautes terres de chaque côté. Nous y reſtâmes embarraſſés juſqu'au 27, tems où nous paſsâmes la ligne, de ſorte que nous employâmes quinze jours à faire vingt-huit lieues, à compter depuis l'entrée ſeptentrionale du détroit dans lequel nous arrivâmes le 14. Lorſque nous fûmes au Sud de la ligne, nous trouvâmes un léger courant qui portoit contre nous au Nord & qui augmentoit journellement. Le tems étoit toujours variable avec beaucoup de pluie; les vents ſouffloient principalement du S. O. & de l'O. S. O., ils ſautoient rarement au Nord plus loin que l'O. N. O., excepté dans les travades qui devinrent plus fréquentes & plus violentes. Ils ne nous ſervirent de rien & nous donnèrent beaucoup de travail; ils nous obli-

ANN 1767. Novembre.

ANN 1767. Novembre. gérent à ferler toutes nos voiles, ce que nous étions à peine en état de faire en employant toutes nos forces; notre foibleſſe augmentant chaque jour par la chûte du peu de nos gens qui étoient bien portans & la mort de quelques-uns de nos malades. Dans ces circonſtances nous fîmes tous nos efforts pour gagner terre ſur le côté de l'iſle de *Bornéo*; mais nous ne pûmes pas en venir à bout, & nous continuâmes à combattre contre nos malheurs

Décembre. juſqu'au 3 Décembre, lorſque nous rencontrâmes les petites iſles & les bancs de ſable appellés les petits *Paternoſter*. Le plus méridional, ſuivant mon eſtime, eſt ſitué au 2d 31′ de latitude Sud, & le plus ſeptentrional au 2d 15′ Sud; je penſe que la longitude de ce dernier eſt de 117d 12′ Eſt. Ils courent à peu-près au S. E. ¼ S. & au N. O. ¼ N. l'un de l'autre à huit lieues de diſtance; entre ces deux, il y en a d'autres, & ils ſont en tout au nombre de huit. Ils giſent très près de l'iſle des *Célèbes* du côté du détroit; & ne pouvant doubler ni l'un ni l'autre, ni gagner à leur Oueſt, nous fûmes obligés de diriger notre route entr'eux & l'iſle des *Célèbes*. Nous eûmes un tems orageux, des vents contraires & des raffales ſubites & violentes; comme nous n'avions pas aſſez de bras pour ferler nos voiles, ces coups de vents mirent ſouvent

en danger nos mâts & nos vergues, & endommagèrent beaucoup nos voiles & nos agrès, ſur-tout lorſque nous étions obligés de forcer de voiles pour ne pas tomber dans une profonde anſe ſur la côte des *Célèbes*. Les ravages du ſcorbut étoient alors univerſels, il n'y avoit pas un ſeul homme dans l'équipage qui fût exempt de cette maladie ; les vents & les courans qui nous étoient contraires avoient tant de force, que nous ne pouvions avancer ni à l'Oueſt ni au Sud pour trouver un lieu de relâche. Notre eſprit partageoit les peines du corps, tous les viſages répandoient un découragement général, ſurtout parmi ceux qui n'étoient pas en état de venir ſur le tillac. Nous reſtâmes juſqu'au 10 dans cette ſituation déplorable, & il n'eſt pas aiſé à l'imagination la plus fertile, de concevoir un malheur & un danger plus grand que le nôtre. Cependant étant malades, affoiblis, mourans, voyant des terres où nous ne pouvions pas arriver, expoſés à des tempêtes qu'il nous étoit impoſſible de ſurmonter, nous fûmes attaqués par un pirate, & afin que cet accident inopiné nous accablât dans toute ſa force, il ſurvint à minuit, lorſque les ténèbres extraordinairement épaiſſes ne pouvoient pas manquer d'augmenter la confuſion & la terreur. Cette attaque ſubite loin de nous

ANN. 1767. Décembre.

ANN. 1767. Décembre.

abattre ; excita notre courage, & quoique notre ennemi entreprît de venir à l'abordage, avant que nous ſoupçonnaſſions ſa proximité, nous fîmes avorter ſon projet. Il fit alors un feu très-vif ſur nous avec des armes que nous ſupposâmes être des pierriers & des fuſils ; quoiqu'il eût pris les devants, nous répondîmes bientôt à ſon attaque & ſi efficacement, que peu de tems après le bâtiment coula à fond, & tous les miſérables qui étoient à bord périrent. C'étoit un petit vaiſſeau, mais il nous fut impoſſible de connoître de quel pays il venoit ou comment il étoit équipé. Le Lieutenant & un de mes hommes furent bleſſés, mais non pas dangereuſement ; une partie de nos manœuvres courantes fut coupée & nous reçûmes quelques autres légers dommages. Nous ſavions que ce bâtiment étoit le même que nous avions apperçu à l'entrée de la nuit, & nous apprîmes enſuite qu'il appartenoit à un pirate, qui avoit plus de trente bâtiments pareils ſous ſon commandement. La petiteſſe de notre vaiſſeau, qu'il regardoit d'ailleurs comme un vaiſſeau marchand, l'encouragea à nous attaquer ; & nos forces ſupérieures à ce qu'elles paroiſſoient annoncer, lui furent fatales.

LE 12, nous rencontrâmes les dangereux bancs de ſable, appellés les *Spera-Mondes*, & nous eûmes

nous eûmes le chagrin de trouver que la mouſſon d'Oueſt avoit commencé, & que contre ces vents & le courant, il étoit impoſſible à tout vaiſſeau de gagner à l'Oueſt la hauteur de *Batavia*. Il étoit néceſſaire alors d'attendre juſqu'au retour de la mouſſon Eſt, & juſqu'à ce que le courant changeât de direction. Nous avions perdu treize perſonnes de notre équipage, & il n'y en avoit pas moins de trente qui étoient aux portes de la mort. Tous les Officiers ſubalternes étoient malades, & le Lieutenant & moi, qui faiſions tous les ſervices, étions très-foibles. Dans ces conjonctures je ne pouvois pas tenir la mer, & il ne me reſtoit d'autres moyens pour conſerver la vie du reſte de l'équipage, que de relâcher à quelque endroit où nous puiſſions trouver du repos & des rafraîchiſſemens. Comme nous étions fort avancés au Sud, je réſolus donc de profiter de cette circonſtance, & de faire des efforts pour gagner *Macaſſar*, principal établiſſement des Hollandois dans l'iſle des *Célèbes*.

ANN. 1767. Decembre.

LE lendemain 13, nous rencontrâmes quelques iſles qui ne ſont pas éloignées de cet endroit, & nous vîmes ce que nous avions pris quelquefois pour des bancs de ſable, & d'autres fois pour des bateaux avec des hommes à bord, mais que nous reconnûmes

ANN. 1707. Décembre.

enſuite être des arbres & autres matières flottantes ſur l'eau, avec des oiſeaux perchés deſſus. Nous nous trouvâmes tout-à-coup vingt milles plus au Sud que nous ne l'attendions; car le courant, qui nous avoit portés quelque tems au Nord, nous avoit chaſſés au Sud pendant la nuit. Nous tirâmes enſuite à l'Eſt & E. ½ N., dans le deſſein d'aller au Nord d'un bas-fond qui n'a point de nom dans le *Pilote Anglois des Indes Orientales*, mais que les Hollandois appellent le *Thumb*. A midi, cependant nous étions deſſus, & notre eau diminua tout-à-coup à quatre braſſes fond de roches. Nous gouvernâmes au S. O., & tenant le bateau en avant pour ſonder, nous fîmes le tour du côté occidental du bas-fond, par 10 & 12 braſſes, notre eau devenant plus profonde lorſque nous mîmes le cap à l'Eſt.

QUAND nous étions ſur le bas-fond, notre latitude, par obſervation, étoit de 5ᵈ 20′ Sud; & la plus ſeptentrionale des iſles appellées les *Trois-Frères*, nous reſtoit au S. 81ᵈ Eſt, à cinq ou ſix lieues de diſtance. Cette iſle eſt appellée *Don Dinanga* dans le Pilote Anglois; mais les Hollandois la nomment le *Frère Septentrional*.

ENTRE les *Trois-Frères* & la terre des *Célèbes*, il y a une autre iſle de *Tonikity*, qui eſt beaucoup plus grande qu'aucune de

celles-ci ; elles ne ſont point habitées, quoiqu'il y ait ſur toutes un petit nombre de huttes appartenantes à des pêcheurs. Le paſſage entre le bas-fond & cette iſle, eſt sûr & bon par 10 à 13 braſſes fond de ſable. Les ſondes rapportent ordinairement ſur le côté de l'iſle, 12 braſſes, & jamais au-deſſous de 10. Il eſt cependant très-difficile & très-dangereux aux vaiſſeaux de rencontrer la terre en prenant ce chemin ſans avoir un Pilote à bord ; car il y a un grand nombre de bancs de ſables & de rochers au-deſſus de l'eau. Je me ſuis ſervi, pour faire cette route, d'une carte qui eſt dans le *Pilote Anglois des Indes Orientales*, & que j'ai trouvé généralement bonne, mais les noms des iſles, pointes & baies, y ſont très-différens de ceux qu'on leur donne ordinairement. Quand nous approchâmes de la côte des *Célèbes*, nous avions des briſes de terre & de mer, ce qui nous obligea de tenir la côte, quoique nos forces fuſſent tellement diminuées, que nous avions toutes les peines imaginables de manier la petite ancre.

ANN 1767. Decembre.

LE ſoir du 15, nous mouillâmes à environ quatre milles de la ville de *Macaſſar*, qui, ſuivant mon eſtime, eſt ſituée au 5ᵈ 10′ ou 12′ de latitude S., & au 117ᵈ 28′ de longitude Eſt, nous n'avions pas paſſé moins de

trente-cinq ſemaines pour y arriver depuis le détroit de *Magellan*.

ANN. 1767. Decembre.

J'AI fait une deſcription très-détaillée de tout ce que j'ai apperçu depuis ſon détroit, parce que toutes les cartes angloiſes & françoiſes que j'ai conſultées, ſont extrêmement défectueuſes & remplies d'erreurs, & que d'ailleurs une connoiſſance exacte de ces parages, peut être d'une grande utilité à notre commerce de la Chine. Les vaiſſeaux qui font ce commerce, peuvent ſuivre cette route avec auſſi peu de dangers que la commune, qui eſt le long des bancs *Praſſels*; & lorſqu'ils manquent leur paſſage à la Chine dans la mouſſon S. Eſt, & qu'ils perdent la ſaiſon, ils peuvent compter qu'ils trouveront ici un canal sûr & de bons vents de l'O. S. O., de l'O. & des autres rhumbs juſqu'à l'O. *N. O.*, en Novembre & Décembre, & dans les quatre mois ſuivans. Je penſe auſſi que c'eſt un chemin plus court & meilleur d'aller au N. Eſt, & à l'E. des Iſles *Philippines*, que de traverſer les *Moluques*, ou côtoyer la *Nouvelle-Guinée*, comme nos vaiſſeaux furent obligés de le faire, lorſque les François, pendant la dernière guerre, croiſoient dans ces mers pour leur interdire le paſſage. Cette ſeconde route eſt remplie de bancs, de courans & d'une quantité innombrable d'autres dangers.

CHAPITRE X.

Ce qui nous arriva à la hauteur de Macaſſar, *& paſſage de-là à* Bonthain.

ANN. 1767. Décembre.

LE SOIR même où nous avions mis à l'ancre, un Hollandois dépêché par le Gouverneur, vint à bord ſur les onze heures, pour ſavoir qui nous étions. Lorſque je lui fis entendre que le *Swallow* étoit un vaiſſeau de guerre Anglois, il parut fort alarmé, parce qu'aucun vaiſſeau du Roi de la Grande-Bretagne n'avoit été là auparavant. Je ne pouvois pas lui perſuader de quitter le tillac & de deſcendre dans ma chambre; nous nous ſéparâmes cependant, ſuivant toute apparence, bons amis.

LE lendemain au matin, 16, à la pointe du jour, j'envoyai mon Lieutenant à la ville avec une lettre pour le Gouverneur dans laquelle je l'informois de la cauſe de mon arrivée, & lui demandois la liberté du port, afin d'acheter des rafraîchiſſemens pour mon équipage qui ſe mouroit; je le priai auſſi d'accorder à mon vaiſſeau un abri contre les tempêtes qui approchoient, & juſqu'au retour

ANN. 1767. Decembre.

d'une ſaiſon convenable pour faire voile à l'Oueſt. J'ordonnai à mon Lieutenant de remettre cette lettre au Gouverneur lui-même, à moins qu'il n'eût de bonnes raiſons de faire le contraire; mais, lorſque mon Officier arriva au quai de la ville, on ne lui permit pas de débarquer non plus qu'a qui que ce ſoit du bateau. Il refuſa alors de delivrer ſa lettre à un meſſager, le Gouverneur en fut inſtruit, & il envoya deux Officiers appellés le *Sabandar* & le *Fiſcal*; ils dirent à mon Lieutenant qu'il ne pouvoit pas remettre lui-même la lettre au Gouverneur, parce qu'il étoit malade & qu'ils venoient par ſon ordre exprès la chercher. M. Gower la leur donna enfin, & ils s'en allèrent. Tandis qu'ils retournèrent à la ville, mon Officier & ſes gens reſtèrent à bord du bateau expoſés à la chaleur brûlante du ſoleil, qui étoit preſque perpendiculaire à midi; & on ne ſouffrit pas qu'aucun des bateaux du pays approchât d'eux pour leur vendre des rafraîchiſſemens. Sur ces entrefaites nos hommes du bateau obſervèrent beaucoup de tumulte & de bruit ſur la côte, & tous les ſloupes & bâtimens propres à être armés en guerre, furent équippés avec toute la promptitude poſſible. Je crois pourtant que nous l'aurions emporté ſur toutes leurs forces maritimes, ſi l'équipage avoit été bien portant

Alors je formai le deſſein de m'avancer & de mouiller tout près de la ville; mais le bateau étoit abſent, & avec tous nos efforts réunis, nous ne pûmes pas lever l'ancre, quoique ce fût une des petites. Après que mon Lieutenant eut attendu cinq heures dans ſon bateau, on lui dit que le Gouverneur avoit dépêché deux Officiers vers moi, & qu'ils portoient réponſe à ma lettre. A peine fut-il de retour & nous eut-il fait ce rapport, que les deux envoyés arrivèrent à bord. Nous apprîmes enſuite que l'un d'eux, nommé M. le Cerf, étoit Enſeigne de la garniſon, & l'autre, M. Douglaſs, Ecrivain de la Compagnie Hollandoiſe. Ils me remirent la lettre du Gouverneur, mais elle ſe trouva écrite en Hollandois, langue qui n'étoit entendue d'aucun des hommes de l'équipage. Les deux Officiers cependant qui me l'apportèrent, parloient François, & l'un d'eux la traduiſit dans cette langue. Elle contenoit en ſubſtance: « que je devois partir à » l'inſtant du port ſans approcher plus près » de la ville; que je ne devois point mettre » à l'ancre ſur aucune partie de la côte, ni » permettre à nos gens de débarquer dans » aucun endroit ſoumis à ſa juriſdiction. » Avant de faire de réponſe à cette lettre, je montrai aux Envoyés qui me l'avoient apportée, le nombre de nos malades; ils paru-

ANN. 1767. Decembre.

ANN. 1767. Décembre.

rent fort affligés à la vue de tant d'hommes malheureux qui ſe mouroient de langueur & d'infirmité ; je leur repréſentai qu'ils étoient témoins de la néceſſité preſſante où nous étions de nous procurer des rafraîchiſſemens ; qu'il ſeroit injuſte & cruel de refuſer de nous en vendre ; que puiſque nous étions ſur un vaiſſeau de Roi, on agiroit non-ſeulement contre les traités ſubſiſtans entre les deux Nations, mais encore contre les loix de la nature. Ils ſembloient convenir de la force de ce raiſonnement, mais ils avoient une réponſe courte & déciſive toute prête ; « ils » diſoient toujours que des ordres abſolus & » indiſpenſables de leurs Maîtres, auxquels » ils devoient obéir, ne leur permettoient pas » de ſouffrir qu'aucun vaiſſeau, de quelque » nature qu'il fût, ſéjournât dans ce port. » Je leur répliquai que des perſonnes, qui étoient dans notre ſituation, n'avoient rien à craindre au-delà de ce qu'ils ſouffroient ; que s'ils ne m'accordoient pas ſur-le-champ la liberté du port pour acheter des rafraîchiſſemens & me procurer un abri, j'irois, dès que le vent le permettroit, affronter toutes leurs menaces & toutes leurs forces, & mouiller tout près de la ville ; que ſi enfin je ne venois pas à bout de les intéreſſer à notre ſort, je me ferois échouer ſous leurs murailles, & qu'apres avoir

vendu nos vies auſſi chèrement que nous pourrions, je les couvrirois d'infamie, pour avoir réduit un ami & un allié à une ſi terrible extrémité. Cette déclaration parut les alarmer, d'autant plus que notre ſituation ſuffiſoit ſeule pour les convaincre que je tiendrois ma parole. Ils me preſsèrent avec beaucoup d'émotion de reſter où j'étois juſqu'à ce que j'euſſe au moins reçu une ſeconde lettre du Gouverneur. Après quelque altercation j'y conſentis, à condition que le Gouverneur me feroit part de ſa réſolution, avant que la briſe de mer commençât à ſouffler le lendemain.

ANN. 1767. Décembre.

Nous paſsâmes le reſte du jour & toute la nuit, dans un état d'anxiété mêlée d'indignation, qui aggravoit encore l'horreur de notre état. Le lendemain, 7, dès le grand matin, nous eûmes la douleur de voir un ſloupe monté de huit canons & un des bâtimens du pays équippé en guerre, & ayant à bord un grand nombre de ſoldats, venir de la ville & mettre à l'ancre aux deux côtés de notre vaiſſeau. Je détachai ſur-le-champ mon bateau pour leur parler, mais ils ne voulurent rien répondre à tout ce qu'on leur diſoit. Sur le midi la briſe de mer ſe leva, & n'ayant point reçu de nouvelles du Gouverneur, je mis à la voile & m'avançai vers

ANN. 1767. Decembre.

la ville, très-réſolu de repouſſer, autant qu'il me ſeroit poſſible, la force par la force, ſi nous étions attaqués par les bâtimens qui étoient venus mettre à l'ancre près de nous. Heureuſement pour eux & pour nous ces bâtimens ſe contentèrent de lever l'ancre & de ſuivre nos mouvemens.

BIENTÔT après que nous eûmes mis à la voile, un joli bâtiment qui portoit une bande de Muſiciens & pluſieurs Officiers, s'approchèrent de nous & nous dirent qu'ils étoient envoyés par le Gouverneur, mais qu'ils ne viendroient pas à bord ſi nous ne j'ettions l'ancre une ſeconde fois. Nous remimes donc à l'ancre ſur-le-champ, & les Officiers vinrent à bord; c'étoient M. Blydenbrug le Fiſcal, M. Voll le Sabandar, un troiſième appellé *Licence Maſter*, Maître du port, & M. Douglaſs, l'Ecrivain dont il a déjà été fait mention. Ils témoignèrent quelque ſurpriſe de ce que j'avois appareillé, & ils me demandèrent ce que je prétendois faire. Je leur répondis que mon unique deſſein étoit de tenir la parole que je leur avois donnée la veille; que juſtifié par les droits communs du genre-humain, qui l'emportent ſur toutes les autres loix, je voulois, plutôt que de remettre en mer, où notre deſtruction par un naufrage, par la maladie ou par la famine, étoit inévitable;

venir ſous leurs murailles, & les forcer à nous fournir ce dont nous avions beſoin, ou faire échouer le vaiſſeau ſur le rivage, puiſqu'il valoit mieux périr tout d'un coup dans un juſte combat, que de ſouffrir d'avance les douleurs accablantes de prévoir tous les jours une mort que nous ne pouvions pas éviter. Je leur fis remarquer auſſi qu'aucun peuple civiliſé n'avoit jamais laiſſé périr les priſonniers de guerre, faute de leur accorder les néceſſités de la vie, & beaucoup moins les ſujets des alliés qui demandoient ſeulement la permiſſion d'acheter des alimens pour leur argent. Ils convinrent volontiers de la vérité de tout ce que je leur diſois, mais ils ſembloient penſer que je m'étois trop preſſé; mais quand je leur dis que j'avois attendu tout le tems que j'avois fixé, ils me firent quelques excuſes de n'être pas venu plutôt, & ils ajoutèrent que pour me prouver qu'on avoit accordé ce que je deſirois, ils apportoient les proviſions que fournit leur pays. Nous les prîmes ſur-le-champ à bord; elles conſiſtoient en deux moutons, un élan fraîchement tué, un petit nombre de volailles & quelques fruits ou végétaux. Ces proviſions, qui nous arrivoient fort à propos, furent partagées entre les gens de l'équipage, & on en fit un bouillon fort agréable & très-ſalutaire pour les malades. Ils me montrèrent enſuite une autre lettre

ANN 1707. Decembre.

ANN. 1767. Decembre.

du Gouverneur, qui, à mon grand étonnement, m'enjoignoit de nouveau de quitter le port, & qui, afin de juſtifier cet ordre, alléguoit qu'il ne pouvoit pas ſouffrir qu'aucun vaiſſeau, de quelque nation qu'il fût, ſéjournât ou commerçât dans le port, ſans manquer à la convention qui a été faite par la Compagnie Hollandoiſe avec les Rois originaires & les Gouverneurs du pays, qui avoient déjà témoigné quelque mécontentement à l'occaſion de notre arrivée; pour plus amples détails, il me renvoyoit aux Officiers porteurs de ſa lettre, qu'il appelloit ſes Commiſſaires. J'obſervai à ces Meſſieurs qu'aucune ſtipulation, relativement au commerce, ne pouvoit nous concerner, puiſque nous étions un vaiſſeau de roi; je leur produiſis en même tems ma commiſſion, en leur diſant qu'on ne pouvoit pas, ſans abuſer du langage & bleſſer le ſens commun, appeller commerce la vente qu'on nous feroit des alimens & des rafraîchiſſemens que nous demandions pour notre argent. Ils me firent enſuite pluſieurs propoſitions que je rejettai, parce qu'elles comprenoient toutes mon départ de cet endroit avant le retour de la ſaiſon. Je leur réitérai ma première déclaration, & afin de lui donner plus de force, je leur fis voir le cadavre d'un de mes hommes qui étoit mort le matin, & dont la

vie auroit probablement été ſauvée, s'ils nous avoient vendu des rafraîchiſſemens lorſque nous mîmes à l'ancre pour la première fois ſur leur côte. Ce ſpectacle les déconcerta : après avoir gardé quelque tems le ſilence, ils s'informèrent avec empreſſement ſi j'avois été dans les iſles à épiceries ; je leur répondis que non, & ils parurent convaincus que je diſois vrai. Nous en vînmes à une eſpèce d'arrangement, ils me dirent que quoiqu'ils ne puſſent pas, ſans déſobéir aux ordres les plus poſitifs & les plus exprès de la Compagnie, nous permettre de reſter là, cependant j'étois le maître d'aller dans une petite baie peu éloignée, où je trouverois un abri ſûr contre la mouſſon dangereuſe, & où je pourrois dreſſer un hôpital pour mes malades; ils m'aſſurèrent en même-tems que les proviſions & les rafraîchiſſemens y ſeroient plus abondans qu'à *Macaſſar*, d'où l'on m'enverroit d'ailleurs tout ce dont j'aurois beſoin : ils m'offrirent un bon pilote pour me conduire à ce mouillage. Je conſentis volontiers à cette propoſition, à condition que les offres qu'ils m'avoient faites ſeroient confirmées par le Gouverneur & le Conſeil de *Macaſſar*, afin qu'on me regardât comme étant ſous la protection de la Nation Hollandoiſe, & qu'on ne fît aucune violence aux gens de notre

ANN. 1767. Décembre.

ANN. 1767. Decembre.

équipage. Les Commiſſaires engagèrent leurs paroles d'honneur que je ſerois content du Gouverneur & du Conſeil; ils promirent que le lendemain j'obtiendrois la ratification que je deſirois, & ils me prièrent en attendant de reſter où j'étois. Je leur demandai pourquoi on avoit fait mouiller en cet endroit les bâtimens qui étoient à l'ancre à nos côtés; ils répondirent que c'étoit uniquement pour empêcher les naturels du pays de nous faire des inſultes. Lorſque nos affaires furent ainſi arrangées, je témoignai du regret de ne pouvoir leur offrir qu'un verre de vin, de mauvaiſe viande ſalée & du pain moiſi; ſur quoi, ils me prièrent poliment de permettre que leurs domeſtiques apportaſſent à notre bord les alimens qui avoient été apprêtés dans leur vaiſſeau. J'y conſentis de bon cœur, & on nous ſervit bientôt un dîner très-agréable, compoſé de poiſſons, de viandes, de légumes & de fruits. C'eſt avec le plus grand plaiſir que je ſaiſis cette occaſion de reconnoître les obligations que j'ai à ces Officiers pour l'humanité & la politeſſe qu'ils exercèrent à notre égard comme particuliers, & ſur-tout à M. Douglaſs, qui, ſachant la langue françoiſe, devint notre interprète, & prit cette peine avec une honnêteté & une complaiſance qui donnoient un nouveau prix au ſervice

qu'il nous rendoit. Nous nous ſéparâmes enſuite, & lorſqu'ils quittèrent le vaiſſeau je les ſaluai de neuf coups. ANN. 1767. Décembre.

LE lendemain au matin, 18, le Sabandar vint m'avertir que le Gouverneur & le Conſeil avoient confirmé l'engagement de la veille, ainſi qu'on me l'avoit promis. J'étois très-content de l'arrangement, excepté ſeulement qu'il me falloit trouver de l'argent pour mes billets ſur le gouvernement de la Grande-Bretagne : le Sabandar dit qu'il tâcheroit de faire cette affaire. A huit heures du ſoir, il revint à bord pour m'apprendre que perſonne de la ville n'avoit des remiſes à faire en Europe, & qu'il n'y avoit pas une rixdale dans la caiſſe de la Compagnie. Je répondis que puiſqu'on ne me permettoit pas d'aller à terre pour négocier mes billets, j'eſpérois qu'on me feroit crédit en donnant des billets ſur l'Angleterre pour toutes les dettes que je contracterois, ou des reconnoiſſances payables à *Batavia*. Le Sabandar répliqua que le Réſident de *Bonthain*, place où j'allois, recevroit des ordres pour me fournir tout ce dont j'aurois beſoin ; qu'il ſeroit charmé de prendre mes billets en retour, parce qu'il avoit des remiſes à faire, & qu'il alloit lui-même en Europe dans la ſaiſon ſuivante. Il me dit auſſi que ce Réſident avoit des biens conſidérables en

ANN. 1767. Décembre.

Angleterre où il s'étoit fait naturaliſer. « J'ai » dans mes mains, ajouta le Sabandar, de » l'argent qui lui appartient, je vous en » acheterai à *Macaſſar* les marchandiſes dont » vous aurez beſoin, & je les ferai partir » après vous. » Après lui avoir ſpécifié tous les articles & la quantité & le prix, nous nous quittâmes.

LE lendemain, 19, dans l'après midi, je reçus une lettre ſignée par le Gouverneur & & le Conſeil de *Macaſſar*, qui contenoit les raiſons pourquoi j'étois envoyé à *Bonthain*, & confirmoit la convention verbale qui ſubſiſtoit entre nous.

BIENTÔT après l'Enſeigne, M. le Cerf, le Secrétaire du Conſeil & un Pilote, vinrent à bord pour nous accompagner à *Bonthain*. Le Cerf devoit commander les ſoldats qui étoient dans les bateaux de garde, & le Secrétaire, comme nous l'avons découvert dans la ſuite, étoit chargé de contrôler les opérations du Réſident, qui s'appelloit Swellingrabel. Le père de ce dernier Officier mourut Vice-Gouverneur du cap de *Bonne-Eſpérance*, où il épouſa une Dame angloiſe nommée Fothergill. M. Swellingrabel, Réſident de *Bonthain*, avoit épouſé la fille de Cornélius Sinkclaar,

Sinkclaar, qui avoit été Gouverneur de *Macaſſar*, & qui mourut il y a environ deux ans en Angleterre où il étoit venu voir quelques parens de ſa mère.

ANN. 1767. Décembre.

CHAPITRE XI.

Ce que nous fîmes à Bonthain *tandis que le vaiſſeau attendoit un vent favorable pour gagner* Batavia. *Deſcription de* Bonthain, *de la ville de* Macaſſar *& du pays adjacent.*

ANN. 1767. Decembre. LE LENDEMAIN, 20, à la pointe du jour, nous fîmes voile, & l'après-midi du jour ſuivant nous mîmes à l'ancre dans la rade de *Bonthain* avec nos deux bateaux de garde qui avancèrent tout près de la côte, pour empêcher les bâtimens du pays & les nôtres d'avoir aucune communication entr'eux. Dès que j'arrivai dans cet endroit je changeai notre eſtime. J'avois perdu environ dix-huit heures en venant à *Bonthain* par l'Oueſt; les Européens que nous y trouvâmes y étant arrivés par l'Eſt, en avoient gagné environ ſix, de ſorte que la différence étoit juſtement d'un jour.

J'ALLAI tout de ſuite rendre viſite au Réſident M. Swellingrabel, qui parloit très-mal anglois; &, apres avoir arrangé avec lui

toutes nos affaires relativement à l'argent & aux proviſions, il m'accorda une maiſon près des bords de la mer & d'un petit fort paliſſadé garni de huit canons. C'étoit la ſeule qu'il y eût dans le canton; j'en fis un hôpital ſous la direction du Chirurgien. J'y envoyai tous ceux de nos malades que nous jugeâmes ne pouvoir pas ſe rétablir à bord, & je retins le reſte pour la garde du vaiſſeau. Dès que nos gens furent à terre, on les mit ſous une garde de trente-ſix hommes, de deux Sergens & de deux Caporaux commandés par M. le Cerf. On ne permit à aucun de nos malades de s'éloigner de plus de trente verges de l'Hopital, & on ne ſouffrit point que les naturels du pays s'approchaſſent de plus près d'eux pour leur vendre quoi que ce fût; de ſorte qu'ils n'achetoient rien que par l'entremiſe des ſoldats Hollandois qui abuſoient honteuſement de leur pouvoir. Lorſqu'ils voyoient les habitans du pays apporter des proviſions qu'ils penſoient devoir convenir à nos infirmes, ils les ſaiſiſſoient d'abord & demandoient enſuite le prix. Le ſoldat ne faiſoit guère attention au prix du vendeur, il les payoit ce qu'il jugeoit à propos, c'eſt-à-dire, une ſomme qui étoit à peine le quart de leur valeur. Si le pauvre campagnard s'aviſoit de témoigner quelque mécontente-

ANN. 1767, Décembre.

ANN. 1767. Décembre.

ment, il le ſatisfaiſoit bientôt en tirant ſon grand ſabre & en eſpadonnant par-deſſus ſa tête. Cet expédient ſuffiſoit toujours pour appaiſer les plaintes & renvoyer tranquillement l'offenſé : enſuite le ſoldat vendoit ce qu'il avoit acquis quelquefois à plus de mille pour *cent* de profit. Ces procédes étoient ſi cruels envers les naturels du pays, &, ſi injurieux à notre égard, que j'en fis des plaintes au Réſident, à le Cerf & au Secrétaire. Le Reſident réprimanda les ſoldats d'une maniere convenable ; mais ſa harangue produiſit ſi peu d'effet, que je ne pus m'empêcher de ſoupçonner que le Cerf connivoit à ces pratiques & en partageoit les avantages. Je le ſoupçonnai auſſi de vendre de l'arrack à mes gens ; je m'en plaignis ſans recevoir de réparation. Je ſavois d'ailleurs que ſes eſclaves étoient occupés à acheter au marché des choſes que ſa femme nous vendoient enſuite deux fois plus qu'elles ne lui avoient coûté. Les ſoldats ſe rendirent coupables de pluſieurs autres délits : chacun d'eux, à ſon tour, devoit procurer des proviſions pour toute la garde, & il s'acquittoit ordinairement de cette fonction en allant dans la campagne avec ſon fuſil & un ſac. L'honnête pourvoyeur n'étoit pas toujours content de remplir ſon ſac ; un d'eux prit, ſans autre cérémonie,

un jeune buffle qui appartenoit à des payſans; ſes camarades n'ayant pas du bois tout prêt pour le faire cuire, ils abattirent pour cela quelques-unes des paliſſades du fort. Lorſqu'on me rapporta cette nouvelle, je la regardai comme ſi extraordinaire, que j'allai à terre pour voir la brèche, & je trouvai les pauvres noirs occupés à la réparer.

ANN. 1767. Decembre.

LE 26, un ſloupe chargé de riz fut envoyé de *Bonhain* à *Macaſſar* pour y débarquer ſa cargaiſon; mais, après avoir tenté le paſſage inutilement pendant trois jours, il fut obligé de s'en revenir. Le tems étoit alors extrêmement orageux, & toute eſpèce de navigation de l'Eſt à l'Oueſt fut impoſſible juſqu'au retour de la mouſſon d'Eſt. Le même jour, deux grands ſloupes, qui faiſoient voile à l'Eſt, mouillerent ici, & le lendemain au matin, 27, un gros vaiſſeau, venant de *Batavia*, & qui avoit à bord des troupes pour les iſles de *Banda*, y mit auſſi à l'ancre; mais on ne permit à aucun des hommes de ces équipages de parler à nos gens : la garde nous empêcha de nous aborder mutuellement. Comme cette défenſe étoit très-dure, nous priâmes M. Swellingrabel de nous acheter du grand vaiſſeau quelques viandes ſalées, & il eut la bonté de nous procurer quatre tonneaux de viandes d'Europe, deux de porc & deux de bœuf.

ANN 1767. Decembre.

LE 28, une flotte de plus de cent petits bateaux du pays, appellé *Pros*, mouillèrent dans cette rade. Leur port eſt de douze à dix-huit & vingt tonneaux, & ils ont de ſeize à vingt hommes a bord. On me dit qu'ils faiſoient une expédition autour de l'iſle pour la pêche; qu'ils partoient avec une mouſſon & s'en revenoient avec l'autre, de manière à ſe tenir toujours ſous le vent de terre. Ils envoyoient leur poiſſon au marché chinois, & j'obſervai que tous ces Pros portoient pavillon Hollandois.

1768. Janvier.

IL ne nous arriva rien juſqu'au 18 de Janvier qui ſoit digne d'être rapporté. J'appris alors par une lettre de *Macaſſar* que le *Dauphin* avoit été à *Batavia*. Le 28, le Secrétaire du Conſeil, qui avoit été envoyé ici avec le Cerf, & que nous ſuppoſâmes être chargé de contrôler les opérations du Réſident, fut rappellé à *Macaſſar*. Notre charpentier ayant à ce tems recouvré une partie de ſa ſanté, examina l'état de notre vaiſſeau, &, à notre grand regret, il vit qu'il avoit un grand nombre de voies d'eau; il trouva en outre que notre grande vergue étoit fendue, pourrie & hors de ſervice. Nous l'abattîmes & la raccommodâmes auſſi-bien que nous pûmes, ſans avoir ni forge ni fer. Nous eſpérions qu'elle nous ſerviroit juſqu'à *Batavia*, car

nous ne pouvions pas nous procurer ici du bois pour en faire une nouvelle. On ne put arrêter que très-peu de nos voies d'eau, & nous fûmes par conſéquent réduits à compter entièrement ſur nos pompes. ANN. 1768. janvier.

Le 19 Février, le Cerf, Officier militaire, commandant les ſoldats qui avoient débarqué avec nous, fut rappellé afin d'entreprendre, à ce qu'on diſoit, une expédition pour l'iſle de Bally. Le 7 Mars, le plus grand de nos bateaux de garde, un ſloupe d'environ quarante-cinq tonneaux, reçut ordre de retourner à *Macaſſar* avec une partie des ſoldats, & le 9 M. Swellingrabel, le Réſident, reçut une lettre du Gouverneur de cette place, qui s'informoit quand je mettrois à la voile pour *Batavia*. Je dois avouer que je fus ſurpris du rappel de l'Officier & du bateau de garde; mais je le fus bien davantage en apprenant ce que contenoit la lettre du Gouverneur, puiſqu'il ſavoit que la mouſſon d'Eſt ne commençant qu'au mois de Mai, il m'étoit impoſſible d'appareiller avant ce tems. Toutes les affaires reſtèrent cependant dans le même état juſques vers la fin du mois, quand quelques-uns de nos gens remarquèrent que depuis peu un petit canot étoit venu rôder pluſieurs fois autour de nous, à différentes heures de la nuit, & qu'il s'étoit enfui dès que les gens Février. Mars.

ANN. 1768. Mars.

qu'il portoit à bord s'appercevoient que quelqu'un remuoit dans notre vaiſſeau. Le 29, tandis que cette matière étoit l'objet de nos ſpéculations, un de nos Officiers me rapporta de terre une lettre, qui, à ce qu'il me dit, lui avoit été remiſe par un noir. Elle étoit adreſſée « au Commandant du vaiſſeau » anglois à *Bonthain.* » Afin que le lecteur puiſſe entendre le ſens de la lettre, il eſt néceſſaire de lui apprendre que l'iſle des *Celèbes* eſt partagée en pluſieurs diſtricts qui ſont autant de ſouverainetés ſeparées, appartenantes aux Princes naturels du pays. La ville de *Macaſſar* eſt ſituée dans un diſtrict qui porte le même nom ou celui de *Bony*. Le Roi de ce canton eſt allié des Hollandois qui ont été repouſſés pluſieurs fois dans leurs entrepriſes pour ſubjuguer les autres parties de l'iſle, dont l'une eſt habitée par un peuple appellé *Buggueſes*, & dont un autre ſe nomme *Waggs* ou *Toſora*. La ville de *Toſora* eſt fortifiée avec du canon, car les naturels avoient des armes à feu d'Europe, long-tems avant que les Hollandois s'établiſſent à *Macaſſar* en place des Portugais.

La lettre m'avertiſſoit que les Hollandois, conjointement avec le Roi de *Bony*, avoient formé le projet de nous maſſacrer; que les Hollandois cependant ne paroîtroient point

dans l'attaque; que le complot ſeroit exécuté par un fils du Roi de *Bony*, qui, outre une ſomme qu'il recevroit d'eux, devoit avoir le pillage de notre vaiſſeau pour ſa récompenſe; qu'il étoit alors à *Bonthain* avec huit cens hommes pour cette entrepriſe. La lettre ajoutoit que la liaiſon que j'avois formée avec les *Buggueſes* & les autres peuples du pays qui étoient ennemis des Hollandois, & qui s'efforçoient de les chaſſer de l'iſle, avoit excité la jalouſie & attiré ſur moi ce danger; qu'on craignoit d'ailleurs qu'arrivé en Angleterre, mes compatriotes conçuſſent quelque projet contre la Compagnie, d'après les inſtructions que je devois leur donner, puiſqu'on ne connoiſſoit, ainſi que je l'ai deja dit plus haut, aucun vaiſſeau de guerre Anglois qui eût viſité l'iſle auparavant.

ANN. 1768. Mars.

Cette lettre fut pour nous un nouveau ſujet de ſurpriſe & de réflexion. Elle étoit extrêmement mal écrite, par rapport au ſtyle & à la forme épiſtolaire; cependant elle n'en méritoit pas moins d'attention. Je ne pouvois pas décider abſolument juſqu'où l'avis qu'elle me donnoit étoit vrai ou faux. Il étoit poſſible que l'Ecrivain ſe fût trompé; peut-être auſſi vouloit-il me tromper moi-même. Le menſonge pouvoit lui procurer quelque petite récompenſe pour l'amitié &

ANN. 1768. Mars.

le zèle avec leſquels il me l'annonçoit, ou enfin lui donner une importance qui ſatisferoit du moins ſa vanité. Il convenoit que je priſſe les mêmes meſures que ſi j'avois été ſûr de la réalité du projet. Je dois avouer que je n'étois pas trop tranquille lorſque je conſidérois qu'on avoit rappellé le Secrétaire du Grand-Conſeil, le Cerf, le grand ſloupe & une partie des ſoldats, qui, à ce qu'on diſoit, n'avoient été envoyés à *Bonthain* que pour nous mettre à l'abri des inſultes des naturels du pays. Mon inquiétude augmenta quand je penſai aux troupes qui s'aſſembloient à *Macaſſar* pour une expédition à *Bally*, un petit canot qu'on avoit vu rôder autour de nous pendant la nuit, & enfin à la lettre du Gouverneur qui s'informoit du tems où je quitterois l'iſle. Soit que la nouvelle & nos conjectures fuſſent véritables ou fauſſes, nous nous mîmes ſur-le-champ à l'ouvrage, nous funâmes le vaiſſeau, nous changeâmes les voiles, nous démarrâmes, nous mîmes des croupières ſur nos cables, nous chargeâmes tous nos canons & nous baſtinguâmes le pont. Chacun paſſa la nuit ſous les armes, & le lendemain nous fîmes touer le vaiſſeau vers la côte orientale, en nous éloignant un peu du fonds de la baie, afin d'avoir plus de place; nous portâmes ſix pierriers ſur

l'avant du tillac, & nous prîmes toutes les autres meſures néceſſaires pour nous défendre.

ANN. 1769. Mars.

LE Réſident, M. Swellingrabel, étoit alors à vingt milles dans l'intérieur du pays pour les affaires de la Compagnie; mais il m'avoit dit qu'il viendroit ſûrement le premier d'Avril. J'attendois ce jour avec d'autant plus d'impatience, qu'un vieil ivrogne de ſergent étoit la perſonne la plus reſpectable du fort. Le ſoir du 31, il arriva un paquet de lettres pour lui, ce que je regardois comme un bon augure, & un gage de ſon retour au tems fixé. Je conçus des ſentimens bien différens, lorſque j'appris qu'on les lui avoit envoyées. Je ne ſoupçonnois point qu'il fût complice du projet qu'on m'avoit annoncé dans la lettre; mais je ne pouvois m'empêcher de douter ſi on ne le retenoit point dans la campagne, afin qu'il fût abſent lors de l'exécution du complot. Dans cet état d'incertitude & de ſoupçon, j'envoyai un meſſage au fort afin de faire partir un exprès auprès de M. le Réſident, pour l'avertir que je deſirois le voir promtement & lui communiquer une affaire de grande importance & qui n'admettoit point de délai. Je ne puis pas dire s'il reçut ou non mon meſſage; mais, après avoir attendu juſqu'au 4 Avril ſans le voir & ſans recevoir aucune réponſe, je lui écrivis une lettre,

Avril.

ANN 1763. Avril.

par laquelle je lui demandois dans les termes les plus preſſans une conférence, & le lendemain il vint à bord. Quelques minutes de converſation me perſuadèrent qu'il ignoroit entièrement le projet dont on m'avoit fait redouter les effets; & même il penſoit que ce complot étoit une fable. Il dit, il eſt vrai, qu'un *Tomilaly*, un Conſeiller ou Miniſtre du *Bony*, lui avoit dernièrement rendu viſite & ne lui avoit pas trop bien expliqué pourquoi il étoit dans cette partie de l'iſle, & à ma prière, il entreprit de bon cœur de faire de nouvelles recherches ſur le *Tomilaly* & ſur ſes gens. Le Réſident & les perſonnes de ſa ſuite remarquèrent que le vaiſſeau étoit dans un état de défenſe, & que tout étoit prêt en cas d'attaque; il nous dit que les hommes qui étoient à terre l'avoient inſtruit, avant qu'il vînt à bord, de notre activité, & en particulier de l'exercice aux petites armes que nous avions fait faire chaque jour à l'équipage. Je l'informai qu'à tout évènement nous continuerions de nous tenir ſur nos gardes, ce qu'il parut fort approuver, & nous nous quittâmes avec des proteſtations mutuelles d'amitié & de bonne-foi. Quelques jours après, il m'écrivit qu'ayant recherché avec beaucoup de ſoin ſi quelques autres perſonnes dépendantes du Roi de *Bony* étoient

venues à *Bonthain*, il avoit appris, à ne pouvoir en douter, qu'un des Princes de ce royaume y étoit arrivé ſous un déguiſement; mais qu'il n'avoit rien découvert ſur les huit cens hommes qu'on diſoit être avec lui. J'étois donc ſûr qu'ils ne pouvoient pas être dans ce canton, à moins qu'ils ne formaſſent une armée déguiſée comme les troupes du Roi de *Brentford*. ANN. 1768. Avril.

LE 16 au matin, le Réſident me fit dire, que M. le Cerf étoit revenu de *Macaſſar* avec un autre Officier; qu'il viendroit à bord & qu'ils dîneroient avec moi. Lorſque le dîner fut fini, je demandai à M. Cerf, en parlant de choſes & d'autres, ce qu'étoit devenu ſon expédition à *Bally*; il me répondit ſeulement qu'on l'avoit abandonnée, ſans rien dire de plus. Le 23, il retourna par mer à *Macaſſar*, & l'autre Officier, qui étoit auſſi un enſeigne, reſta pour prendre le commandement des ſoldats qu'on laiſſoit toujours à *Bonthain*.

LA ſaiſon de naviguer à l'Oueſt approchoit alors, ce qui nous fit beaucoup de plaiſir; d'autant plus que les maladies putrides commençoient à ſe déclarer parmi nous & qu'une fièvre putride avoit enlevé un de nos hommes.

LE 7 Mai, le Réſident me remit une longue lettre du Gouverneur de *Macaſſar*, écrite en Mai.

ANN. 1768. Mai.

Hollandois, & qu'il me traduiſit le mieux qu'il put. Elle contenoit en ſubſtance, qu'il avoit entendu parler d'une lettre que j'avois reçue, qui l'accuſoit, conjointement avec le Roi de *Bony*, d'avoir formé le complot de nous maſſacrer; il ſe récrioit ſur la fauſſeté de cette imputation, & ſe diſculpoit lui-même avec les proteſtations les plus ſolemnelles; il me prioit de lui delivrer la lettre, afin de punir, comme il le méritoit, celui qui l'avoit écrite. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que je ne la lâchai point, parce que l'auteur auroit été puni avec une égale ſévérité, ſoit qu'il m'eût mandé des choſes véritables ou fauſſes. Je fis au Gouverneur une réponſe polie, par laquelle je juſtifiois les meſures que j'avois priſes, ſans le charger ni lui ni ſes alliés d'aucun mauvais deſſein contre nous; & certainement j'ai les plus grandes raiſons de croire que l'accuſation énoncée dans la lettre n'étoit pas aſſez fondée, quoiqu'il ne ſoit pas auſſi probable que l'auteur fût convaincu de la fauſſeté du complot en me l'annonçant.

LE 22, à la pointe du jour, je fis voile de *Bonthain*; je dirai peu de choſe de cette place, ainſi que de la ville de *Macaſſar* & du pays adjacent, parce qu'il y a déjà pluſieurs deſcriptions de l'iſle des *Célèbes* & de ſes habitans. La ville eſt bâtie ſur une eſpece

de pointe de terre & elle eſt arroſée par une rivière ou deux qui la traverſent ou qui coulent dans ſon voiſinage. Cette rivière paroît être grande, & un vaiſſeau peut la remonter juſqu'à une demi-portée de canon des murailles de la ville. Le terrein, dans les environs, eſt uni & d'une très-belle apparence; il y a beaucoup de plantations & de bois de cocotiers, entremêlés d'un grand nombre de maiſons qui font juger que le pays eſt bien peuplé. Le terrein, en s'éloignant de la côte, s'éleve en collines fort hautes & devient hériſſé & montueux. La ville eſt ſituée au 5ᵈ 10′ ou 12′ de latitude S., & ſuivant notre eſtime au 117ᵈ 28′ de longitude E. de Londres.

ANN. 1768. Mai.

BONTHAIN eſt une grande baie où les vaiſſeaux peuvent mouiller en toute ſûreté pendant les deux mouſſons; les ſondes y ſont bonnes & régulieres & le fond de vaſe très-molle; en entrant, il n'y a d'autre danger à craindre qu'une bande de rochers qu'on voit au-deſſus de l'eau, & qui ſont une excellente baliſe pour mettre à l'ancre. La plus haute terre qu'on apperçoive, eſt appellée la montagne de *Bonthain*, & lorſqu'un vaiſſeau eſt au large à deux ou trois milles de diſtance de la terre, il doit porter juſqu'à ce que cette colline lui reſte N. ou N. $\frac{1}{4}$ O., & enſuite

ANN. 1768. Mai.

courir dans la baie & mouiller. Nous mîmes à l'ancre au-deſſous de cette colline, à environ un mille de diſtance de la côte. Il y a dans cette baie pluſieurs petites villes, celle qu'on nomme *Bonthain* eſt ſituée dans la partie N. Eſt, & c'eſt-là que ſe trouve le fort paliſſadé dont nous avons déjà fait mention, & ſur lequel ſont montés huit canons de huit. Cette forteresſe ſuffit ſeulement pour contenir dans la ſoumiſſion le peuple du pays, elle n'a pas été conſtruite à d'autre deſſein; elle eſt bâtie ſur le côté oriental d'une petite rivière dans laquelle un vaiſſeau peut naviguer juſqu'au pied du fort. Le Réſident Hollandois a le commandement de la place, ainſi que de *Bullocomba*, autre ville ſituée à environ vingt milles plus loin à l'Eſt, & où il y a auſſi un fort & un petit nombre de ſoldats, qui, dans la ſaiſon, ſont occupés à recueillir le riz, que le peuple paie aux Hollandois en forme d'impôt.

ON peut s'y procurer de l'eau & du bois en grande abondance; nous coupâmes notre bois près de la riviere, au-deſſous de la montagne *Bonthain*; nous tirâmes notre eau en partie de cette rivière & en partie d'une autre; lorſque cette dernière nous ſervoit d'aiguade, notre bateau alloit au-deſſus du fort avec les futailles qui devoient être remplies, & où il y a un bon chemin pour les décharger;

ger; mais comme la rivière eſt petite & qu'elle a une barre, le bateau chargé ne pouvoit s'en revenir qu'à la marée haute. Il y a dans la baie pluſieurs autres petites rivières, qui peuvent au beſoin fournir de l'eau douce. ANN. 1768. Mai.

PENDANT tout le tems que nous fûmes à *Bonthain*, nous y achetâmes, à un prix raiſonnable, une grande quantité de proviſions fraîches; le bœuf eſt excellent, mais il ſeroit difficile d'y en trouver aſſez pour une eſcadre. On peut s'y procurer autant de riz, de volaille & de fruits qu'on le deſirera; il y a auſſi dans les bois une grande abondance de cochons ſauvages, qu'il eſt facile d'avoir à bon marché, parce que les naturels du pays, qui ſont Mahométans, n'en mangent jamais. On peut y prendre du poiſſon à la ſeine, & les habitans de l'iſle nous fournirent des tortues dans la ſaiſon; car la tortue, ainſi que le porc, eſt pour eux un aliment qu'ils ne mangent dans aucun tems.

CELEBES eſt la clef des *Moluques* ou des iſles à épiceries, qui ſont néceſſairement ſous la domination du peuple qui eſt maître de cette iſle; la plupart des vaiſſeaux qui font voile aux *Moluques* ou à *Banda* y touchent, & dirigent toujours leur route entre cette iſle & celle de *Solayer*. Les petits bœufs des *Célèbes* ſont de la race de ceux qui ont une boſſe ſur

CHAPITRE XII.

Traverſée de la Baie de Bonthain *dans l'iſle de* Célèbes, *à* Batavia. *Ce que nous fîmes à* Batavia. *Paſſage de cette ville en Angleterre, en faiſant le tour du Cap de* Bonne-Eſpérance.

LORSQUE nous quittâmes la baie de *Bonthain*, nous nous tînmes le long de la côte, juſqu'au ſoir, à la diſtance de deux ou trois milles, & alors nous jettâmes l'ancre pendant la nuit, par ſept braſſes & demie, fond de vaſe molle, dans le paſſage qui eſt entre les deux iſles de *Célèbes* & de *Tonikaky*, qui, ſuivant mon eſtime, eſt ſitué au 5d 31′ de latitude S. & au 117d 17′ de longitude Eſt. La variation de l'aiguille étoit d'un degré Oueſt. Nous allâmes enſuite au Sud de *Tonikaky*, & nous portâmes à l'Oueſt. Sur les trois heures de l'après-midi, nous étions en travers de la plus orientale des iſles appellées *Iſles de Tonyn* dans les cartes hollandoiſes. Cette iſle nous reſtoit à-peu-près au N. ¼ N. O. à quatre milles de diſtance, & nous appercevions les deux qui ſont les plus occiden-

ANN. 1768. Mai.

Ans. 1768. Mai.

tales. Ces trois iſles forment entr'elles une eſpèce de triangle rectangle ; la plus orientale eſt éloignée de la plus occidentale d'environ onze milles ; & elles giſent preſque à l'Eſt & à l'Oueſt l'une de l'autre. La diſtance entre les deux plus occidentales eſt également d'environ onze milles ; & leur giſement relatif eſt S. $\frac{1}{4}$ S. E. & N. $\frac{1}{4}$ N. Oueſt. Sur les ſix heures, en retirant la ſonde ſans rencontrer de fond, nous nous trouvâmes tout-à-coup ſur un banc de ſable fin où il n'y avoit pas 3 braſſes de profondeur ; & l'eau étant claire & limpide, nous appercevions à notre fond de grandes pointes de rocher de coraïl. Sur-le-champ nous coeffâmes toutes les voiles, & heureuſement nous gagnâmes le large ſans être endommagés. Nous avions paſſé juſtement ſur le bord le plus oriental de ce rocher qui eſt auſſi eſcarpé qu'une muraille, car nous avions à peine reculé de deux encablures, que la ſonde ne rapporta plus de fond. Les deux plus occidentales des iſles de *Tonyn*, nous reſtoient alors au N. $\frac{1}{4}$ N. O. à la diſtance d'un peu plus de quatre milles de celle qui étoit la plus proche de nous. Ce bas-fond eſt très-dangereux, & il n'eſt marqué dans aucune des cartes que j'ai vues ; il ſemble s'étendre au Sud & à l'Oueſt tout autour des deux plus occidentales de ces trois iſles dans un eſpace d'environ ſix milles ; mais

il ne paroît pas y avoir de danger autour de l'iſle la plus orientale ; il y a auſſi un paſſage ſûr entre cette iſle & les deux autres. La latitude de la plus orientale & de la plus occidentale de ces iſles eſt de 5d 31′ Sud. La plus orientale eſt éloignée de trente-quatre milles préciſément à l'Oueſt de *Tonikaky*, & la plus occidentale gît dix milles plus loin.

ANN. 1768. Mai.

L'APRÈS-MIDI du 25, nous nous apperçûmes que l'eau changeoit beaucoup de couleur ; ſur quoi nous ſondâmes & nous eûmes 35 braſſes, fond de vaſe molle. Bientôt après nous paſſâmes ſur la partie la plus ſeptentrionale d'un bas-fond, & nous ne trouvâmes plus que 10 braſſes même fond. L'eau étoit très-ſale dans cet endroit où nous découvrîmes qu'elle avoit moins de profondeur ; elle ſembloit être plus baſſe au Sud, mais à notre nord elle paroiſſoit claire. Nous ne fîmes point à ce jour d'obſervation pour déterminer la latitude ; mais je crois que nous étions ſur la partie la plus ſeptentrionale des bas-fonds qui giſent à l'Eſt de l'iſle de *Madura*, & qui ſont appellés dans le *Pilote Anglois des Indes Orientales*, bancs de *Bralleron*, les mêmes que ceux qu'on nomme *Kalcain's Eylandens* dans les cartes hollandoiſes. Suivant mon eſtime, la partie ſur laquelle nous naviguâmes, gît au 5d 50′ ou 52′ S. & 3d 36′ à l'Oueſt de l'iſle de *Tonikaky*, ou S.

ANN. 1768. Mai.

84d 27′ O., à la diſtance de ſoixante-neuf lieues. A onze heures du ſoir, du même jour, nous apperçûmes au Nord la plus méridionale des iſles *Salombo*. J'eſtime qu'elle eſt ſituée au 5d 33′ de latitude S., & au 4d 4′ de longitude O. de *Tonikaky*, à la diſtance d'environ quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois lieues. Elle gît au N. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{4}$ O. du dernier bas-fond, à-peu-près à quatorze lieues. Il faut remarquer qu'aux environs de la hauteur de l'iſle de *Madura*, les vents des mouſſons commencent ordinairement à ſouffler un mois plus tard qu'à *Célèbes*. La variation de l'aiguille n'étoit pas de plus d'un demi-degré à l'Oueſt, & nous trouvâmes que le courant, qui portoit auparavant au Sud, avoit alors ſa direction au N. Oueſt.

DANS l'après-midi du 26, nous découvrîmes de la grande hune l'iſle de *Luback*, & nous avions des ſondes de 35 à 40 braſſes, fond d'argile bleuâtre. Cette iſle eſt ſituée au 5d 43′ de latitude S., & au 5d 36′ de longitude O. de *Tonikaky*, dont elle eſt éloignée d'environ cent & douze lieues. Sa diſtance à l'Oueſt des iſles de *Salombo*, eſt de trente & une lieues. Nous allâmes au Nord de cette iſle, & nous trouvâmes un courant qui portoit à l'O. N. Oueſt.

LE ſoir du 29, nous vîmes le grouppe de

petites iſles, appellées *Carimon-Java*. La plus orientale, qui eſt auſſi la plus grande, gît au 5ᵈ 48′ de latitude Sud, & au 7ᵈ 52′ de longitude Oueſt de *Tonikaky*. Elle eſt éloignée de cette iſle d'environ 158 lieues, & de 45 de celle de *Luback*. ANN. 1768. Mai.

LE 2 Juin, nous rencontrâmes la terre de *Java*; nous reconnûmes enſuite que c'étoit la partie de l'iſle qui forme la pointe la plus orientale de la baie de *Batavia*, appellée Pointe de *Carawawang*. Lorſque nous apperçûmes la terre pour la première fois, nos ſondes avoient diminué par degrés de 40 à 28 braſſes, fond de vaſe bleuâtre. Comme nous gouvernions le long de la côte vers *Batavia*, elles diminuèrent encore davantage juſqu'à 13 braſſes. La nuit ſurvenant, nous mîmes à l'ancre par cette profondeur, près des deux petites iſles appellées *Leyden Alkmar* à la vue de *Batavia*; & l'après-midi du lendemain, 3, nous mouillâmes dans la rade qui eſt ſi bonne, qu'on peut la regarder comme un havre. Nous avions alors de grandes raiſons de nous feliciter ſur notre état; car, pendant toute notre traverſée depuis les *Célèbes*, le vaiſſeau faiſoit tant d'eau par ſes voies, que nous eûmes beaucoup de peine de l'empêcher de couler à fond en employant continuellement deux pompes. Juin.

ANN. 1768. Juin.

Après les premiers complimens, le Sabandar me dit qu'il étoit envoyé vers moi par le Gouverneur & le Conſeil, au ſujet d'une lettre que j'avois reçue lorſque j'étois à *Bonthain*, & qui m'avertiſſoit d'un complot formé pour maſſacrer notre équipage; que l'auteur de cette lettre m'avoit inſulté, ainſi que ſa Nation, dans la perſonne du Gouverneur de la place, & qu'il devoit être puni. J'avouai franchement que j'avois reçu cette nouvelle, mais je répondis que je n'avois dit à qui que ce ſoit que ce fût par une lettre. Le Sabandar me demanda alors ſi je voulois affirmer par ſerment que je n'avois point reçu la lettre ſur laquelle il étoit chargé de prendre des informations. Je lui répliquai que cette queſtion me ſurprenoit, & que ſi le Conſeil avoit à me faire des requiſitions ſi extraordinaires, je ſouhaitois qu'elles me fuſſent adreſſées par écrit, & qu'alors j'y donnerois la réponſe que je jugerois la plus convenable. Après une mûre délibération, je le priai enſuite de me dire ce qu'il avoit à répondre à ma lettre concernant le radoub de notre vaiſſeau. Sur quoi il m'apprit que le Conſeil étoit choqué de ce que j'avois employé le mot d'*eſpérer*, & de ce qu'elle n'étoit pas écrite en ſtyle de requête employé par tous les marchands dans de pareilles occaſions. Je lui répondis que je

ANN. 1761. Juin.

n'avois pas eu deſſein de l'offenſer, & que je m'étois ſervi des premiers mots qui s'étoient préſentés à moi pour exprimer mon idée. Nous nous ſéparâmes ainſi, & je n'entendis plus parler de rien juſqu'au 9 dans l'après-midi, lorſque le Sabandar, ſuivi des mêmes perſonnes, vint me voir une ſeconde fois. Il me dit qu'il étoit chargé de la part du Conſeil de demander un écrit ſigné de ma main, déclarant que je croyois le rapport d'un projet formé dans l'iſle de *Célèbes*, de maſſacrer notre équipage, faux & malicieuſement controuvé : il ſe flattoit, ajouta-t-il, que j'avois trop bonne opinion de la Nation Hollandoiſe, pour ſuppoſer qu'elle fût capable de ſouffrir, ſous ſon gouvernement, un forfait ſi exécrable. M. Garriſon me lut alors un certificat qui avoit été dreſſé par ordre du Conſeil afin que je le ſignaſſe. Quel que fût mon ſentiment ſur cette matière, je ne crus pas devoir ſigner cet acte, d'autant plus qu'on paroiſſoit l'exiger comme une condition ſans laquelle on différeroit de m'accorder ce que je demandois. Je dis au Sabandar de me donner des marques de l'autorité en vertu de laquelle il m'adreſſoit cette requête. Il me répliqua qu'il ne pouvoit alléguer d'autre preuve que ſon titre connu d'Officier public, & l'aſſertion des deux perſonnes de ſa ſuite

qui confirmoient qu'il agiſſoit en ceci par ordre exprès du Conſeil. Je lui répétai alors que le Conſeil me fît remettre par écrit ce qu'il demandoit de moi, afin que le ſens en fût déterminé & certain, & que je puſſe avoir du tems pour examiner la réponſe que j'aurois à y faire; mais il me fit entendre qu'il ne pouvoit pas ſouſcrire à ma demande ſans un ordre du Conſeil. Je refuſai alors abſolument de ſigner le certificat; en même-tems je lui demandai encore une fois une réponſe à ma lettre, & comme il n'étoit pas préparé à me la donner, nous nous ſéparâmes aſſez mécontens l'un de l'autre. ANN. 1768. Juin.

J'ATTENDIS inutilement leur réſolution juſqu'au 15, quand les mêmes perſonnes revinrent pour la troiſième fois, & me dirent qu'elles étoient envoyées pour m'informer que le Conſeil avoit proteſté contre ma conduite à *Macaſſar*, & contre le refus de ſigner le certificat qu'on m'avoit préſenté, ce qu'il regardoit comme une inſulte que je lui faiſois, & un acte d'injuſtice envers ſa Nation. Je répliquai que je me rendois le témoignage de n'avoir agi dans aucun cas contre les traités qui ſubſiſtent entre les deux Puiſſances, & que je n'avois manqué en rien à mon caractere d'Officier honoré d'une commiſſion de Sa Majeſté Britannique, ni à la confiance qu'on

ON me fournit enſuite pour mon argent, ſans aucune nouvelle difficulté celles des proviſions de la Compagnie que je pouvois deſirer. ANN. 1768. Juin.

ON chargea un Pilote de me conduire, & le 22, nous mîmes à l'ancre à *Onruſt*, où, après avoir déchargé le *Swallow* & mis ſon équippement à bord du vaiſſeau de la compagnie, nous trouvâmes que ſont mât de beaupré & ſon chouquet, ainſi que la grande vergue, étoient pourris & entièrement incapables de ſervir. Le doublage étoit par-tout rongé des vers, & les planches de la fauſſe quille étoient ſi endommagées & ſi uſées, qu'il étoit néceſſaire de mettre le bâtiment à la bande, avant qu'on pût le radouber ſuffiſamment pour faire voile en Europe; mais comme il y avoit déjà d'autres vaiſſeaux en carène à *Onruſt*, & que les formes étoient occupées, les charpentiers ne purent commencer leur travail que le 24 Juillet. Juillet.

LE *Swallow* reſta entre les mains de ces ouvriers juſqu'au 16 Août. Lorſqu'ils examinèrent ſa quille, ils virent qu'elle étoit ſi mauvaiſe, qu'ils penſèrent unanimement qu'il falloit en faire une nouvelle. Je m'y oppoſai fortement; je ſavois que c'étoit un vieux bâtiment, & je craignois qu'en ouvrant la cale, on ne la trouvât plus mauvaiſe encore Août.

ANN. 1768. Août.

qu'on ne le croyoit, peut-être même qu'il ne fût ſi gâté, qu'on le condamnât ainſi que le *Falmouth*. Je demandai donc qu'on lui fît ſeulement un nouveau doublage par-deſſus l'ancien; mais le *Bawſe* ou maître charpentier ne voulut pas y conſentir, à moins que je ne certifiaſſe par écrit que le radoub du *Swallow*, tel que je le propoſois, avoit été exécuté ſuivant ma volonté & non pas la ſienne. Il dit que cela étoit néceſſaire pour ſa juſtification, ſi après l'avoir caréné de la manière que je le deſirois, il étoit hors d'état d'arriver à ſa deſtination. Je crus que cette propoſition étoit raiſonnable & j'y ſouſcrivis volontiers: mais comme je répondois alors du fort du vaiſſeau, je le viſitai ſoigneuſement avec mon charpentier, ſon aide & les Officiers de l'équipage. Les abouts des planches qui ſont jointes à la poupe étoient ſi larguées, que la main d'un homme pouvoit y paſſer; ſept cadenes de haut-bans étoient rompues & uſées; la ferrure en général étoit dans un très-mauvais état; pluſieurs des courbes étoient relâchées & quelques-unes briſées.

PENDANT mon ſéjour à *Onruſt*, deux vaiſſeaux de notre Compagnie des Indes abordèrent dans ce port, & nous y trouvâmes entr'autres vaiſſeaux particuliers de l'Inde, un du *Bengale* appelé le *Dudly*, ſi rempli de voies

d'eau, qu'il étoit impoſſible de le remettre à la mer. On s'étoit adreſſé au Gouverneur & au Conſeil pour demander permiſſion de le caréner, & ils l'avoient accordée; mais les formes avoient toujours été remplies, & il s'étoit écoulé plus de quatre mois ſans qu'il lui eût été poſſible d'entrer dans le chantier. Le Capitaine appréhendoit avec raiſon qu'on ne le retînt juſqu'à ce que les vers euſſent rongé la quille de ſon bâtiment; & ſachant que j'avois reçu des politeſſes particulières de l'Amiral Houting, il me pria d'intercéder en ſa faveur, ce que j'eus le bonheur de faire avec tant de ſuccès, qu'on lui accorda ſur-le-champ l'uſage d'une forme. M. Houting eſt un vieillard, Amiral au ſervice des Etats-Généraux, avec le titre de Commandant en chef de la Marine & des vaiſſeaux appartenans à la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales. Il a puiſé ſes premières connoiſſances de la Marine, à bord d'un vaiſſeau de guerre anglois. Il parle parfaitement bien anglois & françois, & il fait honneur au ſervice par ſes talens & ſa politeſſe. Il eut la bonté de m'offrir ſa table tous les jours; en conſéquence je fus ſouvent avec lui, & c'eſt avec plaiſir que je ſaiſis cette occaſion de lui faire publiquement mes remerciemens, & de rendre ce témoignage à ſon mérite, tant comme homme en place

ANN. 1768. AOÛT.

quelques preſſées qu'elles ſoient d'ailleurs. Les Membres du Conſeil, appellés *Edele Heeren*, exigent auſſi un autre hommage de la même eſpece très-mortifiant : quiconque rencontre leur carroſſe eſt forcé d'arrêter le ſien, & quoiqu'il n'en deſcende pas, il doit s'y tenir debout & faire la révérence. Ces Edele Heeren ſont precédés par un Noir avec un bâton, & perſonne ne peut paſſer devant leur voiture, non plus que devant celle du Gouverneur. Les Capitaines de vaiſſeaux de l'Inde & des autres bâtimens marchands ſont ſoumis à ces cérémonies; mais comme j'étois honoré d'une commiſſion de Sa Majeſté, je ne crus pas être le maître de rendre à un Gouverneur Hollandois un hommage qu'on ne rend pas à mon propre Souverain. Cependant on l'exige conſtamment des Officiers du Roi; & deux ou trois jours après mon arrivée à *Batavia*, le propriétaire de l'hôtel où j'étois logé me dit que le Sabandar lui avoit ordonné de me faire ſavoir que ma voiture, ainſi que les autres, devoit s'arrêter ſi je rencontrois le Gouverneur ou quelque Membre du Conſeil. Je le priai d'avertir le Sabandar que je ne m'aſſujettirois point à une ſoumiſſion pareille. Il m'inſinua alors quelques mots ſur les Noirs & leurs bâtons, mais je lui répondis que ſi l'on me faiſoit des inſultes, je ſavois me dé-

ANN 1768. Août.

ANN. 1768. Août.

fendre, & que j'aurois ſoin de me tenir ſur mes gardes; je lui montrai en même-tem. mes piſtolets qui étoient alors par haſard ſur la table; ſur quoi il s'en alla, & il revint environ trois heures après me dire qu'il avoit ordre du Gouverneur de m'avertir que je pouvois faire ce qu'il me plairoit. L'hôtel où je fis ma réſidence eſt autoriſé par le Gouverneur & le Conſeil, & tous les étrangers ſont obligés d'y prendre leur demeure; il faut en excepter les Officiers au ſervice de Sa Majeſté, à qui on accorde des logemens particuliers, dont cependant je ne voulus pas profiter.

JE demeurai à *Batavia* trois ou quatre mois, & pendant tout ce tems, je n'ai eu que deux fois l'honneur de voir le Gouverneur; la première lors de mon arrivée, quand je lui rendis viſite à une de ſes maiſons, ſituée un peu dans l'intérieur du pays, & la ſeconde a la ville, où ſe promenant un jour devant ſon hôtel, je m'adreſſai à lui dans une circonſtance particulière. Bientôt après, les nouvelles du mariage du Prince d'Orange étant arrivées, il donna un fête publique à laquelle j'eus l'honneur d'être invité; mais j'appris que le Commodore Tinker, dans une occaſion pareille, trouvant qu'il devoit être placé au-deſſous des Membres du Conſeil

Hollandois, quitta bruſquement l'aſſemblée & qu'il fut ſuivi par tous les Capitaines de ſon eſcadre. Comme je voulois éviter l'alternative déſagréable de m'aſſeoir au-deſſous du Conſeil, ou de ſuivre l'exemple du Commodore, je m'adreſſai au Gouverneur avant d'accepter ſon invitation, pour connoître la place qui m'étoit deſtinée, & voyant qu'on ne vouloit pas me permettre de prendre celle des Conſeillers, je refuſai d'aſſiſter à la fête. Dans ces deux occaſions, je parlai à ſon Excellence par un marchand anglois qui me ſervit d'interprete. La première fois il n'eut pas la politeſſe de m'offrir le moindre rafraîchiſſement, & la ſeconde, il ne m'invita pas même d'aller dans ſon hôtel. ANN. 1761. Août.

Le *Swallow* fut enfin radoubé à ma grande ſatisfaction, & je crus qu'il pouvoit en ſûreté retourner en Europe, quoique les charpentiers hollandois fuſſent d'un ſentiment différent. La ſaiſon de mettre à la voile n'étoit pas encore arrivée, & mon digne ami, l'Amiral Houting, me repréſenta que ſi je m'embarquois avant le tems convenable, je trouverois à la hauteur du cap de *Bonne-Eſpérance* d'aſſez mauvais tems pour m'en faire repentir. Mais ma ſanté étant très-mauvaiſe & l'équipage malade, je penſai qu'il valoit mieux courir les riſques de quelques gros vents à la hauteur

eûmes alors une briſe S. E. qui mit cette partie de l'iſle ſous le vent, & qui fut ſi fraîche que nous ne pûmes pas faire voile avant le 25, jour où devenant plus modérée, nous levâmes l'ancre & portâmes vers la côte de *Java*. Le ſoir, nous mouillâmes dans une baie, appellée par quelques-uns *Nouvelle-Baie*, par d'autres baie de *Canty*, & qui eſt formée par une iſle de même nom. Nous avions quatorze braſſes d'eau, fond de ſable fin. Le pic de l'iſle *du Prince* nous reſtoit N. 13d O., & la pointe la plus occidentale de *New-Iſland* S. 82d O., & nous avions au N. E. la pointe la plus orientale de *Java* que nous appercevions. Nous étions éloignés de la côte de *Java* d'environ un mille & un quart, & d'un mille & demi du lieu de l'aiguade. La nouvelle baie eſt le meilleur endroit de ces parages pour y faire du bois & de l'eau. L'eau eſt ſi pure, & ſi bonne, que pour y former notre proviſion, je fis vuider toute celle que nous avions priſe à *Batavia* & à l'iſle *du Prince*. On la trouve ſur la côte de *Java* dans un gros courant qui coule de la terre dans la mer. Au moyen d'un manche-à-eau, on peut en charger les bateaux & remplir les futailles ſans les débarquer, ce qui rend le travail prompt & facile. Il y a un petit récif de rochers en-dedans duquel les bateaux naviguent, & où

ANN. 1768. Septembre.

pourtant au ſervice de la Compagnie, car on ne permet pas aux habitans d'avoir aucun vaiſſeau. ANN. 1768. Novembre.

LA baie de *la Table* eſt un bon havre dans l'été, mais non pas dans l'hiver; de manière que les Hollandois ne ſouffrent point que leurs vaiſſeaux y reſtent au-delà du 15 Mai qui répond à notre mois de Novembre. Après ce tems, tous les bâtimens vont à *Falſe-Baye* qui eſt bien à l'abri des vents N. O. qui y ſoufflent avec beaucoup de violence.

NOUS reſpirâmes en cet endroit un air pur, nous eûmes une nourriture ſaine, & nous allâmes librement dans la campagne qui eſt très-agréable, de façon que je me crus déja en Europe. Les habitans furent à notre égard francs, hoſpitaliers & polis. J'ai reçu quelques bonnêtetés de preſque tous les Officiers & les riches habitans de la place, & je mériterois mal les bontés qu'ils ont eues pour moi, ſi je ne faiſois pas ici une mention particulière du Gouverneur, du Vice-Gouverneur & du Fiſcal.

AFIN de laiſſer aux gens de mon équipage le tems de recouvrer leur ſanté, je fus obligé d'y reſter juſqu'au 6 Janvier 1769; le ſoir de ce jour je mis à la voile, & avant la nuit nous dépaſsâmes la terre. 1769. Janvier.

LE 20, après un bon paſſage, nous arri-

qu'il ne fût pas auſſi convenable que celui où nous étions & où il y avoit beaucoup de tortues. Le rivage eſt d'un fin ſable blanc ; le lieu du debarquement ſe rencontre au pied de quelques rochers qui giſent vers le milieu de la baie, & qu'on peut reconnoître au moyen d'une échelle de cordes qui pend depuis le ſommet en bas & qui ſert à monter au-deſſus. Le ſoir, je fis débarquer un petit nombre d'hommes pour retourner les tortues qui viendroient ſur la côte pendant la nuit, & le matin ils n'en avoient pas pris moins de dix-huit, qui, peſant quatre à ſix cens livres chacune, rempliſſoient toute l'etendue du tillac. Comme cette iſle n'eſt point habitée, les vaiſſeaux qui y touchent ont coutume de laiſſer dans une bouteille une lettre qui renferme leur nom, leur deſtination, la date de leur arrivée & quelques autres détails. Nous nous conformâmes à cet uſage, & le ſoir, premier Février, nous levâmes l'ancre & mimes à la voile. ANN. 1769. Janvier. Février.

LE 19, nous découvrîmes à une diſtance conſiderable, ſous le vent dans le rhumb S. O., un vaiſſeau qui portoit pavillon François; nous le vîmes pendant tout le jour, & le lendemain au matin nous nous apperçûmes qu'il nous avoit devancé de beaucoup pendant la nuit. Il fit cependant une bordée afin de

ANN. 1769. Février.

gagner plus loin au-deſſus du vent; & comme les vaiſſeaux n'ont pas coutume de tourner au-deſſus du vent dans ces paſſages, il étoit évident qu'il avoit viré de bord afin de nous parler. A midi il étoit aſſez pres de nous pour nous ſaluer, & à ma grande ſurpriſe il prononça mon nom & celui de mon bâtiment, en s'informant de ma ſanté, & me diſant qu'après le retour du *Dauphin* en Angleterre, on avoit cru que nous avions fait naufrage dans le détroit de *Magellan*, & qu'on avoit envoyé deux vaiſſeaux nous chercher. Je demandai à mon tour quel étoit le bâtiment qui me connoiſſoit ſi bien ainſi que mon vaiſſeau, & qui étoit inſtruit des idées qu'on avoit formées en Europe ſur notre compte, après le retour de notre compagnon de voyage, & comment il avoit acquis ces inſtructions. On répondit que le vaiſſeau qui nous heloit étoit au ſervice de la Compagnie françoiſe des Indes Orientales & commandé par M. de Bougainville; qu'il retournoit en Europe depuis l'iſle-de-France; qu'il avoit appris par la gazette de France au cap de *Bonne-Eſpérance*, ce qu'on penſoit du *Swallow* en Angleterre, & qu'il nous reconnoiſſoit pour ce vaiſſeau par la lettre qui avoit été trouvée dans la bouteille à l'iſle de l'*Aſcenſion*, peu de jours après notre départ de cette place. M. de

Bougainville m'offrit alors des rafraîchiſſemens ſi j'en avois beſoin, & de porter nos lettres en Europe ſi nous voulions y en envoyer quelques-unes. Je lui fis mes remerciemens pour l'offre de ſes rafraîchiſſemens qui n'étoit pourtant qu'une politeſſe verbale, puiſqu'il ſavoit que depuis peu j'avois mis à la voile de l'endroit où il s'en étoit fourni lui-même; mais j'ajoutai que quelques François m'avoient donné au Cap des lettres pour leur patrie, & que s'il vouloit envoyer ſon bateau à bord, je les remettrois à ſon meſſager. J'avois des raiſons de croire que M. de Bougainville, en nous parlant, avoit pour principal objet de venir à bord; je lui en fournis ainſi l'occaſion, & il envoya, ſur-le-champ un bateau monté par un jeune Officier habillé en matelot. Je ne déciderai pas s'il étoit ainſi vêtu à deſſein; mais je m'apperçus bientôt que ſon rang étoit fort ſupérieur à ſon habillement. Il monta dans ma chambre, & après les complimens ordinaires, je lui demandai comment il arrivoit que le vaiſſeau françois retournât en France lorſque la ſaiſon étoit ſi peu avancée. Il me répondit qu'il y avoit eu quelque démêlé entre le Gouverneur & les habitans de l'iſle de *France*, & qu'on l'envoyoit en hâte dans ſa patrie avec des dépêches. Cette hiſtoire étoit d'autant plus plauſible que j'avois entendu

ANN. 1769. Fevrier.

ANN. 1769. Février.

s'étendoit preſque d'un pole à l'autre ; que, quoique la partie de cette mer, ſituée entre les tropiques, puiſſe juſtement être appellée pacifique, à cauſe des vents aliſés qui y ſoufflent toute l'année, cependant hors des tropiques de l'un & de l'autre côté, les vents ſont variables & la mer très-groſſe. *Il* ſouſcrivit à tout ce que je lui diſois, & trouvant qu'il ne pouvoit pas adroitement dans la converſation rien tirer de moi pour ſatisfaire ſa curioſité, il commença à me propoſer ſes queſtions en termes plus directs, & il deſira ſavoir de quel côté de l'équateur j'avois traverſé les mers du Sud. Comme je ne jugeois pas à propos de répondre à cette queſtion, & que je voulois en prévenir d'autres de la même eſpèce, je me levai aſſez bruſquement, & à ce que je penſe avec quelques marques de déplaiſir. Il parut alors un peu déconcerté, & je crois qu'il ſe préparoit à faire l'apologie de ſa curioſité ; mais je le prévins en le priant de faire mes complimens à ſon Capitaine, à qui j'envoyois, en retour de ces obligeantes civilités, une des flèches qui avoit bleſſé mes gens, & ſur-le-champ je l'allai chercher dans ma chambre à coucher. Il me ſuivit en regardant autour de lui avec beaucoup d'attention, comme il avoit fait depuis le moment de ſon arrivée

à bord, & après avoir reçu la flèche il prit congé de moi.

ANN. 1769. Février.

APRÈS qu'il fut parti, & que nous eûmes fait voile, j'allai ſur le tillac ou mon Lieutenant me demanda ſi l'Officier, qui venoit de me rendre viſite, m'avoit raconté l'hiſtoire de ſon voyage. Ceci me conduiſit à lui faire un expoſé général de notre converſation, ſur quoi il m'aſſura que le conte que j'avois entendu étoit une fable; car, ajoutoit-il, l'équipage du bateau n'a pas pu garder le ſecret auſſi bien que l'Officier. Après avoir parlé quelque tems à un de nos gens qui étoit né à Québec, & qui parloit François, il me dit que M. de Bougainville avoit fait le voyage autour du monde auſſi bien que nous. Cette nouvelle excita dans notre équipage une curioſité générale, & nous apprîmes avec très-peu de peine, qu'ils avoient fait voile d'Europe accompagnés d'un autre vaiſſeau qui, ayant beſoin de quelque radoub, avoit été laiſſé à l'*Iſle de France*; qu'ils avoient entrepris de paſſer le détroit de *Magellan* le premier été; mais que ne pouvant pas en venir à bout, ils avoient reculé en arrière, & qu'ils avoient paſſé l'hiver ſur la rivière de la *Plata*, & que, l'été ſuivant, ils avoient été plus heureux & avoient traverſé le détroit, & qu'ils reſtèrent enſuite deux mois à *Juan-*

ANN. 1769. Février.

Fernandès. Mon Lieutenant ajouta enfin qu'un mouſſe du bateau françois, dit avoir été deux ans dans cette iſle, & que pendant ce tems une frégate angloiſe étoit entrée dans la rade ſans mettre à l'ancre; qu'il fit mention de l'epoque, autant qu'il put s'en ſouvenir, d'où il paroît que cette frégate étoit le *Swallow*. Lorſqu'on demanda au mouſſe comment il avoit reſté ſi long-tems ſur l'iſle de *Juan-Fernandès*, il répondit qu'il avoit été pris dans un vaiſſeau interlope, ſur les côtes de l'Eſpagne, dans les iſles de l'*Amérique*, & que les Eſpagnols l'avoient envoyé là; mais que le bâtiment François, dans le bateau duquel il étoit à bord, ayant touché à *Juan-Fernandès*, il avoit recouvré ſa liberté. Après que mon Lieutenant m'eut inſtruit de tous ces faits, il me fut facile d'expliquer pourquoi M. de Bougainville avoit attendu pour me parler, ainſi que la converſation & la conduite de l'Officier qui me rendit viſite; mais alors les queſtions que ce dernier m'avoit faites, me causèrent encore plus de deplaiſir qu'auparavant, car s'il ne croyoit pas devoir me raconter l'hiſtoire de ſon voyage, j'avois également des raiſons pour ne pas lui faire l'hiſtoire du mien, & je penſai qu'il étoit contre l'honnêteté & la juſtice, d'employer de l'artifice pour m'arracher des aveux qui m'auroient

m'auroient fait tranſgreſſer l'obligation où j'étois de garder le ſecret, tandis qu'il m'en impoſoit pour ne pas violer le ſien. Comme ce que raconta l'équipage du bateau à mes gens, differe en pluſieurs points de la relation imprimée du Voyage de M. de Bougainville, je ne prétends pas déterminer juſqu'où les faits qu'il annonce ſont vrais; je fus très-fâché que mon Lieutenant ne m'eût pas communiqué ces particularités pendant que l'Officier François étoit à bord, j'avois grande envie de lui parler une ſeconde fois, mais cela étoit impoſſible : car, malgré que le vaiſſeau françois fût fatigué des ſuites d'un long voyage, & que nous vinſſions d'être réparés, il marchoit beaucoup plus vîte que nous, quoique nous euſſions un bon vent frais & que nous forçaſſions de voiles. ANN. 1769. Février.

Le 7 de Mars nous arrivâmes aux iſles *Hébrides*, & nous paſsâmes entre *Saint-Michel* & *Tercère*; nous trouvâmes alors que la variation de l'aiguille étoit de 16d 36′ Oueſt, & les vents commencèrent à ſouffler du S. Oueſt. Le vent augmenta à meſure que nous avancions à l'Oueſt, & le 11, ayant gagné l'O. N. Oueſt, il ſouffla très-fort avec une mer groſſe. Nous marchâmes devant lui avec la miſaine ſeulement, dont la ralingue s'étant rompue tout-à-coup, la voile fut déchirée Mars.

ANN. 1769. Mars.

en pièces avant que nous puiſſions abattre la vergue, quoique nous fîmes cette opération dans un inſtant. Cet événement nous obligea de mettre à la cape; mais, après avoir envergué une nouvelle miſaine & redreſſé la vergue, nous continuâmes notre route; ce fut le dernier accident qui nous arriva pendant le voyage. Le 16, étant au 49d 15′ de latitude Nord, nous trouvâmes fond. Le 18, je connus, par la profondeur de l'eau, que nous étions dans le canal; mais le vent étant au Nord, nous ne pûmes pas arriver à terre avant le lendemain, quand nous vîmes la pointe de *Start*; &, le 20, à notre grande joie, nous mîmes à l'ancre à *Spithead* après un très-bon paſſage & un bon vent pendant toute la traverſée depuis le cap de *Bonne-Eſpérance*.

TABLE

De la variation de l'aiguille, ainſi qu'elle a été obſervée à bord du Swallow, *dans ſon voyage autour du Monde, dans les années* 1766, 1767, 1768 & 1769.

N. B. Les jours du mois ne ſont pas énoncés dans cette Table ſuivant le calcul des Marins, comme c'eſt la coutume; mais on les a réduits au calcul ordinaire pour la commodité de ceux qui n'entendent pas le premier. A. M. (*Ante meridiem*) dénote que l'obſervation a été faite dans la matinée, & P. M. (*Poſt meridiem*) dans l'après-dîner de ce jour, au midi duquel on a pris la latitude & la longitude du vaiſſeau.

Tems.	*Latitude.*		*Longitude.*		*Variat de l'aig.*		*Remarques.*
	Nord		Oueſt.		Weſt.		
1766 Août					*d.*	*m.*	
	Can. de la *Manc.*				22	30	
	d.	*m.*	*d.*	*m.*			
30 P. M.	45	22	13	37	20	2	Des *Dunes* à l'iſle de *Madère.*
Sept. 3 P. M.	38	36	13	40	19	4	
4 A. M.	37	27	14	12	20	17	
Iſle de *Madère.*	32	34	16	35	16	0	
17 A. M.	24	34	19	22	13	0	
21 A. M.	17	19	22	19	11	14	L'iſle de *Sall* en vue au S. ¼ S. O. à dix lieues

Tems.	Latitude.	Longitude.	Variat. de l'aig.	Remarques.
1766.	Sud.	Oueſt.	Eſt.	
	d. m.	d. m.	d. m.	
	45 0	59 34	.....	53 braſſes, fond de ſable fin d'un brun leger.
Déc. 4 P. M.	47 0	60 51	20 20	60 braſſes, ſable fin brun.
	47 15	61 10	.....	
5 A. M.	48 1	61 28	20 40	56 braſſes, même fond, & mêle de grains de ſable brillant.
6 A. M.	47 35	62 50	20 34	
	47 30	63 8	.....	48 braſſes d'eau, fond de ſable noir & de petites pierres; en allant à l'oueſt à environ dix milles, nous eûmes 52 braſſes, fond de vaſe molle.
7 A. M.	47 14	63 37	19 40	54 braſſes, fond de vaſe molle & de petites pierres. A ce tems nous voyions terre depuis la grande hune aux environs du *Cap Blanc*.
8 P. M.	48 54	64 14	20 30	
9 A. M.	49 12	65 31	20 35	
	51 15	66 2	.....	53 braſſes, fond de ſable gris-brun & de petites pierres.
17 . .	Cap de la Vierge Marie.			
	Entrée la plus orientale du Détroit.			Dans le détroit de *Magellan*.
Magellan....	52 23	68 2	22 50	
	Iſle d'Elizab.		16	
	Port Famine			

Tems.	Latitude.	Longitude.	Variat. de l'aig.	Remarques.
1766.	Sud.	Oueſt.	Eſt.	
	d. m.	d. m.	d. m.	
18 A. M.	35 37	49 49	14 30	Les ſondes donnoient 54 braſſes d'eau fond de beau ſable noir, & un peu vaſeux.
P. M.	.....	.....	15 41	Même profondeur & même fond.
20 P. M.	36 57	51 48	15 33	Même profondeur, fond de beau ſable, mais pas ſi noir, & de petites coquilles.
21 A. M.	37 40	51 5	15 52	Nous n'avions point de fond par 80 braſſes.
	38 53	53 12	.....	Sonde de 70 braſſes.
	40 34	53 47	.....	Point de fond à 90 braſſes.
	41 34	55 39	.....	45 braſſes, fond de ſable brun foncé.
	41 57	56 6	.....	41 braſſes, fond de ſable un gris.
	41 6	57 38	.....	46 braſſes, fond de beau ſable brun foncé.
22 A. M.	41 14	56 48	19 0	19 braſſes, même fond; nous prîmes ici de tres-bons poiſſons à l'ameçon & à la ligne.
23 A. M.	42 8	58 41	19	32 braſſes, même fond.
P. M.	.....	.....	19 41	33 braſſes.
	43 18	58 56	.....	41 braſſes, même fond; nous eûmes ici calme, & nous pêchâmes du bon poiſſon.
	44 4	58 53	.....	52 braſſes, même fond.

Tems.	*Latitude.*	*Longitude.*	*Variat. de l'aig*	*Remarques.*
1767.	Sud.	Oueſt.	Eſt.	
	d. m.	*d. m*	*d. m.*	
17 A. M.	28 4	112 37	1 51	En traverſant la mer du Sud.
18 P. M.	28 7	113 55	2 0	
20 A. M.	28 4	116 25	2 9	
30 P. M	26 0	130 55	2 32	
Juillet 2 P. M.	25 2	133 38	2 46	A la hauteur de l'iſle de *Picaim.*
3	25 0	136 16	2 30	
4 A. M.	25 24	137 18	3 43	
5 A. M	24 56	137 23	5 23	
6 A. M.	24 32	138 31	4 16	
7 A M	24 10	139 5-	5 12	
P. M	.....	.....	4 2	
8 A. M.	23 46	139 55	5 56	
10 P. M	21 38	141 56	4 20	Traverſant la mer du Sud
12 A. M.	20 36	145 19	4 40	
	20 38	146 0	5 0	
13 P. M	21 7	147 44	5 46	
15 A. M.	21 46	150 50	6 21	
16 P. M	22 2	151 9	6 34	
19 P. M.	19 50	153 59	6 8	
20 P. M.	[illegible] 8	156 15	7	
21 P. M		58 27		
22 P. M		32		

Tems.	Latitude.	Longitude.	Variat. de l'aig	Remarques.
1767.	Sud.	Oueſt.	Eſt.	
	d. m.	d. m	d. m.	
24 P. M.	14 19	163 34	6 29	
25 A. M.	12 13	164 5	9 30	
P. M.	.....	.....	9 40	
26 A. M.	10 1	166 52	9 0	
28 A. M.	9 50	171 26	9 4	
30 A. M.	9 50	175 38	9 32	
P. M.	.....	.....	9 0	Traverſant la mer du Sud.
Août 1 A. M.	9 53	179 33	10 4	
		Eſt.		
2 A. M.	10 0	178 58	1 030	
4 A. M.	10 22	177 10	10 54	
5 A. M.	10 35	175 50	11 24	
P M.	.....	.....	10 52	
7 P. M.	10 52	172 23	11 17	
8 P. M.	11 2	171 15	10 27	
9 A. M.	10 56	171 0	10 2	
11 P. M.	10 49	167 0	10 38	
Cap *Byron*...	10 40	164 49	11 0	Extrémité N. E. de l'Iſle d'*Egmont*, une des Iſles de la *Reine Charlotte*.
15 P. M.	9 58	162 57	8 30	
	8 52	160 41	8 30	
	53	158 56	8 31	A la hauteur des Iſles de *Carteret* & de *Gower*.
		56	8 20	

Tems.	Latitude.		Longitude.		Variat. de l'aig		Remarques.
1767.	Sud.		Oueſt.		Eſt.		
	d.	m.	d.	m.	d.	m.	
17 A. M.	28	4	112	37	1	51	En traverſant la mer
18 P. M.	28	7	113	55	2	0	Sud.
20 A. M.	28	4	116	25	2	9	
30 P. M	26	0	130	55	2	32	
uillet 2 P. M	25	2	133	38	2	46	A la hauteur de l'Iſle
3	25	0	136	16	2	30	*Picairn.*
4 A. M.	25	24	137	18	3	43	
5 A. M	24	56	137	23	5	24	
6 A. M.	24	32	138	31	4	16	
7 A M	24	10	139	5-	5	12	
P. M	.....		.....		4	2	
8 A. M.	23	46	139	55	5	56	
10 P. M	21	38	141	36	4	20	Traverſant la mer du Su
12 A. M.	20	36	145	19	4	40	
	20	38	146	0	5	0	
13 P. M	21	7	147	44	5	46	
15 A. M.	21	46	150	50	6	22	
16 P. M	22	2	151	9	6	34	
19 P. M.	19	50	153	59	6	8	
20 P. M.	19	8	156	15	7	9	
21 P. M.	18	43	58	27	7	38	
23 P. M	16	22	162	32	6	5	

Tems.	Latitude.		Longitude.		Variat. de l'aig		Remarques.
1767.	Sud.		Oueſt.		Eſt.		
	d	m.	d,	m.	d.	m.	
24 P. M.	14	29	163	34	6	29	
25 A. M.	12	13	164	5	9	30	
P. M.	.....		.....		9	40	
26 A. M.	10	1	166	32	9	0	
28 A. M.	9	50	171	26	9	4	
30 A. M.	9	50	175	38	9	32	
P. M.	.....		.....		9	0	Traverſant la mer du Sud.
Août 1 A. M.	9	53	179	33	10	4	
			Eſt.				
2 A. M.	10	0	178	58	1	030	
4 A. M.	10	22	177	10	10	54	
5 A. M.	10	35	175	50	11	14	
P. M.	.....		.....		10	52	
7 P. M.	10	52	172	23	11	17	
8 P. M.	11	2	171	35	10	27	
9 A. M.	10	56	171	0	10	2	
11 P. M.	10	49	167	0	10	38	
ap Byron...	10	40	164	49	11	0	Extrémité N. E. de l'Iſle d'*Egmont*, une des Iſles de la *Reine Charlotte*.
18 P. M.	9	53	162	57	8	30	
19 P. M.	8	32	160	41	8	30	
20 A. M.	7	53	158	56	8	31	A la hauteur des Iſles de *Carteret* & de *Gower*.
		56	158	56	8	20	

Tems.	Latitude.		Longitude.		Variat. de l'aig.		Remarques.
1767.	Sud.		Eſt.		Ouest.		
	d.	m.	d.	m.	d.	m.	
Iſle de *Tonikaky*, 1768.	5	31	117	17	1	0	A la hauteur de l'extrémité S. E. de l'Iſle de *Cetepes*.
Mai 29 P. M.	5	29	110	20	0	56	
	A la hauteur de *Madura*				0	30	Sur la partie N. E. de l'Iſle de *Java*.
	Batavia.				0	25	
Sept. 30 P. M.	7	41	101	36	0	51	
Oct. 2 P. M.	10	37	97	19	2	6	
4 P. M.	12	13	93	56	3	12	
12 P. M.	19	50	76	40	5	30	
14 P. M.	21	47	72	47	6	26	
15 P. M.	22	53	70	47	8	9	Du détroit de *la Sonde* au Cap de *Bonne-Eſperance*.
17 A. M.	24	23	68	2	9	36	
P. M.	.....		.....		11	20	
18 P. M.	25	8	67	21	11	50	
19 P. M.	25	8	67	8	12	49	
20 A. M	24	59	66	35	12	54	
P. M.	.....		.....		11	48	
24 A. M	23	21	64	31	12	54	
25 P. M.	23	23	63	35	12	39	
26 A. M.	23	32	62	43	13	42	
28 P. M.	24	52	60	14	16	10	
30 P. M.	25	40	56	50	18	18	
31 P. M.	26	49	54	49	18	24	

Tems.	Latitude.	Longitude.	Variat. de l'arg	Remarques.
1768.	Sud.	Eſt.	Oueſt.	
	d. m.	d. m.	d. m.	
Nov. 1 A. M	27 5	52 57	20 12	
P. M	.....	.....	20 20	
3 A. M	27 40	50 51	20 38	
P. M.	.....	.....	21 23	
4 P. M.	27 42	50 10	21 15	
5 P. M.	27 44	49 1	21 9	
6 P. M	28 58	46 23	22 38	
7 A. M	29 59	43 51	24 40	
P. M	.....	.....	24 55	
8 P. M	30 12	42 51	25 39	Du détroit de la *Sonde* au Cap de *Bonne-Eſpérance.*
9 A. M	30 19	41 37	25 50	
10 P. M	30 37	40 48	25 32	
11 A. M	32 2	38 47	25 8	
12 P. M	32 31	37 17	25 2	
13 P. M	33 21	34 27	25 5	
19 A. M.	35 17	28 38	22 32	
20 P. M.	35 42	27 22	22 46	
21 P. M	35 40	27 0	22 18	
22 P. M.	35 4	26 29	22 50	
23 P. M.	34 57	25 46	22 39	
24 P. M.	34 52	25	21 44	
Cap de *Bonne-Eſpérance.*	34 24	18 30	19 30	

Tems.	Latitude.	Longitude.	Variat. de l'aig	Remarques.
1769.	Sud.	Ouest.	Ouest.	
	d. m.	d. m.	d. m.	
Janv. 9 P. M.	30 37	13 8	19 20	
14 P. M	22 16	4 52	16 19	
15 P. M.	21 4	3 54	16 31	Du Cap à l'Isle Sainte-Helene.
18 P. M.	17 5	0 10	14 38	
		Ouest.		
19 P. M.	16 6	1 38	13 46	
25 P. M.	14 22	7 4	12 30	
26 P. M.	12 54	8 5	11 47	De l'Isle Sainte-Helene à l'Isle de l'Ascension.
27 P. M.	11 36	9 25	11 40	
28 P. M.	10 26	10 36	10 46	
Févr. 2 P. M.	6 45	14 42	9 34	
3 P. M.	5 4	15 45	9 4	
4 A. M	3 26	16 40	9 10	
5 P. M	2 1	17 34	8 58	
6 P. M.	0 20	18 27	8 32	
	Nord.			
7 P. M.	0 58	19 24	8 17	
8 A. M	1 56	20 16	8 25	
10 P. M	2 39	28 58	7 2	
15 P. M	6 38	32 40	4 35	
16 P. M.	8 3	24 28	6 [illegible]	
19 P. M.	12 6	24 34	6 40	
21 P. M	14 39	27 35	6 1	

Tems.	*Latitude.*	*Longitude.*	*Variac. de l'aig.*	*Remarques.*
1769.	Nord.	Oueſt.	Oueſt.	
	d. m.	d. m.	d. m.	
26 A. M.	23 54	28 15	6 0	
Mars 1 P. M.	32 33	23 35	13 26	
4 A. M.	34 2	22 2	13 43	
5 P. M	35 30	21 56	14 53	De l'Iſle de l'*Aſcenſion* en *Angleterre*.
6 A. M.	36 46	21 23	15 15	
P. M.	.....	.....	14 58	
Entre les Iſles *Tercères* & *Saint-Michel*.			13 36	
28 P. M.	39 6	19 2	16 46	Depuis ce jour juſqu'à mon arrivée en *Angleterre*, le tems fut ſi mauvais, que nous n'avons pas eu occaſion de faire auc. ne obſervation ſur la variation de l'aiguille.

N. B. *Le* Swallow *étoit ſi mauvais voilier que je n'ai pas pu me procurer un nombre ſuffiſant de ſondes pour en faire une Table ſéparée.*

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce ſecond Volume.

VOYAGE DU CAPITAINE CARTERET.

CHAPITRE I. *TRAVERSÉE de* Plymouth *à l'iſle de* Madère ; *& Paſſage du détroit de* Magellan. Page 1

CHAP. II. *Paſſage du Cap* Pillar, *ſitué à l'entrée Oueſt du Détroit de* Magellan *à* Maſafuero. *Deſcription de cette iſle.* 19

CHAP. III. *Paſſage de* Maſafuero *aux iſles de la* Reine Charlotte. *Pluſieurs erreurs corrigées ſur le giſement de la terre de* Davis. *Deſcription de quelques petites*

petites iſles que nous ſuppoſons être celles qui furent vues par Quiros. 50

CHAP. IV. *Hiſtoire de la découverte des iſles de la* Reine Charlotte. *Deſcription de ces iſles & de leurs habitans. Ce qui nous arriva à l'iſle d'*Egmont. 67

CHAP. V. *Départ de l'iſle d'*Egmont *& Paſſage à la* Nouvelle-Bretagne. *Deſcription de pluſieurs autres iſles & de leurs habitans.* 92

CHAP. VI. *Découverte d'un détroit qui partage en deux iſles la terre appellée* Nouvelle-Bretagne. *Deſcription de la terre des deux côtés, & de pluſieurs iſles ſituées ſur la route. Détails ſ[illegible]urs habitans.* 109

[illegible]II. *Traverſé[illegible]u canal* Saint[illegible]

Georges *à l'isle de* Mindanao. *Description de plusieurs isles. Ce qui nous arriva dans la route.* 120

CHAP. VIII. *Description de la côte de* Mindanao *& des isles qui l'avoisinent. Erreurs de Dampierre corrigées.* 136

CHAP. IX. *Passage de* Mindanao *à l'isle des* Célèbes. *Description particulière du détroit de* Macassar, *dans laquelle on corrige plusieurs erreurs.* 153

CHAP. X. *Ce qui nous arriva à la hauteur de* Macassar, *& passage de-là à* Bonthain. 165

CHAP. XI. *Ce que nous fîmes à* Bonthain *tandis que le vaisseau attendoit un vent favorable pour gagner* Batavia. *De[illegible]tion de* Bontha[illegible] *la ville d[illegible]assar & [illegible] adjacent.*

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06220 1952
UNIV. OF MICH.
NOV 16 1923
BOUND

BOOK CARD
AUTHOR Hawkesworth
TITLE Relation des
Voyages v.1-2 381036
SIGNATURE ISS'D
G
420
.H394
1789

A

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06220 1952
UNIV. OF MICH.
NOV 15 1923
BOUND

BOOK CARD
AUTHOR Hawkesworth
TITLE Relation des
Voyages v.1-2 381036
G
420
.H39
178
SIGNATURE | ISS'D | RETD